


LELAND·STANFORD·JVNIOR



ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par GUSTAVE LARROUMET

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

— 1891 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

—

1892

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

Les Annales du Théâtre et de la Musique forment dix-sept volumes (1875-1891), avec préfaces de MM. Francisque Sarcey, Victorien Sardou, Edmond Got, Émile Zola, Henri de Lapommeraye, Victorin Joncières, Henri Fouquier, Émile Perrin, Charles Garnier, Henri de Pène, Charles Gounod, Jules Barbier, Jules Claretie, Hector Pessard, Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Gustave Larroumet.

Paris. — Typographie Gaston Née, 1, rue Cassette. — 5995.

EDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par Gustave LARROUMET

DE L'INSTITUT

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

(1891)

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1892



LE CENTENAIRE DE SCRIBE

Le 24 décembre dernier amenait le premier centenaire d'un auteur dramatique auquel les principaux théâtres de Paris avaient dû, pendant près d'un demi-siècle, toute une suite de succès et dont les pièces comptent encore dans leur répertoire ; auteur original et bien français, Parisien de Paris, qui fut et demeure à l'étranger un des représentants légitimes, et les plus universellement connus, de notre esprit national ; écrivain qui, complétant l'entreprise de Beaumarchais, sut assurer à sa profession la reconnaissance légale ; parfait honnête homme, dont la longue existence fut un modèle de travail, de droiture et de bonté. Nous avons le culte non seulement de nos grands hommes, mais de tous ceux qui ont fait quelque figure dans l'histoire, la littérature ou l'art ; nous aimons à consacrer et à rappeler leur souvenir. Il semblait donc que celui-ci dût recevoir une sorte d'hommage dont

nous sommes volontiers prodigues ; hommage facile à rendre en l'espèce, et même fructueux pour ceux qui l'auraient tenté, détail qui, au théâtre. a toujours son importance.

Et pourtant, la date en question a passé dans un parfait silence, ou peu s'en faut. L'Opéra-Comique avait annoncé l'intention de donner un petit gala : il y a renoncé ; l'Opéra s'est tenu quitte, en faisant d'une pierre deux coups ; la Comédie-Française a joué, sans annonce, une pièce qu'elle représente couramment, et qui, ce jour-là, en matinée, semblait venir sur son affiche sans autre motif ; le Gymnase et le Vaudeville n'ont pas cru que le titre qu'ils portent leur fût une obligation.

Pourquoi ? Simplement parce que le nom d'Eugène Scribe a le privilège de mettre en fureur quelques auteurs à systèmes, appuyés par autant de critiques à théories. Ceux-ci ont déclaré qu'ils verraient une injure personnelle dans tout hommage rendu à Scribe. Les directeurs se le sont tenu pour dit, et ils ont ajourné leurs projets à la fin du xxe siècle.

Quant à la cause de cette violence déchaînée autour d'une mémoire pacifique, elle est très simple. Auteurs ou critiques, les ennemis de Scribe ne lui pardonnent pas d'avoir habitué le public à aimer, dans l'art dramatique, le logique et la clarté, l'intérêt constant et l'aisance ingénieuse ; de soutenir à lui seul la fortune de l'Opéra-Comi-

que et de l'Opéra, trop heureux de retrouver ses pièces, le lendemain du jour où ces théâtres ont risqué une œuvre selon la nouvelle formule, annoncée comme un chef-d'œuvre et tombée ; d'attirer encore le public avec *Bertrand et Raton* et *Adrienne Lecouvreur*, voire avec *Valérie*, et de procurer à ce public, avec ces vieilles pièces, comme un soulagement et une détente. Ils ne veulent donc pas d'une comparaison qui tourne à leur désavantage et d'une influence qui gêne la leur ; comme si la comparaison continuelle du présent et du passé n'était pas une nécessité de la littérature dramatique et de tous les genres littéraires ; comme si, au théâtre surtout, les anciens maîtres avaient jamais empêché les talents originaux de se produire après eux ; comme si, enfin, il était au pouvoir de la critique d'orienter à sa guise la direction de la littérature, alors que son rôle ne consiste le plus souvent qu'à constater ce qui existe et, dans sa forme la plus élevée, à écrire l'histoire des idées, des formes et des genres, sans plus d'influence directe sur l'objet de ses études que l'histoire naturelle sur les lois du monde et de la vie.

***

Au dire de ses ennemis, Scribe écrit mal ; il n'est pas artiste ; il ne voit dans le théâtre que l'intrigue, c'est-à-dire le squelette d'un corps

vivant; il n'est ni réaliste, ni idéaliste et n'a pas plus de souci de l'observation que de l'imagination; il n'est pas un peintre de mœurs et n'a pas créé de types. Tel est, ou peu s'en faut, le thème essentiel de la rhétorique furibonde à laquelle il sert de prétexte.

Si le théâtre est très souvent une forme élevée de la littérature, c'est-à-dire s'il vise au style et l'atteint, s'il revêt les passions et l'action de beauté poétique, souvent aussi il se passe complètement de style et de poésie. Certains noms mémorables au théâtre marquent une époque et un progrès de l'art, sans être pour cela des noms d'écrivains. L'ancêtre le plus authentique de Corneille, le vieil Hardy, écrivait fort mal, emphatique ou plat, impropre ou faible, médiocre toujours; et pourtant, il est de ceux qui ont créé une des plus belles formes théâtrales, la plus belle peut-être, que l'art dramatique ait connu, la tragédie française. Quant à notre comédie classique, elle a pris comme forme ces imbroglios italiens, ces intrigues en parties improvisées, à peine écrites, souvent conservées par la simple tradition, qui, venues en France avec les Gelosi, servirent de cadre à la verve comique dont le génie de Molière est la plus haute expression.

C'est qu'il y a dans le théâtre, par essence et définition, toute une partie, et non la moindre, qui s'adresse bien plus aux yeux et à l'oreille qu'à l'esprit, et dont, par suite, la forme littéraire

importe peu. D'abord l'intrigue, c'est-à-dire la combinaison des faits; souvent ces faits eux-mêmes. Puis, toute une part d'action tragique ou comique, consistant uniquement dans le spectacle, — actes ou gestes, pleurs ou rires, — intraduisible par la forme écrite et qui, si elle contribue à la littérature et, pour ainsi parler, lui sert de support à l'occasion, n'en est pas cependant une partie intégrante. Souvent l'art théâtral ne consiste que dans cette combinaison de faits; il y a toujours eu et il y aura toujours des pièces qui, même écrites, lui devront tout leur effet. D'autres fois, au contraire, la littérature, c'est-à-dire la pensée et la beauté de la forme, s'ajoutent, se superposent à ce premier élément du théâtre et, dans ce cas seulement, le théâtre devient un genre littéraire.

Pendant longtemps, de la Renaissance au début de notre siècle, l'intrigue et l'action matérielle ne firent pas de grands progrès, au moins dans la comédie. Si les chefs-d'œuvre de Corneille et toutes les pièces de Racine sont des modèles d'agencement scénique, ce mérite résulte beaucoup moins d'une combinaison ingénieuse de l'intrigue que de l'énergie des passions et de la vérité des caractères. Comme on l'a justement remarqué, la grande nouveauté de Racine, c'est d'avoir subordonné les situations aux caractères, tandis que Corneille faisait le contraire, et, de ce chef, d'avoir réalisé un grand progrès. Souvent Molière

ne s'inquiète même pas de chercher un dénouement et la mieux conduite de ses pièces, les *Femmes savantes*, finit par un moyen d'une simplicité élémentaire, une lettre supposée. Regnard n'est guère plus ingénieux ; dans Marivaux, c'est à peine s'il y a des intrigues ; il faut venir jusqu'à Beaumarchais pour rencontrer, dans la comédie, un effort heureux vers l'art d'exciter la simple curiosité en même temps que de satisfaire l'esprit. Les derniers classiques, — j'entends ceux qui prennent ce titre par opposition aux romantiques, — Collin d'Harbville, Andrieux, Picard, sont presque aussi faibles d'invention scénique et d'agencement que de style. Je ne voudrais pas suivre la mode en attaquant au passage Victor Hugo, mais je suis bien obligé de dire que ses drames, même *Ruy-Blas*, sont combinés avec plus d'effort que de nouveauté, qu'ils demandent souvent l'intérêt à des moyens élémentaires ou même grossiers, et, enfin que si, dans ses drames comme ailleurs, il est un très grand poète, la beauté de son style y dissimule la faiblesse de ses sujets.

***

C'est au moment où le romantisme combine péniblement ses lourdes machines théâtrales que Scribe débute et, très vite, s'affirme comme un maître, là où d'autres poursuivent un apprentissage qui malheureusement, ne devait pas abou-

tir. Dès ses premières pièces, la façon dont le sujet est conçu, développé, conduit au dénouement, dénote un inventeur et à un tel degré, que cette invention est du génie.

Il commence par le genre le plus simple, le vaudeville, c'est-à-dire la comédie à couplets, et il y montre des qualités rares avant lui, peu communes depuis, dont il fait un usage singulièrement neuf, varié et aisé. D'abord la netteté dans la conception du sujet, la juste distribution des parties, la vue précise des scènes essentielles, des *scènes à faire*, la progression rapide de l'intérêt. Rien d'inutile ou de traînant, rien qui ne tende au but, c'est-à-dire à un dénouement, que tout annonce, prépare et fait désirer. Les plus grands effets sont obtenus par les moyens les plus simples, aussi naturels qu'inattendus. Partout une lumière égale et pleine, une clarté qui est la joie de l'esprit. Scribe n'eût-il que cela, il réaliserait quelques-unes des meilleures qualités de l'esprit français.

Du vaudeville, par une pente naturelle, il transporte ses qualités dans l'opéra comique, qu'il renouvelle ; il aborde avec succès tous les genres de comédie, et il leur imprime la même marque ; il crée l'opéra de notre temps. Et cette faculté de renouvellement, ou plutôt de création continue, se maintient à travers plus de quatre cents pièces.

Désormais tous les auteurs dramatiques vont

profiter plus ou moins des modèles nouveaux qu'il donne à l'art dramatique. Non pas seulement les vaudevillistes et les faiseurs de livrets, mais les auteurs de drame aussi bien que les auteurs de comédie, les plus grands et les plus humbles, les plus fiers et les plus modestes, ceux qui ne voient dans l'art dramatique qu'un métier et ceux qui le pratiquent en maîtres. Qu'ils le veuillent ou non, ils subissent l'influence de Scribe, comme inventeur et conducteur d'intrigues, car ou bien ils le voient jouer et l'étudient, ou bien ils suivent le goût public éveillé par lui et rendu exigeant. En ce dernier cas ils profitent à leur insu, comme il arrive toujours en littérature et en art, d'une évolution qui fait sentir partout son action directe ou indirecte, qui est dans l'air en quelque sorte, dans l'atmosphère du théâtre, dans les habitudes des acteurs, les préférences des directeurs et surtout dans les besoins du public, règle suprême en la matière.

Au reste, ceux qui, à côté de Scribe, se font une place à d'autres égards supérieure à la sienne et réalisent, dans d'autres parties de l'art, des qualités plus hautes, reconnaissent tacitement ou proclament tout haut sa maîtrise dans la pratique du théâtre. Emile Augier déclare avec sa franchise ordinaire tout ce qu'il lui doit. M. Alexandre Dumas formule en aphorisme l'art de Scribe lorsqu'il dit que le théâtre est l'art des préparations. Victorien Sardou l'analyse la plume à la main

et fait de la sorte son apprentissage. Toute la famille des vaudevillistes, Labiche en tête, lui emprunte sa logique et la formule de ses combinaisons.

***

Ces qualités d'invention et de mise en œuvre ne sont pas de la littérature, mais ils sont de l'art, deux choses que l'on confond trop souvent et dont les termes spéciaux sont indifféremment employés les uns pour les autres, alors qu'il serait toujours bon de les distinguer, si l'on ne veut pas compromettre également la notion de la littérature et celle de l'art, pour le plus grand dommage de l'une et de l'autre. La littérature, c'est le domaine des idées et des sentiments, traduits par la parole écrite ou parlée ; l'art c'est le domaine de la forme et de l'action, traduits par l'imitation matérielle, c'est-à-dire par la ligne, la couleur ou le geste. Or, tout ce qui, au théâtre, — dont le synonyme *art dramatique* dit bien ce qu'il veut dire, — se rapporte à l'invention des sujets, à la combinaison de l'action, à la marche de l'intrigue, aux moyens par lesquels les personnages entrent, sortent, se rencontrent, etc., tout cela n'est pas plus de la littérature que le sujet d'un tableau, d'une statue, d'une symphonie ou d'un ballet.

Et, dans tout cela, Scribe excelle. Il est donc

artiste, et grand artiste, si le propre de l'artiste est d'abord de trouver des motifs, puis de les rendre visibles par des moyens propres à l'art, c'est-à-dire des combinaisons de gestes, de mouvements et de couleurs. Réduites à ces éléments et abstraction faite du style, toutes ses pièces sont intéressantes, un très grand nombre sont émouvantes, beaucoup sont des chefs-d'œuvre. Dans le vaudeville, il cause ce genre de plaisir sans prétention, mais assez méritoire à produire et, dans bien des cas, fort agréable à éprouver, où le rire naît d'un contraste entre un caractère et une situation, une imagination et une réalité, un désir et un empêchement, etc. ; méprises, quiproquos, mésaventures, il les imagine et les combine, les noue et les dénoue, les renouvelle avec une abondance et une nouveauté de moyens inconnues jusqu'à lui; il en fait comme un domaine commun, un fonds public, où chacun puise aujourd'hui sans s'en douter et avec la conviction de ne rien prendre à personne. Dans la comédie, il indique tout au moins des caractères, s'il n'a pas la patience ou la force de les saisir et de les fixer fortement ; il connaît bien la gamme des sentiments, sinon celle des passions, les conditions de la société, la lutte des intérêts. Dans le fonds éternel de la nature et de la vie, il fait ses découvertes personnelles, il ajoute sa part à l'expérience, il enrichit le trésor de la connaissance ou de l'imagination humaines. Pour

l'opéra comique, il en a vraiment inventé une forme nouvelle ; il a su mettre en œuvre ce qui n'y était pas soupçonné avant lui : la différence des temps, des pays, des climats et des costumes ; il a pris dans l'histoire, avec un sens surprenant de justesse et de mesure, ce que sa muse légère pouvait emprunter de piquant au travesti et à l'exotisme, toujours la même dans la variété de ses voyages, c'est-à-dire toujours française.

Tout cela est de l'art, accessible et moyen, mais non pas médiocre.

L'opéra lui permit de s'élever beaucoup plus haut, ou plutôt il éleva jusqu'au grand art un genre singulièrement uniforme, monotone et languissant jusqu'à lui. Ce genre avait été d'abord mythologique, comme la tragédie d'où Quinault l'avait tiré ; il avait ensuite mis en œuvre l'histoire, mais conventionnelle et restreinte, le plus souvent grecque, romaine ou orientale, avec un petit nombre de sujets et de passions, toujours les mêmes sous des noms différents. Avec le drame, Scribe fit ce que Quinault avait fait en son temps avec la tragédie : il en fit sortir un opéra nouveau, riche de la couleur, de la passion et de la vie, que la poésie romantique avait données à la France, grâce à l'étude d'une histoire plus vraie et plus voisine de nous ; mais, par surcroît, il tira de son fonds ce que le romantisme n'avait pas, l'instinct scénique, c'est-à-dire le sens des situations attachantes et des péripéties vraisemblables. Avec

ces éléments, il a combiné des chefs-d'œuvre qui ne sont pas encore égalés, et qui, sans doute, ne le seront pas de longtemps. On ne saurait contester à l'artiste qui a mis en œuvre la légende fantastique de *Robert le Diable* un très haut sentiment de la poésie légendaire; s'il ne l'a pas exprimée par les ressources des mots et du rythme, il a trouvé, du moins, les faits qui la traduisent d'une manière saisissante. Du sujet des *Huguenots*, il a tiré une lutte du devoir et de la passion où le grand Corneille eût salué, dans une scène au moins, une inspiration sœur de la science. Dans la *Juive* et le *Prophète*, il a mis en présence, par une lutte renouvelée et toujours émouvante, le sentiment naturel et le fanatisme religieux. Je viens de nommer Corneille; c'est Shakespeare qui eût reconnu dans l'*Africaine* une reprise originale et forte d'un thème qu'il a lui-même immortalisé, l'amour se réfugiant dans la mort.

Encore une fois, tout cela est de l'art, ceci même est du grand art, avec la fermeté de trait, l'éclat de couleur, la justesse de tons, l'énergie d'action et de passion, le don de mouvement que ce mot signifie, lorsqu'il s'applique au théâtre. Et c'est un art souple, varié, exactement approprié au but qu'il veut atteindre. Facile et léger dans le vaudeville, plus sérieux et plus préoccupé de vérité dans la comédie, ingénieux et souple dans l'opéra-comique, Scribe arrive au grandiose et au terrible dans l'opéra par le sérieux et la simpli-

cité des moyens. Il est rare qu'il se répète lui-même ; la fécondité de ses moyens n'a d'égale que leur variété, leur sûreté et surtout leur aisance, c'est-à-dire le rapport exact entre l'effet à produire et le moyen employé. Il tire parti de tout avec un sentiment exact de ce que demandent la légèreté ou le sérieux, la simplicité ou la complication de chaque sujet. C'est tantôt l'éternel moyen de la lettre égarée, supposée ou découverte, un incident matériel, un détail ordinaire de la vie ; tantôt un moyen moral, un sentiment qui suit sa pente naturelle et se heurte à un autre, d'où conflit et crise ; tantôt les passions éternelles, maîtresses des âmes et des cœurs, dont la logique inflexible amène les catastrophes.

De bons juges conviennent à la rigueur de ces qualités, mais ils estiment que la part de la convention y est trop grande, et qu'elle les gâte par son intervention continuelle. Il est certain que Scribe en a beaucoup usé, mais outre qu'elle est l'inévitable nécessité du théâtre, le plus conventionnel des genres, et que, sans elle, il ne saurait exister, car il en tire ses règles nécessaires et ses moyens indispensables, Scribe ne lui a guère plus demandé que tous les autres maîtres du théâtre. Comme il est le plus fécond de tous, il semble lui avoir fait la part plus large ; pour être juste, il faudrait examiner chacune de ses pièces en particulier ; on s'apercevrait alors que la part de la convention y est rarement excessive,

que le plus souvent elle est voilée avec beaucoup d'adresse, et que, tout compte fait, elle ne diminue pas la valeur totale. Je parle de la convention dans l'intrigue et les moyens matériels. C'est le côté fort de Scribe ; il en a de plus faibles.

***

D'abord la peinture des caractères. A vrai dire, elle n'existe guère chez lui qu'à l'état d'indication scénique ; il est rare qu'elle y dénote la science exacte et profonde des esprits et des cœurs. Cette science, Scribe ne la possédait pas et ne songeait pas à l'acquérir ; il était trop occupé de la partie extérieure et visible de l'activité humaine pour en rechercher les mobiles cachés. Il fallait ici des qualités d'observation patiente et de pénétration morale que ne comportaient ni son caractère, ni son existence, ni ses goûts. Amusé par le spectacle de la vie et curieux de l'histoire, il y prenait ce qui pouvait amuser aussi ses contemporains, et il le combinait en s'attachant aux faits plutôt qu'à la raison secrète de ces faits. Il n'était pas possible cependant qu'à force de constater les résultats, il ne devinât pas de temps en temps les causes ; en effet, il les atteint quelquefois, mais il n'insiste guère et il revient vite à ce qui l'attire immédiatement, à ce qui est tout près de lui, devant ses yeux.

A ce point de vue, il n'est pas une exception et

non seulement ses contemporains, mais encore la plupart de nos auteurs comiques depuis le xviiie siècle lui ressemblent trop. C'est une circonstance atténuante. Où sont, en effet, les peintres de caractères depuis Molière ? Est-ce Regnard, ou Dancourt, ou Marivaux, ou Beaumarchais ? Trouve-t-on vraiment des caractères chez Emile Augier, chez M. Victorien Sardou, chez M. Pailleron, ou même chez M. Alexandre Dumas? Ce sont des peintres de mœurs et les conditions nouvelles de leur art ne leur permettaient guère d'être autre chose. La peinture des caractères exige le goût et l'habitude de l'observation morale ; il y faut la méditation, le loisir, la concentration, toutes choses de plus en plus difficiles et rares depuis deux siècles. Cette peinture n'admet guère que des traits généraux et permanents ; or, nous sommes surtout curieux du détail individuel et de la vérité contemporaine ; elle s'adresse à la plus haute curiosité de l'esprit et nous préférons ce qui est piquant et léger. Plus que personne, Scribe sacrifiait aux goûts de son temps et moins que personne il était capable de remonter le cours des siècles.

Peintre de caractères incomplet, sans profondeur ni relief, il ne mérite pas le même dédain comme peintre de mœurs. Il donne vraiment une image fidèle et variée d'une longue et intéressante période de la société française, celle qui va de 1820 à 1850. L'état des esprits sous la Res-

tauration, le regret d'une gandeur disparue, l'admiration pour ce qui en restait encore, l'union de la gloire encore jeune et de l'amour, la douceur élégante de la vie, la courtoisie chevaleresque dans la galanterie, la légèreté aimable jusque dans la passion, ont trouvé en lui le peintre qu'il leur fallait, sincère avec complaisance, conventionnel comme une part des sentiments qu'il représentait, mais sachant voir, et muni d'un fonds d'observation exacte qui lui donnait, au total, un cachet suffisant de vérité. Ses colonels de trente ans, ses jeunes veuves, ses ingénues candides, ses bourgeois de Paris, sont aussi vrais que les héros romantiques, les Antony ravagés par des passions fatales, les sombres Didier, les Chatterton à l'orgueil blessé, tous ces enfants du siècle, fils de l'Allemagne et de l'Angleterre autant que de leur pays. Plus tard, il s'applique à représenter cette bourgeoisie au profit de laquelle s'est faite la Révolution de Juillet et qui, installée au pouvoir, intrigue et s'enrichit : grand bourgeois devenu ministre, moyen bourgeois qui sollicite, petit bourgeois augmentant ses modestes rentes par « les affaires » qui commencent, fier de sa boutique ou de son magasin, censitaire et garde-national. Dans la mise en œuvre de ces mœurs et la représentation de ces personnages, pas de satire mordante, pas de traits pénétrants, mais une ironie à fleur de peau, une bonne humeur cordiale jusque dans la caricature. C'est le genre d'observation et

de ridicule qui convenait à cette société, exempte de grands vices, munie de vertus moyennes, terre à terre par ses sentiments et ses goûts, saine et honnête dans son ensemble.

De 1850 à 1870, les mœurs vont se modifier et devenir plus âpres ; la « lutte pour la vie » s'allègera de scrupules et prendra un acharnement souvent féroce. Alors, une nouvelle école théâtrale remplacera celle de Scribe et, sollicitée par des spectacles plus émouvants, des souffrances plus sérieuses, des vices ou des ridicules plus dangereux, elle obligera l'art dramatique à une observation plus exigeante et plus profonde, plus émue et plus amère. Emile Augier, fidèle à l'ancienne tradition bourgeoise, la continuera avec plus de pénétration et de force que ses devanciers, une notion plus élevée de l'art, et surtout plus de sens littéraire et d'effort vers la vérité durable. M. Alexandre Dumas agrandira singulièrement le champ de l'observation comique, en y faisant entrer les problèmes douloureux que soulèvent l'organisation de la société et de la famille, les mœurs et les lois, la question d'argent, en étudiant les dangers que l'égoïsme individuel toujours plus âpre et l'indépendance toujours plus exigeante des individus, la ruine des croyances et l'ardeur au plaisir font courir à la famille et à la société. M. Victorien Sardou creusera de son côté dans la variété des types que lui offriront la vie de Paris et la vie de pro-

vince, l'hypocrisie sociale, la petitesse des idées, la bassesse des sentiments ; il tentera, avec quelque courage, beaucoup de talent et un égal parti pris de refaire *Bertrand et Raton* dans *Rabagas*. Puis viendront le renouvellement du vaudeville par la verve et la bonne gaieté de Labiche ; le scepticisme élégant, sentimental et désabusé de MM. H. Meilhac et L. Halévy ; la raillerie légère de M. Pailleron, appliquée aux ridicules de la vie mondaine ; la satire amère de M. Becque ; enfin la nouvelle école qui s'exerce bruyamment au Théâtre-Libre et qui, si elle apporte au théâtre le souci de la vérité et de la franchise, risque d'en chasser, après la décence, la gaieté et l'agrément.

Nous voilà bien loin de Scribe, mais on ne juge que par comparaison, et il fallait bien, pour apprécier ce qu'il avait fait de la comédie, voir ce qu'elle était devenue entre les mains de ses successeurs. Son théâtre supporte assez bien cette comparaison. Comme eux, il a eu le souci de la vérité, celle de son temps, et, de ce temps, il a laissé une image attachante et fidèle. Si l'observation a changé, les procédés inventés par Scribe restant les mêmes, c'est qu'elle s'est appliquée à des mœurs nouvelles ; si elle est devenue plus forte, c'est, en partie, que ces mœurs avaient plus de relief. Mais, ni le mérite, ni le rang de Scribe n'en sont diminués : il est aussi nécessaire à la connaissance d'une partie de notre siècle que ses

successeurs le sont pour la période suivante; ils ont leurs qualités, il conserve les siennes, d'autant plus originales qu'elles sont différentes.

Où ils prennent l'avantage et où il perd le sien, c'est dans le style. Scribe, en effet, n'était pas écrivain et ne voulait pas l'être, tandis que la plupart de ses successeurs ont eu ce souci et que plusieurs sont des maîtres du style. Et, par style, n'entendons pas seulement l'emploi du vocabulaire et de la syntaxe. Le style, c'est aussi le caractère original de l'exécution, cette marque propre à un seul, qui, dans la manière de traduire la nature et la vie, accuse une personnalité humaine; c'est le don d'élever la réalité jusqu'à la vérité, par le choix, la disposition, le relief et, surtout, par l'originalité de l'expression. Tout cela manque à Scribe. Sa langue n'est ni incorrecte, ni impropre, mais elle est sans couleur; il parle avec justesse la langue de son temps, mais il n'y ajoute rien; ses personnages disent nettement tout ce qu'exige leur rôle, mais ils n'ont jamais de ces mots qui résument d'une manière définitive une situation, un sentiment, un caractère, et sont comme une lumière soudaine projetée dans les profondeurs de l'âme. Ils conversent avec agrément dans un dialogue simple, rapide et banal; tout à l'action, ils ne disent rien d'inutile, et ils satisfont exactement la curiosité qu'ils excitent, mais ils ne donnent jamais le sentiment d'une vérité supérieure au moment présent, cette vérité

latente que les écrivains de race découvrent et font jaillir ; ils ne songent pas à provoquer une curiosité plus haute, celle qui ne s'en tient pas au rôle et veut découvrir l'homme dans le personnage du théâtre.

Frappante dans la prose de Scribe, mais non choquante, car elle est en rapport exact avec sa manière de penser et avec la nature de ses sujets, cette médiocrité le trahit cruellement lorsqu'il veut ou plutôt lorsqu'il doit écrire en vers. Car il subit alors une nécessité : personne moins que lui n'était tourmenté par le démon poétique ; s'il versifie, c'est que, pour recevoir de la musique, un livret d'opéra veut être rimé. Il écrit donc en vers, sans être poète ; il observe de son mieux les lois de la prosodie, mais il ne soupçonne ni la fantaisie, ni la grâce, ni l'élan lyrique, ni la rêverie, rien, en un mot, de ce qui constitue l'instinct poétique. Comme la pensée ne soutient pas son expression, comme elle ne se présente à son esprit que subordonnée à une situation, au lieu de la faire naître, comme enfin il compte pour la traduire complètement sur le talent du musicien et celui du chanteur, les vers de ses poèmes d'opéra ou d'opéra comique ne sont que faiblesse, à peu près, parfois incorrection, quoiqu'il ait moins commis d'attentats qu'on ne l'a dit contre la langue et la syntaxe.

Et pourtant, malgré toutes ces faiblesses, il y a dans Scribe une telle force dramatique et une telle

sûreté de main que ces faiblesses ne sont sensibles qu'à la lecture; il en reste peu de chose à la représentation. Le spectateur qui voit jouer la *Juive* ou le *Prophète*, *la Dame Blanche* ou *la Muette*, *Bataille de Dames* ou *le Verre d'eau* ne songe pas à désirer autre chose que ce qu'il voit et ce qu'il entend; sa curiosité est pleinement satisfaite; bien rarement, s'il n'a pas de parti pris, il accuse l'auteur de rester au-dessous de son sujet et, s'il le fait, ce n'est qu'à la réflexion. Lorsqu'une de ces pièces est reprise, c'est un ravissement, comme une revanche des maladresses prétentieuses, annoncées à grand renfort de réclame et qui n'ont pu durer. Ainsi, lorsque, il y a quinze ans, le Théâtre-Lyrique montait *Giralda*, pour succéder à deux ou trois insuccès; ainsi, plus récemment, lorsque la Comédie-Française reprenait *Bertrand et Raton*, puis *Adrienne Lecouvreur*. Je ne sache pas une seule pièce de Scribe qui ne soit sortie à son honneur d'une épreuve de ce genre, si dangereuse, d'habitude, pour les succès d'autrefois.



C'est la principale raison qui motive contre Scribe et son répertoire l'antipathie dont je parlais au début de cette étude. Le public aime toujours la manière dont Scribe entendait un opéra, un opéra comique, une comédie ou un vaudeville ; en revan-

che, il n'aime pas, ou n'aime pas encore, les nouvelles formes. De là des rancunes violentes et de furieuses récriminations ; mais est-ce la faute du public, s'il ne se plaît pas à ce qu'on lui offre, c'est-à-dire s'il ne consent pas à s'ennuyer pour son plaisir? Surtout, est-ce la faute de Scribe?

Il est certain que Scribe nous a donné le goût de la pièce *bien faite*, c'est-à-dire logique, équilibrée, d'un intérêt continu, qui satisfait exactement le genre de curiosité qu'elle sollicite et qu'elle indique dès sa première scène. Il nous a déshabitués de l'intrigue faible ou obscure, des scènes mal liées, des dénouements mal venus ; il nous a fait sentir plus vivement, en les évitant d'ordinaire et en nous montrant ainsi comment on les évite, le genre spécial d'impatience et de mauvaise humeur que provoquent les pièces mal faites. En cela, il a réalisé un grand progrès, il s'est montré inventeur, il s'est assuré sa place parmi les maîtres de théâtre.

Mais, nous dit-on, après un trop long règne du convenu et de l'artificiel, le temps présent demande au théâtre une observation plus profonde, une vérité plus complète, un art plus sincère et plus fort. Remarquons d'abord que l'homme de génie, l'école puissante qui parviendraient à débarrasser entièrement le théâtre de la convention et de l'artifice obtiendraient un beau résultat : ils tueraient l'art dramatique. Ces prétendus obstacles à un art meilleur sont les raisons d'être de tout

art ; elles se modifient, elles changent, elles sont remplacées par d'autres, mais les mêmes nécessités en maintiennent toujours le principe. Or, parmi les conventions de Scribe, les unes ont entièrement disparu et ne sauraient plus gêner personne ; les autres existaient avant lui et il n'a fait que les rendre plus souples, plus adroites et plus voisines de la vérité. Le genre de théâtre, c'est-à-dire la manière d'indiquer, de conduire et de conclure un sujet dramatique, où Scribe avait excellé, au lieu de gêner une nouvelle génération d'auteurs, l'a servie en lui permettant, grâce à l'expérience accomplie par lui, de réaliser avec moins d'effort les qualités plus hautes qu'elle apportait à l'art dramatique.

Aujourd'hui, ce que l'on réclame contre Scribe, c'est tout simplement le droit à la pièce mal faite, c'est-à-dire à la maladresse et à l'obscurité. Mais, ce droit, ce n'est pas Scribe qui le refuse ; c'est le public, qui en se montrant rétif à ces nouveautés, subit l'influence, d'abord des lois nécessaires de l'art dramatique, puis d'une longue éducation qu'il ne doit pas seulement à Scribe, mais à tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, c'est-à-dire à toute notre évolution dramatique. Dans cette évolution, Scribe occupe une place considérable, qui ne lui sera enlevée que le jour où le théâtre sera réformé de fond en comble. Or, jamais, en aucun temps, il n'y a eu de ces réformes radicales et soudaines ; personne n'est assez fort pour les accom-

plir, par la simple raison qu'elles sont impossibles.

Les attaques dont Scribe est l'objet, trente ans après sa mort, ne prouvent donc qu'une chose, c'est que son œuvre est encore solide dans ses parties durables; elles sont une forme de la gloire. Pour ma part, j'y vois un avantage, c'est d'obliger ceux qui aiment le théâtre, et qui n'aiment pas plus les idées imposées que les idées toutes faites, à raisonner leur opinion. Les auteurs des *Annales du théâtre et de la musique* m'ont procuré l'occasion d'exposer la mienne et je les en remercie.

GUSTAVE LARROUMET.

LES
ANNALES DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE ET DE DANSE

L'administration de l'Opéra était depuis quelque temps déjà très attaquée. L'année nouvelle s'ouvrait pour MM. Ritt et Gailhard sous les plus sombres auspices. Tout était contre eux un thème à accusations diverses sur lequel les chroniqueurs des différents journaux exécutaient les variations les plus diverses. Une campagne ardente était conduite avec d'autant plus de ténacité que leur privilège était sur le point d'expirer et que la presse semblait se préoccuper de l'avènement d'une nouvelle direction. Qu'y avait-il exactement de fondé dans toutes ces attaques? Nul ne pourrait le dire. L'administration supérieure, soumise aux indications de la presse, avait directement pris parti contre la direction.

Un nouveau ministre était venu qui, sans avoir jamais approfondi la question, avait accepté, les yeux fermés, le plan d'hostilité, dressé contre les successeurs de M. Vaucorbeil. Après les difficultés sans nombre qui avaient entravé leurs premiers pas, après les pertes d'argent qu'ils étaient habilement parvenus à combler, on se lassait de leur prospérité. Il y avait trop longtemps qu'on les entendait appeler « justes » et, comme autrefois pour Aristide, il n'y avait plus pour MM. Ritt et Gailhard que l'ostracisme. Ils ne semblaient cependant pas se soucier des accusations dont ils étaient l'objet. Aux remontrances du ministère ils avaient répondu par des explications motivées de leur conduite; aux revendications de l'opinion publique ils ripostaient par l'annonce d'une reprise de *Fidélio* qu'ils devaient ensuite abandonner. Ils étaient en règle avec leur cahier des charges; ils essayaient de s'y mettre avec les exigences de l'opinion. Quand on leur avait reproché d'avoir surmené le matériel, ils avaient même imprudemment offert une somme importante pour participer à sa reconstitution. Leurs avances étaient suspectées et, comme à ce souverain de l'antiquité, la mer elle-même leur rendait le joyau qu'ils prétendaient lui sacrifier. Leur gestion était menacée d'un examen approfondi qu'ils ne paraissaient pas redouter, et ils attendaient de pied ferme qu'une résolution fût prise à leur égard. Le répertoire suivait son cours. Ce sont, pendant ces premiers mois, les mêmes ouvrages :

Sigurd, où M. Ballard chante pour la première fois le rôle du grand-prêtre d'Odin [1]; *Patrie!* de M. Paladilhe, qui reparaît sur l'affiche avec une distribution presque entièrement renouvelée [2]; *Rigoletto*, avec M. Maurice Fabre, dans le rôle de Sparafucile, et M. Gallois dans celui de Borsa; *Ascanio*, dont un instrumentiste de talent, M. Hennebains, exécute brillamment le solo de flûte. Le 17 janvier, le *Cid* [3], de M. Massenet, reparaît sur l'affiche, avec Mme Rose Caron, dans le rôle de Chimène. Mais ce sont là des événements de mince importance et qui se perdent dans l'histoire générale de l'Opéra.

Depuis un an déjà, il était question d'une œuvre nouvelle du compositeur du *Roi de Lahore* et du *Cid*. Un moment cet ouvrage avait été écarté pour faire place à la *Salammbô* de M. Ernest Reyer, qui serait revenue triomphante de Bruxelles, conquérir sur la scène de notre Académie de musique une place qu'il pouvait sembler étonnant qu'elle n'y eût pas prise tout de suite. Les auteurs du *Mage* réclamèrent un tour que leur assurait leur traité. Le *Mage* fut donc mis à l'étude. Je ne parlerai pas des tiraillements dont la distribution de cet ouvrage fut l'objet. Ces tirail-

1. Ce même rôle sera chanté plus tard par M. Douaillier. — Mlle Pack, chantera aussi celui d'Hilda et Mlle Héglon, celui d'*Uta*.

2. Dans cette reprise de *Patrie!* M. Vaguet chanta le rôle de *La Trémoïlle;* M. Douaillier, celui de *Jonas* et M. Ballard, celui de Noircarmes. Le petit rôle de Miguel et de l'officier étaient tenus par MM. Idrac et Palianti.

3. Dans le *Cid*, M. Idrac prend possession du rôle de Don Arias ; et MM. Palianti et Laffitte chantent alternativement celui de Don Alonzo.

[illegible] pour le mouvement artistique. [illegible] pas à leur place dans [illegible] de l'Opéra. Il [illegible] des talents de chanteurs [illegible] avant qu'une distribution [illegible] arrêtée, et que, si les [illegible] de certaines préférences, [illegible] semble [illegible] exécution de l'ouvrage.

Le 16 mars, le Mage, [illegible] en 5 actes et 6 tableaux, paroles de M. Jean Richepin, musique de M. Massenet, [illegible] pour lui l'aurore de sa première représentation. C'était certes un événement musical, d'une importance artistique considérable, et sur lequel l'attention du public et de la critique était depuis longtemps fixée. On avait suivi [illegible] le cours des études, on en avait suivi pas à pas le progrès. Le sujet en était livré par morceaux pour satisfaire la curiosité du public, qui [illegible] des vers du librettiste. Peu s'en fallut même qu'on ne soulevât le voile qui recouvrait encore la partition du maître. Toutes ces indiscrétions, si elles ont ce mauvais côté de démasquer un ouvrage théâtral avant le jour où il sera prêt à être présenté au public, n'en sont pas moins une preuve manifeste de l'intérêt qu'il suscite. Elles sont en tout

DISTRIBUTION. — Varedha, Mme *Fierens*. — Anahita, [illegible] *[illegible]ureau-Escalaïs*. — Zarastra, M. *Vergnet*. — Amron, [illegible] *[illegible]elmas*. — Le Roi, M. *Martapoura*. — Un prisonnier, [illegible] *[illegible]ffre*. — Un hérault, M. *Douaillier*. — Un chef iranien, [illegible] *[illegible]oulet*. — Un chef touranien, M. *Ragneau*.

cas passées dans nos mœurs, dans nos besoins, et il serait aussi impossible de chercher à les enrayer qu'à un fleuve de remonter à sa source. Certes, à ce compte, le *Mage* excitait une vive curiosité et cela se comprend facilement, à ce moment où le jeune maître français était arrivé de sa carrière déjà longue et brillante. La soirée du 16 mars marquera dans les fastes de l'Opéra, et dans la gloire de Massenet. La salle était ce qu'elle est toujours les soirs de première représentation, brillante, choisie, mouvementée, anxieuse, mais confiante. Le rideau se leva enfin.

L'action du *Mage* [1] nous transporte deux mille cinq cents ans avant la venue du Sauveur, au temps des guerres meutrières qui désolèrent la Bactriane. Le rideau se lève au premier acte, sur le camp des Iraniens, vainqueurs des Touraniens, dont les prisonniers enchaînés errent à travers les tentes, sous les cèdres brûlants, en murmurant de leurs voix plaintives, les chansons de leur pays. Poussés par le grand-prêtre Amron, ils s'étaient révoltés. Abandonnés par lui, ils gémissent maintenant sous le fouet du vainqueur. Zarastra en est victorieux. C'est en vain que Varehda, la fille du grand-prêtre, éprise de ce valeureux guerrier, s'avance vers lui le cœur

1. La partition du *Mage* n'était pas plutôt mise à l'étude, que M. Richepin fut l'objet d'une réclamation de la part d'un romancier anglais, qui accusait le poète de la *Mer* d'avoir tiré son livret d'opéra d'un de ses romans. M. Richepin protesta et finit par obtenir gain de cause. Le romancier anglais dut repasser la Manche, confus de cette ridicule affaire dans laquelle de maladroits amis l'avaient imprudemment engagé.

plein d'admiration et d'espoir. Il la repousse. Il n'a d'yeux que pour une autre image.

Son âme s'est donnée tout entière à sa belle captive, la reine Anahita, qui s'approche tremblante de celui qu'elle sent aimer à son tour. Dévorée de jalousie, Varehda veut ensevelir sa honte dans les souterrains du temple de la Djahi. C'est là, dans cet antre effrayant, sous ces voûtes taillées en plein roc, tandis que des chants de joie retentissent au-dessus d'elle, que la fille d'Amron a résolu de mourir pour se soustraire à la rage qui la dévore. Elle est rappelée à elle-même par la voix de son père qui lui fait entrevoir l'espoir de jeter dans ses bras l'homme qui la dédaigne pour Anahita. Et tandis que Zarastra, acclamé par le peuple de Bakdi qu'il a délivré, présente au roi ses légions triomphantes, tandis que celles-ci défilent à travers les palais ensoleillés, les temples à colonnes, les édifices somptueux, traînant à leur suite les trésors conquis et les soldats prisonniers, Amron prépare sa vengeance. Dans une litière, enveloppée de voiles légers, passe la Reine des Touraniens, la belle et fière Anahita. C'est elle seule que Zarastra réclame pour prix de ses glorieux services, et c'est elle que le Roi va accorder comme suprême récompense au glorieux soutien de son empire.

Soudain, Amron s'avance et déclare cet hymen [illegible]ble. Zarastra a depuis longtemps engagé [illegible] Varehda, et le grand-prêtre invoque le [illegible]age des Dévas. L'indignation de Zarastra [illegible] comble. Il proteste. Anahita, blessée au

cœur, s'éloigne et il est contraint d'épouser Varehda. Le héros se redresse de toute sa grandeur, maudit ceux qui le calomnient. Il rejette au loin les ornements du triomphe, et s'enfuit, pour se vouer à tout jamais, oubliant les gloires de la terre, au culte du dieu Mazda.

Nous retrouvons, au quatrième tableau, Zarastra sur la montagne sainte où il prêche la vérité à ses disciples, au milieu des éclats de la foudre. C'est là que vient le relancer Varehda. Elle lui rappelle les joies du triomphe, elle cherche à lui persuader qu'il ne tient qu'à lui de partager avec elle le trône de l'Iran. Le cœur du mage reste ferme devant cet assaut. C'est alors que, voyant l'inutilité de ses tentations, la perfide Varehda apprend à Zarastra que la fière reine du Touran est prête à s'unir au roi de Bakdi. L'âme du mage est pleine d'angoisse à cette révélation. Il commande à sa douleur, et chasse la tentatrice qui disparaît en jetant dans l'air un cri de colère et de haine sauvage.

Tout est en effet préparé pour le mariage d'Anahita et du roi. Dans ce temple aux voûtes d'or, de jeunes prêtresses y préludent par des danses symboliques, au pied de la gigantesque statue de la Djahi, sous des lumières indécises qui ajoutent au mystère de la cérémonie. En dépit de la volonté d'Anahita, que trouble soudainement le souvenir de Zarastra, l'hymen est prononcé, lorsque les Touraniens, de nouveau révoltés, envahissent le temple. La royale cité est au pouvoir des rebelles qui portent partout la désolation et la

mort. Zarastra apparaît sur les ruines du temple qui forment le sixième et dernier tableau. Il a appris dans sa retraite le soulèvement des Touraniens. Il revient, poussé à la fois par le désir d'apporter à son pays le secours de son bras, et de retrouver sa chère Anahita. Il la retrouve en [illegible]. Les deux amants s'abandonnent au bonheur de se revoir dans un duo plein de tendresse passionnée. C'est en vain que l'ombre de Varehda [illegible] surgit entre eux au milieu de cadavres et de débris enflammés. Elle est désormais impuissante à les séparer. A la voix du mage, les flammes s'écartent pour le laisser passer. La perversité est vaincue. L'amour vrai est le plus fort.

[illegible] empruntée aux [illegible] l'imagination du compositeur [illegible] et de *Manon.* [illegible] dé son [illegible] qu'il avait [illegible] l'idée de [illegible] et à con- [illegible] une bien grosse [illegible] pas d'ordi- [illegible] cette vé- [illegible] adopté par M. [illegible] dans la [illegible] pas moins [illegible] qui est le propre de son talent, le poète de *la Chanson des* [illegible] avait trouvé des images éclatantes, [illegible] passion sauvage de Varehda, [illegible] Anahita, la noblesse de Zaras-

tra, la sombre perfidie d'Amron. Cette action se déroulait à travers les six tableaux du livret, enluminée par une poésie étincelante, soutenue par une versification savamment cadencée. Si les personnages manquaient d'homogénéité, leurs figures ne s'en détachaient pas moins, très étudiées, et très vivantes, dans ce cadre où elles étaient placées. Les situations musicales étaient nettement définies, les mouvements dramatiques bien disposés pour la musique.

C'est le moment de parler de la partition nouvelle de M. Massenet. Le compositeur s'était épris de cette légende asiatique. Il l'avait embrassée de tous ses efforts. Et certes, jamais peut-être son inspiration ne s'est élevée plus haut, jamais son style ne s'est montré si ferme et si précis que dans la paraphrase de cette épopée orientale, où il avait su joindre la couleur à la vérité dramatique. Cette partition du *Mage* est abondante en idées, riche d'inspirations mélodiques. Le musicien, foulant aux pieds les vieux moules, s'est abandonné à son propre génie, sans se soucier de formes jusqu'ici trop exclusivement admises par l'Opéra. Il a fait œuvre personnelle, et s'est efforcé d'unir davantage, par un lien symphonique, l'orchestre à la scène. Certes, il serait facile de citer dans cette partition plus d'une page où M. Massenet s'est élevé jusqu'au sublime, où il a trouvé des accents d'une pénétrante sincérité, pour traduire dans sa langue imagée les situations qui lui étaient offertes. Mais ce qu'il faut surtout noter c'est que dans son orchestre,

le drame marche, agit, dans une communion intime avec les évènements de la scène.

Les interprètes étaient à la hauteur de l'œuvre : Mme Fiérens, que le rôle de Varehda plaçait définitivement au premier rang ; Mme Lureau-Escalaïs, dont la virtuosité défiait toute critique, le ténor Vergnet dont la belle voix supportait allègrement tout le poids du rôle écrasant de Zarastra ; M. Delmas, comédien habile et auteur distingué, qui composait très artistiquement la sombre figure d'Amron ; Mlle Rosita Mauri enfin, dont la grâce et la souplesse animaient tout le ballet du quatrième acte. La direction avait fondé de grandes espérances sur cet ouvrage. Elle l'avait magnifiquement encadré, superbement costumé [1]. Tous les décors [2] rivalisaient de pittoresque et de séduction. Le spectacle des yeux avait pleine satisfaction. C'était, dans tout cet ensemble, le triomphe de la sensualité théâtrale.

L'honneur de MM. Ritt et Gailhard était sérieusement engagé dans cette partie qu'ils avaient jouée, pleins de confiance, sur la renommée de M. Massenet. Leur privilège, nous l'avons dit, touchait à sa fin. Quelques mois encore et ils seraient ou remplacés ou maintenus, à la tête de la direction de l'Opéra. Si l'hostilité à laquelle ils étaient en butte s'était modérée aux approches

1. Les dessins des costumes, au nombre de 673, étaient l'œuvre de M. Bianchini.

2. Les trois premiers tableaux avaient été brossés par MM. Amable et Gardey ; le quatrième, celui de la montagne sainte, par M. Lemeunier ; les deux derniers décors étaient l'œuvre de MM. Lavastre et Carpezat.

du *Mage*, elle n'en demeurait pas moins ferme et décidée contre eux. Elle ne devait pas tarder à se manifester de nouveau. La question de l'Opéra était à l'ordre du jour au moment où l'ouvrage de M. Massenet réussissait avec éclat sur notre première scène lyrique. La concession d'un nouveau privilège de sept années était âprement discutée dans la presse et parmi les abonnés. Au milieu des attaques incessantes dont elle était l'objet, la direction actuelle, qui avait repris confiance après l'accueil favorable fait au *Mage*, avait conservé des partisans qui luttaient bravement pour la conservation du privilège entre les mains de MM. Ritt et Gailhard, de ce dernier surtout dont on appréciait le caractère franc et ouvert, les qualités d'artiste et de metteur en scène. On crut un instant qu'il serait renommé avec son associé, moins intéressant et moins sympathique, et peut-être même sans lui. Il n'en fut rien. Des compétitions nombreuses étaient nées autour de la vacance prochaine de la direction de l'Opéra. Ces compétitions s'étalaient au grand jour, attaquées et défendues tour à tour. L'opinion publique réclamait instamment une solution. Elle était entretenue facilement par les intéressés dans les démarches et les projets de celui-ci ou de celuilà. Il n'était pas de jour qui ne vît éclore une candidature et à sa suite tout un monde de projets plus ou moins audacieux. En dépit des prévisions qui avaient paru un moment favorables à la direction actuelle, en dépit des chances plus ou moins grandes dont croyait pouvoir se targuer tel ou

tel candidat, ce fut celui auquel on pensait le moins qui fut choisi. Le ministre avait apprécié, en M. Bertrand, directeur depuis plus de vingt ans du théâtre des Variétés, un homme rompu de longue date aux choses du théâtre, et que sa situation de fortune personnelle mettait à l'abri des aventures et des hasards. Le directeur des Variétés avait fait ses preuves. Il avait donné des garanties sérieuses de son goût, de son expérience. Ses relations dans ce monde parisien étaient très étendues. Sa candidature, sollicitée même en haut lieu, fut bien accueillie et sa nomination surgit au Conseil des ministres du 18 avril. Quelques heures après, tout Paris apprenait sa nomination, qui fut saluée d'enthousiasme par l'opinion publique et par la presse. Ce n'est pas qu'on n'accordât quelques regrets à la direction sortante. L'un n'empêchait pas l'autre. Les journaux furent pendant quelques jours tout pleins des projets de M. Bertrand. Il ne parlait de rien moins en effet que de démocratiser l'Opéra, en créant, à côté des représentations aristocratiques des abonnés, des soirées populaires pour les petites bourses; en organisant des concerts dans la journée pour initier peu à peu le public aux secrets des œuvres ignorées ; en ouvrant la porte de l'Académie de musique aux œuvres de Wagner injustement proscrites ; en rappelant enfin à la scène des chefs-d'œuvre oubliés et qui pouvaient être un enseignement pour notre jeune école musicale à laquelle il faisait une large part dans son programme. Ce programme était vaste, précis, éminemment libé-

ral et artistique. Il n'avait pas été sans plaire au ministère et sans influence sur sa décision. Il ne restait qu'à l'exécuter. De plus, M. Bertrand déclarait qu'il s'était assuré, pour le seconder dans sa tâche multiple, deux hommes de notoriété différente, et dont les noms étaient connus du grand public : l'un, M. Edouard Colonne, artiste éminent, et qui avait créé à Paris le concert de l'Association artistique, initié le public aux œuvres classiques, et qui portait, en France aussi bien qu'à l'étranger, le drapeau de notre art national ; l'autre, M. Deloche, connu sous le nom de Campocasso et qui avait jadis, après la mort de M. Vaucorbeil, sollicité sans l'obtenir le privilège de l'Opéra, et dirigeait depuis plus de vingt ans, non sans bonheur, les scènes de nos grandes villes de province.

L'opinion publique était donc favorable à la direction nouvellement proclamée qui ne devait entrer en fonction que le 1er janvier 1892. La direction actuelle, frappée au cœur par le coup inattendu, voulut à son tour l'étonner par un coup de maître. Acceptant résolument la situation qui lui était faite, elle ne songea plus qu'à laisser, avant de se retirer, une dernière et lumineuse trace de son passage, une sorte de testament artistique. Relevant le gant qui lui était jeté, elle fit immédiatement annoncer qu'elle mettait à l'étude le *Lohengrin* de Richard Wagner. En même temps, elle appelait M. Charles Lamoureux, le rival de M. Colonne, pour en diriger les études et prendre le bâton du chef d'orchestre qui allait se

trouver sans titulaire par suite de la démission impérieusement réclamée de M. Vianesi.

Cette annonce fut l'objet des commentaires les plus divers. *Lohengrin* était depuis longtemps au répertoire de toutes les scènes de l'Europe et du Nouveau Monde. Quelques villes de province, Rouen, Lyon, Bordeaux, Marseille, Lille, n'avaient pas craint de le monter. Il n'y avait eu que des approbations et aucune manifestation hostile ne s'était produite. Nous n'étions plus en ces temps troublés où la mésaventure Schnæbelé avait failli troubler la paix de l'Europe, et où M. Lamoureux avait dû, en présence d'une véritable émeute, renoncer à poursuivre les représentations de *Lohengrin* à l'Eden-Théâtre. La paix et la confiance régnaient dans tous les esprits. La Russie nous tendait une main amie, au milieu des agapes de Cronstadt, par-dessus la tête de l'Allemagne immobilisée. Le gouvernement s'était désintéressé de la question et laissait les directeurs de l'Opéra libres de tenter l'aventure. A ce moment même il n'y eut pas l'ombre d'une protestation, pas l'apparence d'une opposition quelconque. L'administration de l'Opéra, désireuse de jouer ce dernier coup de dés, pouvait donc à bon droit compter que l'art seul serait en jeu dans cette affaire et que la politique internationale ne viendrait pas l'embrouiller.

Pendant ce temps, le succès du *Mage* [1] conti-

1. Dans *le Mage*, quelques rôles changent de titulaires au cours des représentations. Celui de *Zarastra* est chanté par

nuait à s'affirmer et la gloire de notre jeune maître français rayonnait dans tout son éclat. On connaît ce talent souple, élégant, fin et délicat. Il était depuis ses débuts à l'Odéon avec les *Erinnyes Eve* et *Marie Magdeleine*, l'enfant gâté du public, le point de mire de toutes les aspirations artistiques. Et il mettait, dans ses rapports avec ce public qui l'adorait, tant de coquetterie gracieuse, qu'on lui pardonnait certaines petites faiblesses à la faveur de son beau talent et de sa nature si dévouée. Massenet était le lion du jour, et il n'était personne pour lui contester un succès qui n'avait fait que grandir et se développer pour la plus grande gloire de notre école française et la sienne propre.

MM. Ritt et Gailhard avaient déclaré qu'ils demeureraient en fonctions jusqu'au dernier jour de leur privilège, ce qui n'empêchait pas leur successeur, M. Bertrand, de commencer la formation de sa troupe, conservant la plupart des anciens artistes et cherchant partout de nouvelles recrues. Ils lui offrirent de prendre, tout en demeurant à leur poste, immédiatement possession du service de l'Opéra, afin de pouvoir monter sans retard *Salammbô*, l'œuvre nouvelle de Reyer, et

M. Duc et M. Escalaïs ; celui du Roi par MM. Douaillier et Melchissédech ; celui d'Amron par M. Dubulle. MM. Piroia et Lambert chanteront le petit rôle du chef touranien et M. Ballard celui du héraut. Plus tard, le 27 juillet, Mme Boman chantera pour la première fois le rôle d'Anahita et dans le ballet, Mlle Hirsch remplacera Mlle Mauri. Mlle Domenech chante pour la première fois, le 21 août, le rôle de Varehda dans le *Mage* et fait applaudir sa belle voix en même temps que sa science du chant.

inaugurer avec elle sa direction. Ils mettaient à cette offre une condition, à savoir que M. Bertrand prendrait à sa charge les frais nécessités par la mise à la scène de *Tamara*, un opéra en deux actes de M. Bourgault-Ducoudray, et qui leur avait été imposé, aux termes mêmes de leur cahier des charges, par le choix que l'Institut avait fait de ce compositeur. M. Bertrand ne crut pas devoir accepter. Chacun demeurait donc sur ses positions en attendant les évènements.

Le *Mage* réalisait toujours de très belles recettes. Cependant il ne pouvait prétendre à accaparer continuellement l'affiche. D'autres ouvrages l'aidaient à soutenir le fardeau du répertoire courant. Dans *Hamlet*, le ténor Affre prenait possession du rôle de Laërte. Un autre ténor, M. Vaguet, chantait pour la première fois celui du Duc de Mantoue, dans *Rigoletto*. La *Juive* fournissait quelques bonnes représentations avec Mme Rose Caron et Bosman, dans le rôle de Rachel et d'Eudoxie. On faisait à *Henry VIII* [1], diminué avec le consentement de M. C. Saint-Saëns, les honneurs d'une reprise que l'opinion ne réclamait aucunement. M. Dubulle chantait le Méphistophélès de *Faust* [2], sans rien ajouter à sa répu-

1. Mme Rose Caron reprend le rôle de Catherine d'Aragon, Mlle Domenech, celui d'Anne de Boleyn. Les rôles de Henry VIII, Dom Gomez et Norfolk sont chantés par MM. Lassalle, Affre et Ballard.

2. Pendant l'été le directeur de l'Opéra empruntera à l'Opéra-Comique une jeune artiste, ancienne *prima donna* du Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles. Mlle Falize, dépourvue de tournure, de talent, et qui chanta Siebel de *Faust* et Jenny de *Guillaume Tell*. Dans *Faust*, le baryton Douaillier prend possession du rôle de Valentin.

tation de chanteur consciencieux. *Guillaume Tell*[1] hasardait quelques rares apparitions sur l'affiche. Il en était de même des *Huguenots*[2], et de *Robert le Diable*. Dans ce dernier ouvrage, Mme Bosman se faisait entendre dans le rôle d'Alice et M. Vaguet dans celui de Rambaut. M. Vergnet rentre en possession du personnage de Vasco de Gama dans l'*Africaine*. Dans la part faite au ballet, signalons la réapparition de la délicieuse *Coppélia*, de Léo Delibes[3], avec Mlle Chasles dans le rôle de Frantz. Ce n'était là qu'un bien faible hommage à la mémoire du charmant compositeur si prématurément disparu et à qui l'Opéra devait trois de ses plus beaux succès dans le domaine de la musique chorégraphique : la *Source*, *Coppélia* et *Sylvia*.

Le 14 juillet, dans l'après-midi, l'Opéra donnait le spectacle gratuit accoutumé, composé cette année de *Guillaume Tell* et de la *Marseillaise*, toujours très mal chantée par le baryton Melchissédec sous le costume du fantassin. Cette représentation ne fut signalée par aucun incident particulier. M. Charles Lamoureux avait cru devoir profiter de la circonstance pour prendre officiellement possession du bâton de chef d'orchestre qui lui était confié pour le temps qui restait à courir de la direction Ritt et Gailhard. Il était

1. Les rôles de Mathilde, Edwige, Melchthal et Leuthold sont chantés pour la première fois par Mlles *Lowentz et Héglon*, MM. *Douaillier et Ragneau*.
2. Les rôles de *Valentine* et d'*Urbain* sont chantés par Mlles *Pack et Falize*.
3. Mort à Paris, le 16 janvier 1891.

assez connu pour que l'intérim qu'il allait remplir jusqu'à l'avènement de M. Bertrand nous dispense de tout éloge à son sujet. Le 23 du même mois, M. Taffanel, récemment promu, abandonnait le pupitre du flûtiste où il se signalait depuis de longues années par sa virtuosité et son style, et dirigeait à son tour l'*Africaine*. Tout le monde applaudissait à cette nomination du troisième chef d'orchestre que l'instrumentiste ambitionnait depuis longtemps et qui comblait définitivement un vide dans les rangs du chef d'orchestre de l'Opéra.

Quand le baryton Renaud quitta le théâtre de la Monnaie pour entrer à l'Opéra-Comique, tous ceux qui l'avaient entendu, à Bruxelles, dans ses belles créations de *Sigurd* et de *Salammbô* étaient d'accord que la véritable place de ce jeune artiste était à l'Opéra. C'est pourquoi, son engagement n'était pas plus tôt rompu avec notre seconde scène lyrique, à la suite de la prise de possession de cette dernière par M. Carvalho, qu'il entra immédiatement en pourparlers avec MM. Ritt et Gailhard, et devint du même coup leur pensionnaire. M. Renaud débuta, le 17 août, dans l'*Africaine*, par le rôle de Nélusko, une création de Faure et qui a marqué dans la carrière de l'incomparable baryton. Le rôle est redoutable. Il n'est pas le plus important de l'ouvrage, mais il le conduit d'un bout à l'autre; il en est l'âme. Il est fait de contrastes vocaux. Tour à tour tendre, farouche, énergique, sentimental, le personnage de Nélusko est assurément un de

ceux où le baryton peut le plus aisément faire tourner à son profit les moyens dont il dispose. Il y a dans la cantilène du second acte : *Fille des Rois*, autant de douceur expressive qu'il y a d'énergie sombre dans la ballade d'Adamastor, que le terrible Africain jette, comme un défi menaçant, à la tête de l'équipage de Vasco de Gama. M. Renaud s'acquitta en véritable artiste de cette lourde tâche. De belle tournure, d'une taille imposante, il donna physiquement au personnage de Nélusko la physionomie qui lui convenait. Il en a peut-être exagéré le côté dur et il devait gagner à l'adoucir par la suite. Cette critique s'adressait aussi bien à son chant qu'à la façon très artistique dont il a grimé le soupirant évincé de Sélika. Son succès a donc plutôt prévalu dans les passages de tendresse, auxquels sa belle voix, chaude et bien timbrée, prêtait des accents d'une suave expression. Somme toute, il a réussi et il a pleinement donné raison à ceux qui pensaient avec nous qu'il trouverait plus d'occasions de se rendre utile à l'Opéra et d'y rencontrer le succès qu'il mérite qu'à l'Opéra-Comique, où les rôles de son emploi sont forcément limités et où la voix de baryton proprement dite n'est que fort rarement utilisée par les compositeurs qui ont écrit ou qui écrivent pour notre seconde scène lyrique.

Cependant les temps de *Lohengrin* approchaient. Aucune protestation n'avait été formulée lorsqu'avait paru l'annonce de la mise à l'étude de cet ouvrage d'un compositeur allemand. On

avait donc pu espérer que des désordres n'étaient pas à craindre, comme cela était arrivé en 1886, à l'Eden-Théâtre, où l'on avait dû interdire la pièce après la première représentation. On avait trop compté sur l'apaisement des esprits, et dès les derniers jours d'août il n'était douteux pour personne que la représentation de *Lohengrin* [1] à l'Opéra ne se passerait pas sans tapage. Il y en eut en effet dans les rues et sur la place, où il fut combattu par la force armée; dans la salle où la police eut facilement raison de quelques siffleurs obstinés qui ne craignirent même pas de jeter sous les pieds des spectateurs des bombes pestilentielles destinées à rendre impossible l'audition de l'œuvre de Richard Wagner. La première représentation, plusieurs fois annoncée, et plusieurs fois remise, eut lieu enfin le mercredi 16 septembre. Des arrestations nombreuses furent faites. Le gouvernement avait résolu de venir à bout de l'émeute suscitée au nom d'un patriotisme de mauvaise foi. Il tint bon. Les baïonnettes françaises protégèrent l'acclimatation à l'Opéra de l'œuvre allemande, et au bout de quelques soirées les tapageurs se lassèrent, la badauderie parisienne fut émoussée, et les représentations de *Lohengrin* purent désormais suivre leur cours.

Qu'était-ce donc que ce *Lohengrin*, qui datait déjà de quarante années, et qui parvenait enfin

1. DISTRIBUTION. — Lohengrin, M. *Van Dyck*. — Telramund, M. *Renaud*. — Le Roi, M. *Delmas*. — Le héraut, M. *Douaillier*. — Elsa, Mme *Rose Caron*. — Ortrude, Mme *Fierens*.

à être joué à Paris, après des vicissitudes sans nombre, et excitait à ce point l'opinion publique, la passionnait même assez pour causer des troubles, obliger la force armée à intervenir et à protéger l'Opéra?

C'est à Weimar, le 28 août 1850, et sous la direction de Franz Liszt, devenu l'apôtre enthousiaste du futur pontife de Bayreuth, que fut représenté pour la première fois le *Lohengrin* de Richard Wagner. Le succès fut immense, et le nom du compositeur, que le retentissement de *Tannhœuser*, quelques années auparavant, avait rendu célèbre, devint cette fois rapidement populaire dans toute l'Allemagne, où cet ouvrage n'a cessé depuis lors de figurer au répertoire de toutes les scènes d'outre-Rhin. On pouvait donc s'étonner, après cette marche triomphale à travers l'Europe artistique, que cet opéra n'eût pas encore été monté sur une scène française, quand la France a toujours été ouverte à toutes les tentatives généreuses. Ceci demande une explication. Comme Meyerbeer, comme Rossini et tant d'autres compositeurs étrangers, c'est à Paris que R. Wagner vint, au début de sa carrière, demander, avec la gloire, la consécration d'un talent dont les aspirations déjà ne connaissaient plus de bornes. Ses commencements y furent pénibles et, dès cette époque, le compositeur, dans les difficultés nombreuses qu'il rencontra sur sa route, contracta à notre endroit un dépit ridicule qu'il ne sut jamais dissimuler et qui depuis était devenu une haine véritable.

Renonçant à conquérir sa place au soleil dans un pays où son caractère altier, son esprit dominateur, son ambition démesurée, son humeur inquiète, maussade et jalouse, lui avaient fait plus de tort que sa prétention à vouloir révolutionner brutalement le monde musical, il quitta Paris pour Dresde, où la faveur royale l'appelait à occuper les fonctions de maître de chapelle de la cour. Sa réputation, dans ce milieu plus favorable au développement de ses facultés natives, grandit promptement, et bientôt sa notoriété devint telle que les portes de nos concerts s'entr'ouvrirent et que des fragments de ses principaux ouvrages, exécutés au Théâtre Italien vers 1850, furent très favorablement accueillis, quoique passionnément discutés. Mais c'est le propre des œuvres grandes et fortes de passionner diversement le monde, avant de s'imposer à lui, tandis que la médiocrité n'engendre jamais que le silence ou l'indifférence. A la suite de cette épreuve et sur les instances d'une grande dame, la princesse de Metternich, il fut décidé que l'on monterait *Tannhæuser* à l'Opéra. Mais pendant le temps qu'il mit encore à franchir le chemin qui le séparait de la scène de l'Académie de musique, Wagner, que ses premiers succès, dans un pays où il avait pensé être méconnu, enivraient au point de lui faire perdre la tête, mécontentait l'administration et les artistes par ses exigences, indisposait le public par de folles rodomontades. Le soir de la première représentation venu, il se trouva en présence d'une cabale organisée, que

toute l'indulgente bienveillance du souverain d'alors n'aurait pas réussi à apaiser. Ceux qui ont assisté à ces trois mémorables soirées se souviennent du tapage sous lequel succomba la musique dite de l'avenir. *Tannhœuser* était condamné sans avoir été entendu. Tout cela n'était pas fait pour calmer les ressentiments du compositeur qui, plus irrité que jamais, reprit en toute hâte le chemin de l'Allemagne, où l'excentrique faveur d'un monarque l'a depuis vengé, par de folles prodigalités, de ses cruelles mésaventures parisiennes. Il n'en est pas moins vrai que cette chute alluma dans le cœur de Wagner une haine ridicule et irréfléchie, et, se posant en génie méconnu, en proscrit de l'art, peu s'en fallut qu'en présence de l'Europe il ne mît à son tour tous les Français au ban de ses œuvres. Quand le malheur se fut abattu sur nous, Wagner se montra au premier rang de nos ennemis et, non content de satisfaire ses rancunes inqualifiables en faisant simplement son devoir de soldat et de patriote, il se vengea encore de notre prétendue injustice par un odieux pamphlet, que tout le monde a lu depuis, qui n'avait pas même pour lui l'excuse de l'esprit, mais respirait la plus basse et la plus misérable platitude. Vous comprendrez facilement que dans ces conditions l'exécution des œuvres de Wagner fût devenue difficile, sinon impossible, en France, où malgré nos efforts pour éloigner les frontières du domaine de l'art jusqu'aux limites mêmes du monde, nous ne pouvions oublier que le nom de ce compositeur était

demeuré comme un dernier vestige de nos rancunes nationales. Nous regrettions pour notre part qu'il en fût ainsi et que le tacite ostracisme nous empêchât de connaître et d'apprécier des œuvres qui se fussent sans doute depuis longtemps acclimatées parmi nous, et qu'on ne saurait, sans la plus insigne mauvaise foi, ne pas reconnaître marquées au coin de la plus puissante originalité.

Mais que n'oublie-t-on pas en France? La province nous donna l'exemple. Nos grandes villes montèrent *Lohengrin.* Il n'y avait plus de raison pour que Paris fût privé plus longtemps de cette œuvre. C'est pourquoi nous avons eu enfin *Lohengrin* à l'Opéra, et c'est pourquoi aussi, tout en fermant l'oreille aux menaces et aux intimidations de la rue, nous avons religieusement écouté et apprécié cette belle et magistrale partition.

Ce dont il faut d'abord bien se persuader, c'est que Wagner, dans les idées qu'il a exposées si bruyamment quelquefois, n'a rien inventé et que, bien avant lui, Gluck avait tenté dans la musique la même révolution. On n'a pas oublié la fameuse querelle des gluckistes et des piccinnistes. Elle n'avait d'autre objet au fond que les réformes que l'auteur d'*Alceste* voulait essayer d'introduire dans ce drame lyrique, réformes qui ne sont pas sans de nombreuses et étroites analogies avec la tentative de Wagner. La voix de Gluck n'est pas du reste demeurée sans écho, et il ne faudrait pas croire que de ce musicien à

ceux d'aujourd'hui le terrain nouvellement découvert fût demeuré en friche. Avec Weber, qui était parvenu merveilleusement à s'assimiler ces procédés de prosodie harmonique, on pourrait en citer bien d'autres qui ont suivi la même route jusqu'à Wagner, devenu le porte-drapeau de ce système, improprement appelé musique de l'avenir, et dont l'essai remonte à près d'un siècle. Tout d'abord, ce qui nous a frappé dans cette œuvre magistrale, c'est le peu d'action de la musique. Ce n'est certainement pas là de la musique dramatique, mais bien de la musique symphonique transportée sur la scène et qui ne saurait convenir à un sujet dont la qualité principale serait le mouvement et la vie. En cela elle est on ne peut mieux appliquée à ce thème merveilleux de la légende allemande. Je ne veux pour preuve de mon assertion très nette que le choix que Wagner a constamment fait pour ses livrets d'opéras, des légendes et des récits fantastiques.

L'ouverture est une page symphonique grandiose, d'une forme nouvelle, d'un intérêt admirablement réparti, d'un coloris tout particulièrement suave et harmonieux. Il n'y a pas de motif proprement dit, mais un enchaînement symphonique, un ensemble merveilleusement fondu de tous les instruments de l'orchestre qui s'élèvent progressivement et par un *crescendo* lent et mesuré, et, après avoir atteint le dernier degré de la force sonore, suivant la progression inverse, retournent au point d'où ils étaient partis et finissent dans un murmure harmonieux presque

imperceptible. Cette page est de toute beauté. C'est un pur chef-d'œuvre !

Le sujet de *Lohengrin* est emprunté à la fameuse épopée de *Parcival et Titurel*, dont l'auteur est Wolfram d'Eschenbach, l'un des plus célèbres maîtres-chanteurs de la fin du XIIe siècle. Le rideau se lève, au premier acte, sur une immense prairie, aux bords de l'Escaut, près d'Anvers. Le roi d'Allemagne, Henri l'Oiseleur, est assis sous le chêne au pied duquel se rend la justice. Auprès de lui sont les comtes de Saxe et de Thuringe, les nobles et les écuyers qui forment le ban du roi; en face, les comtes, les écuyers et le peuple de Brabant, ayant à leur tête Frédéric de Telramund, près duquel est debout son épouse Ortrude Ratbod. Elsa de Brabant est accusée par ces derniers d'avoir assassiné son jeune frère Gottfried, pour régner à sa place. Par deux fois les trompettes ont sonné leur fanfare aux quatre coins de l'horizon sans que personne se soit présenté pour prendre sa défense contre Frédéric qui a accepté de s'en remettre au jugement de Dieu. Mais Elsa a confiance. Pendant son sommeil, un chevalier revêtu d'une armure étincelante lui est apparu et l'a consolée. Elle ne veut pas d'autre défenseur que lui. Frédéric la traite de folle et d'insensée, lorsqu'on aperçoit au loin, sur l'Escaut, une nacelle conduite par un cygne et dans laquelle se tient debout le même chevalier qui, après avoir posé le pied sur le rivage, déclare prendre en main la cause d'Elsa. Il provoque Telramund, le blesse et offre sa main à Elsa, lui

promettant aide et assistance, à la condition qu'elle ne cherchera jamais à le connaître, qu'elle ne lui demandera jamais son nom, son origine, ni de quel pays il vient. Tout ce premier acte est long; on y remarque constamment le mépris arrêté des ensembles, le parti pris de ne confondre les voix que le moins possible, et de faire chanter les personnages rigoureusement chacun à leur tour, sous prétexte de se rapprocher de la vérité, comme si on ne sortait pas déjà de la vérité pour entrer dans la convention pure, en les faisant chanter ce qu'il serait déjà plus naturel de dire. Mais ne nous arrêtons pas à ces détails et attachons-nous uniquement au mérite de l'œuvre. Il faut attendre l'entrée d'Elsa pour trouver un morceau qui vaille la peine d'être cité. Les récitatifs qui précèdent sont longs et monotones. Mais les douces plaintes de l'héroïne sont traitées avec habileté et comme à travers une sorte de vision extatique, dans une teinte harmonique de l'effet le plus délicieux. Tous les sentiments divers sont traduits dans l'orchestre et c'est seulement vers la fin de cette page que, la confusion s'en mêlant, nous assistons à un véritable chaos de sonorités bruyantes dans lequel nous renonçons à rien voir et surtout à rien entendre. Mais quelle phrase délicieuse que celle de Lohengrin : « Mon cygne ainsi, » et quelle plus douce mélodie pouvait-on souhaiter? Le finale de cet acte est grandiose, imposant dans sa majestueuse beauté. Le cœur est serré par les motifs lugubres par lesquels s'ouvre le second acte qui

représente le burg. Frédéric et Ortrude, tous deux bannis pour avoir faussement accusé Elsa, font entendre dans la nuit des cris de haine et de vengeance auxquels vient se mêler le bruit strident de l'orchestre, résonnant comme les oiseaux de proie. Cette page qui est trop longue et fatigante pour l'attention du spectateur, est d'une couleur sombre et bien en situation. Une évocation d'Elsa, faite de charme et de tendresse, vient contraster avec ce lugubre tableau. En écoutant les plaintes d'Ortrude, Elsa prend pitié de la malheureuse qui. après avoir cherché à jeter le trouble dans le cœur de la jeune fille au sujet de son chevalier inconnu, reçoit d'elle le pardon avec l'hospitalité. Il y a dans tous les morceaux chantés par Elsa des nuances d'une simplicité délicieuse, des fins de phrase surtout d'une expression et d'un sentiment vraiment touchants. Le tableau musical du lever du jour est d'une variété très mouvementée. L'effet des trompettes dans le lointain est très réussi. Mais le point capital de cet ouvrage, celui qui demeurera comme l'expression la plus sincère et la plus vraie de la puissance instrumentale, c'est la grande marche en *sol* encadrée dans cet acte et connue dans le public sous le nom de marche religieuse.

Bien que l'idée n'en soit pas toujours très claire, que la pensée en paraisse indécise et mal définie, ce n'en est pas moins une page d'une grande et belle sonorité. Il n'y a rien de remarquable dans la révolte d'Ortrude, pas plus que dans les menaces de Frédéric accusant Lohen-

grin d'avoir triomphé de lui à l'aide d'un sortilège. Tout cela nous conduit au troisième acte, c'est-à-dire au délicieux duo d'amour qui le remplit : « Je t'avais vu en songe avant ton arrivée, dit Elsa. Quand tu es descendu sur notre rivage, j'eusse voulu, comme un ruisseau embaumé, serpenter à l'entour de tes pas ; comme les fleurs de la prairie me courber sous tes pieds. Je veux savoir qui tu es, d'où tu viens, dussé-je mourir après. » Et Lohengrin répond tristement en lui montrant le paysage par la fenêtre ouverte : « En respirant le baume aromatique que les fleurs répandues au loin dans les forêts et sur les montagnes t'envoient sur l'aile des brises de la nuit, t'informes-tu du nom qu'elles portent? » Quelle suave poésie ! Tout cela a été délicieusement traduit par Wagner dans la langue harmonique. Mais les perfides insinuations d'Ortrude ont porté leur fruit. Elsa a manqué à son serment, et le chevalier, après avoir révélé le secret de sa divine origine, est perdu pour elle.

Tel est ce poème symphonique. Il est d'une conception merveilleuse, mais l'idée ne se dégage pas toujours, claire et limpide, des nuages de la légende. En résumé, cette déclamation est fatigante à la longue, et les beautés vraiment grandes dont cette œuvre est pleine ne rachètent pas une sorte de lassitude qui provient sans doute de ce que notre oreille n'est pas absolument habituée à ce mode musical à l'Opéra.

L'œuvre a été admirablement montée. Décors et costumes sont magnifiques.

L'interprétation est bonne dans son ensemble. Mme Rose Caron est admirable dans ce rôle d'Elsa et M. Van Dyck[1] porte fièrement l'armure du chevalier du Cygne. Tous deux sont des artistes de premier ordre. Mme Fiérens s'est montrée insuffisante dans le sombre personnage d'Ortrude; M. Renaud est tout à son avantage dans celui de Frédéric. M. Delmas donne beaucoup d'autorité et comme chant, et comme jeu, au rôle du Roi. Mais le roi de ces représentations, c'est M. Lamoureux. On disait autrefois: « Plus royaliste que le roi! » On pourrait dire de ce chef-d'orchestre : « Plus wagnérien, que Wagner lui-même! » C'est tout dire.

La direction de l'Opéra avait résolu de célèbrer cette année le centième anniversaire de la naissance de Meyerbeer et, prétextant de l'incertitude de cette date, des études du *Lohengrin* qu'il était nécessaire de ne pas entraver, de l'absence du public parisien qui, au mois de septembre n'a pas encore repris ses quartiers d'hiver dans la capitale, avait fixé d'elle-même au 14 novembre

1. M. Van Dyck, désigné par Mme Cosima Wagner, avait été engagé tout exprès par la direction de l'Opéra, pour créer à Paris le rôle de Lohengrin. M. Van Dyck, l'avait déjà chanté à l'Eden-Théâtre quatre années auparavant. Il portait alors une longue barbe blonde A l'Opéra, pour obéir à une tradition discutée et qui fut l'objet des commentaires les plus divers dans la presse, il se montra avec un visage imberbe. Ses successeurs, MM. Affre, Vergnet et Engel, qui chanta Lohengrin, deux fois, dans la dernière quinzaine de décembre, ne l'imitèrent pas et revinrent à la barbe blonde répudiée par M. Van Dyck. Deux autres rôles, ceux d'Elsa et de Frédéric furent aussi chantés par Mme Bosman et M. Dufriche, au cours des représentations de *Lohengrin*.

cette imposante cérémonie. Quatre fragments des quatre grands ouvrages du compositeur berlinois firent les frais de cette représentation : le premier acte de l'*Africaine* [1] tout entier ; le 2e tableau du 4e acte du *Prophète* [2] ; le 2e tableau du 3e acte de *Robert le Diable* [3] et enfin le 4e acte des *Huguenots* [4]. Mme Deschamps-Jehin qui appartenait désormais à l'Opéra, se faisait entendre pour la première fois, en attendant son véritable premier début, dans ce rôle de Fidès, qu'elle joue et chante de façon remarquable, et dans celui de Catherine de Médicis qu'on chercherait inutilement dans la distribution des *Huguenots*. Ce rôle existait cependant lorsque la pièce fut mise en répétition dans les derniers jours de 1835. Il occupait même une place importante dans l'ouvrage, et c'est la mère de Charles IX elle-même qui au 4e acte excitait, au lieu de Saint-Bris, les catholiques au massacre des protestants. La censure de l'époque s'offusqua de ce rôle attribué à une reine de France. Le personnage fut supprimé et sa partie musicale confiée au comte de Saint-Bris. M. Gailhard avait retrouvé dans la bibliothèque de l'Opéra le ma-

1. DISTRIBUTION. — Vasco de Gama, M. *Duc*. — Don Pedro, M. *Plançon*. — Le grand-inquisiteur, M. *Dubulle*. — L'amiral, M. *Douaillier*. — Nelusko, M. *Melchissedech*. — Don Alvas, M. *Tequi*. — Sélika, Mme *Adiny*. — Inès, Mme *Bosman*. — Anna, Mlle *Nastorg*.

2. DISTRIBUTION. — Fidès, Mme *Deschamps-Jehin*. — Jean de Leyde, M. *Sellier*. — Zacharie, M. *Dubulle*. — Jonas, M. *Tequi*. — Mathisen, M. *Ballard*.

3. DISTRIBUTION. — Robert le Diable, M. *Duc*. — Bertrand, M. *Gresse*. — Hélène, Mlle *Subra*.

4. DISTRIBUTION. — Valentine, Mme *Adiny*. — Catherine de Médicis, Mme *Deschamps-Jehin*. — Raoul de Nangis, M. *Duc*. — Nevers, M. *Renaud*. — Saint-Bris, M. *Plançon*.

nuscrit original et cru intéressant de rétablir le rôle disparu de Catherine de Médicis. La tentative pouvait être curieuse. Elle n'apporta à l'œuvre gigantesque du maître aucun attrait nouveau. Cette représentation fut ce que sont d'ordinaire ces sortes de cérémonies, vers lesquelles le public est toujours très entraîné et les vers de M. Jules Barbier dits par M. Mounet-Sully n'ajoutèrent rien à la gloire de Meyerbeer, ni à la faveur dont il continuait à jouir, en dépit des critiques acerbes dont ne craignait pas d'abreuver sa mémoire une jeune école plus prompte à des attaques stériles qu'à une production qui lui ferait plus d'honneur. Le respect n'est plus malheureusement aux gloires acquises et consacrées ; l'on se console trop facilement de son impuissance en attaquant ce qui a été grand et beau, sans avoir cessé de l'être [1].

La direction Ritt et Gailhard, qui avait revendiqué l'honneur de monter *Lohengrin*, avant de se retirer, voulait aussi en tirer le plus gros profit possible. Aussi l'ouvrage de Wagner occupa-t-il presque constamment l'affiche pendant ces trois derniers mois. Il faut reconnaître aussi que le goût du public s'y était fait, et que le départ du ténor Van Dyck n'empêcha pas *Lohengrin* de continuer à réaliser de fort belles recet-

1. De grandes colères éclatèrent après cette représentation à laquelle la presse n'avait pas été convoquée. On accusa la direction d'avoir été plus soucieuse d'encaisser une belle recette que d'honorer dignement la mémoire de Meyerbeer. ...out était bon à ce moment pour accuser les malheu... ...recteurs qui arguèrent du texte même de leur cahier ...arges pour répondre aux attaques dont ils étaient

tes. Il y avait décidément un entraînement irrésistible vers cette œuvre si longtemps proscrite de nos scènes. Cependant, la direction avait reçu l'ordre du ministère de presser les études de *Thamara* et de produire l'œuvre de M. Bourgault-Ducoudray avant que le moment fût venu pour elle de remettre les rênes du gouvernement à son successeur désigné. Entre temps, Mme Deschamps-Jehin faisait son véritable premier début, le 9 décembre, par le rôle de Léonore dans *la Favorite*, où M. Renaud abordait pour la première fois celui d'Alphonse. Tous deux furent jugés favorablement. Leurs qualités à l'un et à l'autre étaient assez connues pour que le début de la cantatrice ne fût qu'une simple formalité et que le baryton trouvât dans ce nouveau rôle une nouvelle occasion de s'affirmer devant les habitués de l'Opéra.

Cependant, la fin de l'année approchait et avant de se retirer la direction devait donner la *Thamara* de M. Bourgault-Ducoudray. Les rôles étaient sus, la pièce montée et la répétition générale eut lieu le mardi 22 décembre. M. Vergnet avait répété le rôle de ténor. Le soir de la répétition, s'étant trouvé empêché par raison de santé, il fut remplacé par M. Engel, au dévouement de qui l'administration fit appel et qui, en excellent musicien qu'il était, lut le rôle en habit noir au milieu des costumes asiatiques. Cet acte de bonne volonté lui attribuait de droit la création. Il ne demanda que quelques jours pour apprendre définitivement sa partie, et le 28 décembre enfin

put avoir lieu la première représentation de *Thamara* 1, opéra en deux actes et quatre tableaux de M. Louis Gallet, musique de M. Bourgault-Ducoudray.

L'action de ce livret évolue dans la Russie d'Asie vers le xve siècle : M. Louis Gallet a puisé le sujet de *Thamara* dans une nouvelle qu'il publia sous ce titre, il y a quelques années, dans la *Nouvelle Revue*. Thamara, l'orgueil de Bakou, sa vierge la plus belle, apprend que l'armée persane est sur le point d'envahir le pays sous le commandement de Nour-Eddin. Comme Judith allant tuer Holopherne, elle jure de frapper l'infâme, et se rend, dans ce but, au camp du sultan. Mais quelle n'est pas sa surprise en trouvant dans l'adversaire de sa patrie le plus séduisant des guerriers. Un mutuel amour jette, dès la première entrevue, les deux ennemis dans les bras l'un de l'autre. Ce n'est qu'après une nuit de volupté que Thamara se rappelle le serment qu'elle a fait d'assassiner Nour-Eddin. Redevenue elle-même, oubliant sa passion, elle tue son amant d'un jour, s'échappe et ne revient, triomphante, à Bakou la sainte, que pour se poignarder elle-même, en évoquant le souvenir de sa victime.

M. Bourgault-Ducoudray, prix de Rome de 1862, n'a certes pas pris le chemin le plus court pour être représenté à l'Opéra. La direction d'une société chorale d'amateurs, à laquelle nous devons

1. DISTRIBUTION. — Nour-Eddin, M. *Engel*. — Le grand-prêtre, M. *Dubulle*. — Khirvan, M. *Douaillier*. — Un officier, M. *Idrac*. — Thamara, Mlle *Domenech*.

de belles exécutions de la *Fête d'Alexandre* d'Hændel, et un long séjour en Grèce, d'où il rapporta un curieux recueil de mélodies populaires, absorbèrent une partie de son existence. Quand nous aurons cité de lui un *Stabat Mater*, qui fut jadis exécuté avec succès aux concerts Pasdeloup, et quand nous aurons rendu hommage au professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, nommé par M. Bardoux, nous aurons tout dit sur l'auteur de *Thamara*. L'étonnement fut vif en notre monde théâtral, quand on apprit que cet érudit, arguant de son titre « de prix de Rome [1] » et briguant, tardivement, l'honneur d'être joué à l'Opéra, venait d'être désigné par le ministre et par l'Institut au choix de MM. Ritt et Gailhard. Obligés par leur cahier des charges, qui leur imposait encore la représentation d'un acte en 1891, ils durent s'exécuter, et voilà comment, de retard en retard, d'anicroche en anicroche, nous avons eu, trois jours avant l'expiration de leur privilège et la fin de la présente année, la première de l'infortunée partition. La couleur nous semble avoir été la principale préoccupation du musicien. Si elle n'apparaît pas précisément dans le milieu caucasien du premier acte, qui demeure un peu froid, elle s'étend d'une façon charmante sur le second acte, dont nous avons très sincèrement apprécié le joli prélude instrumental sur le mode persan, et l'ardente déclaration d'amour de Nour-Eddin, délicieuse-

1. En 1862.

ment accompagnée par le violoncelle et on ne peut mieux dite par M. Engel. Mlle Domenech est une séduisante Thamara. Elle possède un bel organe et est douée d'une véritable intelligence dramatique.

Le même soir, l'Opéra reprenait la *Tempête*, ballet de MM. Jules Barbier et Ambroise Thomas.

Le dernier acte de l'administration sortante fut la centième représentation le 30 décembre, de *Sigurd* [1], ouvrage d'un compositeur français qu'elle s'honorait d'avoir monté presque au lendemain de son entrée en fonction et par lequel elle voulait clôturer son règne. La soirée fut brillante et mouvementée. Ce fut la soirée des adieux. MM. Ritt et Gailhard se retiraient dignement devant le successeur qu'on leur avait préféré; si leur gestion n'avait pas été exempte de critiques, ils laissaient l'Opéra dans une situation matérielle des plus prospères, ils y avaient notamment parfait leur fortune. Deux jours après, l'histoire de l'Académie de musique s'ouvrait pour M. Bertrand.

L'année 1891, pour l'Opéra, se résumait dans le tableau suivant.

1. A cette occasion, les rôles de Brunehilde *et* Hilda furent chantés par Mmes Rose Caron, Bosman, qui les avaient créés à Bruxelles, le 7 janvier 1884. M. Renaud prenait possession du rôle de Gunther ; M. Sellier conservait celui de Sigurd dont il était titulaire depuis plusieurs mois déjà. M. Dufriche chantait le grand-prêtre d'Odin. Enfin, M. Gresse, dans le rôle de Hagen, subsistait également de la distribution de la création à Bruxelles. Durant le cours de cette année, le rôle de Hagen fut aussi chanté par MM. Plançon et Delmas.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Sigurd, opéra....................	4a.9t.	2 janvier	27
Faust, opéra....................	5a.9t.	3 janvier	24
Rigoletto opéra................	4	5 janvier	12
Le Rêve, ballet..................	2	5 janvier	9
Patrie ! opéra....................	5a.7t.	7 janvier	5
Ascanio, opéra..................	4a.6t.	9 janvier	3
Les Huguenots, opéra	5a.6t.	19 janvier	5
L'Africaine, opéra...............	5a 6t.	25 janvier	7
Le Cid, opéra....................	4a.10t	26 janvier	5
Coppelia, ballet.................	2	28 janvier	9
La Favorite, opéra..............	4a 5t.	6 février	5
**Le Mage*, opéra..................	5a.6t.	16 mars	32
Hamlet, opéra...................	5a.8t.	17 avril	7
La Juive, opera.................	5	11 mai	6
Henry VIII, opéra	4	29 mai	3
Guillaume Tell, opéra..........	4a.5t.	17 juin	6
Robert le Diable, opéra..........	5a.7t.	13 juillet	3
Aïda, opéra.....................	4a.5t.	24 juillet	3
Lohengrin, opéra................	4	16 septemb.	36
* *Thamara*, opéra................	2a.4t.	28 décembre	1
La Tempête, ballet..............	2a.5t.	28 décembre	1

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française avait clos l'année précédente par le deuil de la mort de l'un de ses auteurs favoris, Octave Feuillet ; c'est par un deuil encore qu'elle inaugurait l'année nouvelle. En quelques jours, en quelques heures à peine, la pauvre Céline Montaland succombait foudroyée par une maladie terrible, et ses obsèques, célébrées le 9 janvier, en l'église Saint-Roch, où quelques mois auparavant avait passé la dépouille mortelle de Jeanne Samary, étaient l'objet d'une manifestation douloureuse. Elle avait su faire sa place sur le tard à la Comédie, et elle disparaissait, dans toute la maturité de son talent, à un âge où elle était appelée à rendre encore de longs et utiles services à la maison qui lui avait ouvert ses portes, pour mettre en lumière, dans une sphère plus élevée que celle où les hasards de l'existence l'avaient maintenue jusqu'alors, son esprit de femme, sa beauté physique et ses qua-

lités de comédienne. Sa disparition créait un nouveau vide dans les rangs du sociétariat. Bien des ambitions se remuaient pour remplir ces vides causés par la mort. Mais le comité ne paraissait pas pressé de les remplir. Il était en ce moment préoccupé de la nouvelle pièce de M. Sardou, *Thermidor*, mise à l'étude dans les derniers jours de l'année précédente, et sur laquelle il fondait de sérieuses espérances. Le nom de l'auteur, le choix du sujet emprunté à cette époque tourmentée de notre histoire, la rentrée d'un comédien célèbre qui devait en créer le rôle principal, étaient autant d'atouts que la Comédie croyait avoir prudemment mis dans son jeu. Les évènements ne devaient malheureusement pas lui donner raison. Mais, en attendant, ces premiers jours s'écoulaient sans apporter un éclat nouveau dans la marche du répertoire. Mlle Ludwig jouait pour la première fois le rôle de Lisette de *la Surprise de l'amour;* Mlle Lynnès, une soubrette pleine d'entrain, abordait celui de Marinette, du *Dépit amoureux*.

Le 15 janvier, était le 269me anniversaire de la naissance de Molière, que le théâtre qui porte glorieusement son nom ne manque jamais de célébrer. Cette année, c'est avec un spectacle composé de l'*Ecole des femmes* [1], du *Malade imaginaire* et d'une pièce de vers de M. Roger-Milès, *Alceste converti*, dite par M. Leitner, que la Comédie accomplissait ce pieux devoir. La cérémonie

1. Mlle Rachel Boyer joue pour la première fois le rôle de Georgette.

habituelle suivait la seconde de ces comédies, dans laquelle le public recherche l'occasion d'applaudir au passage, dans le défilé traditionnel, les comédiens et les comédiennes qu'il préfère.

Le 23 janvier, avait eu lieu dans l'après-midi la répétition générale de *Thermidor* [1], drame en quatre actes, de M. Victorien Sardou. Le lendemain 24 le rideau se levait sur la première représentation de cet ouvrage impatiemment attendu, et qui avait réuni, sous le lustre de la Comédie, une salle des plus élégantes et des plus choisies. Ce drame, l'auteur, qui le gardait depuis longtemps en portefeuille, l'avait conçu et écrit d'abord en vue d'un grand théâtre du boulevard. Mais quand il avait eu l'assurance d'associer à son œuvre le talent de Coquelin, et celui de la voir accueillie par le Théâtre-Français, il l'avait remaniée et mise au jour pour cette dernière scène. De toute manière, l'apparition de cette pièce marquait un grand évènement et la soirée du 24 janvier, en dépit des incidents qui de-

1. DISTRIBUTION. — Jolibon, M. *Boucher*. — Bérillon, M. *Garraud*. — Pêcheur à la ligne, M. *Leloir*. — Ribout, M. *Joliet*. — Wolf, M. *Dupont-Vernon*. — Brault, M. *Roger*. — Pourvoyeur, M. *Villain*. — Chateuil, M. *Samary*. — Bricard, M. *Clerh*. — Samson, M. *Falconnier*. — Bouchard, M. *Hamel*. — Olivon, M. *Gravollet*. — Marteau, M. *Laugier*. — Tavernier, M. *Berr*. — Deburn, M. *Leitner*. — Vasselin, M. *Cocheris*. — Gaspard, M. *Dehelly*. — Labussière, M. *Coquelin*. — Martial Hugon, M. *Marais*. — Lupin, M. *Jean Coquelin*. — Pierre, M. *Esquier*. — Rivière, M. *Fordyce*. — Jumelot, M. *Fenoux*. — Un garde national, M. *Franck*. — Gautier, M. *Gauley*. — Simonnet, M. *Ravet* — Fabienne Lecoulteux, Mme *Bartet*. — La Mariotte, Mme *Amel*. — Jacqueline, Mme *Hadamard*. — Mlle Brault, Mme *Ludwig*. — Françoise, Mme *Lynnès*.

vaient suivre et qu'on ne pouvait raisonnablement prévoir, était depuis longtemps l'objectif des gens passionnés de théâtre. Qu'était-il donc, ce drame de *Thermidor*, qui allait soulever des colères irréfléchies, a neuter des haines jalouses, exciter des discussions passionnées?

L'action de ces 4 actes se déroule tout entière dans la journée célèbre du 9 Thermidor. La toile se lève sur le très beau décor des bords de la Seine représentant un quai de l'ancienne île Louviers. C'est là que, sous prétexte de pêcher à la ligne, l'ex-comédien Labussière vient, en compagnie de Lupin, son jeune confident, jeter à la Seine, soigneusement réduits en pâte, les dossiers des condamnés qu'il a pu soustraire au Comité de Salut public, où il remplit l'emploi de commis aux écritures. C'est encore là que Labussière fait la rencontre d'un de ses amis, le brillant officier Martial Hugon, retour de Fleurus, qui lui conte l'histoire de ses amours, en ce moment très malheureux. Il a connu une charmante orpheline, Fabienne Lecoulteux, la sœur d'un chouan, dont il s'est fait, en ces terribles temps, le dévoué protecteur. Il l'avait confiée, en partant à la frontière, à la garde d'une de ses cousines, demeurant rue de la Cerisaie. Sa cousine est morte ; il ne sait plus ce qu'est devenue Fabienne ; il croit pourtant l'avoir aperçue la veille en ces parages, mêlée à des lavandières... Il revient aujourd'hui, pensant la retrouver... La voici, en effet, poursuivie par d'infâmes tricoteuses qui la traitent d'aristocrate

et veulent la faire arrêter comme espionne. Labussière s'interpose, exhibe sa carte d'employé au Comité de Salut public, l'arrache aux griffes des enragées mégères, et la conduit chez un jacobin, son ami Bérillon, dont la femme, Jacqueline, est costumière du théâtre Mareux. Là, du moins, pense-t-il, elle sera en sûreté, jusqu'au moment où Martial pourra l'emmener hors de France et l'épouser. Ce premier acte était très habilement présenté, pour nous rappeler, sinon pour nous enseigner l'histoire de la Révolution, et pour établir le cadre où va se mouvoir l'intrigue imaginée par le maître dramaturge.

Le second acte se passe chez Jacqueline Bérillon, où, conduite par Labussière, Fabienne a trouvé un refuge provisoire. L'ancien acteur y explique à Martial comme quoi, se faisant passer pour un jocrisse, il a pu, n'éveillant aucun soupçon, soustraire à la mort le fabuliste Florian, sa camarade Montausier et tant d'autres, contre lesquels on a amassé de stupides calomnies. Et il est prêt à tout employer pour sauver Fabienne, lorsque celle-ci confesse à son fiancé que, le croyant mort, elle a prononcé des vœux irrévocables et que désormais elle n'appartient plus qu'à Dieu. Martial se révolte. Il se lamente, supplie. Il croit avoir triomphé des scrupules de celle qu'il aime, lorsque des chants se font entendre au dehors. Ce sont les religieuses, compagnes de Fabienne, dont on a découvert la retraite et que la foule entraîne en prison, tout en vociférant *la Carmagnole*, en attendant qu'elle

les pousse à la guillotine. Cette scène est pleine d'une grandeur majestueuse. Fabienne est soudain rappelée à son devoir. Elle est elle-même découverte et arrêtée sur la dénonciation d'un certain Héron, membre du Comité de Salut public, toujours entre deux vins, qui l'accuse d'avoir voulu recommencer Charlotte Corday en venant l'assassiner à son domicile.

Le troisième acte nous amène, tout près de la salle où la Convention tient ses séances, au pavillon de Flore, dans le bureau de Labussière, chargé de classer les dossiers des détenus. On sait comme il s'acquitte de sa tâche, sous ses apparences de jocrisse idiot et bègue, faisant disparaître force dossiers, et sauvant ainsi les victimes les plus intéressantes. Voici justement qu'on lui transmet, en le lui recommandant d'urgence, le dossier de Fabienne Lecoulteux dont les deux amis apprennent la récente arrestation, et vous voyez Martial suppliant Labussière de substituer au dossier de sa fiancée celui d'une homonyme prise au hasard. Labussière refuse d'abord de se prêter à cette ignominie ; puis il se rend aux prières de son ami affolé, et choisit, puisqu'il faut absolument tuer l'une des deux, une jeune femme de vingt-six ans. La scène est pénible, mais si admirablement humaine qu'elle a porté comme la page maîtresse de l'œuvre. C'est alors qu'on vient annoncer la fin de la terrible séance : Robespierre est renversé. La conscience de Labussière se trouve ainsi déchargée d'un poids énorme ; Fabienne est sauvée !

Hélas ! non ! On a cru un instant qu'après la chute du tyran le tribunal révolutionnaire allait surseoir aux exécutions. Il n'en est rien, et Fouquier-Tinville donne l'ordre de faire partir pour la guillotine les huit dernières charrettes. Fabienne est au nombre des condamnées. Labussière, dont l'esprit est toujours fertile en inventions, ne trouve plus qu'un moyen de sauver la jeune fille : qu'elle signe l'acte où elle se déclare enceinte, et un sursis lui sera accordé ; gagner du temps, c'est sauver sa tête. Malheureusement, Mlle Lecoulteux ne sait pas très bien ce qu'elle veut : après avoir renié son Dieu pour se donner à celui qu'elle aime, la voici maintenant qui renie son amour pour se redonner à Dieu et conquérir les palmes du martyre : elle refuse de signer l'acte de son déshonneur et marche à l'échafaud. Martial est tué par un des gendarmes aux mains duquel il voulait arracher la victime.

Cette fin mélodramatique ne fut pas du goût de tout le monde, et quelques protestations isolées se firent entendre. Cette pièce déborde pourtant d'habileté et de talent, et trop sévère maintenant pour les œuvres de M. Sardou qu'il applaudissait si facilement autrefois, le public se montre désormais injuste, au point de méconnaître ses qualités incontestables. L'auteur de *Thermidor* n'a pas son pareil pour manier le document et le tourner avec adresse. C'est de plus, tout le monde le sait, un maître en l'art de la mise en scène, artistiquement soigneux des moindres accessoires et du plus petit détail.

Rien de plus curieux à lire, en cette circonstance, que l'affiche du Théâtre-Français, où pour obéir à la tradition les noms de MM. Coquelin aîné et Marais, les derniers pensionnaires, se trouvent après ceux de MM. Falconnier, Hamel, Cocheris, Dehelly, etc. Le spectateur avait beau jeu pour établir par ordre de mérite une distribution qui ne comprend pas moins de trente et un rôles. M. Coquelin a joué celui de Labussière, sur lequel porte toute la pièce, avec sa grande autorité de comédien. L'étonnant comédien, qui n'a jamais eu au même degré qu'aujourd'hui l'oreille du public, a trouvé là une création qui lui permet de parcourir toute la gamme de son admirable talent. Triompher d'un rôle aussi écrasant, c'est purement du génie. La salle nous a semblé plus rétive aux efforts de M. Marais, dont la voix était pourtant fort belle et le jeu plein de chaleur et d'émotion. Aux personnes qui n'ont point aimé Marais je ne poserai qu'une question. Qui, s'il n'eût pas été là, eût joué Martial Hugon? Worms, trop marqué, ou Albert Lambert, trop jeune? Mlle Bartet s'était montrée absolument supérieure dans la composition du rôle de Fabienne, se défendant contre son amour et s'abandonnant ensuite, dans la grande scène du deuxième acte, dans un mouvement adorable de tendresse et de vérité. Ah! l'admirable artiste, et comme M. Sardou lui doit des remerciements. Nous relèverons, sur la longue liste de l'interprétation, les noms de Mlle Lynnès, qui a joué très rondement et très sûrement, avec beaucoup

d'entrain et de gaieté, le rôle de Françoise la tricoteuse ; de Mlle Hadamard, la sympathique femme de l'inoffensif Bérillon, de M. Jean Coquelin, qui a raconté la séance de la Convention avec la verve et la volubilité de son père. M. Sardou devra savoir gré à Mlle Ludwig, à MM. Leloir, Garraud, Boucher, Laugier, Berr, etc., d'avoir, pour lui être agréable, accepté des rôles insignifiants. C'est dire suffisamment que *Thermidor* [1] avait une distribution exceptionnellement brillante.

Durant le cours de cette première soirée aucune manifestation hostile ne s'était produite dans la salle. On avait attentivement écouté ce drame adroitement fait et si soigneusement écrit, tout plein de nobles sentiments, animé d'un beau

1. Les quatre décors de *Thermidor* avaient été brossés, d'après des documents fournis par Victorien Sardou et Jules Claretie, qui tous deux possèdent, dans leurs détails les plus intimes, l'histoire de la Révolution, celui du premier acte (l'Ile Louviers) par M. Lemeunier ; celui du second acte par MM. Rubé et Chaperon, celui du troisième acte par MM Rubé, Chaperon et Jambon ; et celui du quatrième acte, la cour de la Conciergerie, par MM. Lavastre et Carpezat. Ce dernier décor aura été la dernière œuvre de Lavastre, artiste érudit et consciencieux, qui devait mourir cette année, après une vie de travail et de dévouement. Un détail curieux : la mère de M. Claretie s'était amusée à peindre dans ses moments de loisir les bols à dessins et à drapeaux tricolores, les pots à lait à cocarde, dans lesquels buvaient, au second acte, Fabienne, Martial et Labussière. Mme Claretie est du reste une véritable artiste en ce genre, il y a au musée Carnavalet une assiette peinte pour Etienne Arago, et qui est son œuvre, œuvre très intéressante et très curieuse. Les costumes de *Thermidor* avaient été dessinés par M. Bianchini, d'après des dessins et des estampes du temps. Bailly, en particulier a une collection de figurines exposées en 1889 aux Tuileries, lors du centenaire de 1789. En résumé, la mise en scène de *Thermidor* avait coûté 66,000 francs à la Comédie.

souffle. C'est tout au plus si un spectateur des galeries supérieures, quand Coquelin était venu nommer l'auteur, comme il est d'usage après les pièces nouvelles, avait laissé tomber cette inoffensive exclamation : « A l'Ambigu ! » voulant sans doute indiquer par là que l'ouvrage de M. Sardou n'était pas à sa place à la Comédie-Française. Mais ce n'était là qu'une opinion personnelle et on ne s'attendait certes pas au déchaînement de colère qui devait éclater le lendemain. Quelques journaux avancés affirmèrent, sans plaisanterie, que la République était outragée sur une scène subventionnée par l'Etat et engagèrent tous les bons citoyens à protester bruyamment contre ces actes attentatoires à la dignité gouvernementale.

Ils n'y manquèrent pas à la seconde représentation.

Le rideau n'était pas encore levé qu'il était facile de se rendre compte que la soirée ne se passerait pas sans orage. Et de fait, des coups de sifflet isolés accueillirent les tirades dirigées contre Robespierre. A plusieurs reprises la représentation fut interrompue. La salle, en grande majorité, réclamait l'expulsion des siffleurs. Mais quand la police voulut intervenir, elle se trouva en présence de certaines notabilités politiques qui présidaient ou prenaient part au tapage. La pièce cependant s'acheva sans que le tumulte eût cessé. L'incident fut porté au conseil des ministres où il ne se trouva personne pour prendre franchement un parti et endosser une responsabilité quelconque. C'est en vain que l'on fit valoir que l'ouvrage

avait été visé par la censure, que le manuscrit avait été lu successivement par tous les membres du cabinet, qui n'y avaient relevé rien de subversif ou de dangereux. La suspension de la pièce devait être fatalement le résultat de cet état de choses. M. Bourgeois, dont la censure, avec son agrément, avait donné le visa administratif, se trouvait en fort délicate posture. Son collègue de l'intérieur n'était pas moins embarrassé. On ne se cachait pas pour dire qu'il y avait de longue date désaccord entre ces deux ministres et on prétendait même qu'ils avaient voulu se créer mutuellement un embarras. Quoi qu'il y eût de fondé dans ces rumeurs, la troisième représentation de *Thermidor*, affichée le 27 pour les abonnés du mardi, n'eut pas lieu. On avait craint très sérieusement des troubles dans la rue, une descente des faubourgs, et l'on avait cru prudent, par une mesure arbitraire, d'interdire les représentations de cette pièce. Les abonnés protestèrent contre cette décision. On leur offrit inutilement à la place de *Thermidor* un spectacle composé de *Tartufe* et du *Dépit amoureux*. Ils se refusèrent à l'accepter et quittèrent la salle. Force fut bien de faire relâche.

Cette interdiction, avait-on dit, ne serait que temporaire. On laisserait aux esprits le temps de se calmer. Quelques jours après, le débat était porté devant la Chambre, où MM. Fouquet et Reinach, au nom de la liberté théâtrale, avaient interpellé le gouvernement sur l'interdiction de *Thermidor*. Ce débat fut piteux. Les orateurs se

succédèrent à la tribune sans parvenir à établir la question sur le terrain d'une discussion loyale. De ce flot de paroles il ne se dégagea qu'une chose, c'est qu'il fallait accepter la Révolution en bloc avec ses erreurs comme avec ses vérités, avec ses bienfaits comme avec ses atrocités, M. Sardou avait eu le grand tort de molester Robespierre dont les actes diversement qualifiés, faisaient partie du bloc, et il n'était permis à personne de le critiquer sur une scène subventionnée. La cause de *Thermidor* était perdue. Elle succomba sous plus de 120 voix de majorité et l'interdiction fut maintenue.

La Comédie se trouva prise au dépourvu par cette mesure à laquelle elle était loin de s'attendre. Des découragements, des défaillances se manifestèrent dans les rangs de la société. Des reproches, des récriminations furent formulés contre l'administration. On ne voyait pas sans regret de beaux bénéfices s'en aller à la dérive avec les papiers dispersés dans la Seine par le généreux Labussière. On ne se rendait plus compte qu'on avait été unanime, dans la maison, pour escompter les profits d'un beau drame, signé d'un nom illustre, monté avec un art parfait, un soin des plus artistiques, interprété avec éclat par l'élite de la troupe. Il n'y avait plus à cette heure que des profits perdus, et c'était là ce qui désolait amèrement l'âme des sociétaires.

M. Claretie tint courageusement tête à toutes ces discussions inopportunes. Il s'efforça de relever les courages abattus, de ranimer la confiance

disparue. Sa parole fut écoutée. Il fallait remédier sur-le-champ à cet état de choses, trouver une œuvre toute prête pour remplacer celle qui était arrachée à la Comédie. On avait sous la main une comédie de M. Jules Lemaître, le brillant critique du *Journal des Débats*. Après avoir hésité un moment entre elle et une reprise de *l'Ami des femmes*, de M. Alexandre Dumas fils, on se décida pour la pièce inédite, et l'ardeur qu'on mit à la monter fit promptement disparaître le désespoir auquel on s'était trop promptement abandonné. Tout le monde avait désormais à cœur de combler la brèche ouverte. En attendant, les pièces les plus aimées du public reprenaient place sur l'affiche. Imitant l'Odéon, qui leur avait donné l'exemple, le Théâtre-Français inaugurait le jeudi des matinées classiques qui furent immédiatement très recherchées. Le talent de Coquelin, réuni à celui de son frère cadet et de son jeune fils, trouva plus d'une fois l'occasion d'être utilisé. C'est ainsi que les trois Coquelin, dans *le Malade imaginaire* [1], excitèrent une curiosité nouvelle autour de la pièce de Molière. Tout était rentré dans l'ordre, et le public, par son empressement à suivre les représentations du Théâtre-Français [2], lui prouvait surabondamment

1. Coquelin aîné jouait le rôle de Diafoirus; Coquelin cadet, celui d'Argan, et Jean Coquelin celui de Thomas Diafoirus.

2. Notons en passant quelques faits de moindre importance : le 10 février, Mme Lloyd et Mlle Bertiny abordaient pour la première fois, dans *le Duc Job*, les rôles de Mme David et d'Emma. Le 20 du même mois, M. Cocheris jouait dans *Bataille de dames* et le 23, Mlle Fayolle prenait pos-

que, si la Comédie avait eu le tort de désespérer de lui, lui n'avait jamais désespéré, au milieu de cette tourmente d'un moment, de sa chère Comédie-Française.

Le 14 février, le comité avait tenu ses grandes assises annuelles et sacré trois nouveaux sociétaires : Mlle Marsy, MM. Paul Mounet et Albert Lambert fils [1]. Tous trois semblaient pour quelques-uns désignés par l'opinion publique, et si d'autres, parmi les pensionnaires, n'étaient pas jugés indignes de cet honneur, ils devaient désormais ajourner à une année au moins leurs ambitions et leurs espérances. Ce triple choix fut diversement apprécié. Celui de Mlle Marsy [2] ne rencontra pas de contradicteurs. Mais la nomination de M. Paul Mounet était trop manifestement l'œuvre de son frère qui avait dû avoir mis le comité en demeure de lui conférer le sociétariat, sa démission à la main ; celle de M. Albert Lam-

session des personnages d'Aurélie dans *le Klephte*. Le 7 mars, M. Garraud s'étant trouvé subitement indisposé, M. de Féraudy, lut, dans *l'Etrangere*, le rôle de Rémonin pendant que M. Henri Samary jouait pour la première fois celui de Guy des Haltes dans la même pièce. Le 15, M. Prudhon et Mlle du Minil remplacent dans *Une Conversion*, M. Febvre et Mme Barretta-Worms. Le 16, M. Gravollet aborde celui d'Hardré, dans *la Fille de Roland* et le 18 de ce même mois de mars, le rôle d'Olivier le Daim dans *Gringoire* est joué par M. Hamel. Le 13 avril, Mlle Fayolle joue le rôle de Mme Lebreton dans *l'Eté de la Saint-Martin*.

1. Mlle Marsy, MM. Paul Mounet et Albert Lambert, étaient nommés secrétaires à quatre douzièmes de part. Dans la même séance, MM. Silvain, Baillet, Le Bargy, de Féraudy, Boucher, Garraud, Leloir et Mlle Dudlay étaient augmentés d'un douzième ; MM. Prudhon et Truffier, Mme Pauline Granger et Pierson étaient augmentés d'un demi-douzième.

2. Mlle Marsy aborda pour la première fois le rôle de Mistress Clarckson dans *l'Etrangère*.

bert semblait un défi jeté à ceux qui eussent voulu, au lendemain même de *Misanthrope*, faire de Marais un sociétaire, sans lui donner le temps d'établir sa position dans la maison de Molière. Ses grandes qualités n'étaient pas mises en doute; mais on ne voulait pas créer un précédent, qui pouvait avoir dans l'avenir certains dangers, en consacrant trop hâtivement, malgré des succès d'école, une renommée conquise sur d'autres scènes, d'ordre inférieur. Une excessive prudence dans le choix des nouveaux sociétaires, après quelques nominations contestées en ces dernières années, était un sûr garant de l'homogénéité de notre première institution dramatique [1].

Cependant, *Mariage blanc* [2] comédie en trois actes, en prose, de M. Jules Lemaître, était prêt. La première représentation en fut donnée le 20 mars, et voici l'invraisemblable et délicieuse histoire que nous conte le spirituel auteur du *Député Leveau*, l'un des premiers écrivains de ce temps.

1. Le 1er février, *Henri III et sa cour*, le drame d'Alexandre Dumas, avait fait sa réapparition sur l'affiche avec Mlle Dudlay dans le rôle de la Duchesse de Guise, et M. Albert Lambert fils, dans celui de Saint-Mégrin. Dans l'*Etincelle*, le charmant petit acte de M. Pailleron, Mlle Bertiny joue le rôle d'Antoinette créé par Jeanne Samary.

2. Distribution. — Jacques de Tièvre, M. *Febvre*. — Docteur Doliveux, M. *Laroche*. — Simone, Mlle *Reichenberg*. — Mme Aubert, Mlle *Pierson*. — Marthe, Mlle *Marsy*.

Le nom de M. de Tièvre s'écrivait d'abord avec un *h*, de Thièvre. Mais il existait réellement une famille de Thièvre qui réclama contre l'usage que l'auteur avait fait de son nom, et menaça même d'un procès la Comédie, M. Jules Lemaître et l'éditeur de la pièce. C'est pourquoi on dut changer l'orthographe du nom et supprimer l'*h*.

Simone est la seconde fille de Mme Aubert, aussi souffrante que Marthe, son aînée de cinq ans, sœur d'un autre lit, est florissante de santé. Simone a déjà vu mourir de la poitrine son père et son frère ; au dire du docteur, elle n'en a plus guère que pour quatre ou cinq mois. C'est pour elle qu'on est venu s'installer à Menton, dans la partie la plus retirée de cette station de malades, où les trois femmes ont comme voisin un Parisien en retraite de parisianisme, viveur émérite, M. Jacques de Tièvre, ne sachant trop que faire de ses cent cinquante mille livres de rente et paraissant las de la vie, dont il a profité et abusé et qu'il juge désormais assommante. Ce blasé a entendu, caché derrière un bouquet d'arbres, la pauvre phtisique, d'ailleurs résignée à son sort, se plaindre de partir sans savoir ce que c'est que d'être aimée.

Le comte de Tièvre cherchait une raison de vivre ; il l'a trouvée. Il demanda Mlle Simone en mariage, se promettant bien de n'être pour elle qu'un frère aîné, mais ravi de donner à la petite poitrinaire la joie de mourir heureuse, heureuse d'être ou de se voir la femme de celui qu'elle ime ; car elle l'aime... C'est là l'idée du *Mariage* *nc*, que l'auteur avait déjà développé sous rme de conte, dans les colonnes d'un grand ournal.

Il plaît à M. de Tièvre de penser qu'il fait là, de façon très originale, une bonne action. Nous trouvons, nous, qu'en épousant par simple curiosité, cette petite malade, qu'il n'aime point, il

commet un acte beaucoup plus monstrueux que sublime. Et nous sommes avec la mère, quand elle refuse d'abord son consentement à ce mariage, qui n'en sera pas un, contre elle, quand elle donne son acquiescement à cette étrange union d'une jeune fille mourante et d'un libertin de cinquante ans. Que dis-je ! Nous sommes un peu avec Marthe, la sœur délaissée, qui s'imaginait que M. de Tièvre venait pour elle, et qui, à la nouvelle inattendue de ce mariage, décharge son cœur et se plaint amèrement du sort acharné contre elle. Elle a, pour soigner sa sœur, mené une existence de recluse, et Simone qui lui a pris la plus grande part de l'affection de sa mère, lui prend encore le mari qu'elle avait le droit d'espérer. En dépit de cet accès de révolte, Marthe a conduit sa sœur à l'autel. Le mariage a eu lieu. M. Jacques de Tièvre continue à respecter l'incroyable pureté de sa femme qui, plus innocente qu'Agnès, frémit au seul contact des èvres de son mari, posées sur les siennes. Le mélodrame reparaît avec Marthe avouant à M. de Tièvre qu'elle l'aimait et reprochant à sa sœur de lui avoir volé le fiancé qu'elle rêvait. Cette dernière scène est tellement violente que la pauvre petite Simone n'a pas la force de la supporter et se trouve mal. Et c'est au moment où l'on vient de l'emporter sur son lit que Marthe, plus passionnée que jamais, demande à Jacques son pardon et obtient de lui un rendez-vous suprême, avant de quitter la maison où sa présence n'est plus possible. Simone s'est levée ; elle est entrée sans

bruit et a entendu les dernières paroles de sa sœur et de son mari; le coup est trop lourd pour elle et lui donne la mort. Il est à craindre qu'après les obsèques et malgré le beau geste par lequel il l'écarte du chevet de la défunte, M. de Tièvre ne s'offre avec l'appétissante sœur la savoureuse nuit de noces qu'il a dû refuser à la pauvre petite maladeé pousée par charité. M. Lemaître, qui, lui, a toutes les curiosités littéraires, nous doit un quatrième acte, où nous verrons la suite du *Mariage blanc.*

Ecrit en une langue admirable et rempli de pensées exquises, le petit drame anecdotique de M. Lemaître fut chaleureusement accueilli par le public de première, conquis d'avance au fin et délicat conteur. Une bonne partie de ses applaudissements s'en était allée, d'ailleurs, à ses interprètes vraiment supérieurs. Je vous recommande comme un chef-d'œuvre d'intelligence de la part de Mlle Reichenberg la discrète explosion de joie de la petite poitrinaire, se rattachant à la vie à l'idée que M. Jacques de Tièvre veut en faire sa femme. Je vous signale encore le touchant couplet de tendresse maternelle de Mlle Pierson parlant de la petite créature sacrée dont elle a la garde et du mystère qu'il serait imprudent de violer... Ce sont de bien douces larmes qu'a fait couler là l'excellente artiste.

M. Febvre a joué avec infiniment de tact et d'aisance le personnage du sceptique comte de Tièvre, qui se trouve encore aimé, sur le coup de cinquante ans, par deux jeunes filles à la fois.

Il a très joliment rendu, dans la manière réaliste, la scène de la chaise-longue, où il donne à sa femme son premier baiser d'amour. Notons enfin l'impeccable diction de M. Laroche, qui s'était chargé de représenter la raison dans le rôle du docteur moraliste.

Le 11 avril, nouvelle solennité. *Une Visite de noces* [1], comédie en un acte de M. Alexandre Dumas fils, créée au Gymnase en 1871, était définitivement installée au répertoire du Théâtre-Français, où depuis plusieurs années il était question de l'introduire, sans que même le prédécesseur de M. Claretie, M. Emile Perrin, qui en avait eu l'idée première, se fût résolu à ce que l'on considérait comme un acte d'audace. Tout le monde a lu ou a vu jouer cet âpre et étincelant réquisitoire contre les amours illégitimes qui finissent platement, suivant l'expression du puissant écrivain, « par la haine de la femme et le mépris de l'homme. » C'est cette thèse que M. Dumas avait portée à la scène, dans le cadre étroit d'une comédie en un acte, où il avait répandu son esprit le plus mordant et sa science profonde d'observation vraie. Cette comédie, à son apparition, souleva bien des discussions. L'homme s'y était reconnu, marqué au fer rouge par le stylet brillant de l'écrivain moraliste. Tout un drame humain était contenu en quelques scènes vivantes, d'une crudité voulue qui, vingt ans aupara-

1. DISTRIBUTION. — De Cygnerol, M. *Le Bargy*. — Lebonnard, M. *Coquelin*. — Mme de Morancé, Mme *Bartet*. — Mme de Cygnerol, Mme *Muller*.

vant, avait effarouché sa pudeur et ses craintes. Le temps avait marché depuis et les prétendues brutalités de la prétendue satire de M. Dumas avaient été dépassées par les audaces de certains écrivains dramatiques. L'excuse de M. Dumas était qu'il n'avait pas voulu être brutal par goût et par tendance, mais que dans la révolution de ce problème psychologique et social, il avait prétendu être un enseignement. La lâcheté de M. de Cygnerol qui vient présenter sa femme à son ancienne maîtresse, une femme du monde et des meilleures, qui avait eu le grand tort de s'abandonner à lui pour se voir abandonnée par lui ; sa bassesse, en croyant bénévolement le conte à dormir debout que lui fait son ami Lebonnard, de ses prétendues relations avec Mme de Morancé ; sa joie ignoble à cette révélation que Mme de Morancé avait eu d'autres amants que lui et que par conséquent le remords de son abandon ne devait pas peser sur sa conscience, tout cela justifiait le « Pouah ! » que l'écrivain virulent avait mis sur les lèvres de la femme méconnue et que lançait avec une conviction si vraie la pauvre Aimée Desclée qui avait dit le rôle. Tout cela était tracé en traits ardents, distillant une flagellation vigoureuse. C'était, dans l'immoralité même, une leçon de haute moralité. Les comédiens chargés de soutenir cette thèse devant le public s'acquittèrent de la tâche avec leur talent accoutumé.

Le même soir, Jean Coquelin, assisté de son père et de son oncle, accomplissait son troi-

sième début, dans *les Fourberies de Scapin* [1]. Un peu jeune encore pour ce rôle écrasant de Scapin, qu'il avait ardemment désiré jouer, il y a porté néanmoins une certaine personnalité, et avec des dispositions natives, des qualités de style qu'il avait puisées dans le conseil paternel. On pouvait dire qu'il était à la fois élève de la nature et de son père. Ce qui était certain, en tout cas, c'est qu'il était bien désormais de cette maison de Molière, où il avait trouvé pour lui montrer le succès des saines et vraies traditions, celui d'une fantaisie personnelle qui ne gâte en rien le talent, le double exemple de Coquelin aîné et de Coquelin cadet. Les trois Coquelin n'avaient qu'à être annoncés sur la même affiche, dans ce répertoire classique, pour que la Comédie fût assurée de voir une salle comble et une excellente recette.

Cependant la Comédie-Française, dont l'immeuble réclamait certaines réparations urgentes, avait cédé aux sollicitations d'un impresario étranger qui lui avait offert de l'emmener à Londres pendant le temps que dureraient les travaux. De là, grand tapage et protestation de toute nature. La Comédie recevait-elle de l'Etat une grosse subvention pour courir des aventures au delà de nos frontières et priver le public parisien de ses spectacles pendant un temps plus ou moins long? Ceux

1. DISTRIBUTION. — Géronte, M. *Coquelin cadet.* — Sylvestre, M. *De Féraudy.* — Octave, M. *Boucher.* — Carle. M. *Roger.* — Argante, M. *Coquelin.* — Léandre, M. *Dehelly,* — Scapin, M. *Jean Coquelin.* — Zerbinette, Mlle *Kalb.* — Hyacinthe, Mlle *Bertiny.* — Nérine, Mlle *Jamaux.*

qui n'étaient pas opposés à cette absence invoquaient bien qu'il y avait quelque gloire pour nos auteurs et nos comédiens d'aller porter à l'étranger l'éclat de notre répertoire et le talent de nos acteurs. Il n'en est pas moins vrai que ce projet, un peu trop prématurément dévoilé et qui était loin d'être conclu, fit verser des flots d'encre, et que M. Claretie, pour détourner les colères, imagina d'aller, en corps, donner des représentations dans quelques-unes de nos grandes villes de France, qui participaient, tout comme Paris, à la subvention accordée à la maison de Molière. Cette idée ne reçut cette année qu'un commencement d'exécution, à Bordeaux, le 4 mai, où nos comédiens jouèrent *le Cid* et *le Médecin malgré lui ;* et à Rouen, le 11 juin, où ils donnèrent *Polyeucte* et *l'École des femmes*, mais Mlle Dudlay récita dans la patrie du grand Corneille les vers que M. Paul Gaulot avait composés pour la célébration, le 6 juin, à la Comédie, du 285e anniversaire de la naissance de l'auteur d'*Horace*[1]. Cette transaction donna satisfaction aux mécontents, et le décret de Moscou, encore une fois attaqué, retrouva force de loi et d'autorité.

Le 15 mai, la Comédie nous conviait à venir écouter *Grisélidis*[2], pièce en trois actes et un pro-

1. Le 6 juin, le spectacle se composait d'*Horace* et du *Menteur*. Mlle Rachel Boyer joue pour la première fois dans cette dernière pièce le rôle d'Isabelle.

2. Distribution. — Le diable, M. *Coquelin cadet*. — Marquis de Saluce, M. *Silvain*. — Gondebaut, M. *Leloir*. — Alain, M. *A. Lambert fils*. — Un pirate, M. *Falconnier*. — Un héraut, M. *Hamel*. — Le prieur, M. *P. Laugier*. — Grisélidis, Mlle *Bartet*. — Le meneur du jeu, Mlle *Ludwig*. —

logue, en vers libres, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand.

Cette légende de Grisélidis est vieille comme le monde : il serait curieux, si l'on était de loisir, d'en rechercher les origines... Vous connaissez le conte de Boccace et l'histoire des dures épreuves que dut subir la jeune femme du marquis de Saluces. C'est ainsi que, par une inconcevable folie, celui-ci prend sa fille, puis son fils, et qu'il finit par la répudier pour éprouver son obéissance et son courage.

Dans Boccace, le marquis ne se contente pas de chasser sa femme, il l'oblige à revenir, en servante, dans la maison qu'elle vient de quitter, pour y recevoir la nouvelle épousée... qui n'est autre que sa propre fille. C'est alors que, touché de tant de patience et de vertu, le bizarre seigneur se décide à avouer sa supercherie et à mettre un terme aux cruelles épreuves de la tendre Grisélidis.

La Grisélidis de MM. Silvestre et Morand est aux prises avec le Diable, en personne, représenté par Coquelin cadet, qui a juré de la faire succomber à la tentation, pendant que son mari s'en est allé guerroyer en terre sainte. Le diable lui envoie le poète Alain, et pour s'arracher à l'étreinte passionnée de l'amoureux troubadour, il faut que Grisélidis soit, en effet, la plus fidèle des femmes : son enfant, disons-le, arrive là juste à point pour la retenir au bord de l'abîme, son enfant que, ne

Fiamina, Mlle *Lynnès*. — Bertrade, Mlle *Moreno*. — Loys, *petite Gaudy*.

pouvant mieux faire, va lui voler le diable, dont toute la malice a consisté à faire enlever sa propre femme, au lieu de la marquise.

MM. Silvestre et Morand, en transportant à la scène ce conte du treizième siècle, se sont efforcés de lui conserver sa couleur naïve et originale. *Grisélidis* n'est, à vrai dire, ni une comédie, ni un drame. Outre sainte Agnès, qui ne parle pas, mais qui apparaît en chair et en os en sa niche d'or, où elle demeure si parfaitement immobile, les principaux personnages sont le marquis et Grisélidis, l'épouse fidèle, le diable et sa femme, Alain, le tendre poète, et Loys, le doux enfant que rendra la sainte à sa mère éplorée.

La mise en scène était des plus curieuses, en ce sens que l'on a été forcé de se rapprocher le plus possible des peintures des modèles du moyen-âge. La pièce se jouait dans un reliquaire gothique, une sorte de triptyque, enfermé dans un joli rideau d'avant-scène, dessiné par M. Morand lui-même. Si ce n'est pas là le théâtre tel qu'on l'a jusqu'ici pratiqué, il faut avouer que la tentative était curieuse, artistique et supérieurement intéressante. Cette pièce, œuvre de deux hommes de goût, épris pour une fois des touchantes simplicités de la légende, est écrite en vers, en vers sonores, pour lesquels on eût pu seulement désirer peut-être une forme plus archaïque, afin que la langue fût en rapport avec le mystère qu'elle évoquait sur la scène. Les lettrés firent à cet essai plus poétique que théâtral un succès que devait pleinement confirmer le grand public.

Ce court dialogue avait une saveur de poésie délicieuse. Sans chercher à percer le mystère de collaboration, nous pouvons bien penser que les vers sont de M. Armand Silvestre, et l'idée de M. Morand. Peu importe, si l'ensemble est ravissant. S'il n'y eut qu'une voix pour célébrer la grâce de Mlle Bartet, véritable vierge de missel, et le talent de M. Silvain, qui a soulevé les applaudissements de toute la salle avec le mélodieux refrain *Grisélidis! Grisélidis!* de ses couplets du premier acte, il y eut divergence d'opinions sur la manière dont M. Coquelin cadet rendait le difficile personnage de Satan. Les uns lui reprochaient d'en avoir fait un diable d'opérette et eussent souhaité plus de fantaisie ; les autres se déclaraient satisfaits d'une interprétation qui n'était point sans malice. La vérité est que le rôle ne lui seyait qu'à demi. Mlle Lynnès était bien la joyeuse compagne qn'il faut au diable, et c'était plaisir de le voir trompé par cette Xantippe, nouvelle manière, remplie de bonne humeur et de gaieté. Après avoir loué, comme il convenait, M. Lambert, le digne partenaire de Mlle Bartet, ajoutons que les plus petits rôles étaient plus que convenablement tenus par MM. Leloir et Laugier et par Mlle Moreno.

Modeste comme son nom à l'allure de prénom, M. Léon, qui remplit, à la cantonade, l'emploi de chef d'orchestre de la Comédie-Française, s'était très adroitement acquitté de la tâche qu'on lui avait confiée : mettre de la musique, une douce musique mystique, autour de *Gri-*

sélidis[1], sans que le cadre empiète sur le tableau, véritable toile de primitif d'un charme enveloppant.

L'affiche du 29 mai annonçait deux premières représentations : le *Rez-de-Chaussée*[2], comédie en un acte, en prose, de M. Julien Berr de Turique, et *Rosalinde*[3], comédie en un acte, en prose, de Lambert Thiboust et M. Aurélien Scholl.

Demeurons d'abord au rez-de-chaussée. Il nous sera facile tout à l'heure, en gravissant quelques degrés, de nous retrouver à un étage supérieur. Un homme du monde, M. Guy de Nortain, attend une jeune femme, Mme Germaine de Chatnay, à laquelle il a promis de montrer sa curieuse collection de médailles... Et voici qu'il reçoit inopinément, dans son élégant rez-de-chaussée, la visite de Mme de Bréval, la cousine et amie

1. Les décors de *Grisélidis* avaient été brossés, ceux du premier et du troisième acte (l'Oratoire) par M. Carpezat ; celui du deuxième par M. Carpezat aîné, d'après une aquarelle dans le goût des primitifs italiens, dont un des auteurs, M. Morand, avait eu l'idée et qu'il avait exécutée sur la prière de M. Claretie. A M. Morand aussi, la Comédie-Française était redevable du rideau d'avant-scène. Avec sa diablerie et son inscription gothique : *Le miracle de la femme fidele*, rappelant le mystère primitif de *Grisélidis*. Les costumes avaient été dessinés par M. Bianchini dans le goût de Grasset. Un seul costume, celui de Mlle Bartet, avait été, à la demande de M. Claretie, dessiné par le peintre Luc Olivier Merson, costume très caractéristique et qui fit sensation.

2. Distribution. — Guy de Nortain, M. *Le Bargy*. — Célestin, M. *G. Berr*. — Fanny de Bréval, Mme *Barretta-Worms*. — Germaine de Chatnay, Mlle *Muller*.

Plus tard M. Le Bargy est remplacé par M. Samary dans le rôle de Guy de Nortain et Mme Barretta, par Mlle Nancy-Martel dans celui de Fanny de Bréval.

3. Distribution. — Lélio, M. *Baillet*. — M. de Chastenay, M. *Dehelly*. — Un cocher, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Royer*. — Nanine, Mlle *Kalb*. — Rosalinde, Mlle *Ludwig*.

de Germaine, flairant le rendez-vous et décidée à tout faire, tant elle est vertueuse, pour l'empêcher ou le contrecarrer. Le fait est que la présence de Mme de Bréval, cachée derrière un rideau, ôte tous ses moyens à notre Lovelace de bas étage et que Germaine, étonnée d'être aussi froidement accueillie, se retire légèrement vexée. M. de Nortain et Mme de Bréval se retrouvent en présence, et nous avons pu croire un instant que la femme vertueuse allait payer de sa personne. La dame étant veuve, un mariage était même possible. Il n'en est rien. Mme de Bréval rappelle Germaine, qui s'est installée dans sa propre voiture à la porte de M. de Nortain, et toutes deux raillent le viveur : il reste seul... avec ses médailles.

Vous ou moi, cher lecteur, dont ce n'est pourtant pas le métier, vous pourriez sans peine écrire un doux acte comme le *Rez-de-Chaussée*. Mais je gage que ni vous, ni moi, nous n'oserions le présenter au comité du Théâtre-Français. M. Berr de Turique a osé : son doux acte a été reçu, solennellement représenté, et franchement applaudi par un public de première, amicalement poli. Passons.

La Rosalinde de M. Aurélien Scholl est une de ces belles filles qu'au temps du Régent et de Louis XV. on appelait des impures, comme la Duthé et tant d'autres, moitié actrices, moitié courtisanes, appartenant à l'Opéra, où elles dansent quelque peu. Ce soir-là, Rosalinde se sent bien disposée à l'endroit d'un jeune marquis de

dix-huit ans, amoureux comme on l'est à cet âge. Cela se trouve d'autant mieux que Lélio joue à la Cour et ne pourra troubler la fête. Vous avez déjà deviné la position de Lélio, acteur de la Comédie-Italienne ; il possède aussi une clef, et de plus longue date que le marquis. Pauvre Maxime, il peut bien croire que l'heure du berger va sonner pour lui. Il entre tout tremblant dans cet exquis petit salon aux dessus de porte de Boucher ; un souper fin, délicatement servi, à deux couverts, présage le tête-à-tête plus délicieux encore dont il sera suivi sans doute. Rosalinde, dans le décolleté le plus excitant du monde, sourit au jeune homme d'un sourire si doux, si tendre, si engageant, qu'il enhardirait la timidité même. L'idée du plaisir l'anime, mais tout à coup un petit bruit de clef tracassant la serrure se fait entendre, et Maxime n'a que le temps de se jeter au fond d'une armoire. C'est Lélio qui revient de Versailles. Le spectacle a été décommandé et, ne sachant à quoi passer sa soirée, il vient la finir chez Rosalinde...

Lélio n'a pas la simplicité de croire que ce couvert a été mis pour lui... qu'on n'attendait pas ; mais il en profite avec la philosophie de cet heureux siècle où l'on n'exagérait pas l'amour... Il se permet même sur le convive probable, caché quelque part, des plaisanteries qui font sortir le petit marquis de son placard ; car, si Maxime est timide avec les femmes, il est brave avec les hommes. Après quelques mots un peu vifs, suivis de deux ou trois passes d'épée, la conversa-

tion s'apaise et Lélio, avec une bonhomie spirituelle, effeuille une à une les illusions du petit marquis sur les choses du cœur ; il lui apprend à connaître les femmes, et bientôt les deux rivaux réconciliés se donnent la main et s'attablent amicalement pour manger le souper, las d'attendre. Entre Rosalinde, qui s'était esquivée pour éviter l'ennui de la scène. Ils lui jettent leurs clefs désormais inutiles. Rosalinde les ramasse en femme avisée et capable d'en trouver l'emploi. Cette mignonne comédie avait été créée au Gymnase en 1859. A trente-deux ans de distance ! et, elle a obtenu dans ce nouveau cadre où elle était implantée [1] le succès le plus flatteur. Elle était parfaitement jouée, d'ailleurs, par M. Baillet, dans le rôle de Lélio, et par M. Dehelly, un jeune premier non encore majeur. Mlle Ludwig, par sa beauté, son intelligence et sa finesse, rendait acceptable la position scabreuse de la légère Rosalinde. Lélio et Maxime ont eu grand tort de ne pas prendre une empreinte de leur clef ; c'est une négligence qu'ils regretteront, la mauvaise humeur du premier moment une fois passée. Ils trouveront des femmes aussi coquettes que Rosalinde, mais moins jolies assurément.

Nous étions alors au commencement de l'été. La Comédie avait été conviée à prendre part à des fêtes organisées à Versailles, à l'occasion de l'i-

1. Le comité avait précédemment reçu une comédie en un acte de M. Aurélien Scholl. Mais des difficultés étant survenues au moment de mettre cette pièce à l'étude, *Rosalinde* lui avait été substituée en manière de compensation. Tout le monde s'en trouva bien, l'auteur, la comédie et le public.

nauguration de la statue du sculpteur Houdon, dont elle possédait le marbre de Voltaire et de quelques autres. Des amis des arts épris de reconstitutions historiques avaient organisé, à Trianon, une représentation dont le programme était composé d'œuvres du XVIIIe siècle,

Ils avaient voulu, remontant à plus d'un siècle en arrière, reconstituer un spectacle comme on en donnait à Trianon, à l'époque où le caprice de Marie-Antoinette présidait aux délices de cette résidence royale. Nos comédiens y jouaient la *Gageure imprévue* [1] de Sedaine, qui, toute montée par ce fait, reparut le 2 juin [2] sur l'affiche du Théâtre-Français. Il n'y avait rien à dire de cette reprise, dont la distribution était mise en infériorité dans les comparaisons que les anciens firent avec les distributions d'autrefois. Le répertoire poursuit son cours, entraînant de nouvelles recrues dans l'interprétation de ses différents ouvrages. M. Clech joue le rôle du notaire dans *l'Ecole des femmes*; *François le Champi* reparaît pour quelques soirées avec M. Albert Lambert fils (François), M. Dehelly et Mme Lloyd (La Sévère) [3]. M. Lambert est moins heureux dans le rôle de Fabrice de *l'Aventurière* que dans

1. DISTRIBUTION. — M. Détieulette, M. *Prudhon*. — M. de Clainville, M. *de Féraudy*. — La Fleur, M. *Truffier*. — Dubois, M. *Joliet*. — Un domestique, M. *Royer*. — Adélaïde, Mlle *Muller*. — Mme de Clainville, Mlle *Marsy*. — Gotte, Mlle *Ludwig* — La gouvernante, Mme *Jamaux*.

2. Le 2 juin, la Comédie rendait à ses abonnés du mardi la soirée qu'elle avait été empêchée de donner le 27 janvier précédent par suite de relâche de *Thermidor*.

3. Mme Lloyd est plus tard remplacée dans le rôle de la Sévère par Mme Amel.

la pièce de George Sand. M. H. Samary prend possession du rôle d'Eraste dans les *Folies amoureuses*.

Le *Sganarelle* de Molière renouvelle sa distribution. M. Berr joue gaiement celui de Diogène dans la *Revanche d'Iris*. Jean Coquelin qui continue des incursions dans ce répertoire classique joue pour la première fois Jodelet des *Précieuses ridicules*.

Enfin Mlle Bartet, prenant son congé, est remplacée dans Grisélidis par Mlle Moreno qui est elle-même remplacée dans le petit rôle de Bertrande par Mlle Frémaux [1].

Le 11 juillet, l'affiche de la Comédie annonçait pour le soir la première représentation de l'*Article 231* [2], comédie en trois actes, en prose, de M. Paul Ferrier.

Le rideau se lève, sur le déjeuner interrompu de M. et Mme Vertineau qui s'est terminé par une gifle : madame, exaspérée par monsieur, qui lisait son journal, taquinait monsieur ; monsieur s'est laissé allé à effeurer de sa main la joue fraîche de madame, madame a tout cassé, naturellement, et les deux conjoints se sont disjoints, se retirant chacun dans sa chambre, d'où ils sortent quel-

1. Dans *Grisélidis*, les rôles d'Alain, du Diable et de Gondebaut, sont aussi joués par MM. Leitner, Leloir et Vilain.

2. DISTRIBUTION. — La Verpillière, M *Got*. — Bonamy, M. *Prudhon*. — Vertineau, M. *de Feraudy*. — Saint-Médard, M. *Truffier*. — Pellegrin, M. *Boucher*. — Chatelard, M. *Clerh*. — Germain, M. *Falconnier*. — Un maître d'hôtel, M. *Hamel*. — Beaugency, M. *Laugier*. — Noël, M. *Berr*. — Annette, Mlle *Kalb*. — Charlotte, Mlle *Hadamard*. — Hermine, Mlle *Ludwig*.

ques minutes après, en annonçant l'un après l'autre qu'ils vont chez leur avoué respectif. C'est alors qu'apparaît au moment de la crise le traditionnel amoureux, Saint-Médard, soudoyant la caméristе pour qu'elle dise du bien de lui à sa maîtresse, et déclarant qu'il n'aime que les femmes mariées. Il ne se doute pas, le malheureux, qu'Hermine va si bien prendre la chose qu'elle lui proposera de l'épouser à l'expiration de l'obligatoire délai de dix mois. Car l'avoué l'a dit : L'article 231 autorise les époux à demander le divorce pour excès, sévices ou injures graves. Sévices, le mot y est : la cause de Mme Vertineau est excellente. D'ici là, Hermine se réfugiera chez monsieur son père, où elle attendra patiemment l'issue du procès. Et la voilà tombant à l'improviste, avec sa femme de chambre et ses bagages, chez La Verpilière, qui justement donne le soir même, en sa villa de Neuilly, une fête en l'honneur d'Isoline, une petite actrice d'un théâtre de féerie qui l'honore de ses faveurs et qu'il comble de ses générosités. La Verpillière, agent de change retiré, et très jaloux de sa liberté, morigène sa fille, dont il a hâte de se débarrasser, et l'engage à se réconcilier avec son mari, simplement coupable d'un emportement passager. A chaque coup de sonnette, il croit voir arriver Isoline, qui tarde quelque peu. Isoline ne paraît pas ; mais on voit invraisemblablement réunis, comme à la foire de Neuilly, voisine de la villa, non seulement les deux avoués, invités au souper, mais Vertineau qui, sous prétexte

qu'il n'a pas de parents, réclame un asile chez son beau-père; puis Saint-Médard, qui, obligé de demander la main de Mme Vertineau, n'a plus d'autre ressource que d'user de l'article 298, interdisant le mariage entre complices... Et quand je vous apprendrai que, croyant se faire prendre en flagrant délit avec Hermine, Saint-Médard se laisse surpendre avec une de ses amies, une dangereuse veuve, Charlotte Durantin, vous me direz que vous avez déjà vu cela quelque part. Je partage absolument votre avis. La pièce est finie au second acte. Elle recommence au troisième, avec la production des grotesques témoins de Saint-Médard, que les avoués prennent pour les témoins de l'enquête reconstituant la scène du délit; elle se termine par la gifle, que donne cette fois, Mme Vertineau à son mari: celle-ci efface celle-là. Mais, encore un coup, M. Ferrier n'a point visé à l'originalité; il a cherché à nous faire rire, et la vérité m'oblige à déclarer qu'il y a souvent réussi.

Sans être nouvelle, la situation du Lovelace pris à son propre piège ne laisse pas d'être amusante: M. Truffier s'y montre tout à fait drôle. On a salué d'une légitime salve d'applaudissements l'entrée de M. Got, daignant ajouter la joyeuse composition de La Verpillère à tant et de si glorieuses créations, et l'on a fait une chaleureuse ovation à M. Prudhon qui s'était fait la tête d'un avoué bien connu du tout-Paris qui s'amuse. Ce vaudeville avait de jolis mots. Il n'était peut-être pas à sa place sur la scène du Théâtre-

Français; il plut par sa liberté d'allures et traversa assez heureusement la saison d'été. Il n'était pas au-dessous de nombre d'autres pièces du même genre qu'avait jouées la Comédie et on ne pouvait savoir mauvais gré au comité de l'avoir accueillie [1].

Le Joueur [2], la comédie de Regnard, n'avait pas été représenté depuis le 16 avril 1878. M. Claretie crut devoir ramener cette pièce au répertoire. Le 5 avril, elle faisait sa réapparition sur l'affiche, avec une distribution entièrement nouvelle, à l'exception de M. Boucher, qui demeurait seul de l'ancienne !

Le *Joueur* passe pour le chef-d'œuvre de Regnard. C'est en effet sa seule comédie de caractère. Le joueur y est peint de main de maître, de la manière la plus complète et en même temps la plus spirituelle et la plus gaie. Tous les désordres, tous les malheurs que peut entraîner la passion du jeu, Regnard vous les fait entrevoir sans charger son tableau d'aucune couleur noire, d'aucune teinte mélodramatique. Voilà ce que les gens de goût admirent, voilà ce qui leur fait

1. Le 17 août, M. Truffier, malade, était remplacé dans le rôle de Saint-Médard, par M. Henri Samary. Cette pièce de l'*Article 231* n'avait pas été destinée par son auteur au Théâtre-Français. Elle eût été mieux à sa place sur un théâtre de genre. Le 6 août, Mlle Bertiny, jouait dans l'*Article 231* le rôle de Charlotte.

2. DISTRIBUTION. — Valère, M. *Baillet*. — Hector, M. *de Féraudy*. — Le marquis, M. *Boucher*. — Géronte, M. *Martel*. — Toutabas, M. *Joliet*. — Dorante, M. *Dupont-Vernon*. — Galonnier, M. *Roger*. — Un valet, M. *Falconnier*. — La comtesse, Mlle *Fayolle*. — Mme La Ressource, Mme *Amel*. — Nérine, Mlle *Kalb*. — Angélique, Mlle *Nancy-Martel*. — Mme Adam, Mlle *Lynnes*.

supporter aisément quelques expressions vieillies, quelques rimes parasites, quelques personnages inutiles, comme le faux marquis et la comtesse, qui déjà nuisaient à la pièce à l'origine et qui lui nuisent plus aujourd'hui que le ridicule des faux marquis touche beaucoup moins. Mais les gens de goût, capables d'apprécier le dessin élégant du joueur de Regnard, les traits de caractère, les saillies comiques dont les scènes de Valère et d'Hector sont remplies, et de pardonner, en faveur de si rares qualités, aux hors-d'œuvre dont le sel s'est éventé et aux mots dont le sens est oublié, ne sont pas, apparemment, très nombreux : chacune des reprises du *Joueur* n'a jamais eu que quelques représentations.

Le personnage de Valère comptait parmi ceux que Delaunay avait composés avec le plus de perfection. Les anciens y admirèrent Leroux. Nous devons nous contenter d'y applaudir Baillet ; M. Baillet l'a bien costumé suivant le costume de l'époque où la pièce a été faite, c'est-à-dire de la fin du règne de Louis XIV. Il lui a donné une physionomie fort expressive, et, en dépit d'une fâcheuse extinction de voix qui, le guettant pendant toute la pièce, est venue l'étreindre à la dernière scène, il en a marqué on ne peut mieux les mouvements, la rage, la joie, l'amour intermittent. Pourtant je suis convaincu que, débarrassé de ce fatal enrouement, il eût mis et mettra encore plus de passion dans sa rage, plus d'ivresse dans sa joie, plus d'entraînement dans ses protestations amoureuses.

M. de Féraudy, succédant à Coquelin, qui tenait le rôle en dernier lieu, est parfait dans Hector, le meilleur de la pièce après celui de Valère, et qui n'a pas la même responsabilité. On ne saurait le jouer avec une bonhomie plus malicieuse ; on ne saurait lire Sénèque avec une naïveté plus comique ; on ne saurait faire d'une manière plus épique le récit de la grande bataille de Valère sur le tapis vert. M. Boucher joue fort agréablement le rôle du faux marquis, un rôle démodé et parasite, par conséquent doublement difficile ; il le rend avec beaucoup d'intelligence, de l'aplomb, une élégance comique. Forçant un peu son jeu et sa diction, Mlle Fayolle est fort amusante dans le rôle de la comtesse, proche parente de la Bélise des *Femmes savantes*, qui voit des adorateurs dans tous les hommes qui l'approchent. Mme Amel donne une vive expression à Mme La Ressource, cette usurière jésuitique qui se défend de prêter sur gages, mais qui prête volontiers sur nantissement. Mlle Kalb donne sa verve au rôle de Nérine, la soubrette expérimentée. Mlle Nancy-Martel joue simplement et avec sentiment, comme il doit être joué, l'aimable et doux personnage d'Angélique. M. Dupont-Vernon représente bien l'honnête Dorante ; M. Martel fait valoir le personnage de Géronte ; Mlle Lynnès, enfin, donne une excellente allure au petit rôle de Mme Adam. C'est dire que l'interprétation du *Joueur* est suffisamment bonne en son ensemble [1].

1. Le 5 août, le même soir que *le Joueur*, on reprenait le

Depuis longtemps nous attendions M. Marais dans un rôle tragique. La chose nous était promise et il semblait qu'elle ne dût jamais se réaliser. Le 17 juillet enfin, nous avons été appelés à le juger dans le rôle de Néron, de *Britannicus* [1]. Ce même personnage valut à M. Marais son premier prix de tragédie, au Conservatoire, il y a seize ans de cela, de même qu'il remportait le premier prix de comédie dans le *Misanthrope*, par lequel il débuta à la Comédie-Française. M. Marais a-t-il pleinement réussi ? Cela serait difficile à préciser. Il y a, dans son jeu, un mélange de moderne et de classique qui ne font pas toujours bon ménage. M. Marais nous a présenté un Néron de physique assez malingre. Il était nerveux, ce qui se comprend facilement, et pas toujours maître de lui. Il a dépassé quelquefois la juste

Bougeoir, une petite comédie de M. Caraguel avec Mme Persoons, pour la première fois dans le rôle de Mme Lucernay. Signalons, au courant de la plume, quelques menus événements : le 11 août, M. Dehelly joue pour la première fois le rôle de La Grange dans les *Précieuses ridicules* et le 15 du même mois, celui de Léandre du *Médecin malgré lui*. Le 18 août, M. Berr aborde le rôle de Lubin dans *George Dandin*. Le 21, M. Garraud et Mlle Du Ménil jouent pour la première fois les rôles de Chameray et d'Henriette dans la *Cigale chez les fourmis*. Le 23, Mlle Moreno aborde sans beaucoup de succès le rôle de Dona Sol dans *Hernani*, où M. Berr joue Don Mathias, le 28, à la place de M. Samary et où Mlle Fayolle joue, le 16 septembre, celui de Dona Josefa. Le 1er septembre, M. Dehelly joue pour la première fois le rôle d'Edmond du *Mari à la campagne*. Le 12, de ce même mois, réapparition de *Monde ou l'on s'ennuie*, avec Mmes Pierson, Persoons et Nancy-Martel dans les rôles de la Duchesse de Réville, Mme de Céran et Mme Arriégo.

1. Distribution. — Burrhus, M. *Silvain*. — Britannicus, M. *A. Lambert*. — Narcisse, M. *Dupont-Vernon* — Néron, M. *Marais*. — Albine, Mlle *Frémaux*. — Agrippine, Mlle *Malck*. — Junie, Mlle *Moreno*.

mesure. Il a néanmoins fait œuvre d'artiste. Où il a été vraiment beau, c'est dans la grande scène du troisième acte, avec Britannicus, où Albert Lambert et lui luttaient victorieusement, au nom de l'art tragique, et puis aussi dans la scène du quatrième acte, après la sortie d'Agrippine. Mais il nous a paru tout à fait inférieur pendant le long monologue de sa mère. Il manque de majesté et d'ampleur. Il n'est qu'un prince chétif et indifférent. Il écoute mal. Ce n'est pas l'Empereur, le maître du monde somme toute. L'épreuve n'était pas absolument concluante. Nous devons louer la science de diction de M. Silvain dans le rôle de Burrhus. Le succès de la soirée a été pour lui. Mais Mlle Malck est une Agrippine insuffisante. Elle ne s'est relevée qu'au dernier acte, dans la malédiction qu'elle adresse à Néron, où elle a eu des gestes et un accent qu'on n'avait pu lui supposer jusque-là. Quant à Mlle Moreno qui, suivant l'affiche, continuait ses débuts par le rôle de Junie, elle est pâle et insignifiante. Cette soirée de *Britannicus* suivie de quelques autres, devait avoir de tristes conséquences.

Dans la soirée du 18 septembre une triste nouvelle arrivait au Théâtre-Français. Marais était mort. La folie avait eu raison de cet artiste dans toute la force de son âge. Il avait à peine quarante ans. En quelques heures, dans un accès de fièvre chaude, la mort l'avait terrassé. Les évènements de *Thermidor* avaient ébranlé déjà son cerveau toujours surexcité. Il n'était entré qu'à grand'peine au Théâtre-Français ; il ne voulut y

voir que des ennemis. Il avait certainement la manie de la persécution, et cette manie se développait chez lui sans qu'il s'en aperçût. Après son début dans le *Misanthrope*, il eut un moment d'accalmie. Les agitations que causa le drame de M. Sardou le troublèrent. Pour s'isoler des funestes idées qu'il sentait l'assaillir, il s'attacha corps et âme à l'étude du rôle de Néron, dans *Britannicus*. Il s'y acharna au point qu'il ne le répétait plus qu'avec des accès de fureur. On l'encourageait pourtant dans la maison. Il ne croyait pas à la sincérité des bonnes paroles qu'on lui adressait. Il était persuadé que ses camarades cherchaient à le tourner en ridicule. Il manquait évidemment un peu d'équilibre à ce cerveau, et c'est dans la lutte qu'il soutenait lui-même pour établir cet équilibre qu'il a succombé. Il a été la victime de sa propre ambition, ambition bien naturelle et qui était justifiée par de remarquables qualités naturelles et par une intelligence artistique très primesautière. Il était pourtant bien parti dans cette vie du théâtre où, en dépit de cette fin malheureuse, il aura marqué de glorieuses étapes. Au Conservatoire, il était noté comme un élève laborieux, acharné, bien doué, tenace. Il était déjà très exalté. Il le fut toujours. Les concours le proclamèrent lauréat. Il n'entra cependant pas à la Comédie-Française. M. Duquesnel était à cette époque directeur de l'Odéon. Il cherchait un jeune-premier dramatique. M. Alexandre Dumas lui désigna Marais. La création du rôle de Wladimir, dans les *Danicheff*,

fit tout de suite connaître son nom. Il était alors rayonnant. Il joua plusieurs années sur la rive gauche, il reprit et créa de nombreux rôles. Mais il était déjà agité et inquiet. Il se plaignait de ne pas arriver assez vite. Son grand succès dans la pièce de Pierre Newski l'avait rendu exigeant, et il n'en avait pas encore, sauf dans *Mauprat*, retrouvé l'équivalent. M. Duquesnel quitta l'Odéon. Il avait en sa possession une pièce de Verne sur le sort de laquelle il fondait les plus grandes espérances. Il entraîna Marais à sa suite et lui fit jouer *Michel Strogoff* au Châtelet. Tout le monde a vu cette pièce et tout le monde se rappelle encore l'effet que produisait le comédien quand, avec cette conviction qui était à la fois l'effet de son talent et de la folie qui le minait, il s'écriait : « Pour Dieu ! Pour le Czar ! Pour la patrie ! » Quelque temps après, il entrait au Gymnase, où il fit plusieurs créations importantes : *Serge Panine*, *Un Roman parisien*, *Dora*, la *Lutte pour la vie*, l'*Abbé Constantin*. Il y obtint assez de succès pour espérer que la Comédie le remarquerait et l'appellerait à elle. Il n'en fut rien. Il chercha à forcer les portes qu'on lui fermait. N'y ayant point réussi, il accepta d'entrer à la Porte-Saint-Martin, où il fut le partenaire constant de Sarah Bernhardt pendant plusieurs années. Nous n'avons pas besoin de rappeler : *Théodora, Marion Delorme, Nana-Sahib*. Il revint ensuite au Gymnase, et finit par entrer à la Comédie-Française, où M. Claretie l'accueillit. On sait le reste, ses débuts, au milieu d'inquiétudes

continuelles, ses espoirs, ses déceptions, puis enfin l'accès de folie, à la suite duquel il succombait victime de cet art du comédien qu'il aimait au point d'en mourir.

Dans les derniers jours de juillet, avait eu lieu la reprise de *Souvent homme varie*, comédie en deux actes, en vers, de M. Auguste Vacquerie, avec une distribution entièrement nouvelle. *Souvent homme varie* fait pour ainsi dire partie de son répertoire depuis la reprise qui eut lieu de cette pièce en 1887. C'est un proverbe qui tient à la fois de Shakespeare et de Musset. L'intrigue en est légère et la poésie charmante. On écoute avec ravissement ce petit conte échappé de la plume d'un poète, et qui met à la scène la philosophie de l'amour, développée en quelques scènes très vives et très spirituelles. Le vrai titre de cette comédie serait : *la Coquette punie.* Pour punir Fidéline de ses rigueurs, Beppo fait la cour à Lydia, la maîtresse de son ami Troppa, et il la lui fait si bien qu'il se met à l'aimer pour tout de bon et qu'il est obligé de la disputer l'épée à la main, après avoir éconduit fort plaisamment la coquette marquise. Cela se passe où il vous plaira, dans un décor de la Renaissance italienne, enveloppé d'une poésie exquise. Ce n'est rien et c'est charmant. C'est une heure de musique poétique, qui ravit l'oreille et le cœur, et vous laisse le souvenir d'un rêve trop vite disparu.

En 1887, les quatre rôles de Beppo, Troppa, Fidéline et Lydia étaient joués par MM. Le Bargy, de Féraudy; Mmes Pierson et Muller. Ils sont

aujourd'hui tenus par MM. Samary, Berr; Mlles Ludwig et Bertiny. Je ne ferai pas de comparaison entre ces deux distributions. Mlle Ludwig a mis beaucoup de coquetterie et de séduction féminine au service du personnage de Fidéline. Dans le rôle de Beppo, le jeune Berr se donne beaucoup de mouvement et, quelquefois, en pure perte. Il a réussi, en tout cas, à nous donner un fac-simile surprenant de Coquelin aîné. La voix, les gestes, les intonations, tout y est. Ce jeune homme manque encore de personnalité. Cela lui viendra, sans doute, avec l'âge. Mlle Bertiny est charmante sous les traits de Lydia. Quant à M. Samary, il est empâté à plaisir dans le manteau de l'amoureux Beppo.

Le 4 octobre, l'affiche appartenait à une nouveauté, l'*Ami de la maison* [1], comédie en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron.

Qu'était-ce donc que cette comédie qui allait soulever bien des colères?

M. et Mme Largentière et leur ami de Marsac font un excellent ménage à trois, ménage à trois fort moral, du reste : le mari ne sort guère de son cercle, et trouve très naturel que l'ami Lucien soit là pour combler le vide qu'il laisse à la maison. Il faut que le docteur Paradoux arrive tout exprès d'Amérique, pour leur ouvrir les yeux à tous sur

1. DISTRIBUTION. — Léonard, M. *Coquelin cadet.* — Largentière, M. *Prudhon.* — De Marsac, M. *Le Bargy.* — Paradoux, M. *de Feraudy.* — Esther, Mme *Reichenberg.* — Fanny, Mlle *Ludwig.* — Claire, Mlle *Bertiny.* — Maria, Mme *Lynnès.*

les dangers de la situation. Sans cet invraisemblable docteur, et surtout sans sa jeune femme, toute férue d'amour, Mme Largentière et Lucien ne connaîtraient pas leur état d'âme et ne se douteraient jamais qu'ils peuvent s'aimer. C'est ainsi que certain soir où, selon son habitude, le mari est à son cercle, taillant le baccara traditionnel, Lucien se déclare tout prêt à consoler, sérieusement cette fois, la charmante abandonnée. M. Largentière rentre assez à temps pour empêcher que les choses n'aillent plus loin. Lucien a sauté par la fenêtre, tombant sur le dos d'un domestique, Léonard, qui en a vu bien d'autres. N'a-t-il pas un jour reçu quelque part, dans les basques de son habit, la balle vengeresse d'un mari trompé !... Léonard s'est voué au sauvetage de l'honneur conjugal de son maître, et le voilà dérobant et divulguant une lettre assez compromettante du beau Lucien à l'adresse de la piquante Mme Largentière. M. Largentière lit la lettre et voit enfin le danger qu'il a couru par excès de confiance. Il se le tient pour dit et comprend que sa place est auprès de sa femme, et non point à la table de jeu de son club. Il donnera sa démission de membre du cercle et infligera pour punition à son ami Lucien un bel et bon mariage avec une jolie petite cousine qui l'adorait en silence.

On nous avait parlé d'étude de caractères, de personnages observés d'après nature, d'analyse exacte des sentiments modernes... C'était beaucoup trop demander aux auteurs de l'*Ami de la maison*, qui n'avaient certainement pas eu autant

de prétention et croyaient qu'un vaudeville, signé de leurs deux noms après tant d'autres, pouvait tout aussi bien réussir sur la scène solennelle du Théâtre-Français. Mais on les accusa d'être allés chercher des types dont la candeur et l'enfantillage faisaient sourire les sceptiques. Trois actes, disait-on, pour traiter, sans trouvaille d'esprit et sans élégance de style, un sujet aussi banal et aussi menu, c'était trop, c'était beaucoup trop, et le pauvre Théâtre-Français fut englobé avec les interprètes qu'il avait chargé de défendre devant le public la pièce de MM. Boucheron et Raymond, dans une disgrâce dont il faillit ne pas être relevé. Ils s'étaient pourtant acquittés de leur tâche avec leur talent accoutumé. Il était écrit que la pièce nouvelle devait tomber. Elle tomba en effet le premier soir et pour ne pas se relever. La presse, dont l'un des auteurs faisait partie, se montra d'une sévérité si cruelle que MM. Raymond et Boucheron retirèrent leur pièce après la troisième représentation. Ils avaient l'un et l'autre de quoi se consoler de cet échec décrété. En présence du parti pris dont ils étaient l'objet, ils agirent dignement en agissant de la sorte et ils n'eurent pas à le regretter.

Le besoin d'une reprise d'*Horace et Lydie* [1], ne se faisait pas sentir. Cependant cette petite comédie de Ponsard fut remise à la scène, ce qui permit à Mlle Nancy-Martel de se faire applaudir, pour sa diction et sa beauté, dans un

1. DISTRIBUTION. — Horace, M. *Henri Samary*. — Lydie, Mlle *Nancy-Martel*. — Béroé, Mlle *Frémaux*.

rôle créé par la grande Rachel. Entre temps, nos comédiens, qui avaient pris des congés estivaux, reprenaient leurs places et leurs rôles. M. Febvre [1], rentrait dans *l'Ami Fritz;* M. Worms, dans *le Misanthrope*, avec Mlle Nancy-Martel pour partenaire, dans le rôle de Célimène. *Œdipe roi* [2], cette belle traduction de Sophocle par Jules Lacroix, reparaissait sur l'affiche et Mounet-Sully [3], y obtenait un véritable triomphe. Tragédien convaincu, il était pénétré de cette légende antique. Il s'incarnait à tel point dans ce personnage héroïque, qu'il faisait frémir d'horreur. Il était sublime dans l'expression de la douleur des deux derniers actes. Avec lui, *Œdipe roi* fit

1. M. Febvre devait cette année se révéler comme auteur dramatique par une petite pièce, *Mains blanches*, représentée devant une société aristocratique au château de Mme la duchesse d'Uzès à Bonnelles, et dans laquelle il donnait la réplique à des ducs et à des comtes qui avaient accepté de créer les rôles de sa comédie finement écrite et spirituellement dialoguée.

2. DISTRIBUTION. — Œdipe, M. *Mounet-Sully*. — Un esclave, M. *Laroche*. — Un envoyé du palais, M. *Silvain*. — Térésias, M. *Paul Mounet*. — Le coryphée, M. *Martel*. — Créon, M. *Dupont-Vernon*. — Un messager de Corinthe, M. *Villain*. Un prêtre de Jupiter, M. *Hamel*. — Jocaste, Mme *Lloyd*. — Deux jeunes filles thébaines. Mlles *Du Minil* et *Hadamard*.

Quelques jours après cette reprise, Mme Lloyd, absolument insuffisante, fut remplacée dans ce rôle de Jocaste par Mlle Malck.

3. M. Mounet-Sully avait cette année, après vingt ans de service, donné sa démission de sociétaire de la Comédie-Française. Mais, sur les instances de ses camarades, il consentit à la retirer au comité du 5 décembre. Pour lui permettre de se reposer, un congé de six mois lui fut accordé. Le grand comédien se plaignait de ne pas assez jouer et de n'avoir pas suffisamment de créations. Celle de Mahomet, qui lui avait échappé par suite de l'interdiction ridicule de la pièce de M. de Bornier, avait été pour beaucoup dans la décision qu'il avait prise de se retirer et sur laquelle heureusement il devait revenir.

recette tout comme une comédie de M. Pailleron. Une reprise plus importante et plus remarquée fut celle des *Jeux de l'amour et du hasard*, la comédie de Marivaux, qui fut donnée le 30 octobre.

La comédie des *Jeux de l'amour et du hasard* [1], n'est pas seulement, comme toutes les pièces de Marivaux, une surprise de l'amour ; elle offre un fond sérieux et moral ; elle touche au point délicat qui intéresse le bonheur de la vie : la difficulté de se connaître avant de s'épouser. On peut s'assurer de la famille et de la fortune de la personne à qui l'on associe sa destinée ; on voit sa figure et son extérieur ; mais son caractère, son humeur, ses qualités, ses défauts, on ne connaît tout cela que lorsqu'il n'est plus temps ; le voile ne se lève qu'après le mariage. Les Orientaux, a-t-on dit, se marient avant de s'être vus. Nous n'avons sur eux que l'avantage de voir le visage : le cœur est voilé.

Marivaux ne semblait pas, au premier abord, l'auteur de Mlle Bartet, dont le talent, fait de sincérité et de juste émotion, convient essentiellement aux pièces modernes. Mais comme l'actrice est supérieurement intelligente, elle s'est tirée tout à son honneur de cette épreuve difficile.

Les rôles de soubrette ne sont point l'affaire de Mlle Reichenberg. C'est dire assez qu'elle ne réus-

1. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Le Bargy* — Orgon, M. *de Féraudy*. — Pasquin, M. *Coquelin*. — Mario, M. *Dehelly*. — Un valet, M. *Falconnier*. — Lisette, Mlle *Reichenberg*. — Sylvia, Mlle *Bartet*.

sit point dans celui de Lisette. M. de Féraudy s'était un peu prématurément aventuré dans le personnage d'Orgon, qui n'était pas encore de son âge. Mais ce jeune comédien, dont le talent est souple et décidé, aime à incarner de la sorte les personnages le plus différents du répertoire. M. Le Bargy jouait délicieusement Dorante. Quant à Coquelin, il était merveilleux sous les traits de Pasquin.

Les morts allaient vite depuis quelque temps à la Comédie-Française et Thiron s'éteignait tout doucement, au Parc-Saint-Maur, où il habitait depuis qu'il avait pris sa retraite. Il y a déjà plusieurs années qu'il ne faisait plus partie de la Comédie-Française. Il avait dû la quitter à la suite d'une longue et douloureuse maladie, dont il ne s'était jamais bien remis. On l'avait conservé autant qu'il avait été possible, parce qu'on aimait son humeur gaie, son caractère aimable, sa bonhomie spirituelle, et, ajoutons-le aussi, parce que son talent de comédien devait faire un vide dans les cadres de la maison de Molière. Mais le mal avait empiré, et de lui-même il s'était décidé à prendre sa retraite à un âge où il semblait qu'il dût fournir encore toute une carrière. On n'a pas oublié une de ses dernières et meilleures créations, le préfet de la Basse-Seine, dans les *Fourchambault*, d'Emile Augier. Thiron était né à Paris en 1831, dans la boutique d'un bonnetier, qui s'était mis dans la tête qu'il le remplacerait à son comptoir. Père propose et fils dispose. Thiron, placé dans le commerce, se fit suc-

cessivement congédier d'une dizaine de maisons. Il entra d'abord au Conservatoire des arts et métiers. Puis ses parents, s'étant aperçus qu'ils s'étaient trompés de Conservatoire, consentirent à son admission dans l'école de la rue du Faubourg-Poissonnière, où Provost fut son professeur. Il en sortit en 1850 avec un premier prix, débuta à l'Odéon, puis s'engagea dans la troupe de Rachel, avec qui il parcourut l'Europe et joua les jeunes-premiers et les confidents de tragédie, qui le croirait ? Admis à débuter à la Comédie-Française, il la quitta bientôt pour rentrer à l'Odéon, où il se fit une véritable réputation. Sa bonne humeur y était proverbiale et son talent devait particulièrement s'y développer. Il était de toutes les pièces : la *Jeunesse*, d'Emile Augier ; les *Relais* et les *Plumes du paon*, de Louis Leroy ; *Madame de Montarcy*, *Hélène Peyron* de Louis Bouilhet ; *Un Usurier de village*. A la suite d'une difficulté avec son directeur, il quitta l'Odéon et parut un moment dans les attributs d'un roi de féerie à la Porte-Saint-Martin, puis aux Variétés ; après quoi, il revint au Second-Théâtre-Français. Sa place semblait marquée au premier. Il y était porté par l'opinion publique. On appréciait, en effet, en lui les qualités distinctives d'un comédien de race. Mais, nous pouvons le dire, parce que nul ne l'ignorait, Thiron, à cette époque, passait pour manquer de tenue. Il avait la réputation d'un buveur incorrigible. Non qu'on pût l'accuser d'intempérance... un rien lui montait à la tête, un petit verre de bordeaux,

une goutte de liqueur et l'ilote de Sparte n'avait plus rien à lui envier. C'était la grande objection qu'on faisait à son entrée à la Comédie... et le fait est qu'il était un joyeux compagnon. Cependant, en 1869, M. Thierry passa par-dessus cette renommée bachique et l'engagea. Thiron débuta dans les *Faux Ménages*, d'Edouard Pailleron, par le petit rôle de l'abbé... Il était désormais de la maison... Il y joua tout le répertoire classique: Sosie, d'*Amphitryon ;* Argan, du *Malade imaginaire ;* Perrin Dandin, des *Plaideurs;* Brid'oison, du *Mariage de Figaro*... La comédie moderne ne lui était pas moins favorable. Qui ne se le rappelle dans *Bertrand et Raton*, et surtout dans le marquis d'Auberive, des *Effrontés ?*... Ses créations, pendant vingt années, ont été nombreuses... Chaque nouveau rôle était pour lui l'occasion d'un nouveau succès. Thiron était aussi un homme d'esprit. Il avait le trait mordant, la malice déchirante. On citait ses bons mots... et tel tragédien, que je pourrais citer, redoutait ses plaisanteries. Et il est mort à soixante ans... Toute sa gaieté, toute sa bonne humeur s'en étaient allées depuis longtemps, et l'on peut dire que dans sa retraite du Parc-Saint-Maur, Thiron s'est, pendant plusieurs années, survécu à lui-même.

La question de *Thermidor* n'était pas enterrée, comme on pouvait le croire... Elle fut réveillée au milieu du bruit fait autour de *Lohengrin.* De bons esprits pensèrent que, du moment où le Gouvernement avait été assez fort pour triompher

de l'émeute à l'Opéra, il ne pouvait en être autrement à la Comédie-Française. Un écrivain français, et du plus grand talent, valait bien que la police se donnât la même peine que pour un compositeur allemand. L'opinion publique, au nom de la liberté, réclamait *Thermidor*. Il faut croire que d'autres considérations étaient attachées à l'interdiction de cette pièce. Malgré des demandes pressantes faites par les gens les plus autorisés auprès des membres du Gouvernement, celui-ci resta sourd et *Thermidor* demeura interdit. M. Sardou, sollicité de donner son œuvre à d'autres théâtres, répondit qu'elle appartenait au Théâtre-Français, qu'on l'en chasserait peut-être, ce à quoi il était tout résigné, mais qu'il ne la retirerait pas. Dans ces conditions la question ne devait pas faire un pas en avant. L'opinion publique, suscitée par quelques journaux, inopportunément peut-être, en fut pour ses frais de plébiscite et de protestation. A la fin de cette année, rien n'avait été décidé. Le Gouvernement se faisait un piédestal, vis-à-vis de certains politiciens, de la mesure inique qui pesait sur une œuvre de la pensée, œuvre signée du nom d'un maître et qu'avaient vainement tenté de diminuer les sous-vétérinaires, comme les appelait spirituellement Gambetta, de la Chambre des députés. La Comédie-Française se trouvait dans un embarras apparent. Elle avait compté sur une pièce de M. Alexandre Dumas fils, annoncée depuis longtemps, et qui lui faisait défaut encore.

Elle ne pouvait décidément tabler sur la reprise des représentations de *Thermidor* que le Gouvernement ne se décidait pas à autoriser. La situation pouvait être critique. Shakespeare se chargea de la tirer de ce pas difficile. Coquelin avait proposé au comité de monter une œuvre comique du poète anglais, dont M. Paul Delair, son auteur favori, avait fait une adaptation en vue de l'illustre comédien d'abord et du Théâtre-Français ensuite. La proposition fut acceptée et la *Mégère apprivoisée* mise à l'étude. Le théâtre de Shakespeare s'implantait peu à peu en entier sur nos scènes françaises et, après tout, il n'y avait pas lieu de s'en plaindre, à cette époque où nos auteurs ne parvenaient à nous offrir que de piètres ouvrages. Il était tout au moins un enseignement et en même temps une consolation. Il appartenait à la Comédie-Française, de s'approprier des ouvrages étrangers surtout, et tel était le cas de l'adaptation de M. Delair, lorsqu'ils étaient écrits dans une bonne langue, et soigneusement appropriés à notre scène. Une certaine curiosité s'était donc faite autour de cette pièce qui vit décidément le jour le 19 novembre.

La *Mégère apprivoisée*[1] est une pièce amusante, pleine de cette fantaisie propre au maître anglais et qui est sa marque particulière. M. Paul Delair

1. DISTRIBUTION. — Grumio, M. *Coquelin cadet.* — Pétruccio, M. *Coquelin.* — Le tailleur, M. *Joliet.* — Nathaniel, M. *Roger.* — Philippo, M. *Villain.* — Grégorio, M. *Falconnier.* — Nicolas, M. *Gravollet.* — Baptista, M. *Laugier.* — Cambio, M. *Berr.* — Hortensio, M. *Leitner.* — Le cuisinier, M. *Jean Coquelin.* — Bianca, Mlle *Muller.* — Catarina, Mlle *Marsy.* — Curtis, Mme *Amel.*

a supprimé le prologue, ne gardant que le fond même de la pièce ; puis il a coupé d'une main habile les concetti, les longueurs, les gros traits, les discours interminables dans lesquels se complaît Shakespeare. Ceci dit, abordons l'analyse de la pièce.

Le seigneur Baptista possède deux filles : Catarina et Bianca, celle-ci douce, aimable, enjouée autant que son aînée est dure, despote, impérieuse, violente, une mégère en un mot. Bianca est courtisée par de nombreux amoureux, mais son père a juré de ne la donner en mariage que lorsqu'un cavalier héroïque l'aura débarrassé de la terrible Catarina. O miracle ! Il s'en présente un, Petruccio, gentilhomme de Vérone, ami d'Hortensio, l'un des prétendants à la main de Bianca. La beauté de la fille de Baptista a plu au Véronais, c'est un original : il veut s'amuser à dompter ce caractère revêche, et jure de la rendre souple comme un gant. — Les fiançailles promettent, car elles débutent par une paire de soufflets. Puis, le jour étant pris pour la noce, Petruccio s'éloigne, ayant affaire... Le jour des noces arrive ; Catarina, en toilette de mariée, attend Petruccio, qui n'arrive pas. Le voici enfin, dans un costume des plus grotesques, sur un cheval étique... C'est avec cet habillement de carnaval qu'il conduit sa fiancée à l'autel. La cérémonie terminée, sans laisser le temps à sa femme de saluer parents et amis, avant la fête, il part, l'emmenant en croupe, pour le château paternel. Ils y arrivent par une pluie battante, alors qu'on

ne les attend plus, que rien n'est préparé pour les recevoir : ce que voulait Petruccio. Et le maître s'emporte, bat ses gens, au grand effroi de Catarina. Il envoie le souper au diable, le trouvant mauvais, bouscule son lit, sous prétexte qu'il est mal fait, et laisse enfin dormir sa femme, à bout de forces, dans un fauteuil... La malheureuse, dominée par cette brutalité, retournerait chez son père, n'était la crainte du ridicule. Dans une scène charmante, Petruccio fait comprendre à sa femme que le meilleur moyen de l'apaiser est de ne pas le contrarier, d'être soumise et bonne. Catarina demande pardon, et Petruccio, la relevant, lui dit ce mot : « La place d'une femme n'est ni trop haut, ni trop bas, mais sur le cœur de son mari... »

La célèbre pièce a un mouvement de tous les diables : on sent que ce léger sujet a été traité par la main puissante d'un maître. La version de M. Paul Delair, qui s'inspire si heureusement de Shakespeare et ne garde pourtant du texte original que ce qu'il faut en garder, nous semble délicieusement appropriée au goût français. Quant à la langue, une bonne et saine prose où traînent parfois quelques bouts d'hémistiche, elle est gracieuse et imagée, élégante et colorée, excellente de tout point. Il me semble que cette habile adaptation de la *Mégère* fera plus pour la réputation de M. Paul Delair que bien des drames mort-nés.

Le grand Coquelin anime de sa verve admirable le tumultueux rôle de Petruccio ; le gentil-

homme véronais n'est pas un galant ordinaire, aussi le nez en l'air de notre premier comique sied-il on ne peut mieux à cette figure originale. Il est parfait, absolument parfait. Coquelin cadet a le don des ajustements. Il ressemble, au second acte, avec ses chaussures tirebouchonnées et son chapeau orné d'un bouchon de paille, à un gueux de Callot ou de Téniers, et à l'acte suivant, dans la salle aux fenêtres ogivales, avec Mme Amel pour compagnonne, devant le grand feu de la cheminée seigneuriale, il nous donne la sensation d'un tableau de Brauwer ou de Van Ostade.

Catarina, c'est la belle Marsy ; jamais elle ne fut plus belle avec ses cheveux d'un roux vénitien. Sa voix parfois un peu rauque, ses gestes un peu raides, conviennent à merveille au personnage qui reste, jusqu'à présent, l'une de ses meilleures créations. Mlle Muller a la douceur et le visage qui sied à la jeune Bianca. M. Laugier est un excellent Baptista. Louons M. Berr dans l'amoureux Cambio, et notons M. Jean Coquelin dans les deux lignes du petit cuisinier. Pour n'avoir que peu d'importance, les moindres rôles sont fort bien tenus. Avec ses beaux décors de Jambon, ses costumes pittoresques, la *Mégère apprivoisée* [1] constituait un spectacle aussi com-

1. Les costumes de la *Mégère apprivoisée* avaient été exécutés par M. Edel, un Italien né de parents alsaciens. M. Claretie avait donné à M. Jambon, pour les deux lumineux décors qui encadrent la pièce, les indications et les croquis nécessaires. Quant à la mise en scène, elle avait été réglée préalablement par M. Claretie qui avait confié à M. Frédéric Febvre la tâche, dont il s'est acquitté avec beaucoup de soin et de goût, de la mettre en exécution.

plètement agréable qu'il est parfaitement gai [1].

La réception à l'Académie française du successeur d'Emile Augier avait été fixée au 10 décembre. Les hasards du scrutin avaient amené à occuper le fauteuil laissé vacant par le nom de l'auteur des *Effrontés*, un ingénieur dont les évènements politiques avaient fait un ministre de la guerre. M. de Freycinet devait à ce titre prononcer l'éloge d'un écrivain dramatique. C'était un évènement auquel la Comédie s'associa en donnant la veille un spectacle composé de trois pièces d'Augier : le *Post-scriptum* [2], la *Ciguë* [3] et le *Gendre de M. Poirier* [4]. Il y avait bien dix ans que *la Ciguë* n'avait pas été jouée au Théâtre-Français. On remonta pour la circonstance cette bluette antique, la première en date dans l'œuvre de cet auteur comique. Mais la distribution nouvelle ne fut que médiocrement goûtée et ni Mlle Reichenberg, ni M. Albert Lambert fils ne réunirent assez de suffrages pour faire oublier ceux qui les avaient précédés dans

1. Dans les derniers jours de décembre, le rôle de Catarina, dans la *Megere apprivoisée*, fut repris par Mlle Dudlay. Le 28 décembre, Mlle Marsy ayant été victime d'un accident au moment d'entrer en scène, Mlle Dudlay accepta de lire le rôle après une annonce de M. Febvre, semainier. M. Coquelin cadet malade fut aussi remplacé par M. Jean Coquelin dans le rôle du valet Grumio, et M. Truffier accepta très gracieusement de jouer à la place de ce dernier le petit rôle épisodique du cuisinier.

2. Joué par M. Dupont-Vernon et Mme Persoons.

3. DISTRIBUTION. — Cléon, M. *de Féraudy*. — Pâris, M. *Leloir*. — Clinias, M. *A. Lambert fils*. — L'intendant, M. *Falconnier*. — Hippolyte, Mlle *Reichenberg*.

4. M. Worms profita de cette occasion pour reprendre le rôle du marquis de Presles qui était joué depuis quelque temps déjà et fort convenablement joué par M. Le Bargy.

l'interprétation de cette œuvre légère, parce que au même moment le pays venait d'être attristé par une de ces catastrophes qui répandent la consternation et le deuil. Dans la région noire de Saint-Etienne, le terrible grisou venait d'engloutir des centaines de mineurs et de faire du même coup autant de veuves et d'orphelins. La presse, toujours prête à secourir les misères, s'émut de cet accident. Elle demanda à la Comédie-Française d'organiser une représentation au bénéfice des victimes.

Les journaux *le Figaro* et *le Gaulois* unirent leurs efforts et grâce à leur immense publicité, grâce au précieux concours de la Comédie, ils purent adresser aux malheureuses familles de Saint-Etienne, une somme importante qui vint s'ajouter aux libéralités gouvernementales. Dans la journée du 15 décembre, les portes du Théâtre-Français s'ouvrirent pour une matinée extraordinaire. La salle était tout entière retenue à l'avance. On donnait la *Mégère apprivoisée*, le cinquième acte d'*Hernani* [1] avec une distribution exceptionnelle où les plus petits rôles étaient tenus par les premiers artistes, et la première représentation de la *Chance de Françoise* [2], comédie en un acte, en prose, de M. Georges de Porto-Riche, précé-

1. DISTRIBUTION. — Don Ricardo, M. *Got*. — Don Mathias, M. *Febvre*. — Hernani, M. *Mounet-Sully*. — Don Francisco, M. *Laroche*. — Don Sanchez, M. *Worms*. — Ruy Gomez, M. *Silvain*. — Don Garcie, M. *Albert Lambert fils*. — La marquise, Mlle *Reichenberg*. — Dona Sol, Mlle *Bartet*.

2. DISTRIBUTION. — Guérin, M. *Laroche*. — Marcel, M. *Le Bargy*. — Jean, M. *Falconnier*. — Madeleine, Mlle *Ludwig*. — Françoise, Mlle *Bertiny*.

demment jouée au Théâtre-Libre et au Gymnase, et qui, dans ce nouveau milieu, réussit très honorablement. La recette atteignit près de 40,000 francs. Les frais étaient pour ainsi dire nuls, grâce au désintéressement de la Comédie et des auteurs. En quelques vers excellemment dits par Mme Barretta-Worms, le poète Louis Legendre, avait, au début du spectacle, remercié le public et les journaux de leur empressement dévoué. Le 21 décembre, la Comédie célébrait, comme chaque année, l'anniversaire de la naissance de Racine, par un spectacle composé de *Britannicus* [1] et des *Plaideurs*. Entre la tragédie et la comédie, Mlle Dudlay récitait une pièce de circonstance du poète Maurice Bouchor, intitulée : *Hommage de la Muse tragique à Racine*. Enfin, le 24, en matinée, la Comédie honorait timidement la mémoire de Scribe, né en 1791, par une représentation d'*Adrienne Lecouvreur* [2]. C'était tout ce qu'elle croyait pouvoir faire en l'honneur d'un auteur, qui avait été longtemps son fournisseur attitré, à qui elle devait de fructueux et glorieux succès, mais que les sarcasmes de la jeune école littéraire couvraient à ce moment d'un opprobre immérité. Les circonstances n'étaient donc pas favorables pour exalter un talent que quelques-uns s'évertuaient à contester. Il fallait attendre de l'avenir plus de justice et plus de

1. M. Mounet-Sully reprit à cette occasion, dans *Britannicus*, le rôle de Néron, joué en dernier lieu par le pauvre Marais.
2. M. Got reprit à cette occasion le rôle de Michonnet, et M. de Féraudy, qui le jouait depuis quelque temps déjà, reprit celui de Poisson.

respect. Il ne nous appartient pas de juger ici l'œuvre de Scribe. Contentons-nous de constater la place considérable qu'il occupe dans l'histoire du Théâtre-Français[1]. Cette histoire était close pour cette année. En dépit des craintes suscitées

1. Il appartenait certes à la Comédie-Française plus qu'à tout autre théâtre, peut-être, de célébrer dignement cet anniversaire. Tout le monde a été de cet avis dans la Maison. C'est qu'on n'a pas oublié, à la Comédie, qu'à une époque qui remonte déjà loin, les affaires de la Société n'étaient pas précisément prospères. En 1831, en effet, la caisse était littéralement vide. On ne parlait rien moins que de liquider la société. Mlle Mars, M. Samson et d'autres acteurs étaient sur le point de contracter des engagements avec d'autres théâtres rivaux.. Monrose prêtait vingt mille francs de sa poche pour pourvoir aux besoins immédiats. Les auteurs avaient abandonné une institution qui s'abandonnait elle-même. L'existence de la Comédie était menacée... Scribe vint... Il était alors l'écrivain à la mode... Il avait même un traité avec le Gymnase qui s'était presque exclusivement réservé sa collaboration. Sollicité d'écrire pour le Théâtre-Français... il accepta bravement. Il composa successivement *Bertrand et Raton*, l'*Ambitieux*, la *Camaraderie*, les *Indépendants*. Le mauvais sort était conjuré. Le public revint en foule à la Comédie. La maison de Molière était sauvée. Ce n'est donc pas seulement un hommage à la mémoire d'un auteur français que rendait la Comédie-Française, mais une dette de reconnaissance qu'elle payait à l'homme éminent, qui, dans un moment de péril, avait renoncé à des traités avantageux qui le liaient avec d'autres scènes, pour lui apporter un concours dont elle avait le plus pressant besoin. Aussi la Comédie a-t-elle montré, dans le sentiment qui lui était dicté par ce souvenir des mauvais jours de son histoire, l'unanimité la plus touchante. L'administrateur avait même voulu attacher au répertoire de la Comédie quelqu'un de ces petits chefs-d'œuvres que Scribe avait écrits pour le Gymnase : la *Demoiselle à marier*, *Genevieve ou la jalousie paternelle*, la *Marraine*, par exemple, *Michel et Christine* même. M. Got s'était offert à jouer un de ces rôles. Coquelin aussi. Les travaux quotidiens n'ont pas permis de réaliser ce projet, et c'est par une œuvre constamment demeurée au répertoire, *Adrienne Lecouvreur*, que la Comédie a fêté la date du 24 décembre. Et ce spectacle a été donné en matinée, parce que, la soirée du jeudi étant prise par l'abonnement, il fallait ouvrir toutes grandes au public les portes de la Comédie.

par les évènements de *Thermidor*, en dépit des prédictions inopportunes de quelques esprits inquiets, la Comédie s'était promptement relevée, non d'un échec, car le drame de M. Sardou avait vivement intéressé, et une brillante carrière lui était assurée, mais de circonstances malheureuses qu'elle avait été dans l'impossibilité de prévoir, et qui, si elles lui enlevaient les bénéfices légitimement escomptés, la laissaient maîtresse d'elle-même, vaillante et courageuse, pour réparer promptement la brèche que l'intolérance avait ouverte. Plaie d'argent n'est pas mortelle et douze mois de prospérité constante devaient effacer les mécomptes d'une soirée de dupes. Le mouvement de la Comédie, pendant cette année 1891, pouvait se résumer dans le tableau suivant, dans l'examen duquel on pourra se convaincre que l'administration, en conservant sagement au répertoire des ouvrages aimés du public, en avait appelé d'autres, non moins dignes d'y figurer [1].

1. Signalons au courant de la plume quelques évènements de moindre importance survenus dans le cours de ces derniers mois : le 16 septembre, Mlle Fayolle joue pour la première fois le rôle de Dona Josefa dans *Hernani* en remplacement de Mme Amel malade. Le 15 octobre, reprise de *Monsieur Scapin*, réduit en deux actes par l'auteur avec Mme Pierson pour la première fois dans le rôle de Dorine ; le 25 octobre, M. de Féraudy joue le rôle d'Esplandias, dans *Monsieur Scapin*, à la place de M. Laugier ; le 1er novembre, réapparition sur l'affiche des *Honnêtes Femmes*, la petite comédie de M. Henri Becque, avec M. Samary dans le rôle de Lambert ; le 6 novembre, Mlle Du Minil joue le rôle de Marcelle dans le *Demi-Monde ;* le 11 novembre, reprise de *Vincenette* avec Mlle Malck dans le rôle de Marcelle ; le 28 novembre, reprise du *Petit Hôtel* avec M. de Féraudy pour la première fois dans le rôle de La Manillière ; le 22 décembre, M. Le Bargy reprit possession du rôle de Beppo dans *Souvent homme varie !*

Le mouvement dramatique à la Comédie-Française se résumait pour cette année 1891 dans le tableau suivant :

RÉPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année. Matin.	Soir
Un Cas de conscience, comédie...	1	1 janvier		3
Une Conversion, comédie........	1	id.	2	20
Camille, comédie................	1	2 janvier	3	6
L'Ami Fritz, comédie...........	3	id.	3	7
La Fille de Roland, drame en vers	4	4 janvier	1	8
Le Monde où l'on s'ennuie, com...	3	4 janvier	3	21
Denise, comédie.................	4	5 janvier	1	1
Les Petits Oiseaux, comédie.....	3	6 janvier		4
Le Flibustier, comédie en vers..	3	7 janvier		9
Gringoire, comédie..............	1	7 janvier	2	15
Le Luthier de Crémone, c. en v...	1	10 janvier		3
Le Testament de César Girodot, c.	3	11 janvier	4	8
Ruy-Blas, drame en vers.........	5	14 janvier	4	12
Le Gendre de M. Poirier, comédie	4	15 janvier	3	9
Maître Guérin, comédie.........	5	19 janvier		3
Le Demi-Monde, comédie.........	5	20 janvier		5
L'Aventurière, comédie en vers..	4	23 janvier	1	11
* *Thermidor*, drame.............	4	24 janvier		2
L'Autographe, comédie..........	1	29 janvier		8
Henri III et sa Cour, drame......	5	1 février	1	4
Les Brebis de Panurge, comédie.	1	id.		4
Il ne faut jurer de rien, comédie.	3	id.	1	5
La joie fait peur, comédie.......	1	id.	1	6
La Revanche d'Iris, com. en vers.	1	4 février	1	24
On ne badine pas avec l'amour, d.	3	6 février	1	10
Le Duc Job, comédie............	4	10 février		8
Les Honnêtes Femmes, comédie...	1	11 février		7
L'Étrangère, drame..............	5	17 février	1	6
Bataille de dames, comédie......	3	20 février	1	2
Le Klephte, oomédie............	1	23 février	1	6
Au printemps ! comédie en vers..	1	25 février		4
Jean Baudry, comédie...........	4	2 mars		1
Le Bonhomme Jadis, comédie...	1	2 mars		2
Adrienne Lecouvreur, drame.....	5	8 mars	3	4
* *Mariage blanc*, drame..........	3	20 mars	1	26
La vraie Farce de maître Pathelin, comédie en vers..........	2	30 mars	1	4
Une Visite de noce, comédie......	1	11 avril	1	19
Le Passant, comédie en vers.....	1	13 avril	1	12
L'Été de la Saint-Martin, comédie	1	id.		6
L'Étincelle, comédie...........	1	15 avril		6
Chez l'avocat, comédie en vers..	1	27 avril	1	5
Une Famille, comédie...........	4	28 avril	1	2

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendt. l'année. Matin.	Soir.
Le Baiser, comédie en vers......	1	4 mai		4
* *Grisélidis*, comédie en vers....	3	15 mai	3	48
Les Jurons de Cadillac, comédie..	1	18 mai	1	
Les Ouvriers, comédie en vers..	1	26 mai		2
* *Le Rez-de-chaussée*, comédie...	1	29 mai		20
Rosalinde, comédie............	1	id.		27
François le Champi, comédie....	3	22 juin	1	5
* *L'Article 231*, comédie.........	3	11 juillet		27
Souvent homme varie, c. en vers.	2	31 juillet	1	23
Hernani, drame en vers........	5	2 août	1	14
Le Bougeoir, comédie...........	1	5 août		1
La Cigale chez les fourmis, com..	1	21 août	1	7
Le Mari à la campagne, comédie.	3	1 septemb.		2
Horace et Lydie, com. en vers....	1	18 septemb.	1	10
* *L'Ami de la maison*, comédie...	3	3 octobre		3
Monsieur Scapin, comédie en vers	2	15 octobre	1	5
Œdipe roi, tragédie..............	5	17 octobre	2	22
Vincenette, comédie en vers.....	1	11 novemb.		5
* *La Mégère apprivoisée*, comédie.	3	19 novemb.	1	23
Le Petit Hôtel, comédie..........	1	28 novemb.		3
Le Post-scriptum, comédie.......	1	9 décemb.		3
La Ciguë, comédie en vers......	2	id.	1	4
La Chance de Françoise, comédie.	1	15 décemb.	1	7

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nomb. de représ. pend. l'année.	
			Matin.	Soir.
Horace, tragédie................	5	1 janvier	1	3
La Surprise de l'amour, comédie..	3	id.	1	4
Tartufe, comédie en vers	5	id.		3
Le Mariage forcé, comédie	1	4 janvier	2	5
Le Dépit amoureux, com. en vers.	2	7 janvier		13
L'Ecole des femmes, com. en vers.	5	11 janvier		6
Le Malade imaginaire, comédie...	3	13 janvier	3	11
Les Folies amoureuses, com. en v.	3	15 janvier	1	6
Les Précieuses ridicules, comédie.	1	25 janvier	2	6
Le Cid, tragédie.................	5	id.	2	7
Iphigénie, tragédie	5	8 février		1
Monsieur de Pourceaugnac, com..	3	id.	3	1
L'Avare, comédie................	5	10 février	2	1
Phèdre, tragédie................	5	12 février	2	2
L'Etourdi, comédie en vers......	5	15 février		2
Andromaque, tragédie...........	5	26 février	3	4
Le Misanthrope, comédie en vers.	5	1 mars	1	6
Les Femmes savantes, c. en vers..	5	5 mars		1
Zaïre, tragédie	5	15 mars	3	4
Le Jeu de l'amour et du hasard, c.	3	29 mars	1	4
Le Médecin malgré lui, comédie..	3	2 avril	2	5
Attendez-moi sous l'orme, com...	1	id.		13
Les Plaideurs, comédie en vers..	3	9 avril	2	1
La Maison de campagne, comédie.	1	id.	1	1
Les Fourberies de Scapin, com...	3	11 avril	3	16
Le Barbier de Séville, comédie....	4	23 avril	1	2
L'Amour médecin, comédie.......	3	28 avril	1	4
Le Legs, comédie................	1	19 mai		4
La Gageure imprévue, comédie...	1	2 juin		1
Le Menteur, comédie en vers...	5	6 juin		2
Sganarelle, comédie en vers.....	1	1 juillet		2
Britannicus, tragédie	5	17 juillet	1	6
Le Joueur, comédie en vers.....	5	5 août	3	4
George Dandin, comédie	3	18 août		3
Cinna, tragédie................	5	19 novemb.	2	
Mithridate, tragédie	5	17 décemb.	1	

Le 30 décembre avait lieu l'assemblée générale des sociétaires de la Comédie-Française. L'administrateur général donnait lecture du rapport de fin d'année, adressé aux sociétaires après avoir été soumis au ministre. M. Claretie avait déjà fait connaître au comité les résultats de l'exercice courant.

Le total des recettes de 1891, les dépenses une fois prélevées, laisse un bénéfice de 362,741 fr. 70. Après avoir mis

en réserve sur ces bénéfices 10 0/0, soit 36,274 fr. 20, plus une demi-part statutaire et, en outre, les 10,000 francs annuels pour les réparations, il reste un bénéfice net de 310,000 francs, ce qui permet de fixer la part de sociétaire à 16,000 fr. Il y a près de vingt parts en exercice, tandis qu'autrefois il n'y en avait que quinze et seize, et les pensions de sociétaires à servir, qui étaient, il y a dix ans, de 72,941 francs, sont de 36,000 francs plus élevées qu'à cette époque. Malgré ces charges et en dépit de la perturbation causée par l'interdiction de *Thermidor*, on voit que la prospérité de la Comédie-Française est grande. Mais Jules Claretie a tenu à liquider dans l'exercice 1891 toutes les dépenses de *Thermidor*. Rien n'a été reporté sur l'exercice prochain et les bénéfices de cette année sont nets. La Comédie a joué *onze pièces nouvelles*, repris *douze pièces anciennes*, donné trente-sept pièces du répertoire classique, au total : *274 actes*. Il y a là plus de travail que dans six ou sept théâtres réunis. Le répertoire classique a été joué 152 fois. Et, pour ne parler que de la tragédie, qu'on a reproché de négliger, il y a quelque vingt ans, en 1867 et 1868, au temps de l'administration si remarquable de M. Edouard Thierry, on donnait de la tragédie quinze et seize fois par an. En 1869, exceptionnellement, trente-deux fois.

« Non seulement, disait Gœthe, les chiffres gouvernent le monde, mais ils apprennent comment le monde est gouverné. »

Le rapport de M. Claretie n'annonçait pas la fermeture de la Comédie en 1892. Au contraire, les travaux de réfection de la salle, dont M. W. Chabrol, architecte du Palais-Royal, a remis le devis à M. le ministre des travaux publics et au directeur des bâtiments civils, ne pourront être exécutés, à cause des crédits, que dans l'été de 1893.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

En terminant l'histoire de l'Opéra-Comique en 1890, nous avions laissé M. Paravey aux prises avec des difficultés de toute nature et pour ainsi dire placé désormais sous la haute surveillance de l'administration des beaux-arts. Ces difficultés ne devaient que grandir et, si l'on veut bien se rappeler en quels termes nous accueillions à la fin de 1887, la nomination de M. Paravey, en remplacement de M. Carvalho relevé de ses fonctions, nos lecteurs nous rendront cette justice que nos appréhensions n'étaient que trop bien fondées. L'avenir devait pleinement nous donner raison. Sans avoir examiné sa valeur morale et artistique, sans s'être rendu compte de ses ressources et de ses moyens d'action, un ministre imprudent, M. Faye, avait fait du directeur du théâtre de Nantes le directeur du théâtre national de l'Opéra-Comique. Et cette année 1891 devait marquer, en cette dernière qualité, la déconfiture

à l'Etat. La tactique était habile. Elle eût été sans effet si l'administration néfaste de M. Paravey ne lui avait donné prise sur son successeur. Vers la fin de février, malgré les belles recettes réalisées chaque soir, malgré une prospérité réelle, les choses étaient arrivées à un tel point que le ministre dut exiger la démission du directeur de l'Opéra-Comique. Bien lui en prit. Une liquidation judiciaire fut aussitôt ouverte et quelques semaines après convertie en faillite.

Le 6 mars, M. Carvalho était nommé directeur de l'Opéra-Comique et le dimanche 8 mars présenté au personnel par le Directeur des beaux-arts. Il ripostait adroitement à la courte allocution de ce dernier, en rappelant que c'était aux artistes qu'il devait la réputation qui lui valait d'être mis encore une fois à la tête d'un théâtre d'Etat, et inaugurait son règne par deux représentations dans la même journée : *Fra Diavolo* et *la Fille du régiment*, en matinée ; le soir, *le Domino noir* et *les Noces de Jeannette*.

Les concerts spirituels pendant la semaine sainte avaient réussi à M. Paravey. M. Carvalho songea naturellement à continuer la tradition imaginée par son prédécesseur. Mais, soit que le programme en eût été établi avec trop de hâte, soit que le public ne se sentît pas porté vers ces manifestations particulières de l'art, au lieu de deux concerts annoncés, un seul fut donné le jeudi 26 mars [1].

1. En voici le programme : Première partie. 1. Ouverture du *Pardon de Ploërmel* (Meyerbeer), exécuté par l'orchestre

Une des interprètes de la messe de Verdi s'était montrée du reste absolument insuffisante, et il n'en avait pas fallu davantage pour démolir l'équilibre de ce programme. Entre temps, M[me] Degrandi reparaissait à l'Opéra-Comique dans le rôle d'Antonio de Richard ; M[lle] Jeanne Fouquet échouait piteusement dans le rôle de *Carmen* [1]. M[lle] Landouzy s'essayait dans celui d'Isabelle du *Pré-aux-Clercs ;* M[lle] Falize chantait sans succès le *Maître de chapelle ;* M[lle] Vuillaume, depuis longtemps engagée, débutait enfin, sans éclat, dans *Mireille* [2], rôle que devait aborder plus tard M[me] Landouzy. Le 9 avril, M[lle] Chevalier chantait brillamment le rôle de Philine dans *Mignon*, rôle qu'elle n'avait pas chanté depuis dix ans et dans l'intervalle elle avait joué celui de Mignon. Mais l'excellente artiste, prévenue seulement la veille, avait vaillamment accepté le tour de force qu'on lui demandait et dont elle était du reste coutumière, pour sauver la recette [3].

et les chœurs, sous la direction de M. Danbé. 2. Air d'*Erostrate* (Reyer), chanté par M. Renaud. 3. Le *Dernier Sommeil de la Vierge* (Massenet), exécuté par l'orchestre. 4. *Laudate* (Ambroise Thomas), chœurs et orchestre. 5. *Hymne à sainte Cecile* (Ch. Gounod), exécuté par l'orchestre. Deuxième partie : Messe de *Requiem* (de Verdi) : Soli par M[lles] Simonnet et Risley, MM. Gibert et Fournets.

1. Dans *Carmen*, un jeune ténor, M. Gluck, s'essaya dans le rôle de Don José, que M. Furst, engagé pour quelques représentations, chanta également, et aussi celui de Sylvain dans les *Dragons de Villars*. Le rôle d'Escamillo fut tenu par M. Lorrain, puis par M. Belhomme.

2. Dans *Mireille* M. Soulacroix chanta le rôle d'Ourrias; M[lle] Pierron, celui de Taven et M[lle] Elven celui d'Andreloun. La centième de *Mireille* fut donnée dans le courant du mois de mai.

3. Signalons quelques autres évènements de moindre

Un ouvrage nouveau, les *Folies amoureuses*, depuis longtemps reçu, avait été mis à l'étude par M Paravey. Mais le directeur, à qui l'art de la mise en scène était inconnu, qui n'avait plus pour le suppléer son régisseur, M. Ponchard, que la maladie clouait au lit, avait fait appel aux connaissances de M. Coquelin cadet, de la Comédie-

importance; M[lle] Elven aborda le rôle de Colombine dans l'ouvrage de ce nom. M[me] Bernaërt aborda successivement les deux rôles de miss Anna dans la *Dame blanche* et de Philine dans *Mignon*. M[lle] Auguez chanta Nicette du *Pré-aux-Clercs*.

M[lle] Vuillaume a obtenu un très grand succès dans *Mireille*. Beaucoup de virtuosité et de style, une exquise ingénuité, telles sont les qualités que la jeune actrice a su apporter à la composition de ce rôle, au double point de vue du personnage et du chant. Gounod, qui assistait à la représentation, a chaudement félicité sa nouvelle interprète.

Le spectacle avait commencé par la *Fille du régiment*. M[lle] Chevalier, qui chantait le rôle de Marie, a été beaucoup et très légitimement applaudie. M. Taskin et le ténor Carbonne ont partagé le succès de leur camarade.

Le soir on donnait *Mignon*. M[me] Bernaërt abordait pour la première fois le rôle de Philine. Elle a été très appréciée, et comme comédienne et comme chanteuse. Quant au rôle de Mignon, il est toujours interprété par M[lle] Simonnet avec un rare talent.

Voici en quels termes, M. Boussès de Fourcaud appréciait le début de M[lle] Vuillaume : « Il y a quelques années, un entrepreneur courageux fit, deux ou trois mois durant, du théâtre du Château-d'Eau une scène lyrique. Je ne sais plus de quelles catacombes d'œuvres surannées il tira son répertoire ; mais je me souviens qu'il eut, un jour, l'idée d'offrir au public une œuvre nouvelle, et son choix tomba sur un opéra-comique assez puéril de M. Anthiôme, intitulé : *le Roman d'un jour*. Du poème et de la partition, je n'ai gardé, à dire vrai, qu'une impression confuse. Seulement, il m'est resté mémoire d'une toute jeune fille qui débuta, ce soir-là, dans un des principaux rôles. Je la vois encore dans une sorte de costume de bergère à la Watteau. Elle jouait avec une grâce un peu mignarde, mais fort avenante, et chantait d'une voix légère, au timbre doucement voilé, les airs qu'on lui avait confiés. Elle se nommait M[lle] Vuillaume. On l'applaudit très chaudement, mais sa gentillesse ne sauva ni la pièce ni l'entreprise, lesquelles s'écroulèrent du même coup, et son succès, comme l'opéra-comique de

Française, pour monter l'ouvrage. M. Coquelin vint en effet aux répétitions, donna ses conseils qui furent écoutés. En prenant possession de la direction, M. Carvalho reprit l'ouvrage que son prédécesseur lui avait légué, le mit sur pied en quelques jours, et le 15 avril, il en annonçait la première représentation.

Les *Folies amoureuses* 1, opéra-comique en trois actes, d'après Regnard, de MM. André Lénéka et Emmanuel Matrat, musique de M. Emile Pes-

M. Anthiôme, fut proprement le roman d'un jour. Où s'en alla la jeune artiste en quittant Paris ? Je l'ignore. Nous la retrouvâmes naguère à Bruxelles, où elle jouait *Lakmé*. Nul doute qu'elle n'eût beaucoup travaillé, car elle avait fait des progrès énormes. Elle vocalisait avec une extrême facilité et, surtout, avec une extrême adresse, donnant même la sensation de difficultés qu'il lui arrivait d'esquiver. Il y avait toujours dans son jeu une pointe de mignardise ; mais, certes, l'originalité n'y manquait pas. En abrégé, Mlle Vuillaume nous parut avoir cette qualité rare au théâtre : une physionomie personnelle, Voilà qu'elle monte aujourd'hui sur les planches de l'Opéra-Comique et que, pour son coup d'essai, elle y évoque Mireille. Je la crois, assurément, de force à se faire une place dans la maison. On lui a reconnu tout de suite une nature *particulière*. Cependant, ses défauts jettent plus d'ombre à Paris qu'à Bruxelles, et Mlle Vuillaume devra grandement se surveiller. Comme actrice, elle s'abandonne trop volontiers à une façon de sentimentalité molle et hasardeuse, jouant au petit bonheur. Comme cantatrice, on lui voudrait à la fois plus de décision et plus d'égalité. Ses effets de gentil caprice sont peu variés et non exempts d'afféterie. Elle compose une Mireille tendre et poétique, mais ondoyante, incertaine et qui a les allures d'une enfant gâtée. C'est joli et inquiétant et la mignardise prime tout le reste. Néanmoins, la débutante a réussi. Son charme incontestable et son caractère individuel ont agi sur les auditeurs. N'en disons pas aujourd'hui davantage.

1. DISTRIBUTION. — Albert, M. *Fugère*. — Eraste, M. *Carbonne*. — Crispin, M. *Soulacroix*. — Clitandre, M. *Clément*. — Ragotin, M. *Thierry*. — Agathe, Mme *Landouzy*. — Lisette, Mme *Molé*.

sard, épave de la direction Paravey, voyaient donc enfin le jour de la rampe.

Tout a été dit sur les *Folies amoureuses*. « Cette charmante pièce, restée si jeune au théâtre, écrivait Sainte-Beuve, est d'une verve continuelle et toujours recommençante. Ce Crispin, cette Lisette nous enlèvent par leur feu roulant d'esprit sans effort ; ils ont coup sur coup des poussées de veine. Agathe, dans ses déguisements, est le plus ravissant lutin. Cette pièce des *Folies* est celle où Regnard a le plus développé peut-être sa qualité dominante : l'imagination dans la gaieté. La comédie a beau prendre des années, elle est comme Agathe dans son rôle de vieille, et, en riant aux éclats, elle a droit de dire avec elle :

« On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents. »

Je n'ai pas à raconter ici une intrigue qui est dans toutes les mémoires, puisque la comédie de Regnard n'a, pour ainsi dire, pas quitté le répertoire du Théâtre-Français. Rien n'est plus bouffon ni plus amusant que les *Folies amoureuses*, et l'on y peut rire de tout son cœur. La pièce est bien loin d'avoir une haute portée comique ; mais elle produit toujours une bruyante hilarité. Si ce n'est que le Crispin de Regnard avoue avec trop d'audace ses méfaits passés et qu'Eraste accepte un peu légèrement la bourse que la belle Agathe ravit à son tuteur, on ne trouve rien à redire à la moralité de la pièce. C'est une pupille qui s'échappe des griffes d'un vieux jaloux ; c'est la lutte

naturelle de la jeunesse et de l'amour contre la vieillesse et l'argent! La Rosine de *Figaro* est fille de l'Agathe des *Folies*.

Castil Blaze, avant MM. Lénéka et Matrat, avait arrangé les *Folies amoureuses* en opéra-bouffe, et la pièce fut représentée avec succès, le 5 juin 1824, au théâtre de l'Odéon, avec la musique adaptée de cinq auteurs : Mozart, Cimarosa, Paër, Rossini, Generali et Steibelt. — Il y a aussi du Mozart et du Rossini, comme il y a du Ricci et du Gounod, de l'Offenbach et du Suppé, dans la partition de M. Pessard. La muse de M. Pessard n'a point cette majesté sculpturale des muses aux longs cils baissés de la Mythologie : elle a, au contraire, je ne sais quel nez à la Roxelane qui la naturalise française, voire parisienne. Sa caractéristique est l'amabilité. C'est en quoi elle se rattache aux saines traditions de notre musique ; sa mélodie a de la courtoisie, son harmonie a de l'élégance. Notez que ce n'est pas une grand dame. C'est simplement une demoiselle de magasin qui réussit souvent à se donner des airs de marquise, à force de bon goût et de piquants apprêts. Met-elle le pied dans un salon, elle n'y est point trop empruntée, ma foi! Mais traverse-t-elle la rue, elle y triomphe et retient invinciblement le regard au frétillement de son jupon rouge. Je doute que M. Pessard stupéfie jamais la critique, et qu'il la déconcerte un jour par de grands coups d'aile où les tempéraments puissants s'emportent ; mais il ne la laissera pas insensible à l'honnêteté de ses

procédés artistiques, à ses scrupules toujours en éveil, au souci qu'il marque pour les tours d'expression ingénieux ou délicats. Il a atteint plus d'une fois son but dans cette chasse aux motifs saillants.

Parmi les interprètes de ces *Folies*, c'est Soulacroix qui a été le triomphateur de la soirée. Il faut le voir, dans Crispin, toujours sautillant, toujours ballant et dansant au nez du vieux barbon, ce qui ne l'empêche de prêter au rôle sa mordante voix de baryton, d'une sonorité admirable. Fugère, moins bien partagé cette fois, comme chanteur, que son excellent camarade, s'est rattrapé sur le comédien : il donne l'allure bouffonne qui convient au tuteur amoureux et berné. Je ne sais si je me trompe, mais je crois Mme Molé à l'apogée de son talent. Jolie femme, elle nous donne une Lisette classique et tout à fait digne de la Comédie-Française, doublée d'une chanteuse de style, dont la voix, jadis un peu pointue, s'arrondit et se fait au grand plaisir de notre oreille. Le diamant de Mme Landouzy nous a paru un peu moins scintillant, mais ses trilles et ses vocalises sont toujours impeccables, et la minauderie, qui est souvent son défaut, l'a fort heureusement servie sous les cheveux gris de la vieille douairière : nous eussions souhaité plus de légèreté à son travesti en dragon. M. Carbonne, doué d'une jolie voix de ténorino, a gentiment tenu sa partie dans le rôle d'Eraste [1].

1. Des dissentiments survinrent à la suite de la première représentation des *Folies amoureuses*, à la suite desquelles

C'est à cette époque que l'Opéra-Comique perdit presque coup sur coup deux de ses plus fidèles et dévoués serviteurs : Auguste Bazille et Charles

l'ouvrage a disparu de l'affiche. Les auteurs protestèrent publiquement par la lettre suivante adressée aux journaux :

« Monsieur le directeur, nous vous serions reconnaissants de vouloir bien annoncer à vos lecteurs que nous retirons les *Folies amoureuses* du théâtre de l'Opéra-Comique. Notre ouvrage, accueilli par la presse et le public avec un succès constaté par les recettes enregistrées à la Société des auteurs, avait été reçu par M. Paravey. Après des incidents dont nous nous réservons de faire connaître l'invraisemblable détail aux journaux, M. Carvalho a fini par nous déclarer « qu'il ne « pouvait pas sentir tout ce qui venait de son prédécesseur. » Cette déclaration justifiait tout ce qui nous avait été dit, avant la première représentation des *Folies amoureuses*, du parti pris de M. Carvalho de faire acte d'autorité à nos dépens, et de prouver qu'il n'était pas l'esclave des engagements d'honneur souscrits par lui. Sur sa parole donnée, nous avions, en effet, consenti à des coupures réduisant à une heure et demie la durée de la représentation de notre opéra-comique. Notre sacrifice accompli, M. Carvalho s'est empressé de retirer les *Folies amoureuses* de l'affiche, et ni nos démarches lui rappelant ses promesses formelles, ni l'intervention bienveillante de M. le ministre des beaux-arts, soucieux du dommage causé à de jeunes auteurs, n'ont pu triompher des résistances tantôt inertes, tantôt exaspérées, de M. Carvalho. Nous reprenons donc notre manuscrit et notre partition, encore heureux si, par notre immolation, nous servons à faire connaître à la presse, si bonne pour nous, au public, si bienveillant, et à la commission du budget, ce que vaut M. Carvalho comme directeur subventionné de notre seconde scène lyrique.

« Veuillez agréer, etc.

« André LÉNÉKA, MATRAT, Emile PESSARD. »

« M. Carvalho répondit à son tour par la lettre suivante :

« Mon cher directeur, vous avez bien voulu me donner la parole pour répondre à la lettre de MM. Emile Pessard, Lénéka et Matrat. Je pourrais me contenter de laisser à ces messieurs le soin de répondre eux-mêmes à leur circulaire par la lettre qu'ils m'écrivaient le 17 avril dernier, c'est-à-dire trois jours après la représentation de leur ouvrage. Voici cette lettre :

« Cher monsieur Carvalho, notre succès est constaté par « toute la presse, nous en reportons la plus grosse part sur « vous, qui avez été pour nous si bienveillant et qui avez su

Ponchard [1], après une longue carrière à ce théâtre où ils avaient occupé : l'un l'emploi de chef de

« mettre, avec un art exquis, notre œuvre au point. Et nous « sommes d'autant plus heureux de la réussite des *Folies* « *amoureuses*, que vous nous avez fait le grand honneur « d'accepter notre pièce reçue par la précédente direction, « que vous l'avez adoptée, soignée, choyée, et que le succès « vous récompense des efforts et des sacrifices que vous « avez si généreusement faits.

« Recevez, cher monsieur Carvalho, les remerciements de « vos reconnaissants.

« *Signé :* André LÉNÉKA. Emmanuel MATRAT.
Emile PESSARD. »

« Mais encore faut-il, pour le public, ajouter ici une seule explication. La troisième représentation des *Folies amoureuses* n'ayant réalisé que 1,974 fr. de recette, j'ai eu la pensée de faire soutenir cet ouvrage par *Philemon et Baucis*. Les recettes, en effet se sont tout de suite élevées à 5, 6 et 7,000 francs. J'ai fait disparaître les *Folies amoureuses* de l'affiche lorsque l'œuvre de Gounod n'a plus suffi à soutenir le chef-d'œuvre de M. Emile Pessard.

« Recevez, etc.

« CARVALHO. »

L'incident était clos. Mais les *Folies amoureuses* étaient définitivement et arbitrairement rayées du répertoire de l'Opéra-Comique.

1. Ce nom de Ponchard évoque, naturellement, le grand chanteur, le fin diseur, qui fut une des gloires de l'Opéra-Comique, au commencement du siècle. Charles Ponchard était le fils du créateur du rôle de George Brown dans la *Dame blanche*. C'était un nom lourd à porter au théâtre, une réputation difficile à continuer. Le fils n'a pas démérité du renom de son père. Sa carrière a été longue et laborieuse, à l'Opéra-Comique, où il a passé quarante ans de sa vie, comme artiste d'abord, comme régisseur et directeur de la scène ensuite. Charles Ponchard était né pour ainsi dire à l'Opéra-Comique. Sa mère le portait dans ses flancs lorsqu'elle créa le principal rôle de *Fiorella*, un opéra oublié d'Auber. Tout enfant, il venait dans les coulisses avec son père, qui aimait à l'initier à l'art dont il était à cette époque une des gloires. Il grandit dans cette atmosphère spéciale et s'en imprégna si bien qu'il était voué désormais à la vie de théâtre. Bien qu'il eût manifesté des dispositions musicales sérieuses, ce n'est cependant pas vers la musique que son père le dirigea tout d'abord. Il entra, au Conservatoire, dans la classe de comédie et de tragédie, et ce fut à la faveur d'un premier prix en cette dernière faculté

chant, l'autre celui de régisseur général. M. Carvalho perdait en eux deux excellents auxiliaires qu'il ne devait pas remplacer.

La reprise de *Lakmé*, dont l'incendie de la salle Favart avait seul empêché d'y donner la centième représentation de cet ouvrage, avait aussi figuré dans le programme des projets de la direction précédente. L'œuvre charmante de Delibes était à l'étude lorsque M. Carvalho reprit en ses mains habiles les rênès de la direction de l'Opéra-Comique. Il s'intéressait particulièrement à cet ouvrage qu'il avait produit avec une distri-

qu'il débuta à la Comédie-Française. Son instinct le fit changer de route. Il passa de la rue Richelieu à la rue Le Peletier et séjourna une année à l'Opéra. L'année suivante, en 1848, il devenait pensionnaire de l'Opéra-Comique, qu'il ne devait plus quitter. Pendant quarante-trois ans, il a appartenu à ce théâtre. Il chanta les ténors légers, les premiers comme les seconds. Excellent comédien, adroit chanteur, avec un tout petit filet de voix dont il se servait excellemment, il occupa une large place, reprenant tous les rôles du répertoire, en créant de nombreux dans les ouvrages modernes. Il débuta comme régisseur à côté de Mocker, avec qui il fut longtemps professeur au Conservatoire. Doué d'une excellente mémoire, connaissant sur le bout du doigt tous les rôles du répertoire, il lui arriva souvent, aux répétitions, de suppléer la chanteuse ou le chanteur absent. Ses conseils étaient écoutés. Il avait reçu une excellente éducation et apportait dans sa situation à ce théâtre, soit comme artiste, soit comme régisseur, une parfaite correction, une érudition peu commune, et même une élégance de formes qui était faite pour plaire. Il emporte avec lui beaucoup des traditions de l'Opéra-Comique. Il ne sera pas facilement remplaçable. Il n'y a que quelques mois qu'il avait abandonné sa chaire de professeur et sa situation de régisseur de la scène. Il aimait son art, l'école à laquelle il appartenait, le théâtre où il avait vécu. Il est mort sur la brèche. Il sera regretté. M. Carvalho perd en lui un ami fidèle, son camarade au Conservatoire, un précieux collaborateur pour tout ce qui était des choses du théâtre Ch. Ponchard avait été promu chevalier de la Légion d'honneur à l'occasion de l'Exposition de 1889.

bution qu'on n'a pas oubliée et une mise en scène qui avait fait époque. Le nouveau directeur s'attacha donc à la remise en scène de cette partition. Il rengagea tout exprès M[lle] Arnolds pour reprendre le rôle créé par M[lle] Van Zandt. Les répétitions avaient amené l'œuvre au point. La première représentation était annoncée, lorsque M[lle] Arnolds était tombée malade. M. Carvalho fit appel au courage d'une jeune artiste, nièce d'un écrivain bien connu, M. Albert Wolff, qui avait chanté le rôle en province et qu'on le pressait d'engager. M[lle] Horwitz accepta bravement la partie qu'on lui offrait, et le 6 mai voyait à la fois la reprise, au théâtre du Châtelet, et la centième représentation de *Lakmé* [1], opéra-comique en trois actes d'Edmond Gondinet et de M. Philippe Gille, musique de Léo Delibes.

La pièce est une idylle agréable que deux hommes de talent et d'esprit ont signée, Gondinet et Philippe Gille avaient mis dans *Lakmé* de poétiques situations et de jolis vers. On y signala jadis des souvenirs de l'*Africaine* et de la *Perle du Brésil*, de la *Chaumière indienne* et du *Mariage de Loti*... Peu importe, puisqu'au théâtre tout se

1. DISTRIBUTION. — Lakmé, M[lle] *Horwitz*. — Mallika, M[me] *Deschamps-Jehin*. — Rose, M[me] *Degrandi*. — Hélène, M[lle] *Elven*. — Mistress-Bentson, M[lle] *Pierron*. — Gérald, M. *Gibert*. — Frédéric, M. *Soulacroix*. — Nilakantha, M. *Renaud*. — Hadji, M. *Clément*. — Au cours des représentations de *Lakmé*, M[me] Deschamps-Jehin sera remplacée par M[lle] Falize, dans le rôle de Mallika ; M. Renaud par M. Delhomme dans celui de Nilakantha ; M. Soulacroix par M. Collin dans celui de Frédéric, et M[me] Degrandi, par M[lle] Leclerc dans celui de miss Rose.

ressemble et doit se ressembler. Sans entrer dans le détail d'un ouvrage musical, plein de saveur et de couleur, que tout le monde connaît, du reste, et que nous avons longuement analysé lors de son apparition au mois d'avril 1883, nous passerons tout de suite à la nouvelle interprétation de la place du Châtelet.

Mlle Horwitz n'a ni la beauté étrange de Mlle Van Zandt, ni sa voix de pur cristal ; mais, si le volume est menu et si les sons sont un peu nasillards, la diction est irréprochable et la virtuosité impeccable. Elle a réussi sans conteste [1]. M. Gibert, qui est un ténor de force, est aussi gêné que possible dans le rôle de Gérald, qui est presque entièrement dans la demi-teinte : il n'est bon que dans les passages où il peut donner toute sa voix. M. Renaud, qui est, lui aussi, un chanteur d'opéra, a heureusement trouvé l'occasion de faire sonner, dans les deux airs du brahmane, ses belles notes de baryton. On ne peut que tenir compte à Mme Deschamps-Jehin et à M. Soulacroix du dévouement qu'ont mis ces deux excellents pensionnaires en acceptant des rôles absolument indignes de leur talent. Mais

1. Le rôle de *Lakmé*, que Mlle Simonnet avait chanté avec beaucoup de succès à la salle Favart, sera plus tard repris par Mme Landouzy. Après le départ de M. Renaud, engagé à l'Opéra, le rôle de Nilakantha sera repris par M. Belhomme. M. Collin chantera également le rôle de Frédéric, après M. Soulacroix et au bout de quelques représentations, Mme Deschamps-Jehin, abandonnait celui de Mallika à Mlle Fallize d'abord, à Mlle Delorn ensuite. Enfin, Mme Degrandi, ayant quitté l'Opéra-Comique, le 30 juin, sera remplacée dans le personnage de Miss Rose par Mlle Leclerc.

M. Carvalho tenait à donner à cette centième de *Lakmé* la solennité qu'elle méritait. *Lakmé* était définitivement réinstallée, triomphante, au répertoire de l'Opéra-Comique, où jusqu'à la fin de cette année elle devait occuper honorablement l'affiche, et le 1er juin, c'était au tour de Mlle Sigrid Arnoldson de débuter dans *Mignon*. Mlle Arnoldson nous était connue depuis le mois de décembre 1887, où elle avait paru sur la scène de l'Opéra-Comique dans ce même rôle de Mignon qu'elle reprend aujourd'hui. Sa réputation, depuis ce temps, n'a fait que grandir à l'étranger; mais elle avait laissé à Paris un charmant souvenir de son rapide et comme furtif passage. La jeune cantatrice suédoise possède ce don précieux : le charme naturel. Elle a même, dans sa grâce, une pointe d'étrangeté exotique qui plaît et ne déroute point. On lui trouve la physionomie agréable et douce, un clair sourire, de beaux regards. Bien prise en sa taille, elle n'est ni affectée ni gauche. En un mot, elle intéresse, elle attache, elle séduit. Telle nous l'avions jugée, il y a quatre ans, telle nous la voyons encore. Pour la voix, c'est un fait qu'elle est étendue, veloutée, égale et bien conduite. Mlle Arnoldson n'est pas complètement dégagée de certaines traditions de chant italien, mais sa méthode est bonne, elle cherche l'expression et je ne doute pas qu'elle ne s'assimile promptement le goût français. Le rôle de Mignon lui a d'ailleurs permis de mettre en lumière les faces d'un talent souple, qui, de la mélancolie et de la fantaisie poétique, peut s'é-

lever à la passion vraie. Et son succès, par là même, se trouve tout naturellement justifié. Des autres interprètes de *Mignon*, il n'y avait pas à s'occuper. Mme Landouzy chante le rôle de Philine d'un organe exercé ; Mlle Auguez [1] met sa gentillesse au service de celui de Frédéric ; MM. Mouliérat, Collin et Fournets personnifient Wilhelm Meister, Lothario et Laerte. Nous avons cent fois rendu justice à ces artistes.

Mais les *Folies amoureuses*, qui étaient un legs de son prédécesseur ; mais la reprise de *Lakmé* ne suffisaient pas à l'ambition momentanée de M. Carvalho. Il voulait frapper l'opinion par un coup d'audace, signaler sa présence à la tête de l'Opéra-Comique par une tentative nouvelle. Depuis quelque temps, il était beaucoup question dans la presse de l'œuvre qu'un jeune compositeur avait écrite sur un livret tiré d'un des derniers romans de Zola. M. Verdhurt avait voulu monter cette pièce poussée par un mouvement de presse ; il l'avait distribuée et mise en répétition à l'Éden-Théâtre, devenu avec lui théâtre lyrique, où elle eût été jouée sans la déconfiture survenue au cours des répétitions, de ce téméraire impresario. Le *Rêve* cherchait donc un directeur, il le trouva en M. Carvalho à qui l'on n'eut pas de peine à persuader qu'il y avait un coup hardi à tenter avec cet ouvrage et qui le mit

1. Mlle Auguez quittera l'Opéra-Comique, à la fin de la saison, et sera remplacée, dans le rôle de Frédéric, par Mlle Elven. Dans *Mignon* après le départ de M. Collin, le rôle de Laerte sera repris par M. Carbonne. Le rôle de Lothario est aussi chanté par M. Lorrain.

presque immédiatement à l'étude. Le 16 juin, dans l'après-midi, avait lieu la répétition générale, et l'affiche du surlendemain 18 annonçait pour le soir la première représentation du *Rêve* [1], drame lyrique en quatre actes et sept tableaux, paroles, d'après le roman de M. Émile Zola, de M. Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau.

Est-ce un opéra-comique ? Est-ce un opéra ? Mettons un roman dialogué, sur lequel on a mis de la musique. Il est, par lui-même, très intéressant, ce roman. Il sort de la manière accoutumée de Zola. Il est conçu et écrit dans une note simple, émue, attendrie ; c'est une idylle moderne, bourgeoise si l'on veut, contée par la plume du poète de la *Faute de l'abbé Mouret.* A la sollicitation d'une jeune fille, Zola a écrit ce joli conte, empreint d'une saveur religieuse, pour les jeunes filles, *ad usum Delphini*, comme disaient nos grands écrivains du XVIIe siècle. Il y a dans ce livre une préciosité charmante, une recherche de description qui attache. Le naturaliste reste fidèle à sa mission, tout en s'enfarinant d'une couche de poésie délicieuse. Et ce travestissement n'est pas fait pour attraper personne. Cette histoire est vraie, simple, touchante, enluminée comme une chasuble d'autel. Je ne suis pas étonné qu'elle ait tenté la plume d'un musicien. Elle est faite

1. DISTRIBUTION. — Félicien, M. *Engel.* — L'évêque Jean d'Hautecœur, M. *Bouvet.* — Hubert, M. *Lorrain.* — Angélique, Mlle *Simonnet.* — Hubertine, Mme *Deschamps-Jehin.* — Deux enfants de chœur, Mlles *Falize et Elven.*

faite pour exciter l'imagination et ouvrir l'horizon aux âmes des artistes.

Donc, M. Bruneau s'éprit du livre de M. Zola. Il rêva de mêler la soie d'or de son harmonie à la broderie du romancier, et il s'ouvrit à lui de ce projet. Sa proposition fut bien accueillie. De là sont nés le livret et la partition du *Rêve*. Rendons justice au librettiste, d'abord, qui a su tirer un excellent parti d'un roman qui, au premier abord, ne semblait pas fait pour la scène. Il l'a dramatisé avec une rare habileté, en lui conservant ses grandes lignes, en trouvant de très beaux vers pour seconder l'inspiration déjà enflammée du compositeur. Nous parlerons de l'œuvre lyrique telle qu'elle nous a été présentée dans un encadrement artistique, où l'on reconnaît la délicatesse de touche, la dextérité de metteur en scène de M. Carvalho.

L'œuvre de M. Bruneau comporte sept tableaux. Le premier nous introduit dans l'atelier du brodeur Hubert, où l'imagination de l'enfant trouvée, Angélique, s'exalte au contact des tapisseries d'or et de soie, à la lecture des naïfs récits de la *Légende dorée*. Elle rêve un prince « au riant visage » qui viendrait mettre sa main dans la sienne, et elle s'apprête à lui dire :

Je t'attendais .. prends-moi.

Il se présente, cet inconnu, qu'elle entrevoit dans ses confiantes rêveries, sous les traits d'un beau jeune homme, peintre verrier, et qui tra-

vaille en ce moment à réparer les vitraux de la cathédrale. Ces vitraux s'illuminent soudainement pour elle, et c'est lui qu'elle aperçoit dans l'apparence de réalité que donne à la figure de saint Georges un rayon de soleil couchant. C'est là le sujet du second tableau, qui se passe dans le Clos-Marie, dans un décor frais de lavandières, où Félicien et Angélique échangent leurs premiers serments. Quelle n'est pas la surprise d'Angélique, au tableau suivant, en reconnaissant dans l'inconnu, auquel elle a donné tout son cœur, le fils de monseigneur. C'est le jour de la Fête-Dieu. La procession sort de l'église et passe sous les fenêtres du brodeur, et du milieu du cortège, où Félicien s'est mêlé à la foule pieuse, il jette à la jeune fille enivrée un regard où il lui dit tout son amour et toute son espérance. Mais l'évêque est impitoyable. Dans la salle du chapitre où il est venu se recueillir, Jean d'Hautecœur, troublé par la confidence que Félicien lui a faite de son amour, élève son âme suppliante vers Dieu :

Homme, j'ai trop souffert de la même folie,
Epoux, j'ai trop aimé d'un implacable amour,
Pour qu'à la chaîne encor si frêle qui le lie
J'hésite à l'arracher sans pitié, sans retour.

Et le prêtre veut que son fils soit prêtre. Les supplications de Félicien, les aveux ingénus d'Angélique ne le touchent pas. Il reste inébranlable. Jamais ! dit-il.

Dans la chambre d'Angélique, au cinquième tableau, la jeune fille se défend amoureusement dans les bras de Félicien. Elle veut fuir avec lui et se sent retenue par le devoir. Sur toute cette scène plane un idéal mystique qui la protège. Elle mourra de son amour. Désespéré, Félicien vient supplier son père, dans le froid oratoire de l'évêché, d'apporter à la mourante la consolation suprême de la religion. Le prêtre s'attendrit devant la douleur de son fils et, se rappelant la noble devise de Hautecœur : « Si Dieu veut, je veux! » il suit Félicien dans la chambre d'Angélique, où nous assistons à la scène capitale et vraiment magistrale de cette œuvre dramatique. On est ému, saisi, et le spectacle de cette enfant, revenant à la vie sous le baiser vivifiant du prêtre, est grandiose et simple tout à la fois. Le musicien s'est trouvé en pleine communion d'idées avec le romancier et le librettiste pour traduire magistralement cette page dans sa langue imagée. Le public a emporté de ce tableau une impression saisissante.

C'est un fait avéré qu'aujourd'hui nos musiciens sont tourmentés par l'enfantement d'un art nouveau. Il leur faut du nouveau, n'en fût-il pas au monde. Mais est-ce dans la forme plus ou moins renouvelée d'un livret qu'ils trouveront ce qu'ils cherchent? Est-ce parce qu'ils ne feront plus d'air pour la chanteuse ou de cavatine pour le ténor qu'ils auront innové quelque chose? Les formules de Wagner les hantent. Ils font des efforts inouïs pour se les assimiler. Nous sommes bien

loin du temps où, à propos d'un des premiers opéras de Reyer, on avait imaginé cette figure, que le futur auteur de *Sigurd* avait mis la statue dans l'orchestre et le piédestal sur la scène, ce qui équivalait à dire que l'instrumentation occupait dans l'œuvre une place prépondérante. N'en déplaise à certains théoriciens, je trouve qu'il faut faire chanter les chanteurs et laisser à l'orchestre le rôle d'accompagnateur. Que l'on trouve pour les accompagnements des idées ingénieuses, des combinaisons piquantes, des sonorités nouvelles, rien de mieux. Mais vouloir qu'un drame se passe dans l'orchestre, alors que les personnages sont en scène, c'est vouloir déplacer les axes d'un équilibre indispensable aux choses artistiques comme à toutes choses humaines.

M. Bruneau est de ces jeunes compositeurs que hante justement le souci d'un art nouveau. Il vient d'être mis en situation de nous donner une idée de ce qu'il désire. Il faut lui savoir gré, avant tout, non d'avoir brisé les vieux moules, il n'a rien brisé du tout, mais d'avoir voulu être lui-même. Il dit franchement ce qu'il sent et comme il le sent. Il le dit à sa manière et dans son style, et cela vaut mieux, certes, que de démarquer une page de Rossini ou quelques mesures de Meyerbeer. S'il n'a pas réussi, il ne s'est pas trompé. Il a fait œuvre d'artiste sincère et convaincu, marchant avec ses béquilles à lui. Il est bien capable, un jour ou l'autre, de jeter ces béquilles à la tête de l'orchestre et de relever l'échine, comme Sixte-Quint. Pour le moment, il

n'a pas voulu autre chose que paraphraser, dans sa langue, une histoire simple et touchante qui lui a pris le cœur. Procédant par *leitmotive*, il a stéréotypé le caractère de ces trois personnages principaux dans trois phrases types, d'une bonne facture musicale, qui accompagnent les évolutions diverses du ténor, du baryton et de la chanteuse à travers les phases de ce drame très mouvementé et très vivant. Son œuvre n'est pas de celles qui plaisent à moitié. On l'aimera tout à fait ou on ne l'aimera pas du tout. Sa manière d'être, en tout cas, est louable. Il n'a pactisé avec aucune école. Il a été un chercheur. S'il n'a pas toujours trouvé ce qu'il cherchait, il le trouvera sans doute une autre fois. Il mérite un encouragement sérieux pour être demeuré lui-même. On lui avait dit de prendre garde ; on lui avait crié : « Casse-cou ! » Il n'a rien écouté. Au risque de se le rompre, il est allé de l'avant. C'est une marque de personnalité. Il a donné l'exemple d'un pionnier généreux. Il a assurément quelque chose dans le cœur. Nous lui accordons volontiers crédit pour l'en faire sortir. C'est affaire à lui et non à nous. Nous ne pouvons, nous, que suivre consciencieusement l'évolution à laquelle il se mêle, quitte à y prendre goût, si la chose nous plaît, et à attendre de nouvelles manifestations de ses héroïques efforts.

J'ai pleinement rendu justice à la mise en scène de M. Carvalho. J'arrive au grand succès de l'interprétation. Mlle Simonnet en a recueilli sa bonne part. Elle est simple, héroïque et touchante dans la composition du rôle d'Angélique. Le public a

applaudi sa belle voix, son beau style, son réel talent. Engel a de la chaleur dans le personnage de Félicien [1]. C'est un artiste dans la grande expression du mot. M. Bouvet fait montre d'autorité sous la soutane de Jean d'Hautecœur. Il est voué aux évêques, et il les rend avec une solennité de bon aloi. Mme Deschamps [2] dans un rôle effacé, celui d'Hubertine, a fait applaudir sa belle voix de contralto.

L'exécution surtout est remarquable, et il faut féliciter M. Danbé du concours qu'il a apporté à la mise au point de cette œuvre d'art et surtout du résultat qu'il a pleinement obtenu. Dans le succès que le public a fait au drame lyrique de M. Bruneau, il a été largement et justement associé. Son goût et son autorité ne sont plus à louer. Il a trouvé dans l'interprétation de l'introduction symphonique du cinquième tableau un effet de nuances *pianissimo* qui a tenu toute la salle sous le charme. Ce morceau est du reste un des plus remarquables de la partition de M. Bruneau. Il prélude admirablement à la scène qui suit, celle de la méditation de Jean d'Hautecœur. En résumé, cette tentative très curieuse fait hautement honneur à notre seconde scène lyrique.

1. Ce rôle de Félicien avait d'abord été distribué à M. Delaquerrière qui le répéta, mais dut y renoncer à la suite de difficultés avec l'administration qui le forcèrent à résilier son engagement.

2. Citons un très joli mot de Mme Deschamps, que le musicien remerciait d'avoir bien voulu accepter dans sa pièce un rôle de second plan et qui lui répondit : « Ne me remerciez pas, c'est au contraire moi qui suis très heureuse et très fière d'aider au début d'un jeune compositeur. »

L'exécution de la partition de M. Bruneau, écrite sur les marges du roman de M. Zola, prit les proportions d'un évènement. On voulut y voir l'œuvre d'un art nouveau. Un grand journal parisien, l'*Echo de Paris*, ouvrit une souscription pour offrir un banquet aux auteurs. Ce banquet eut lieu et fut un sujet de réjouissances artistiques. Le compositeur prit sa part des ovations adressées au romancier, et le public, emboîtant le pas derrière les enthousiasmes organisés, alla entendre le *Rêve* [1] à l'Opéra-Comique. Il y vint si bien qu'un moment il fut question d'en prolonger les représentations au delà de la date fixée pour la fermeture annuelle. Si ce projet fut abandonné, c'est qu'on voulait ménager l'ouvrage pour en faire l'objet, au mois de septembre sui-

1. Le *Rêve* comportait à l'origine huit tableaux. Il fut ainsi répété généralement le 16 juin. Mais après la répétition générale, tout le monde avait été d'avis qu'il y avait lieu de modifier le dernier acte, qui, venant après le bel effet produit par la grande scène de l'extrême-onction, ne produisait pas l'effet qu'on attendait. La mort d'Angélique encadrée dans la façade de la cathédrale semblait à tous un hors-d œuvre inutile. En conséquence, un raccord eut lieu dans l'intervalle de la répétition à la première, où fut supprimée la mort d'Angélique. M. Carvalho avait eu l'idée, d'abord, de transporter cette scène dans la sacristie. On avait essayé la chose. Ça n'allait pas comme on voulait. Finalement, on avait pris un parti radical et supprimé le huitième tableau. Le drame du *Rêve* finissait donc sur la scène de l'extrême-onction, raccordée avec quelques vers du premier dénouement. Angélique épouse Félicien ; elle est heureuse. Elle mourra peut-être de bonheur le lendemain, mais, au moins, le spectateur n'assistait-il pas à son agonie. La pièce fut donc réduite à sept tableaux : 1er, la Boutique des brodeurs ; 2e, le Clos Marie ; 3e, la Procession ; 4e, la Salle du chapitre ; 5e, la chambre d'Angélique ; 6e, l'Oratoire ; 7e, le Miracle.

vant, d'une reprise solennelle. Le théâtre ferma en effet ses portes le 30 juin sur la septième représentation du *Rêve*. S'il les entr'ouvrit le 14 juillet, ce fut pour donner la représentation gratuite imposée par son cahier des charges et qui fut composée cette année des *Dragons de Villars* et de la *Marseillaise*, chantée cette année par M. Fugère.

Le 1er septembre, l'Opéra-Comique inaugurait la saison nouvelle avec le *Rêve* de M. Bruneau et tous les interprètes de la création, puis quelques jours après, nous rendait la *Carmen* de Bizet, sous les traits d'une débutante. Mme Tarquini d'Or s'est fait, en province et à l'étranger même, une assez grande réputation dans l'interprétation de ce rôle, pour qu'il nous fût assuré qu'un jour ou l'autre nous l'y entendrions à Paris. M. Carvalho lui a offert la partie, et elle l'a bravement acceptée. Elle a beaucoup d'assurance, en apparence du moins, ce qui ne gâte rien. Au physique, elle réalise avec un peu trop d'uniformité, peut-être, les quatre types que nous donnent de cette héroïne de Mérimée, les quatre actes de l'ouvrage. Sa comédie ne manque pas d'une certaine habileté. Elle a de la physionomie et elle exprime adroitement les divers sentiments du personnage. La voix est bonne, quoique un peu chevrotante. Mme Tarquini d'Or, à qui la *habanera* d'entrée avait valu des applaudissements mérités, avait repris possession d'elle-même dès le duo final du premier acte. Elle a, en somme, très convenablement joué et chanté

tout ce rôle long et difficile de Carmen [1]. Le ténor Lubert, que les tracasseries de M. Paravey avaient éloigné de l'Opéra-Comique, faisait, du même coup, sa rentrée dans le rôle de don José. La voix est toujours belle, ferme, vibrante, sonore. Le comédien est en très grands progrès. Il a bien l'énergie farouche du personnage. Il a été très applaudi, et a partagé avec sa camarade le succès de cette reprise. L'interprétation des autres rôles était la même que par le passé. Cependant, dans le petit rôle de Zuniga, débutait, à l'Opéra-Comique, un jeune artiste du nom de Fiérens, qui n'est autre que le mari de la Varehda du *Mage*, à l'Opéra. Quelques jours après, un ténor, qui ne devait faire que paraître et disparaître, M. Queyla, se faisait entendre dans les *Dragons de Villars* et dans *Mignon*.

Mais l'évènement impatiemment attendu était la reprise de *Manon*. M. Paravey avait été pressé de la faire. Mais il ne croyait pas à cet ouvrage de Massenet et il le laissa de côté. Son successeur fut plus clairvoyant. M. Carvalho remonta avec beaucoup de soin et de goût artistique, *Manon* [2], opéra-comique en trois actes et six tableaux,

1. Mlle Nardi, rengagée pour quelques mois, chantait tour à tour ce même rôle de Carmen et celui de Rose Friquet dans les *Dragons de Villars*. Mlle Leclerc, une jeune chanteuse douée d'une très jolie voix, se faisait entendre dans les rôles de Betly du *Chalet* et de Jeannette des *Noces de Jeannette*. Dans *Mireille*, M. Belhomme prenait possession du rôle de Ramon et Mlle Falize celui d'Andreloun.

2. DISTRIBUTION. — Des Grieux, M. *Delmas*. — Lescaut, M. *Taskin*. — Le comte Des Grieux, M. *Fugere*. — Guillot, M. *Grivot*. — De Brétigny, M. *Marc-Nohel*. — L'hôtelier, M. *Bernaërt*. — Un garde, M. *Boudouresque*. — Un garde,

poème de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille, musique de M. J. Massenet, qui, le 12 octobre, reprenait sa place au répertoire de l'Opéra-Comique. Est-il nécessaire de rappeler qu'en écrivant la partition de *Manon*, M. Massenet se rendit l'auteur d'une innovation des plus heureuses : rompant avec les vieilles formes, il ne voulut pas que la musique s'interrompît jamais pour faire place au dialogue parlé, de telle sorte que les vers libres, dits par les acteurs, sont tantôt soulignés par un mélodrame, tantôt accompagnés par des accords; parfois aussi le récitatif vient terminer une phrase commencée sans musique... L'effet était neuf et original; ajoutons que, s'il n'avait pas pour lui la tradition, le système de M. Massenet s'appuyait sur une irréfutable logique.

Nous avons raconté autrefois le sujet de *Manon* [1], et analysé l'ouvrage tant au point de vue musical qu'au point de vue purement dramatique. Nous n'y reviendrons pas. Disons seulement que cette œuvre, dont le succès parisien a été consacré par toute l'Europe, passe, avec quelques raisons de vraisemblance, pour l'œuvre maîtresse, et, en tout cas, la plus originale du compositeur. Arrivons à l'interprétation nouvelle.

Mlle Heilbron avait fait une bien remarquable

M. *Fiérens*. — Le portier, M. *Julyen*. — Un sergent, M. *Troy*. — Un archer, M. *Davoust*. — Un joueur, M. *Lonati*. — Un joueur, M. *Thierry*. — Manon, Mlle *Sanderson*. — Poussette, Mlle *Leclerc*. — Javotte, Mlle *Falize*. — Rosette, Mlle *Elven*. — La servante, Mlle *Lambrecht*.

1. Voir le dixième volume des *Annales du théâtre et de la musique*.

création de cette Manon que domine l'amour de la vie brillante, et qui, au moment de mourir, croit voir dans les étoiles du soir des parures de diamants. On peut dire que la pauvre artiste était l'idéale Manon... Mlle Sibyl Sanderson, qui fut l'éblouissante Esclarmonde, n'a pas seulement mis son éclatante beauté, sa voix si souple, si sûre et si sympathique, au service de Manon, elle dit le rôle et le joue avec l'intelligence et la passion d'une véritable comédienne. Elle a, cette fois, sans conteste, conquis le public parisien. Au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, et ici même, aux répétitions, le jeune ténor Delmas s'était montré un Des Grieux plein de promesses. Sa voix est d'un joli timbre et d'une suffisante étendue : elle a paru étranglée par la peur, au point que, ne se possédant plus, le chanteur a paru tout d'abord visiblement indisposé. Il devait toutefois se relever aux représentations suivantes. M. Taskin est toujours l'excellent comédien plein d'exubérance et d'animation que vous avez apprécié dans Lescaut. Il a suffi à M. Fugère du bout de rôle du père de Des Grieux pour se tailler, comme toujours, un véritable succès. M. Grivot reprenait, comme M. Taskin, le rôle qu'il avait créé il y a sept ans : il joue très spirituellement celui du stupide Guillot de Morfontaine, escorté de ses trois grisettes, fort gentiment représentées par Mlles Leclerc, Elven et Falize. Cet ouvrage qui avait déjà obtenu, à la salle Favart, quatre-vingt-six représentations, ne devait pas tarder à dépasser victorieusement la centième.

Le succès de cette reprise fut considérable, et jusqu'au départ de Mlle Sanderson pour la Russie, *Manon* fut représentée constamment avec de superbes recettes.

Quelques ouvrages de répertoire firent leur réapparition sur l'affiche de l'Opéra-Comique. Ce fut d'abord le 25 octobre, le tour de *Richard Cœur-de-Lion*, avec un nouveau ténor absolument insuffisant, M. Gogny, dans ce rôle de Richard; puis le 22 novembre, celui de l'*Haydée* [1] d'Auber, avec une distribution entièrement renouvelée. Mme. Landouzy chante très agréablement le rôle d'Haydée, mais elle n'est pas assez la femme du rôle. Elle a eu surtout un succès de virtuosité. Chez M. Lubert, qui abordait pour la première fois le rôle de Lorédan, le chanteur est bien supérieur au comédien. Quant à M. Taskin, il fait un superbe Malipieri. Mlle Bonnefoy possède une jolie voix de mezzo-soprano, que le rôle de la gentille Rafaëla a fait valoir. Il n'y avait que des compliments à adresser à MM. Clément et Grivot, et surtout à M. Danbé et à son remarquable orchestre, qui ont enlevé magistralement la charmante partition d'Auber. *Haydée*, qui n'avait jamais été donnée place du Châtelet, a été accueillie avec une réelle satisfaction. Le 29 novembre, reprise de *Lalla-Roukh* [2], qui n'avait pas été don-

1. DISTRIBUTION. — Lorédan, M. *Lubert*. — Malipieri, M. *Taskin*. — Andréa, M. *Clément*. — Dominico, M. *Grivot*. Haydée, Mme *Landouzy*. — Rafaela, Mlle *Bonnefoy*.

Le rôle de Malipieri sera quelques jours après repris par un jeune artiste, M. Challet, qui passa presque inaperçu dans ce premier début.

2. DISTRIBUTION. — Noureddin, M. *Mouliérat*. — Baskir,

née à l'Opéra-Comique depuis près de six ans. L'œuvre charmante de Félicien David reprenait sa place au répertoire, et le public des matinées avait été convié à venir l'écouter et l'applaudir. Mlle Villefroy, qui débutait par le rôle de Lalla-Roukh, est une grande et belle personne qui possède un très jolie voix. Elle manque encore d'expérience scénique, mais il y a en elle l'étoffe d'une artiste d'avenir. Mlle Chevalier chante et joue de façon tout à fait supérieure le rôle spirituel de Myrza. Le ténor Mouliérat débuta jadis, et avec beaucoup de succès, dans celui de Noureddin. Il y a retrouvé le succès de ses débuts. Il y a été excellent, et comme chanteur, et comme comédien. Quant à M. Belhomme, il est très bouffon et très bon chanteur sous les traits du seigneur Baskir. Après *Lalla-Roukh*, on donnait *Mireille*, et Mlle Chevalier, dans un rôle tout différent, et comme personnage, et comme voix, celui de la sorcière Taven, se taillait un très beau succès. C'est là un tour de force artistique, dont l'excellente cantatrice est, du reste, coutumière.

L'histoire de l'Opéra-Comique était désormais close pour cette année 1891, où nous signalerons encore quelques représentations de *Philémon et Baucis* avec le jeune ténor Clément dans le rôle de Philémon, la rentrée de Mlle Cécile Merguillier dans le rôle de Philine de *Mignon* [1] et la prise

M. *Belhomme*. — Lalla-Roukh, Mlle *Villefroy*. — Myrza, Mlle *Chevalier*.

1. Le 31 décembre, le rôle de Willhem Meister dans *Mignon* était chanté pour la première fois par le jeune ténor Clément.

de possession par Mme Landouzy, du rôle de *Lakmé* dans l'œuvre de Delibes, que cette charmante jeune femme chanta avec beaucoup de succès. L'abonnement avait pris, avec le retour de M. Carvalho, une importance que n'avait pas su lui conserver M. Paravey. Deux soirées par semaine, le jeudi et le samedi, étaient désormais réservées aux abonnés de l'aristocratie parisienne, qui arrivant régulièrement au milieu d'une pièce et se retirant avant la fin, témoignaient de l'intérêt qu'ils portaient à l'Opéra-Comique où ils ne cherchaient qu'un prétexte de se rencontrer et d'étaler de somptueuses toilettes et des parures étincelantes. C'était la mode qui voulait cela et l'abonnement de l'Opéra-Comique était redevenu à la mode.

L'histoire de ce théâtre en 1891 se résumait dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pend. l'année.	
			Matin.	Soir.
Carmen, op.-c..................	4	1 janvier	4	45
Le Pré-aux-Clercs, op.-c.........	3	2 janvier	2	9
Richard-Cœur-de-Lion, op.-c....	3	id.	7	15
Le Chalet. op.-c...............	1	id.	6	22
Le Barbier de Séville, op.-c......	4	id.	2	7
Les Noces de Jeannette, op.-c......	1	3 janvier	6	27
Mignon, op.-c..................	3a.4t.	id.	6	40
La Dame blanche, op.-c.........	3	4 janvier	5	2
Les Amoureux de Catherine, op.-c.	1	id.	1	7
La Basoche, op.-c...............	3	id.		11
Benvenuto, drame lyrique	4a.6t.	5 janvier		4
L'Amour vengé, op.-c...........	2	6 janvier		9
La Cigale madrilène, op.-c.......	2	7 janvier	1	11
Mireille, op.-c..................	3a.5t.	id.	8	37
La Fille du régiment, op.-c......	2	10 janvier	10	6
Dimitri, drame lyrique..........	5a.6t.	17 janvier		1
Le Roi d'Ys, drame lyrique......	3a.6t.	24 janvier		5
Fra Diavolo, op.-c..............	3	25 janvier	3	[illegible]
Le Domino noir, op.-c...........	3	1 février	1	3
La Nuit de Saint-Jean, op-c.....	1	15 février	2	6
Zampa, op.-c..................	3	21 février	3	13
Le Maître de chapelle, op.-c......	1	15 mars		8
Les Dragons de Villars, op.-c.....	3	22 mars	3	4
L'Amour médecin, op.-c.........	3	29 mars	4	8
Le Rendez-vous bourgeois, op.-c....	1	31 mars	3	1
* *Les Folies amoureuses*, op.-c....	3	15 avril	2	11
Philémon et Baucis, op.-c.......	2	25 avril	1	13
Lakmé, op.-c....................	3	6 mai	4	36
Colombine, op.-c................	1	14 juin		3
* *Le Rêve*, drame lyrique........	4a.7t.	18 juin		20
Manon, drame lyrique...........	3a.6t.	12 octobre	2	32
Haydée, op.-c..................	3	22 novemb.	2	8
Lalla-Roukh, op.-c..............	2	29 novemb.	2	7

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)

Le 10 janvier, on reprenait les *Faux Bonshommes*. Deux ans auparavant, la célèbre pièce de Théodore Barrière et Ernest Capendu [1], avait été lue au Comité de la Comédie-Française par un des artistes du théâtre qui s'intéressait person-

1. DISTRIBUTION. — Péponet, M. *Daubray* (du Palais-Royal). — Edgard Thévenot, M. *Dumény*. — Dufouré. M. *Cornaglia*. — Bassecourt, M. *Montbars*. — Vertillac, M. *Matrat*. — Raoul Dufouré, M. *Duard*. — Anatole de Massane, M. *Numa*. — Octave Delcroix, M. *Maury*. — Lecarbonnel, M. *Dupont*. — Germain, M. *Schutz*. — Auguste, M. *Paumier*. — Mme Dufouré, Mme *Crosnier*. — Suzanne, Mlle *J. Kesly*. — Eugénie, Mlle *Déa Dieudonné*. — Emmeline, Mlle *L. Duluc*. — Mélanie. Mlle *Noemie*.

Un curieux détail à rappeler. C'est Daubray, le Péponet de cette reprise des *Faux Bonshommes*, qui créa au Vaudeville, en 1856, dans la pièce de Barrière, le petit rôle de Lecarbonnel. Quel chemin parcouru par l'artiste !

Rappelé au Palais-Royal, dans les premiers jours du mois de février, par les répétitions des *Joies de la paternité*, M. Daubray était remplacé par M. Barral.

nellement à l'ouvrage. Mais elle ne fut point du goût de ces messieurs. Théodore Barrière, mort, fut blackboulé comme un simple vivant. Nous ne voulons pas croire, comme on le dit alors, que les caractères des *Faux Bonshommes* effarouchèrent les sociétaires, et que la pièce fit l'effet d'un miroir où quelques gens de la maison peut-être auraient pu se reconnaître. Si la chose est vraie pour la Comédie-Française, elle l'est également pour tous les théâtres. Il y a partout des faux bonshommes : le monde en est peuplé. On ne jouerait la pièce nulle part, si l'on craignait de froisser certaines susceptibilités ou de se heurter à des ressemblances regrettables...

Certes, par plusieurs côtés, l'œuvre a vieilli. L'intrigue est d'une insignifiance presque absolue. Mais ce n'est point à l'amour d'Octave pour Emmeline que le spectateur s'intéresse, pas plus, du reste, qu'aux scènes de dépit amoureux entre Edgard et Eugénie. Ce qui est resté debout, ce sont les caractères que les auteurs ont tracés d'une plume sanglante, d'un crayon bien divertissant. Le bourgeois Péponet, le compère Bassecourt, le grotesque Dufouré, demeurent des types inoubliables. Ils sont taillés tout d'une pièce dans le cœur même de l'humanité. Si quelques parties sont aujourd'hui démodées, il en est d'autres qui sont écrites de main de maître et d'une haute portée comique. Tout le début de la pièce, par exemple, est savamment exposé et combiné. Les silhouettes se dessinent dans un relief saisissant. La scène capitale est celle du

contrat au troisième acte. C'est de la bonne, de la grande comédie. Un chef-d'œuvre encore, au quatrième, la scène où Dufouré arrange sa vie tranquille à la campagne pour le jour où il aura eu le malheur de perdre sa femme.

L'interprétation était pour beaucoup dans l'attrait de cette reprise à l'Odéon, et la prise de possession par Daubray du rôle de Péponet était presque un évènement. Daubray, très ému au début (on l'eût été à moins) n'avait pas trompé la confiance du public, qui l'adorait. Il joua avec sa nature et sa manière habituelles, mais avec une infinie gaieté, le rôle de Péponet qui, pris ainsi « à la bonne », était amusant au possible. Ajoutons que le joyeux créateur de *Divorçons* avait su habiller son personnage en bourgeois de cinquante ans, à la mode de 1854. Outre l'uniforme de garde national (au Vaudeville, on avait eu la fâcheuse idée de le changer en pompier) qui servait de modèle à la jolie pochade brossée par Jambon, le Péponet actuel portait une longue redingote à revers de velours et un habit bleu-barbeau à boutons d'or qui étaient bien « du temps ». Autres « faux bonshommes » : Bassecourt, l'homme qui trouve le moyen de dire à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal des gens et dont les *seulement* sont légendaires, était fort bien joué par M. Montbars. M. Cornaglia donnait à Dufouré, le mari « inconsolable », un cachet classique qui convenait admirablement à ce type si vrai, si humain. M. Matrat avait bien la raideur automatique de Vertillac. M. Dumény

atténuait (c'était ce qu'il avait de mieux à faire) le rôle du prétendu moraliste devenu aujourd'hui bien insupportable et bien agaçant. M. Duard débitait drôlement le bout de rôle de Raoul Dufouré. Mlle Déa Dieudonné (la fille du brillant comédien que nous avions si souvent applaudi dans le rôle du peintre Edgard) était adorablement gentille dans Eugénie, un type d'ingénue gaie, vraiment un peu connu.

La dernière reprise des *Faux Bonshommes* avec Jolly n'avait que médiocrement réussi au Vaudeville. Dix ans auparavant, peu après la mort de Théodore Barrière, avec Delannoy, Parade, Boisselot, Mme Alexis et Mlle Réjane, alors à ses débuts, on fit, paraît-il, un mois de cent cinquante mille francs. M. Porel les joua, cette fois, cinquante-cinq fois.

Notons, à la date du 15 janvier la reprise des matinées classiques avec conférences interrompues par les fêtes du Jour de l'An et par les répétitions des *Faux Bonshommes :* le spectacle se composait de la *Demoiselle à marier* et du *Barbier de Séville ;* la conférence était faite par notre confrère du *Moniteur,* M. René Doumic, professeur de rhétorique au collège Stanislas. — Le soir, on fêtait le 269e anniversaire de Molière, avec le *Misanthrope,* les *Médecins de Molière,* à-propos en vers de M. Chantavoine, et le *Malade imaginaire :* cinquante et un personnages, vingt-huit hommes et vingt-trois dames, dont la petite Georges, figuraient dans la *Cérémonie.*

26 JANVIER. — Un délicieux petit acte, en vers

charmants, l'*Avocat pour et contre*, de M. Alphonse Pagès, était enlevé avec bien de la verve et de l'entrain par Mlle Marty, MM. Duard, Numa, Gauthier, Krauss et Paumier.

29 JANVIER. — Le public de la matinée faisait bon accueil à une piécette, en vers, de Mlle Olivier des Armoises, mettant en scène La Fontaine.

5 FÉVRIER. — On jouait *Turcaret* que, dans une merveilleuse conférence — merveilleuse, je vous dis ! — M. Brunetière appelait la première grande comédie naturaliste... Et la fameuse pièce de Lesage valait une ovation des plus flatteuses à un jeune acteur, M. Gauthier, plein d'esprit et de gaieté dans le rôle du petit marquis entre deux vins.

3 MARS. — Première représentation de *Passionnément*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Albert Delpit [1]. Mistress Maud Vivian, une Anglaise vraiment très pratique, est en même temps la maîtresse de M. Rixens, un vieux beau qui la paie très cher, et du jeune Edmond Sorbier, qui l'aime très fort. Cela va bien jusqu'au moment où, sa jalousie étant subitement mise en éveil, Edmond a l'idée de faire, au delà du détroit, sa petite enquête sur la dame en qui il découvre, au passé comme au présent, une rusée

1. DISTRIBUTION. — Edmond Sorbier, M. *Duměny*. — Lafaurie, M. *Albert Lambert*. — Rixens, M. *Calmettes*. — Fernand de Quinzac, M. *Paul Reney*. — Morizot, M. *Matrat*. — Renaudet, M. *Dupont*. — Un valet, M. *Auguste*. — Geneviève Coraize, Mlle *Dea Dieudonné*. — Audiberte de Ganges, Mlle *J. Kesly*. — Mrs Maud Vivian, Mlle *Melcy* (début). — Jenny, Mlle *J. Dulac*. — Hortense, Mlle *Guernier*.

coquine... Il s'ensuit que, des deux amants qu'elle possédait, Maud reste seule... avec son déshonneur. — « Je me vengerai! dit-elle. Et, pour commencer, elle « donne sa main » à un brave homme assez naïf pour l'épouser sans lui demander ses papiers. Devenue « madame Lafaurie », l'ancienne et vindicative maîtresse tombe sur Edmond faisant la cour à une exquise jeune fille, nièce de son mari. Et la voilà bien résolue à empêcher ce mariage, semant aux pieds de la douce Geneviève les vieilles lettres d'amour que lui adressait son fiancé... Geneviève qui a du tact, ne les ramasse point. C'est la méchante femme qui « se fait ramasser » d'importance par le jeune homme, et flanquer à la porte par son mari, apprenant, un peu tard, qu'il a épousé une femme indigne de lui. Rien ne troublera plus désormais le bonheur du ménage Edmond Sorbier.

Voilà, tout sec, le scénario de la comédie. Le roman ne fut pas un des moins heureux de la série des œuvres de M. Delpit qui a, comme on sait, de nombreux lecteurs des deux sexes. « Mais comme il arrive le plus souvent — écrivait notre confrère Hector Pessard — quand on veut transporter à la scène un récit de quatre cents pages, on égare en route les explications, les développements, les analyses psychologiques, sans lesquels les personnages n'apparaissent plus que comme des fantoches, dépourvus de vie et de charme. Ce n'est pas tout à fait le cas pour *Passément*, qui compte plusieurs scènes très bien

construites, et dont l'action intermittente marche assez bien vers un dénouement fait pour réjouir les âmes honnêtes. Mais la passion qui animait le livre a complètement disparu dans le drame. Les amants de la comédie de M. Delpit sont, au demeurant, les gens les plus paisibles du monde. Ils s'adorent avec tranquillité, se trompent sans remords et sont trompés sans ressentir de cette mésaventure une rancune sérieuse, si bien qu'on éprouve une certaine déception en constatant l'étonnant écart qui existe entre les promesses du titre et les réalités de l'œuvre. »

Bonne interprétation dans son ensemble. « Le succès de la soirée — disait M. Léon Bernard-Derosne — a été pour Mlle Déa Dieudonné qui a joué le rôle de Geneviève avec autant de grâce et d'émotion naturelle que de talent. Je crois la jeune artiste appelée à un bel avenir. C'est certainement une de nos meilleures ingénues. Mlle Melcy tenait le rôle difficile de mistress Vivian. Mlle Melcy est une très belle personne, d'une tenue, d'une distinction parfaites, et j'ai rendu justice à ses qualités en plus d'une occasion. Mais je ne dois pas lui dissimuler que, cette fois, elle m'a paru avoir imparfaitement compris son personnage. L'attitude est bonne, c'est la diction à la fois trop apprêtée et pas assez nette, qui laisse à désirer. De plus, Mlle Melcy qui doit imiter l'accent anglais, se laisse quelquefois aller à imiter l'accent russe. Cela a semblé singulier, et c'est pour le moins inutile. M. Dumény est, comme toujours, un amoureux du meilleur ton, et il a dit avec beaucoup

de sincérité et même de force certaines parties de son rôle. Il a fait justement applaudir un très joli couplet sur les mœurs orientales, que l'auteur compare aux autres d'une façon vraiment ingénieuse et plaisante. M. Albert Lambert est plein de dignité et d'émotion en Lafaurie et M. Calmettes a curieusement dessiné la silhouette de l'agent de change sceptique et loyal. M. Paul Reney est d'une élégance suprême dans le jeune homme élégant, et je ne vois qu'à louer M. Matrat et Mlle Kesly. » *Passionnément* a été retiré de l'affiche au bout de huit représentations.

12 MARS. — Reprise de *Conte d'avril*, comédie en quatre actes, en vers, d'après Shakespeare, par M. Auguste Dorchain, musique nouvelle de M. Ch. Widor[1]. Nous avons dit dans un de nos précédents volumes tout le bien qu'il faut penser de la délicieuse fantaisie de M. Dorchain. Elle obtint un très grand succès et fit pendant de longues soirées le régal des connaisseurs. « M. Auguste Dorchain, dit notre confrère Léon Bernard-Derosne, est un artiste singulièrement bien doué, chez lequel l'aisance et la distinction de la forme s'allient à la fermeté de la pensée. C'est un de ces poètes trop rares qui ne chantent jamais sans avoir quelque chose à dire. Son vers, cependant,

1. DISTRIBUTION. — Le Duc Orsino, M. *Marquet*. — L'hôtelier, M. *Matrat*. — Quinapalus, M. *Duard*. — Silvio, M. *Gauthier*. — Malviolo, M. *Numa*. — Andrès, M. *Duparc*. — Curio, M. *Duluard*. — Valentin, M. *Schütz*. — Un matelot, M. *Paumier*. — Un officier, M *Châtaignier*. — Un musicien, M. *Auguste*. — Viola, Mlle *Alice Lody*. — Olivia, Mlle *Dheurs*. — Jacinta, Mlle *Marty*. — Une caméristе, Mlle *Noémie*.

n'a ni tension ni sécheresse. Il est à la fois abondant et châtié, facile et plein. Il rappelle parfois celui de M. Sully-Prudhomme; mais, s'il a moins d'ampleur, il a, en revanche, une gentillesse saine et souriante qui lui est bien particulière. Il y a, dans *Conte d'avril*, des vers comiques de la plus avenante allure, d'un charme joyeux et vif. *Conte d'avril*, n'est ni une traduction ni même une adaptation de la comédie de Shakespeare intitulée le *Soir des Rois*. Comme Shakespeare avait tiré sa pièce d'une nouvelle de Bandello, le délicat poète de la *Jeunesse pensive* a tiré la sienne de celle de Shakespeare. Il l'a faite en toute liberté, et on a bien vu, cette fois encore, qu'il l'a fait victorieusement. La représentation a été charmante d'un bout à l'autre, et la nouvelle musique de M. Widor n'a pas été moins applaudie que les vers de M. Dorchain. — « Dans le principe, ajoutait M. Albert Wolff, la collaboration de M. Widor était de plus en plus modeste : une sérénade d'un sentiment exquis, quelques fragments de musique de scène, et c'était tout. Cette fois, il s'est fait, ou on lui a fait la part du lion : c'est une véritable partition qu'il a écrite, avec autant de préludes que de tableaux, et dont quelques-uns ont les proportions d'une ouverture. On y retrouve toutes les qualités de l'auteur de la *Korrigane*, la distinction, l'élégance, l'orchestration pittoresque, et je ne sais quelle morbidezza... De l'interprétation primitive, il ne reste plus que M. Matrat. M. Marquet, dans le duc Orsino, M. Duard, dans Quinapalus, M. Numa, dans Mal-

volio, Mlle Marty, dans Jacinta, n'ont fait oublier ni M. Pierre Berton, ni M. Duménv, ni M. Kéraval, ni même Mlle Rachel Boyer. Mlle Dheurs, qui remplace Mlle Antonia Laurent, est d'une beauté plantureuse dans sa royale robe de brocart vert... que la rime dit rose. Mais le succès de la soirée a été pour Mlle Alice Lody qui nous revient de Pétersbourg après six années de brillantes campagnes au théâtre Michel. Elle y était entrée ingénue, elle en est sortie jeune première dramatique, ayant marqué de sa griffe tous les grand rôles du répertoire de Dumas et de Sardou : l'*Affaire Clémenceau*, *Dora*, *Divorçons*, *Denise*, etc. Sa vraie place était au Vaudeville, où Deslandes, qui comptait beaucoup sur elle, l'avait engagée. Mais, lasse de ne pouvoir y obtenir un début, elle a mis le cap sur l'Odéon, tout chemin mène à Rome. Gracieuse, élégante, avec une voix d'un timbre exquis, une articulation merveilleuse, telle elle nous était apparue jadis dans Esmeralda, telle nous avons revu, ce soir, dans Viola, Mlle Alice Lody. Elle porte avec une désinvolture charmante le feutre à panache et le maillot cerise. Elle a pu de plus, à force de tact, sauver ce qu'il y a de scabreux dans la scène d'amour entre le prétendu page et la belle Olivia. Paris n'aime pas les transfuges. Mlle Lody pouvait craindre qu'il ne lui tînt rigueur de ces six années de désertion. La voilà rassurée, je suppose... »

28 MARS. — Première représentation d'*Alceste*, drame lyrique en cinq actes, en vers, d'après

Euripide, par M. Alfred Gassier, musique de M. Alexandre Georges [1]. — Nous aimons à croire qu'on sait le sujet d'*Alceste*, d'Euripide : le dévouement de la femme d'Admète, qui consent à mourir pour son époux et qu'Hercule ramène à la vie. *Alceste* est la plus touchante des tragédies antiques; il y a là des scènes que Racine lui-même regardait comme incomparables.

M. Alfred Gassier s'est éloigné autant qu'il a pu d'Euripide, et par la forme, il s'est rapproché, souvent avec bonheur, de son maître Leconte de Lisle. Lisez la brochure qui a paru chez nos amis et éditeurs Charpentier et Fasquelle. La représentation a valu un vif succès à Mme Segond-Weber dans le rôle d'Alceste, descendant vers l'Hadès, aux lieu et place de son cher mari : pensez-vous qu'il y ait aujourd'hui beaucoup de femmes qui en fissent autant?... M. Marquet est aussi très bien dans Admète, et dans le rôle d'Héraclès (pour Hercule) allant chercher Alceste aux sombres rives, M. Cabel s'est fait applaudir et même rappeler par une salle enthousiaste. Mlle Antonia Laurent est une belle Mort, que M. Gassier appelle naturellement Thanatos.

On avait un instant songé à nous donner, en

1. DISTRIBUTION. — Admète, M. *Marquet*. — Apollon, M. *Maury*. — Héraclès, M. *Cabel*. — Le Chœur, M. *Duparc*. — 1er serviteur, M. *Daltour*. — 2e serviteur, M. *Monvel*. — Le Chœur, M. *Krauss*. — Phérès, M. *Dupont*. — Officier du palais, M. *Lecointe*. — Le Chœur, M. *Chataignier*. — Alceste, Mme *Segond Weber*. — Thanatos, Mlle *Antonia Laurent*. — Chœur de jeunes filles, Mlle *L. Duluc*. — Eumélos, *Petite Georges*.

même temps que le drame de M. Gassier, la musique de Gluck, exécutée par l'orchestre Lamoureux : c'est d'ailleurs une douce manie du directeur de l'Odéon... Par Zeus, je n'avais pas compris comment la partition de Gluck, écrite sur les paroles du bailli du Rollet, aurait jamais pu s'adapter aux vers de M. Gassier. Il a fallu renoncer à cette idée baroque, et c'est M. Alexandre Georges, un brave compositeur, aussi distingué que zélé, qui a écrit la musique de scène nécessaire ou seulement utile au drame de l'Odéon. Nous ne doutons pas du talent de M. Alexandre Georges, mais bien malin celui qui aurait pu le reconnaître dans la cacophonique exécution que nous avons eue ce soir-là.

21 MARS. — On reprend *Germinie Lacerteux* devant une salle fort brillante et très sympathique. La pièce de M. Edmond de Goncourt, très remarquablement dialoguée d'ailleurs, n'est pas, à proprement parler, une pièce, mais un kaléïdoscope. Dix tableaux dont plusieurs produisent une impression profonde. Comme il y a trois ans, Mlle Réjane a joué le rôle de Germinie avec une sincérité, une simplicité, un dramatique qui l'ont classée au premier rang. On lui a fait des ovations méritées. Mme Crosnier est toujours curieuse sous les traits de Mlle de Varandeuil : elle aussi, elle a été rappelée deux fois avant l'avant-dernier tableau. M. Dumény donne bien à Jupillon l'allure de Don Juan de ruisseau qu'est ce casse-cœurs abject. Mme Raucourt rend très heureusement la canaillerie pateline de la mère Jupillon.

M. Schütz, enfin, a dessiné, d'un trait juste, la silhouette de Médéric Gautruche.

13 AVRIL. — Première représentation de l'*Abbé Vincent*, comédie en un acte, en prose, de M. Grenet-Dancourt [1]. Succès colossal devant le grand public, celui des abonnés aux représentations classiques, se traduisant par des rires à chaque mot de la pièce, par des applaudissements très nourris quand M. Cornaglia est venu proclamer le nom de l'auteur, l'auteur de *Rival pour rire* et de *Trois femmes pour un mari*, et par un double rappel des artistes après la chute du rideau.

Le sujet tient en quelques lignes. L'abbé Vincent a une jolie filleule, Thérèse, toute fraîche émoulue du couvent, dont « le petit cœur a parlé » en faveur du jeune comte de Rigny. Celui-ci, qui a des yeux et du caractère, préfère tout naturellement sa gentille amie d'enfance à la riche héritière qu'on veut lui faire épouser : Mlle de Ronac, laide, paraît-il, comme les sept péchés capitaux. Nos jeunes gens, bénis par l'excellent curé, s'accordent facilement. Il ne s'agit plus que de faire accepter la chose à la maman. La comtesse de Rigny se récrie d'abord; puis elle consent bien vite, lorsqu'elle apprend que la petite Thérèse est de noble souche : sa mère, Mme Beaumont de Brinville l'avait confiée,

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Vincent, M. *Cornaglia*. — Jacques de Rigny, M. *Gauthier*. — Scholastique, Mme *Crosnier*. — Comtesse de Rigny, Mme *Solesme*. — Thérèse, Mlle *Duluc*.

en mourant, au bon abbé, son ex-amoureux, qui, trop pauvre pour l'épouser, s'était fait prêtre par désespoir.

Quelle bonne histoire, n'est-ce pas?... J'ajoute qu'elle a passé comme une lettre à la poste, grâce à un dialogue spirituel et de bonne humeur. « Vous ne vous souvenez pas, l'abbé, des larmes que je versais quand vous me donniez ma léçon de grec ou de latin?... A propos, vous savez qu'on parle de supprimer tout çà de l'enseignement? — Qu'est-ce qu'on ne supprime pas aujourd'hui?... — Les impôts! »

L'aimable comédie de M. Grenet-Dancourt est fort bien jouée. M. Cornaglia est un abbé « nature » ; M. Gauthier donne beaucoup de gaieté au rôle du jeune comte, et Mlle Duluc a retrouvé dans celui de Thérèse son succès de *Fleurs d'avril*. Très bien enfin, Mme Crosnier, sous la cornette de la vieille servante Scholastique.

La « première » de l'*Abbé Vincent* était suivie d'une excellente représentation du *Cid*, pour la rentrée de Mme Segond-Weber : une adorable Chimène. M. Marquet s'est fait très chaleureusement applaudir dans Rodrigue ; M. Cabel est un fort beau don Diègue.

25 AVRIL. — Première représentation d'*Amoureuse*, pièce en trois actes de M. Georges de Porto-Riche [1]. — L'*Infidèle* était un poème

1. DISTRIBUTION. — Étienne Fériaud, M. *Duměny*. — Pascal Delannoy, M. *Calmettes*. — Germaine Fériaud, Mlle *Réjane*. — Catherine Villiers, Mlle *J. de Cléry*. — Madeleine, Mlle *Marty*. — Mme de Chazal, Mlle *Manvel*. — Mme Henriet, Mlle *Yves-Roland*.

d'amour et de sang, un drame romantique évoquant le souvenir de la *Nuit vénitienne* d'Alfred de Musset, sur le scénario duquel M. de Porto-Riche avait brodé d'éblouissantes, de merveilleuses variations, d'une audace folle, d'un truculent terrible, mais d'une infinie richesse. La *Chance de Françoise* était un acte moderne, très moderne, tout rempli de fines observations. Il mettait en scène un jeune mari égoïste, naguère homme à bonnes fortunes, et une petite femme aimante, douce et résignée, qui, par sa résignation et sa douceur, désarmait une des victimes conjugales du Lovelace et ramenait celui-ci à ses pieds. Il y a un peu de Vanina, de l'*Infidèle*, et du mari de la *Chance de Françoise* dans Germaine, la trop amoureuse femme, et dans Étienne, le mari trop aimé de la nouvelle comédie de M. Georges de Porto-Riche.

Etienne Fériaud a commencé par l'amour, il veut finir par la science ; marié depuis huit ans à la plus charmante des femmes, qui l'adore comme au premier jour, il cherche à secouer sa chaîne. Une occasion se présente : le congrès de Florence où, médecin célèbre, il ira défendre ses idées. Mais il a compté sans Germaine, qui le retient en l'enlaçant de ses deux bras. Il est vrai de dire qu'à peine a-t-il pris, de lui-même, la détermination de rester, qu'il regrette déjà de n'être point parti... Et le voilà cruel et méchant envers sa femme, dont le seul crime est de le lasser de sa tendresse exagérée. Quelle misère d'aimer ! dit-elle. Quel tourment d'être aimé,

s'écrie-t-il. Et la scène de reproches prend de telles proportions, celui-ci se plaignant d'être, depuis huit ans, la victime de celle-là, que dédaignée, froissée, blessée dans son amour, la malheureuse femme songe d'abord à se tuer, puis à mettre entre elle et son mari quelque chose d'irréparable. Vous avez deviné l'amant... Un homme est là : le peintre Pascal Delannoy, l'hôte habituel de la maison qui, dans le temps, avait chargé son ami de demander la main de Germaine. Étienne s'était loyalement acquitté de sa mission et c'est lui-même qu'on avait choisi. En dépit des maîtresses qui le trompent, ce « pas de chance » n'a jamais cessé d'aimer la femme de son ami et se trouve là juste à point pour la consoler ou la venger. — « Puisque vous êtes déterminée à faire une bêtise, insinue Pascal, autant que ce soit moi qu'un autre ! » Et Germaine se laisse faire. Mais elle n'a pas plus tôt commis la faute qu'elle la regrette déjà, car, moins excédé d'amour, Étienne se met à adorer celle qu'il méconnaissait naguère et le lui dit. — « Je ne suis plus digne d'être ta femme : je t'ai trompé ! » répond bravement Germaine. Que fait Étienne? Il chasse son ami, sans même l'honorer d'un coup d'épée, pardonne à Germaine et la garde, puisqu'il l'aime et ne peut plus s'en passer. Tel est, peu flatteur pour notre sexe, le dénouement immoral, et si osé qu'il a soulevé, dans la salle de l'Odéon, des « oh ! » et des « ah ! » mais logique, après tout, et parfaitement vraisemblable de l'histoire « vécue » que nous a

sincèrement contée, en profond psychologue et en mordant physiologiste, le jeune et brillant auteur d'*Amoureuse*.

Je vous ai dit, en quelques mots très secs, le simple scénario de la pièce. Que ne puis-je vous mettre sous les yeux le précieux manuscrit de M. Georges de Porto-Riche, pour faire jaillir, en ses cascades lumineuses, l'esprit qui déborde à chaque phrase de cet étincelant dialogue.

Ah! comme nous comprenons que Mlle Réjane ait tenu à créer le rôle de Germaine où, en Parisienne passionnée, vibre tout entière la merveilleuse artiste, rappelée par une salle en délire. M. Dumény, absolument vrai dans Etienne, et M. Calmettes, tout à fait remarquable dans Pascal, complètent admirablement le trio. Mlle J. de Cléry a su donner à Catherine Villiers, la maîtresse pot-au-feu, l'allure bourgeoise qui lui convient. A Mlle Marty était distribué le rôle d'une femme de chambre bien piquante; elle n'avait à dire que deux ou trois phrases : elle les soulignait si adroitement qu'elles ont produit leur effet énorme.

C'est dans un bien joli décor, toujours le même : le luxueux cabinet de travail, un peu fouillis et légèrement efféminé, du docteur Fériaud, que se déroulent les trois actes d'*Amoureuse*. M. Porel avait réclamé la pièce, primitivement destinée au premier Théâtre-Français; il a curieusement et délicieusement monté, comme elle méritait qu'on la présentât au public, la belle et spirituelle comédie de M. G. de Porto-Riche, si

puissante et si vivante, si cruelle et si poignante en sa nervosité toute moderne.

Le 14 mai, l'Odéon donnait la quinzième et dernière matinée classique de la saison composée du *Cid* et d'une conférence de M. Léopold-Lacour ; le 31 mai, le théâtre fermait ses portes avec *Amoureuse*.

Il les rouvrait le 1er septembre avec la traditionnelle petite pièce en vers du non moins traditionnel jeune auteur — cette fois, ils s'étaient même mis à deux pour rimer le *Docteur Mirimus* — et les débuts dans la tragédie des derniers lauréats du Conservatoire, dont n'a point voulu, pour cause de pléthore, le premier Théâtre-Français. La piécette nous a semblé un peu longuette en sa parfaite insignifiance, mais point trop indigne au moins, au point de vue de la forme, du maître Théodore de Banville, à la mémoire vénérée duquel l'ont humblement dédiée MM. Bertrand Millanvoye et Lucien Cressonnois[1]. De jolis « couplets » ont été spirituellement dits par le jeune Gauthier, et Mlle Suzanne Carlix — l'ingénue de l'*Hôtel Godelot*, rentrant à l'Odéon pour y prendre la place laissée vacante par Mlle Déa-Dieudonné — a conquis l'assistance par sa grâce et sa gentillesse. Puis ç'a été le tour de *Britannicus*, que nous avions revu récemment à la Comédie-Française avec M. Marais. Point de comparaison, n'est-ce pas, entre le Néron de là-

1. Distribution. — Mirimus, M. *Cornaglia*. — Léandre, M. *Gauthier*. — Jasmin, M. *Paumier*. — Roselle, Mlle *Suzanne Carlix*.

bas, qui avait quinze ans de théâtre, et celui d'ici qui, un mois auparavant, était encore à l'école... C'est à peine si M. de Max avait eu le temps d'apprendre son rôle, et l'émotion, la terrible émotion du début, a fait malencontreusement reparaître l'accent étranger dont nous le croyions pour jamais déshabitué. Très mal coiffé, très mal attifé, du reste, le Néron lauré qu'il nous présentait, et plus grotesque que terrible en ses gestes mécaniques. Evidemment la composition du rôle n'était pas au point... Quant à la diction, nous reprochions à M. de Max de laisser tomber ses phrases de telle sorte qu'on ne l'entendait plus du tout. Même observation à Mlle Lerou — la Policière et la Porteuse de Pain de l'Ambigu — qui nous a donné une Agrippine intéressante, encore qu'elle manque absolument de grandeur et de majesté. Mlle Dux a débité sans grâce, en petite écolière — j'allais dire en petite cabotine — bien stylée, le rôle de Junie, que nous a si délicieusement rendu Mlle Moreno ; et Mlle Arbel n'a point mal déblayé l'important récit que Racine a mis à la dernière scène de la pièce dans la bouche de la confidente Albine. Rendons justice à M. Albert Lambert, plein d'autorité dans Narcisse, et disons que le succès de la soirée a été pour M. Marquet, qui a dit avec bien du charme et de la chaleur le rôle de Britannicus — « Bravo, Britannicus ! » s'est écrié mon voisin, ignorant apparemment le nom du sympathique créateur de Roméo et de Claudio de *Beaucoup de bruit pour rien*.

Le 4 septembre, on nous donnait le *Mariage de Figaro.* Une sympathique jeune femme, que nous avions vue autrefois au Vaudeville, et qui, depuis quelques années, avait disparu de nos scènes parisiennes, Mlle Valentine Gerfaut, remplissait avec infiniment d'intelligence et de charme le rôle de la comtesse. Celui de Suzanne, où débuta jadis Mlle Cerny et où s'essaya plus récemment Mlle Réjane, était jouée par Mlle Piernold, l'amusante soubrette du *Cœur et la Dot*, aux derniers concours du Conservatoire. Mlle Piernold n'est encore qu'une écolière, mais elle a de la gentillesse et de l'entrain. M. Calmettes tenait avec autorité le personnage du comte Almaviva, et M. Gauthier se tirait assez adroitement du rôle de Figaro, qui ne lui convenait, d'ailleurs, que médiocrement.

19 SEPTEMBRE. — Première représentation de l'*Herbager*, comédie en trois actes, en vers, de M. Paul Harel[1]. L'auteur est aubergiste, comme Salis, non pas à Montmartre, mais en pleine Normandie, près d'Argentan, et fait partie de la société des « pommiers » qui tous sont venus applaudir leur « pays » à l'Odéon : quelle claque, mes amis! M. Paul Harel n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai comme poète : un volume de lui, intitulé *Aux champs*, a même été couronné

1. DISTRIBUTION. — La Hanterie, M. *Montbars*. — Branouillac, M. *Duard*. — Octave, M. *Maury*. — Beaufermant, M. *Cabel*. — Gibory, M. *Duparc*. — Un Fermier, M. *Auguste*. — Un Paysan, M. *Fraigier*. — Mme La Hanterie, Mme *Crosnier*. — Mme Gébory, Mme *Raucourt*. — Germaine, Mlle *Parys*. — Jeannot, Mlle *Lhérbay*.

par l'Académie française, excusez du peu ! De ses trois actes nous rappellerons cette tirade sur l'électeur que M. Harel a mise dans la bouche d'un de ses personnages. le fermier Baufermant :

Allez sur son chemin,
Ouvrez-lui votre cœur, tendez-lui votre main,
Soyez-lui fraternel, complaisant, secourable,
Et vous aurez bientôt la voix du misérable.
Qu'il revête l'habit, la blouse ou l'oripeau,
Voisin, tout homme cache une âme sous sa peau.
Vous pouvez l'attirer vers vous sans stratagème,
Moi, je suis bien tranquille avec celui que j'aime,
Fût-il un triple gueux, fût-il même électeur.
C'est mon ami : l'ami n'est jamais un menteur.
Le malheur, voyez-vous, c'est qu'aux travailleurs blêmes,
Les candidats rougeauds n'offrent que des problèmes.
Les chiffres n'ont jamais guéri l'humanité,
Le grand secret de tout est dans la charité.
Des boniments! Hoquets de rhéteurs dans l'espace.
Il suffit d'accueillir le malheureux qui passe,
L'espoir qu'il n'avait plus renaît dans votre accueil,
Et sa haine jamais ne passe votre seuil.

Le sujet tient en ces quelques lignes : le très riche herbager La Hanterie a un fils unique, Octave, dont il a fait un avocat, et à qui il défend d'épouser sa cousine, qu'il aime, sous prétexte qu'elle est fille de fermier. Octave quitte la maison paternelle et n'y revient qu'après avoir fait un pouf de quatre cent mille francs qui, pour un peu le mènerait à la prison. Son père pardonne à l'enfant prodigue et avoue qu'il a fait fausse route : M. Harel aussi. Citons M. Montbars dont la physionomie convenait on ne peut mieux au rôle de l'herbager.

30 SEPTEMBRE. — Première représentation de

La Mer, pièce en trois actes, en prose, de M. Jean Jullien [1]. C'est une étude de mœurs de matelots. L'auteur du *Maître* a, dit-il, voulu synthétiser dans ces trois actes la vie d'un village perdu au bord de l'Océan. L'action se déroule dans un seul décor, la lande. Un chemin montueux conduit à la grève. Au sommet, un calvaire ; sur la droite, une auberge. De l'autre versant, on voit la mer, l'immensité. Et voici le drame, un simple drame de famille, dont les personnages bien « nature » ont été, conformément aux idées du protagoniste du « théâtre vivant » pris dans le « vu. » Yves Lemell revient au village, demandant à tous des nouvelles de la Jeanne-Marie, sa promise. Or, sa promise a fauté ; elle a un enfant, on ne sait avec qui, et montrée au doigt par les rigoristes du pays, elle erre, misérable, ramassant des ajoncs, méprisée et repoussée de tous. Qui a fait le coup ? Quel est le lâche qui a, pour ainsi dire, violé la Jeanne-Marie ? C'est François Kadik, un homme marié, bien empêché, par conséquent, de réparer le dommage qu'il a causé. Yves tombe sur Kadik, et va, comme il le dit,

1. DISTRIBUTION. — Le Braz, M. *Cornaglia*. — Yves Lemell, M. *Marquet*. — François Kadik, M. *Paul Reney*. — Jean-Baptiste, M. *Daltour*. — Un Douanier, M. *Duparc*. — Gonidec, M. *Schütz*. — Bannec, M. *Durel*. — Kerjolis, M. *Chataignier*. — Le Gouern, M. *Berthet*. — Un marchand, M. *Paumier*. — Ruelan, M. *Auguste*. — Elisabeth Kadik, Mlle Lerou. — Menguy, Mlle *Marty*. — Maryvonne, Mlle *Rose Syma*. — Angèle, Mlle *Yves-Roland*. — La Ruelan, Mlle *Lherbay*. — … Mlle *Beauprez*. — Jeanne Mary, Mlle *Dorsy* (début). — …me de Marin, Mlle *Noémie*. — 2e Femme de Marin, *…aline*. — 3e Femme de Marin, Mlle *Anna*. — 1er Mousse, *…anne*. — 2e Mousse, *Petite Georges*. — Une Fillette, *…lice*.

« l'arranger à son idée, » quand il est arrêté dans son élan par la main de sa propre sœur, Elisabeth, la femme de ce Kadik. Il le tenait dur pourtant, il le lâche et envoie au diable le sale lascar. Il emmènera la Jeanne-Marie qu'il aime, et qu'il épousera quand même, et quittera pour toujours le village maudit. — « Tu es bon comme le bon Dieu, dit Jeanne-Marie, et je t'adore... » Mais Elisabeth croit de son devoir, et peut-être aussi de son intérêt, de ne pas le laisser partir comme ça. La moitié de la maison des parents lui appartient : pourquoi ne viendrait-il pas l'habiter avec sa femme; on élèverait le mousse en commun, puisqu'après tout il est leur enfant à tous; on ferait radouber la gabare qu'on appellerait les *Deux beaux-frères ;* on irait à la pêche ensemble, et personne n'aurait rien à dire. Eh bien, si nous avons beaucoup à dire contre ce bizarre arrangement de famille, qu'approuve Kadik et qu'accepte si facilement Yves Lemell, lui qui, tout à l'heure, voulait si bien exterminer le voleur de femme, et quand nous les avons vus entrer tous ensemble au débit de Menguy, pour y boire une bolée, nous avons été, n'en déplaise au sincère apôtre du théâtre vécu, profondément révoltés. Cela se passe-t-il ainsi, même à Kerbian? M. Jean Jullien nous l'assure et nous voudrions y croire; nous en doutons... Vous pensez bien que la brouille ne tarde pas à éclater dans la maison Kadik, Lemell et Cie. La gabare ne nourrit pas son monde, et les reproches pleuvent dru de part et d'autre. Yves et Jeanne-Marie sont regar-

dés comme des intrus ; François ne quitte guère le cabaret : il lui déplaît de voir s'embrasser devant lui, comme pour le narguer, les deux amoureux qu'il déteste. Elisabeth, la femme de tête par excellenee, a bien imaginé de faire embarquer Yves pour Islande d'où il reviendrait avec une bonne somme, la campagne terminée. Yves, qui est un être faible, a consenti d'abord ; puis, à la prière de Jeanne-Marie, il refuse net, et voilà de nouveau aux prises les deux beaux-frères. Bien sûr, il arrivera un malheur... Pour se passer en partie à la cantonade, le dernier acte est, croyons-nous, le meilleur des trois. Il débute par une dispute entre les deux femmes qui a été jouée admirablement « vrai » par Mmes Lerou et Dorsy. Puis, le grand effet : la gabare est encore en mer et n'est pas revenue avec les autres bateaux de pêche. Elle a, dit-on, subi une avarie et quelques-uns disent qu'ils ont vu là-haut, où elle s'est heurtée contre les rochers comme un corps chavirer par dessus bord. Est-ce Yves ? Est-ce François ? se demandent les deux femmes agenouillées au pied de la croix. La gabare apparaît à l'horizon. On distingue François, qui fait un grand signe de croix ; c'est Yves qui est tombé à la mer, et Kadik vient raconter comme l'accident est arrivé. Puis, quand sonne lugubrement la cloche des morts, et que Jeanne-Marie toujours agenouillée au pied du calvaire, lance à la Grande, qui ne le rendra pas, le cri déchirant : « Yves ! Yves ! Yves ! » il laisse soupçonner par sa femme de quelle nature est l'acci-

dent qui a emporté son beau-frère. Il n'a rien dit et l'on comprend : la scène est superbe. Superbe aussi, en sa cruauté, le dénouement. Chassée de chez Kadik — « Il y a bien trop de douleur à la maison pour qu'elle y rentre, » a dit Elisabeth — la pauvre Jeanne-Marie est de même repoussée par la Menguy : — « Ça ne serait pas la peine de rester honnête si les coureuses n'étaient pas punies. » Pendant que la phrase, un peu trop féroce, de la peu charitable aubergiste soulève quelques protestations, Jeanne-Marie reprend sa plainte désespérée : « Yves ! Yves ! » Cela est vraiment très simple et très beau en sa simplicité voulue. La *Mer* était une œuvre pittoresque et remplie de détails observés. Nous eussions voulu pour notre part, un peu plus de « dessous » à ce pur fait divers, raconté en langage breton — un peu bien agaçant à la longue — et qui nous rappela en plus d'un endroit le poétique récit des *Pêcheurs d'Islande*, de Pierre Loti. Une action à peu près nulle, non toujours exempte de convention : mais de forts jolis coins : telle est la *Mer*.

M. Jean Jullien avait trouvé dans les artistes ordinaires du Second-Théâtre Français des interprètes dignes de son drame curieux et intéressant. MM. Marquet et Paul Reney étaient absolument remarquables : le premier dans Yves Lemell, le marin loyal et sympathique ; le second, dans le fourbe François Kadik ; tous deux rendirent leur personnage avec une rare conviction et un naturel parfait. Mme Lerou s'acquitta avec un réel talent du rôle d'Elisabeth Kadik, qui n'était

ni très juste, ni même très clair. Mlle Dorsy, que nous avions maintes fois applaudie au Théâtre-Libre, débutait à l'Odéon dans le personnage de Jeanne-Marie. Elle s'y montra très touchante au début, très émouvante au dénouement, très intelligente toujours. Louons encore Mlle Marty, qui avait de la verve et même de l'autorité, pour une si jeune artiste, dans l'aubergiste Menguy, et M. Cornaglia, un vieux marin pris sur le vif.

10 OCTOBRE. — Reprise de *Kean*, pièce en cinq actes et six tableaux d'Alexandre Dumas [1]. — On pouvait se demander si le Second Théâtre-Français, comme il aime à s'intituler dans ses jours d'orgueil, était spécialement institué et subventionné d'une somme de cent mille francs, plus la salle (ce qui fait de l'Odéon, qu'on ne l'oublie pas, la plus lucrative des entreprises dramatiques) on pouvait, dis-je, se demander si l'Odéon, théâtre subventionné et dédié par le budget au progrès des lettres, se montrait très fidèle à son mandat en rééditant un ancien mélodrame du boulevard. Pourtant il faut convenir qu'à propos de *Kean*, M. Porel avait une excuse : la fas-

1. DISTRIBUTION. — Kean, M. *Guitry*. — Le constable M. *Cornaglia*. — Salomon, M. *Montbars*. — Darius, M. *Matrat*. — Bardolph, M. *Duart*. — Comte de Kœfeld, M. *Calmettes*. — Prince de Galles, M. *P. Reney*. — Pistol, M. *Gauthier*. — Peter Patt, M. *Duparc*. — Le régisseur, M. *Numa*. — Georges, M. *Daltour*. — L'intendant, M. *Duluar*. — Tom, M. *Berthet*. — John, M. *Schutz*. — David, M. *Durel*. — Le sommelier, M. *Paumier*. — Comtesse de Kœfeld, Mlle *V. Gerfaut*. — Comtesse de Goswill, Mlle *Kesly*. — Anna Damby, Mlle *Hartmann*. — Ketty, Mlle *Marcya*. — Gitza, Mlle *Guernier*. — Juliette, Mlle *Parys*.

cination que ce drame extravagant et enfantin, mais si amusant, a de tout temps exercée sur les comédiens. Or, personne n'a oublié qu'avant de devenir intelligent directeur, M. Porel avait été acteur habile et souvent applaudi. Son physique, la nature de son talent le vouaient aux comiques et aux valets. Mais il est permis de supposer qu'astreint à cet emploi, M. Porel avait maintes fois considéré d'un œil d'envie les reluisants premiers rôles pour qui sont les déclarations de la jeune première et les soupirs de l'ingénue, ces premiers rôles qui ont le privilège des bottes molles, des culottes collantes et des habits à boutons d'or. C'est pour eux que les demoiselles de l'avant-scène arborent leurs plus irrésistibles chapeaux. Elles acclament le comédien, et se pâment devant le bel homme. Car le premier rôle de mélodrame est un bel homme, c'est lui qui conserve cette spécialité perdue. Sans doute, bien souvent, Crispin serré dans sa ceinture de cuir, contempla avec extase le destin d'un de ces comédiens nimbés d'une auréole ; M. Porel se disait (car il a le cœur généreux) que, si jamais il devenait une puissance, il procurerait, autant qu'il serait en lui, à ses camarades, l'incomparable relief de ces rôles avantageux... Il n'en est pas de plus avantageux, de plus attirant pour un acteur que ce rôle de Kean, imaginé jadis par Dumas père, en l'honneur du fameux comédien Frédérick Lemaître. Rêvez quelque chose de plus complet : c'est l'apothéose du comédien, non seulement l'apothéose de son talent, mais celle de ses vices,

s'il lui plaît d'en avoir... *Désordre et Génie,* dit le sous-titre de la pièce, quelle consolation pour les pauvres diables mal dans leurs affaires et tourmentés par un budget en déficit, que de pouvoir penser que c'est peut-être là le commencement du génie ! Les mésaventures et les vices des hommes célèbres sont une continuelle excuse qui colore et atténue les fautes des petits. Plus d'un mari maltraité par le mariage en a pris son parti en songeant aux infortunes conjugales de Molière. Le cœur humain a des souterrains comblés d'amour-propre dont nul moraliste n'oserait se vanter d'avoir pénétré la profondeur. Ajoutez que ce rôle de Kean idéalise toutes les faces de la vie du comédien, et que l'auteur a réussi à condenser en un seul type toutes les rêveries que les gens de théâtre aiment à nourrir sur le compte de leur profession. Kean a du génie, sans compter le désordre ; il est beau comme Antinoüs et fort comme Hercule, il a une comtesse pour maîtresse, et une jeune fille innocente et pure qui l'adore au nom de Shakespeare. Enfin il insulte le prince de Galles qui vient le voir avec son grand cordon et lui fait de riches cadeaux. Saltimbanque et héros, ami des matelots sur le port et tutoyant les fils de roi, quel rêve ! C'est l'idéal d'Antony cabotin. Guitry était charmant pour qui n'avait pas vu Frédérick Lemaître, et puisque nous n'avons pu voir Mounet-Sully, le génial artiste, il fallait bien nous contenter de ce Kean à la voix admirable, au jeu simple et intelligent. Trois rappels saluèrent la rentrée à Paris du jeune comédien

que nous a fort aimablement rendu la Russie et sur lequel l'Odéon peut compter désormais.

25 NOVEMBRE. — Le directeur de l'Odéon devait à l'auteur d'*Amoureuse* la reprise de sa belle œuvre, interrompue en plein succès par la fermeture annuelle du théâtre. Le public y gagna de voir ou de revoir l'une des pièces les plus originales et les plus curieuses de ce temps. L'esprit et l'observation y coulent de source : c'est la « vie » en ce qu'elle a de triste et de décevant. Ce que n'avait pas osé risquer l'auteur de *Francillon*, le jeune auteur d'*Amoureuse* l'a fait avec une hardiesse et une maîtrise au-dessus de tout éloge.

Dans l'*Infidèle*, que reprit, après le théâtre du Vaudeville, celui des Variétés, et dans la *Chance de Françoise*, que le Théâtre-Français a eu la bonne idée d'annexer à son répertoire, M. G. de Porto-Riche avait suffisamment affirmé sa « manière ». Il montra, comme on l'a dit, que « nerveux et tourmenté, il entendait insuffler à ses créations sa nervosité et le tremblant frisson qui leur donne la vie. Le spectacle des vilenies humaines lui a communiqué une invincible tristesse. Dans ses pièces, il met cette amertume. Mais, en homme bien élevé, qui n'ignore pas que, s'il est permis d'endurer les souffrances, il faut conserver, quand même, un masque railleur et cacher sous une apparente gaieté les dégoûts ordinaires auxquels nul n'échappe, ce fin et spirituel Parisien voile d'un sourire ses tristesses et scande ses lamentos de pirouettes faites pour amuser la galerie et l'empêcher de se fâcher

devant le pitoyable spectacle qu'on lui offre... »

Amoureuse n'est point une pièce d'intrigue, mais une comédie intime dont la trame est fort ténue et qui se signale par l'accumulation des nuances; l'auteur s'est, en un mot, plus occupé de bien fouiller le caractère de ses personnages que d'engager une action mouvementée. C'est, vous le savez, à la fin du second acte que se trouve la scène capitale de l'œuvre, scène cruelle, d'une violence inouïe, et que Réjane, l'exquise Réjane, a jouée de manière à nous faire tous fondre en larmes.

L'amoureuse — est-il besoin de vous le redire? — c'est Germaine, la femme légitime — ça n'est pas un crime après tout d'être légitime, c'est un accident, — d'un médecin déjà célèbre par ses découvertes scientifiques, comme il l'était naguère par ses bonnes fortunes. Après huit ans de mariage, Germaine adore son mari plus qu'au premier jour, et le lasse de sa jalouse et perpétuelle adoration à un point qu'il en a assez... « Quel tourment d'être aimé ! » s'écrie-t-il excédé. Rebutée et froissée, dépitée et blessée, Germaine accepte le défi de son imprudent mari. Elle prend un amant : Pascal, l'ami de la maison... Mais elle a compté sans ses remords d'incorrigible amoureuse, elle avoue sa faute; Etienne la lui pardonne, et, repris d'amour, lui aussi, en même temps que pris de pitié, il garde sa chère femme. — « Mais tu vas être malheureux ! » dit Germaine. — Et il répond : « Qu'est-ce que cela fait ? »

Le troisième acte avait paru, dans sa première version, quelque peu heurté et brutal. L'auteur l'a très habilement et très heureusement adouci. Pascal n'est plus chassé par Etienne, mais, ce qui vaut mieux, par Germaine, et la scène finale entre le mari et la femme est vraiment humaine et touchante.

Absolument supérieure, supérieure même à ce qu'elle était naguère, Mlle Réjane a été longuement et justement acclamée : je crois bien que Germaine est la plus saisissante de ses créations. O l'intelligente, la merveilleuse artiste !

M. Guitry, qui reprenait le rôle de M. Dumény, nous avait paru terne et lourd, au premier acte — si léger et si étincelant — de la cinglante comédie de M. G. de Porto-Riche. Il s'est remis au second acte, où il a rendu avec une justesse et une énergie toute masculine la physionomie de Fériaud, trouvant, aux moments d'emportement du mari agacé, la chaleur et la conviction qui convenaient. On l'a très légitimement rappelé par deux fois, en même temps que sa glorieuse partenaire, Mlle Réjane. Louons encore M. Calmettes, un excellent Pascal ; Mlle de Cléry, jouant avec beaucoup de tact l'unique scène de la cocotte rangée et pratique, faisant contraste avec la femme un peu désordonnée qu'est l'amoureuse Germaine. — Comédie admirable parce qu'elle *fait penser*.

21 DÉCEMBRE. — Pour le 252e anniversaire de Racine on donnait *Phèdre* avec Mlle Defresne dans Phèdre et Mlle Lerou dans Œnone, et l'*Exil de*

Racine, aimable comédie en un acte, en vers, de M. Robert Vallier [1]. On finissait par les *Plaideurs*.

1. DISTRIBUTION. — Pierre Simon, M. *Cornaglia*. — La Fontaine, M. *Paul Reney*. — Jean Racine, M. *Maury*. — Dame Brigitte, Mme *Crosnier*. — Suzanne, Mlle *Marty*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pendant l'année
La Maîtresse légitime, comédie...	4		1
Les Précieuses ridicules, comédie.	1		8
Athalie, trag die...............	5		2
Le Barbier de Séville, comédie...	4		8
Horace, tragédie...............	5		4
L'Arlésienne, pièce............	5		6
* *Les Faux bonshommes*, comédie.	4	10 janvier	55
Le Misanthrope, comédie en vers.	5		1
* *Les Médecins de Molière*, à-p. en v.	1	15 janvier	5
Le Malade imaginaire, comédie....	3		8
Don Juan, comédie.............	5		6
* *L'Avocat pour et contre*, c. en v.	1	26 janvier	17
Polyeucte, tragédie.............	5		6
Turcaret, comédie..............	5	5 février	7
L'Avare, comédie..............	5		6
La Demoiselle à marier, comédie.	1		6
Fleurs d'Avril, comédie en vers.	1		13
* *Passionnément*, comédie.......	4	3 mars	8
Monsieur Jean, comédie.........	1		10
Le Médecin malgré lui, comédie..	3		10
Conte d'Avril, comédie en vers..	4	12 mars	10
Germinie Lacerteux, pièce.......	10 t.	21 mars	24
* *Alceste*, drame lyrique en vers.	5	28 mars	8
Le Cid, tragédie...............	1		10
Le Mariage forcé, comédie.......	1		6
* *L'Abbé Vincent*, comédie.......	3	13 avril	14
* *Amoureuse*, pièce.............	1	25 avril	67
Les Sincères, comédie...........	5		27
Le Mariage de Figaro, comédie...	2		7
Le Dépit amoureux, comédie.....	5		6
Britannicus, tragédie...........	1		8
* *Le Docteur Mirimus*, comédie...			6
Les Femmes savantes, comédie....	5		6
Le Légataire universel, comédie..	5		4
L'Honneur et l'Argent, c. en v.	5		8
* *L'Herbager*, comédie en vers...	3	19 septemb.	5
* *La Mer*, pièce.................	3	30 septemb.	13
Kean ou Désordre et Génie, pièce..	5a.6t.	10 octobre	46
Le Menteur, comédie............	5		5
Rodogune, tragédie..............	5		5
Les Fourberies de Scapin, com...	3		1
Le Roi et le Meunier ou la Partie de Chasse de Henri IV, comédie.	5		4
L'Ecole des femmes, c. en vers...	5		1
Tartuffe, comédie en vers.......	5		5
Crispin rival de son maître, c. en v.	1		29
Andromaque, tragédie...........	5		1
Les Plaideurs, comédie..........	3		7
Phèdre, tragédie...............	5		4
* *L'Exil de Racine*, com. en vers.	1		3
Les Folies amoureuses, comédie...	3		5

N. B. Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

GYMNASE-DRAMATIQUE

La carrière de l'*Obstacle*, la comédie nouvelle de M. Alphonse Daudet, donnée dans les derniers jours de l'année précédente, appartient presque tout entière à cette année 1891. Cette carrière ne devait pas être très longue. La pièce bien accueillie d'abord, avait des coins durs qui effrayèrent le public. Accompagnée au lever du rideau de *Silence dans les rangs* [1], comédie en un acte de M. Ernest d'Hervilly, elle ne devait pas dépasser, tant en 1890 qu'en 1891, le chiffre de soixante-dix-huit représentations.

Le 4 mars, première représentation de *Musotte* [2],

1. Distribution. — David, M. *Friquet.* — Georges, M. *Richemond.* — Gabrielle, Mlle Préjal.

2. Distribution. — Jean Martinel, M. *Raphaël Duflos.* — Léon de Petitpré, M. *Noblet.* — Martinel, M. *Nertann.* — De Petitpré, M. *Leon Noël.* — Dr Pellerin, M. *Paul Plan.* — Mme de Ronchard, Mme *Pasca.* — Musotte, Mme *Raphaële Sisos.* — Mme Flache, Mlle *Desclauzas.* — Gilberte, Mlle *Darlaud.* — Lise Babin, Mlle *Blerzy.*

pièce en trois actes, de MM. Guy de Maupassant et Jacques Normand, pièce très littéraire et très émouvante. M. Normand en avait trouvé l'idée dans une nouvelle de son collaborateur, intitulée : *l'Enfant*. Il l'avait modifiée, transformée, dramatisée, pour tout dire et présentée à M. Koning à qui le sujet plut et qui demanda à M. de Maupassant de la revoir et de la mettre au point, ce que ce dernier accepta. Après quoi, le directeur du Gymnase la monta avec ce soin et ce goût dont il est coutumier, et livra à son public une nouveauté dramatique qui n'était que le développement théâtral d'un cas particulier, mais n'en présentait pas moins un très vif et très réel intérêt. Qu'était-ce donc que ce cas étrange et qui fut très discuté ? Le voici en quelques lignes.

Un mariage vient d'avoir lieu, et les intimes sortent de table. Voici M. Martinel, du Havre, dont le neveu Jean Martinel, un peintre déjà célèbre, vient d'épouser Mlle Gilberte de Petitpré, la fille d'un magistrat, la sœur d'un jeune avocat de ses amis : c'est Léon qui a fait le mariage et qui s'en vante, expliquant à sa tante, Mme de Ronchard, qu'après trois ans de faux ménage avec un petit modèle qui l'adorait, Jean a dû faire une fin sociale : son avenir y était engagé. Léon ne pouvait lui témoigner plus d'estime et d'affection qu'en lui donnant sa sœur. A peine Gilberte est-elle allée défaire sa robe blanche pour se mettre en costume de voyage que l'oncle Martinel entre effaré. On lui a remis une lettre qu'il a décachetée, faute de prénom, et qui

était adressée à son neveu. Elle est signée d'un médecin qui fait appel à la pitié du jeune homme en le priant d'accourir tout de suite au chevet d'Henriette Levêque mourante, après avoir donné le jour à un enfant qu'elle jure être de lui. Que faire? Donner la lettre évidemment... Jean la lit et part sans hésiter, recommandant sa jeune femme aux soins de son oncle et de son ami. Nous sommes au second acte chez Musotte, autrement dit Henriette Levêque. Elle a voulu se lever et se parer une dernière fois pour recevoir son Jean; elle repose sur une chaise-longue, pendant que, près du berceau du bébé, et sirotant une tasse de thé, la sage-femme, Mme Flache, ancienne danseuse de l'Opéra, et maintenant accoucheuse, devise avec la nourrice. Musotte se réveille très enfiévrée par l'impatience de revoir son ancien amant. Le docteur la calme au moyen d'une piqûre... Jean arrive enfin... Il embrasse son enfant, car il n'a pas douté un seul instant de la parole de la pauvre fille. Puis, nous arrivons à la déchirante, à la poignante scène de l'agonie de Musotte, un chef-d'œuvre de pathétique. Résignée, elle n'a pas voulu troubler le bonheur de Jean en lui avouant sa maternité; elle ne lui aurait rien dit, si elle avait cru vivre. Mais aujourd'hui qu'elle ressent les affres de la mort, elle implore sa pitié en faveur de son enfant. — « Que feras-tu de lui? — Je ferai mon devoir... » Elle le supplie de demander à sa femme, qui est bonne, elle le sait, de vouloir bien l'adopter... Jean promet, et Musotte est emportée dans un

dernier spasme. — « Adieu pour toujours ! » s'écrie Jean quittant la pauvre morte. — « A tout à l'heure ! » dit-il en se tournant vers le berceau. Comment maintenant la famille va-t-elle accepter la chose? On pense que le père et la tante de la jeune femme ne sont pas pour admettre sans discuter ce singulier présent de noces, et déjà l'on parle de divorce... Le frère de Gilbert et l'oncle de Jean, au contraire, plaident la cause de la pitié et de la bonté. Jean vient la plaider lui-même auprès de sa jeune femme qui l'aime, et qu'il ne tarde guère à convaincre. Elle adoptera l'enfant ! Et la toile tombe sur une exquise œuvre d'art, sur une des plus humaines, des plus remuantes et des plus émouvantes pièces en son incontestable modernité, en son admirable simplicité de moyens et en son étonnante sobriété de mots que nous ayons vues depuis bien longtemps. Certes, ce n'était point là du théâtre ordinaire et comme on en voit tous les jours. Cette pièce fut néanmoins fort goûtée et son excellente interprétation n'était pas étrangère au goût qu'elle inspira. Mme Raphaële Sisos faisait couler les larmes dans la mort de Musotte, qu'elle rendait de façon idéale. M. Duflos jouait le difficile rôle de Jean avec un tact, une discrétion et une sûreté de grand, de très grand comédien. M. Noblet était parfait dans le côté sérieux comme dans le côté gai de son rôle qui flotte entre les deux. Mme Pasca, qui l'on n'était certainement pas habituée à voir dans les duègnes comiques, se tirait tout à son avantage de ce personnage, aussi vrai

qu'amusant. Mlle Darlaud nous offrait une très mignonne et très touchante Gilberte, Mlle Desclauzas une très divertissante silhouette de sage-femme; M. Paul Plan un portrait fort réussi du médecin fin-de-siècle. MM. Léon Noël et Nertann représentaient très correctement le père de Gilberte et l'oncle de Jean.

Grand, très grand succès, avait eu la pièce le lendemain. On pouvait donc raisonnablement supposer que la pièce était partie pour une longue et fructueuse carrière. Les premières représentations donnèrent raison à ce jugement favorable porté par la critique. Mais, au bout de quelques soirées, les spectateurs devinrent plus rares. Il fallait dès lors admettre que la thèse contenue dans *Musotte* était faite pour effaroucher le public de l'ancien théâtre de Madame. Et du reste M. Koning convenait lui-même que l'idée en elle-même était scabreuse. Appelé à se prononcer sur l'institution de la censure officielle dont l'existence était encore une fois menacée par un amendement, qui tous les ans revient à la Chambre, sous une forme ou sous une autre, à propos de la discussion du budget [1], il avouait que s'il n'avait pas eu la censure pour le couvrir il n'eût pas monté *Musotte*. On ne jouait plus la

1. Cette année, un député proposa, à titre d'essai, de supprimer complètement pendant trois ans la censure et de laisser entière liberté aux directeurs de théâtre de monter les pièces que bon leur semblerait, sauf le recours des tribunaux pour les ouvrages qui porteraient atteinte à la moralité. Cette mesure ne fut pas adoptée et la censure continua à fonctionner.

pièce de MM. Maupassant et Normand quand le directeur du Gymnase émit cette manière de voir qui lui eût porté un coup fatal. Depuis le 5 mai, l'affiche était changée et appartenait maintenant à *Paris fin-de-siècle*, l'amusante fantaisie de MM. Blum et Toché, reprise à sa 162me représentation.

Ce mot de fin-de-siècle avait fait fortune au boulevard. La réapparition de cet ouvrage le remit en circulation. Mais dans l'intervalle, les auteurs avaient remanié leur pièce et, de cinq actes, l'avaient réduite à quatre. « Nous nous sommes mis en quatre pour vous plaire », eussent-ils pu dire, comme Beaumarchais, à propos du *Barbier de Séville*. Le cinquième acte était supprimé et l'action se dénouait au quatrième dans le salon de Mme des Épiglottes. Ce quatrième acte, vous vous le rappelez, avec son bal costumé, ses habits rouges et ses arlequines dessinées par Jean Béraud. C'est là, après les incidents du bal, que le duc de Linarès présente ses excuses à Mme de Chancenay. Plus de duel, ce duel qui finissait par une partie de baccara. La pièce était finie et une nouvelle pièce commençait.

1. DISTRIBUTION. — De Mirandol, M. *Noblet*. — Roger de Kernoël, M. *Burguet*. — Duc de Linarès, M. *Paul Plan*. — La Faloise, M. *Numès*. — La Fanchette, M. *Hirch*. — Rivolet, M. *Richemond*. — Marquis de Boisy-Godet, M. *Libert*. — Des Epiglottes, M. *Renoux*. — Adrien, M. *Torin*. — Un valet, M. *Seiglet*. — Claire de Chancenay, Mme *Raphaële Sisos*. — Marquise de Boissy-Godet, Mme *Desclauzas*. — Judith Fripier, Mlle *Darlaud*. — Mme des Epiglottes, Mlle *Demarsy*. — Mme de Val-Chevrette, Mlle *Auge*. — Berthe, Mlle *Lucy Gérard*. — Mme de la Verpillière, Mlle *Lécuyer*. — Albertine, Mlle *Miramon*. — Mme Fripier, Mme *Renard*. — Rose, Mlle *Marie Briot*.

Ces suppressions tendaient en effet à une importante addition : celle de la revue, soi-disant écrite par un homme du monde, intercalée, sous la forme de comédie de salon aux lieu et place de la ronde du *Petit fin-de-siècle*, musique de Massenet, qui se chantait primitivement au milieu de la soirée. Une revue au Gymnase et une revue fin-de-siècle, il n'en fallait pas davantage pour piquer au vif la curiosité publique. La belle Demarsy en était l'aimable commère, sous le nom de l'Argent, de Zola. Et du haut du superbe escalier que nous avons jadis décrit, M. Fock conduisait un orchestre de quatorze musiciens, pendant que les invités de Mme des Épiglottes se livraient à cette fantaisie, passant au crible les événements les plus récents. Voici le mur d'affiches monumentales, annonçant la Vérité sur l'avenir de Mlle Demarsy et sur le présent de Mlle Darlaud; puis, le défilé des femmes en toilettes de l'époque, des *Mémoires de Talleyrand*, se défendant d'avoir été tripatouillées. Grand succès pour Noblet en vieux professeur d'ichtyologie transportant ses alevins destinés à réempoissonner la Seine, et, chantant, sur un air de Paulus, de bien amusants couplets sur les lenteurs des bureaux d'une administration que l'Europe ne nous envie plus depuis longtemps... Plus grand succès encore pour Mlle Desclauzas en Académie nationale de musique, voiturant le fameux cahier des charges, en trente-deux in-folio, et célébrant la nouvelle direction en un spirituel pot-pourri, à la fois emprunté au répertoire

de l'Opéra et à celui des Variétés. Après le comite de lecture, où Numès imitait Maubant, Delaunay et... Lafontaine, et où le jeune Hirch nous donnait un Coquelin cadet et un Paul Mounet fort divertissants, nous assistions à une parodie fort comique de *Musotte* et de *Mariage blanc*, la même chaise-longue servant également à Mlle Lecuyer (Simone et Musotte) entre M. de Thièvre, très drôlement représenté par Numès, et Noblet, imitant dans la perfection M. Duflos dans le rôle de Jean Martinel. Très joyeuse encore était la scène dans la salle de Mlle Desclauzas, et très ingénieuse la reproduction de la triomphante Phryné de Maurice Donnay, le charmant poète du *Chat noir* où la nuit se fait sur la scène juste au moment où la divine Darlaud se décide à enlever son peplum rose...

Avec cette pièce agrémentée de sa revue [1] le Gymnase terminait sa saison le 25 juin, après avoir donné le 2 précédent, une petite pièce nouvelle, *Les lauriers sont coupés* [2], comédie en un acte de M. E. Gérody.

Le 2 septembre, réouverture pour la première représentation de *Madame Agnès* [3] comédie en trois

1. Au cours de cette nouvelle série de représentations de *Paris fin-de-siècle*, M. Noblet fut remplacé, dans le rôle de Mirandol, par M. Hirch, qui, dans la revue incarna également la création du professeur d'ichtyologie, de Jean Martinel et de l'avocat de Phryné, et fut lui-même remplacé, dans le rôle de la Fanchette, par M. Richemont.

2. DISTRIBUTION. — De Préjal, M. *Paul Plan*. — Rambault, M. *Renoux*. — Un domestique, M. *Boudier*. — Mme de Puy-Roger, Mlle *Aug..* — Louise, Mlle *Préjal*.

3. DISTRIBUTION. — Henri de Triveley, M. *Noblet*. — Arsène Boniface, M. *Numès*. — Prosper, M. *Burguet*. — Baptiste,

actes, de M. Julien Berr de Turique. Les trois actes à l'école de Scribe : ni vérité, ni caractères, peu ou point d'esprit original, mais une toute petite pointe de sentiment et assez de gaieté plus ou moins plaquée. En hiver, ce spectacle serait d'un régal médiocre; en cette saison, beaucoup d'honnêtes gens ont pu trouver quelque plaisir à ce médiocre vaudeville d'il y a trente ans, qui manque de modernisme, et surtout d'intérêt et d'agrément.

Henry de Triveley, marié depuis deux ans à une charmante femme qu'il croit plus ingénue qu'elle n'est en réalité, est sur le point de la tromper, tout en l'aimant, avec une ravissante Américaine, sa voisine de campagne à Saint-Germain. Il prétexte un voyage indispensable à Melun : la vérité, c'est qu'il a obtenu de Sarah Jackson son premier rendez-vous sérieux. Douleur d'Agnès, qui sait tout, et s'épanche dans le sein de sa mère. Et comme Agnès lui montre une tendre lettre, écrite au crayon, qu'elle a reçue de son fiancé l'avant-veille de son mariage, et que, de peur qu'elle ne s'efface, elle a pieusement repassée à l'encre : « J'ai trouvé ! » s'écria Mme des Chalumettes. On place la lettre dans le livre qu'emporte avec lui notre mari coureur; Henry la lit et, ne reconnaissant ni son style ni son écriture, il croit à l'infidélité de sa femme. « Son nom?

M. *Girard*. — Un sénateur, M. *Boudier*. — Litzinsky, M. *Seiglet*. — Eugène, M. *Torin*. — Agnès de Triveley, Mme *Raphaële Sisos*. — Mme des Chalumettes, Mme *Desclauzas*. — Charlotte, Mlle *Lécuyer*. — Sarah Jackson, Mlle *Lucy Gérard*. — Gertrude, Mlle *Blersy*.

demande-t-il tout effaré à Agnès qui, naturellement, refuse de le dire, et se plaît à prolonger jusqu'à la crise de larmes la jalouse colère du nigaud. Enfin, vers onze heures et demie, Mme des Chalumettes et sa fille consentent à lui donner l'explication du rébus: c'est la fin de la comédie.

Elle était montée avec beaucoup de goût par M. Koning, et fort bien jouée par ses artistes. C'est Noblet qui faisait le mari : il aurait peut-être eu besoin de piocher les larmes, mais il avait bien du naturel et de l'entrain. Mme Raphaële apportait à ce rôle sa grâce mélancolique. Mme Desclauzas prêtait sa verve au personnage de la mère, l'ancienne colonelle du vieux Gymnase, qui a fait rire, encore et toujours... Plein de fantaisie, M. Numez dans la caricature de l'expert appelé par M. de Triveley pour découvrir l'auteur du fameux billet.—« C'est Ernest Renan ! » s'écrie triomphalement l'homme infaillible. Ajoutons que Mlle Lucy Gérard jouait fort adroitement l'unique scène de la troublante Américaine, et que M. Burguet donnait une note juste à un rôle absolument inutile.

Mais ce n'était pas là un morceau de résistance. Cette pièce avait été apprise, répétée et jouée pour en préparer une autre plus importante et plus attendue surtout.

Le 1er octobre, en effet, M. Koning nous offrait une nouvelle édition de *Numa Roumestan* [1], pièce

1. Distribution. — Numa Roumestan, M. *Raphaël Duflos*. — Le président Le Quesnoy, M. *Nertann*. — Docteur Bou-

de M. Alphonse Daudet, représentée jeudi à l'Odéon, et qui, dans le trajet du quartier latin au boulevard, s'était allégée d'un acte : le quatrième, qui se passait place Royale, dans l'austère maison des Le Quesnoy. Le personnage de Mme Le Quesnoy, créé jadis par Mme Favart, avait complètement disparu ; quant au président lui-même, ce n'était guère plus qu'un comparse, entre les mains de M. Nertann.

M. Alphonse Daudet avait profité de la circonstance pour faire quelques retouches assez heureuses à sa pièce qu'il a pour ainsi dire modernisée : on voit le buste de M. Carnot sous la tente du premier acte ; le portrait de Gambetta, faisant pendant à celui de Mirabeau, dans le cabinet de Numa Roumestan. Numa Roumestan n'est pas plus feu Gambetta que M. Numa Baragnon ou M. Émile Ollivier ainsi que quelques-uns se sont évertués à le prétendre. C'est l'orateur sonore et toujours prêt qui nous vient de la Provence, et qui arrive à tout avec le vent de son Midi en poupe. Il est le verbe fait homme ; il s'est lui-même défini d'un mot profond et qui le peint tout entier : « Quand je ne parle pas, je ne pense pas. » Quant à la fable, à l'intrigue imaginée par M. Daudet, elle est bien simple, et

chereau, M. *Masset*. — D'Espaillon, M. *Léon Noël*. — Davin, M. *Burguet*. — Valmajour, M. *P. Plan*. — Lappara, M. *Hirch*. — Van Berg, M *Seiglet*. — Bachellery, M. *Libert*. — Dominique, M. *Boudier*. — Rosalie Roumestan, Mme *Raphaële Sisos*. — Tante Portal, Mme *Desclauzas*. — Hortense, Mlle *Julia Depoix*. — La petite Bachellery, Mlle *Lécuyer*. — Mme Bachellery, Mme *P. Deshayes*.

le sujet peut tenir aisément en quelques lignes. Numa, ce terrible Provençal, qui ment plus encore par nature que par besoin, a épousé Rosalie Le Quesnoy, la fille d'un haut magistrat, une nature droite et fière, et tout de suite l'antagonisme du Midi et du Nord s'établit. Numa a, une première fois, trompé sa femme qui a manqué d'en mourir; il la trompe une seconde fois, ce qui amène une rupture définitive entre les époux, au moment où ils sont sur le point d'avoir un enfant. Au dénouement, Hortense Le Quesnoy, la jeune belle-sœur de Numa qui, un peu par la faute de celui-ci, s'est éprise d'un amour romanesque pour le tambourinaire Valmajour, réconcilie le ménage à son lit de petite poitrinaire, se disant beaucoup plus malade qu'elle n'est en réalité.

Le principal mérite de *Numa Roumestan* réside dans sa forme. C'est une pièce littéraire écrite en un style inconnu des faiseurs de profession. On y entend une langue nette, claire, pleine d'expressions heureuses. La peinture des Méridionaux et du méridionalisme est exécutée avec verve et gaieté. On peut trouver sans doute que le personnage de Roumestan est un peu superficiel, mais à cela on répondrait peut-être que c'est justement le défaut de beaucoup de ses compatriotes, d'être tout en surface, sans profondeur. Autour de Numa vont et viennent une foule de types, tous plus méridionaux les uns que les autres, souvent esquissés d'un trait rapide et amusant. C'est à cet aspect comique de la

pièce, à cette bonne raillerie des exagérations et turbulences du Midi que l'ouvrage de M. Alphonse Daudet devait autrefois la meilleure part de ses bravos. Dans la partie sentimentale, nous signalerons la première réconciliation entre Roumestan et sa femme. La scène est faite avec beaucoup de tact et de délicatesse ; j'en dirai autant de la grande scène du quatrième acte, qui a produit un grand effet. Les deux rôles importants sont ceux de Numa et de Rosalie. M. Duflos fait de son mieux. Quant à nous représenter Numa Roumestan, cela lui était, de par sa nature sans doute, tout aussi impossible que de prendre l'accent provençal... Numa, le Numa de Daudet, est tout en rondeur ; M. Duflos était tout en angles. Mme Raphaële Sisos a retrouvé, dans le rôle de Mme de Roumestan, le succès qu'elle avait obtenu à l'Odéon ; elle lui donnait une grâce, une distinction, un charme exquis ; M. Daudet avait à cœur de voir reprendre cette pièce. M. Koning a exaucé son vœu le plus cher. Le directeur du Gymnase l'a montée avec beaucoup de soin ; il ne dépendait pas de lui d'apporter le rayon de soleil qui lui manque.

Un vent de fantaisie méridionale soufflait sur la scène du Gymnase. A *Numa Roumestan* [1], député du Midi, succédait, le 6 novembre, un autre héros provençal. J'ai nommé *Mon Oncle Barbas-*

1. A la suite d'incidents de famille qui ne sauraient trouver place dans ce volume, Mme Raphaële Sisos, ayant quitté momentanément le Gymnase, fut remplacée, dans le rôle de Mme Roumestan, par Mlle Darlaud, qui le joua au pied levé et le conserva jusqu'à la fin des représentations.

sou [1], comédie fantaisiste en quatre actes, tirée du roman de M. Mario Uchard, par MM. Emile Blavet et Fabrice Carré.

Nous avions lu jadis ce roman tout plein d'une fantaisie délicieuse et nous nous étions laissé prendre par le charme de cette étude psychologique, écrite d'une plume légère et spirituelle. La pièce qu'en ont tirée MM. Emile Blavet et Fabrice Carré, nous a quelque peu déconcerté. Là pas de psychologie, mais tout à la fantaisie, un conte dans le goût des récits libertins du XVIIIe siècle.

André de Peyrade a hérité de son oncle, l'intrépide voyageur Barbassou, une vingtaine de millions et, en plus, un harem tout neuf composé de quatre vierges livrées sur facture à Mohammed, mandataire de Barbassou-Pacha. Il se rend, quand vient le soir, au sérail, où l'attendent ses houris, et nous le retrouvons au second acte se donnant, et pour cause, des airs d'heureux pacha. Sur ces quatre jeunes sultanes, il en est une pourtant que le maître respecte parce qu'il l'aime du premier coup et dont il récompensera le touchant amour par un bon et solide mariage. Car il a vu en elle, en même temps qu'une ardente

1. DISTRIBUTION. — André de Peyrade, M. *Noblet.* — Barbassou, M. *Léon Noël.* — Mohammed, M. *Numes.* — Gaston, M. *Hirch* — Sir Reginald, M. *Richemond.* — Le commodore, M. *Seiglet.* — Me Beaudoin, M. *Boudier.* — Joseph, M. *Torin.* — Jean, M. *P. Brébant* — Koudjé, Mme *Marguerite Ugalde.* — Comtesse de Monteclaro, Mme *Desclauzas.* — Havidja, Mlle *Demarsy.* — Miss Maud, Mlle *Lecuyer.* — Zouhra, Mlle *Lucy Gérard.* — Nazli, Mlle *Bertine.* — Miss Lia, Mlle *Werner.* — Sophie, Mlle *Préjal.*

passion pour son maître, un esprit perfectible, un grand désir de s'instruire et de mériter la haute faveur dont elle se rendra absolument digne. Cette extraordinaire histoire comporte, dans la seconde partie du livre, des événements mélodramatiques. Au théâtre, c'est le burlesque qui domine. Nous y voyons le bon oncle qui n'était pas mort, et qui désire garder à tout prix la commode situation de « feu Barbassou », entrer au sérail, affublé d'une de ses quatre femmes légitimes, la jalouse comtesse de Monteclaro, à qui l'on présente les quatre odalisques comme les filles du grand-vizir Mohamed. Si le conte bleu traîne quelque peu en longueur et tombe forcément dans la banalité, nous relevons au troisième acte de piquantes situations et plus d'un trait amusant. Nous y signalerons le succès de Mlle Marguerite Ugalde avec une jolie mélodie de Raoul Pugno qu'on lui a redemandée. La gentille artiste a, d'ailleurs, apporté dans ce rôle de Koudjé, avec ses qualités habituelles de verve et de gaieté, une note de tendresse qui a conquis le public en même temps que le cœur de M. André de Peyrade. M. Noblet prête à son pacha de circonstance l'aspect d'un malin Parisien du boulevard : par le geste et par l'entrain, il a sauvé plus d'une situation difficile. Sachons gré à Mme Desclauzas de s'être montrée, en son personnage tout de convention, plus sobre que de coutume : aussi ses effets n'en ont-ils que mieux porté... Félicitons enfin M. Léon Noël qui a composé « feu Barbassou » avec un tact et un talent des plus rares :

l'*assent*, la tête, la rondeur et l'aplomb méridionaux : tout est réussi. Le reste était à l'avenant et la mise en scène complétait un spectacle amusant.

Un harem au Gymnase ! Le sérail en plein théâtre de Madame. Cette double exclamation fut le thème d'une critique facile, avec laquelle on crut démolir la pièce, sa mise en scène et son excellente interprétation. La répétition générale avait jeté un froid sur les rares spectateurs conviés à cette épreuve intime. La première représentation fut meilleure, et il ne manqua pas de monde pour venir contrôler la réputation du livre : *Mon Oncle Barbassou* termina donc l'année 1891, résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année — Matin.	Nombre de représ. pendant l'année — Soir.
Laquelle ? comédie	1	1 janvier	20	144
L'Obstacle, pièce	4	id.	10	62
Silence dans les rangs, comédie.	1	23 février	11	96
* *Musotte*, pièce	3	4 mars	10	61
Paris fin-de-siècle, pièce	4	5 mai		52
Les lauriers sont coupés, comédie.	1	2 juin		53
* *Madame Agnès*, comédie	3	2 septemb.		29
Numa Roumestan, comédie	4	1 octobre	3	35
* *Mon Oncle Barbassou*, comédie..	4	6 novembre	8	55

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le Vaudeville inaugurait l'année par deux spectacles donnés le 1er janvier, l'un en matinée et composé de l'*Indécis* [1], comédie en un acte ; *Je dîne chez ma mère* [2], comédie en un acte de MM. Th. Barrière et A. Decourcelle, et *Une Fille terrible* [3], vaudeville en un acte de M. Deligny ; l'autre en soirée, composé de *Madame Mongodin* [4], et de *la Loge 22*, comédie en un acte de MM. Blum et Toché. L'affiche du soir apparte-

1. Joué par MM. Deroy, Godefroy, Claude Berton, Gouger et Mlle Vernoeck.
2. DISTRIBUTION. — Le prince d'Hemnis, M. *Romain*. — Pierre Didier, M. *Camis*. — Le Chevalier, M. *C. Berton*, — Le maître d'hôtel, M. *Godefroy*. — Germain, M *Debellocq*. — Un laquais, M. *Vaillant*. — Un cocher, M. *Lafeuillade*. — Sophie Arnould, Mlle *Feriel*. — Martor, Mlle *Pastelot*.
3. DISTRIBUTION. — Durocher, M. *Deroy*. — Edgard, M. *Berny*. — Zénéïde, Mme *Daynes-Grassot*. — Anaïs, Mlle *Yane*. — Jeannette, Mlle *Marley*.
4. Au cours des représentations de *Madame Mongodin*, M. Romain est remplacé par M. Pierre Achard dans le rôle de Fougerolles, et M. Jolly, malade, est remplacé par M. Boisselot, dans le rôle de Mongodin.

nait donc tout entière à ces deux derniers auteurs, et elle continuera à leur appartenir jusqu'au 28 février. Dans l'intervalle, le *Gazier* [1], comédie en un acte de MM. Blum et Toché, remplacera la *Loge 22*, en lever de rideau. Le *Député Leveau* fait une seule apparition sur l'affiche de matinée où lui succèdent plus heureusement, d'anciennes pièces, telles que *Michel Perrin* [2], le *Chevalier du guet* [3], la *Sœur de Jocrisse* [4], la *Petite Fadette* [5], *Geneviève ou la Jalousie paternelle* [6]. Ces différents ouvrages forment indistinctement le spectacle des deux premiers mois de l'année. Le 24 février seulement le Vaudeville donnait sa première nouveauté de l'année, *Liliane* [7], comédie en trois actes de MM. Louis Lacour et Félicien

1. DISTRIBUTION. — Amédée, M. *Mangin*. — Vicomte de la Brèze. M. *Coquet*. — Boleslas, M. *Deroy*. — Bernard, M. *Debellocq*. — Rose de Luchon, Mlle *Perviani* (puis après, Mlle *Lhéritier*). — Florence, Mlle *Marley*.

2. DISTRIBUTION. — Fouché, M. *Dieudonné*. — Michel Perrin, M. *André-Michel*. — Désaunais, M. *Mangin*. — De Crussac, M. *Laroche*. — Bernard, M. *Pierre Achard*. — Thérèse, Mlle *D'Harcourt*.

3. DISTRIBUTION. — Le Baron de Sarlis, M. *Michel*. — Le Chevalier du guet, M. *H. Mayer*. — Vicomte de Lunel, M. *P. Achard*. — Un officier, M. *Rambert*. — Isabelle, Mlle *Caron*. — Louise, Mlle *A. Chassaing*.

4. DISTRIBUTION. — Duval, M. *H. Mayer*. — Jocrisse, M. *Peutat*. — Duchanel, M. *Deroy*. — Herminie, Mlle *Verneuil*. — Charlotte, Mlle *Fériel*. — Plus tard Mlle Verneuil est remplacée dans le rôle d'Herminie par Mlle Blanche Marcel.

5. DISTRIBUTION. — Landry, M. *Laroche*. — Barbeau, M. *Mangin*. — Beaucadel, M. *Berny*. — Aldenise, M. *Grisez*. — Fadette, Mlle *Dharcourt* — Madelon, Mlle *Fériel*.

6. DISTRIBUTION. — Clérambourg, M. *Lagrange*. — Adrien, M. *Rambert*. — Généviève, Mlle *d'Arcylle*.

7. DISTRIBUTION. — Giraud, M. *Dieudonné*. — Henri Rozal, M. *Candé*. — Turner, M. *Romain*. — Robert de Saulieu, M. *Camis*. — Un habit rouge, M. *Achard*. — Un habit noir,

Champsaur. Il y a peu de choses à dire de cette pièce qui ne devait pas avoir beaucoup de lendemains. C'était l'histoire très simple, de trois drôles, dont un journaliste, un marquis et un petit vicomte, syndiqués, sous la présidence d'un banquier de police correctionnelle, appelé Giraud, pour s'enrichir aux dépens d'une jeune Américaine, orpheline et riche de trente millions. Liliane ne connaît l'odieux marché dont elle a été l'objet qu'après être devenue l'épouse d'Henri Rozal, qui a dédommagé ses deux concurrents par une forte indemnité, prise sur la dot et une commission importante attribuée au banquier. Cette spéculation l'écœure. Elle se sépare d'Henri devenu député, et avec qui les succès oratoires de ce dernier à la tribune la rapprochent au dénouement sans qu'on sache bien exactement si elle a sincèrement pardonné.

Liliane n'ayant point réussi, le Vaudeville, tout en préparant une pièce nouvelle, donna un spectacle composé de *Michel Perrin* et des *Domestiques* [1], un joyeux vaudeville en trois actes qui avec le nom d'Eugène Grangé rappelait celui du regretté Raymond Deslandes.

M. *Coquet*. — Vincent, M. *Deroy*. — Un sergent de ville, M. *Vaillant*. — Liliane, Mlle *Brandès*. — Mistress Flowers, Mme *Léonide Leblanc*. — Mariette, Mlle *Chassaing*.

Au cours des représentations de *Liliane*, M. Deroy est remplacé dans le rôle de Vincent par M. Moisson.

1. Distribution. — Joseph, M. *Peutat*. — François, M. *Gouget*. — Oscar, M. *Berny*. — Victor, M. *Debellocq*. — Baptiste, M. *Borgie*. — Virginie, Mme *Marie Samary*. — Julie, Mlle *Verneuil*. — Mélanie, Mlle *Vernoëck*. — Cécile, Mlle *Blanche Marcel*. — Rosalie, Mlle *Marlez*. — Adèle, Mlle *Gilbert*.

Le 25 mars, le théâtre renouvelait enfin son affiche et annonçait avec la première représentation de *Bonheur à quatre* [1], comédie en trois actes, de M. Léon Gandillot, la première (au Vaudeville) de l'*Infidèle* [2], comédie en un acte, en vers, de M. Georges de Porto-Riche. L'auteur des *Femmes collantes* et de *Ferdinand le noceur* arrivait donc enfin sur un théâtre d'ordre : tout vient à point à qui sait attendre, dit le proverbe. M. Gandillot a longtemps et patiemment attendu la justice que lui a spirituellement rendue le directeur du Vaudeville : M. Albert Carré a fait, hier, œuvre d'artiste en nous donnant à applaudir *Bonheur à quatre*.

Mme Hortense Baudinot est la maîtresse de M. de Vergogne, et vraiment je ne saurais l'en blâmer; son mari est du bois dont on fait les... Molière dit le mot; mais M. Gandillot se garde bien d'employer ces vilaines expressions : son amant M. de Vergogne est un bien joli garçon et un si bon ami pour Baudinot. C'est dans cet intérieur charmant, celui du *Plus heureux des trois*, qui survient, retour d'Amérique, le naïf et gentil Labourelle, qui est allé oublier là-bas l'amour qu'il avait pour la vertueuse Mme Labourelle. Il est maintenant complètement guéri. Pas si guéri

1. Distribution. — Baudinot, M. *André Michel*. — De Vergogne, M. *Romain*. — Martinet, M. *Lagrange*. — Labourelle, M. *Henry Mayer*. — Joseph, M *Moisson*. — Un maître d'hôtel, M. *Vaillant*. — Hortense Baudinot, Mme *Cécile Caron*. — Mme Labourelle, Mme *Marie Samary*. — Mme Tulipin, Mme *Guertet*. — Sophie, Mlle *Pastelot*.

2. Distribution. — Lazzaro, M. *Laroche*. — Benato, M. *Camis*. — Varrina, Mlle *Fériel*.

qu'il le proclame... M. de Vergogne a pris un tel pied dans la maison qu'il en est jaloux et qu'il accuse Hortense d'être sa maîtresse, et il entreprend la tâche de la sauver de cet homme. « Chère et pure créature ! » s'écrie Labourelle transporté de joie et se croyant le seul aimé... jusqu'au moment où il la voit entrer chez M. de Vergogne le lendemain du jour où elle s'est inopinément donnée à lui... Issue de la célèbre scène du *Roi Candaule*, de Meilhac, la scène de reproches, où n'ayant rien à répondre de bon, Hortense ne répond rien, est une des plus jolies trouvailles comiques de M. Gandillot. Il faut voir Labourelle se donner à lui-même toutes les raisons que pourrait invoquer celle qui ne cherche même pas à se justifier et arriver à implorer humblement son pardon. « Il est gentil tout de même ! » dit Hortense, qui le lui accorde volontiers. Rien de plus ironique, rien de mieux observé.

Il s'agit de faire de bons amis de Labourelle et de Vergogne, qui au grand déplaisir du mari, se querellent entre eux sur toute sorte de questions très futiles, à propos de l'âge de la reine d'Angleterre, par exemple... Labourelle en sera quitte pour ne pas ramener sa mère, qu'il aurait pourtant voulu voir entrer en relations suivies avec Hortense ; il se dit qu'après tout il a le meilleur rôle, trompant à la fois le mari et l'amant, et comme il est revenu à de meilleurs sentiments il offre un cigare à de Vergogne, qu'il avait voulu gifler. — « Décidément, fait le mari, de plus en plus inconscient, je pourrai les emme-

ner tous deux à la campagne. » Et le *Bonheur à quatre* règnera dans toute sa beauté. Cette comédie, d'une observation très fine, d'un dialogue très spirituel, était ravisamment interprétée. Mais elle avait des côtés amers qu'on lui reprocha et qui lui firent du tort auprès du grand public. Elle ressemblait, si l'on veut, à *la Parisienne* de M. Becque, mais elle était traitée plus légèrement. Elle méritait mieux que les quelques représentations qu'elle obtint et pendant lesquelles elle fut accompagnée sur l'affiche par l'*Infidèle* de M. G. de Porto-Riche, précédemment joué au théâtre d'Application, et précédé d'abord par la *Diva en tournée* [1], comédie en un acte de M. Léon Gandillot, ensuite par les *Espérances* [2] comédie en un acte de M. Pierre Bilhaud.

Avant *Bonheur à quatre*, nous avons eu la joie de revoir l'*Infidèle*, de M. Georges de Porto-Riche. Nous avons déjà, comme elle le méritait, vanté la forme adorable de cette verveuse et délicieuse comédie, sa rime si riche, son rythme si plein, ses images si brillantes et si nettes, sa langue si précise et si saine. Oui, certes, l'*Infidèle* est l'œuvre d'un vrai poète et d'un maître-écrivain. La pièce a produit un gros effet devant le grand public. Ajoutons que M. Laroche a joué le rôle de Lazzaro, qu'il avait créé au théâtre d'Application, avec une désinvolture et un entrain di-

1. DISTRIBUTION. — Bigorin, M. *Coquet*. — Rosita, Mlle *Vernoëk*. — Florine, Mlle *Arlette Chassaing*.
2. DISTRIBUTION. — Monsieur, M. *H. Mayer*. — Madame, Mlle *Feriel*. — Un domestique, M. *Vaillant*.

gnes de son rôle de pire sacripant, et que Mlle Fériel a délicieusement chanté l'adorable sérénade de M. Francis Thomé.

Le 20 avril *Révoltée*[1], pièce en 4 actes de M. Jules Lemaître, représentée jadis à l'Odéon, passait les ponts et s'installait au Vaudeville. On eût dit qu'elle avait gagné dans le trajet. Elle est jouée plus vite, plus moderne; elle produit grand effet. J'estime que des trois œuvres qui composent jusqu'ici le bagage dramatique de M. Jules Lemaître, *Révoltée* reste la meilleure par la vérité et la force des situations, par le dialogue qui est un des plus solides qu'il nous ait été donné d'entendre au théâtre. L'interprétation actuelle est excellente. Mme Grassot ne fait que paraître: c'est la gaieté de cette pièce un peu sombre. Mlle Brandès se montre comédienne consommée, surtout au troisième et au quatrième acte où elle est vraiment belle, en particulier dans l'émouvante scène avec Mme Marie Samary, à qui est échu le rôle de mère créé à l'Odéon par Mlle Tessandier. M. Candé retrouve au Vaudeville son succès d'autrefois, et je mets hors de pair M. Mayer prenant tous les jours plus d'autorité sur un public qui apprécie grandement son jeu sobre,

1. DISTRIBUTION. — Pierre Rousseau, M. *Candé*. — Barillon, M. *A. Michel*. — De Brétigny, M. *Romain*. — André de Voves, M. *Mayer*. — Gontran, M. *Berny*. — Un monsieur, M. *Rambert*. — Un domestique, M. *Vaillant*. — Hélène Rousseau, Mme *Brandes*. — Mme Herbeau, Mme *Grassot*. — Comtesse de Voves, Mme *Samary*. — Une bonne, Mlle *Englebert*

A partir du 26 avril, M. Claude Berton remplace M. Berny, dans le rôle de Gontran.

énergique et sûr. Somme toute, bonne soirée pour notre éminent confrère.

Révoltée était précédée d'un petit acte de M. Adolphe Aderer, aimable badinage, spirituellement dialogué, où l'auteur mettait en relief la fragilité de la femme, et nous présentait encore une fois ce cas qui n'est pas rare de voir *un bon ami*[1] M. Pierre de Sandoval, supplanter M. Paul de Vibray dans le cœur de Mme de Biran. Cette petite comédie, très fine d'observation, très soignée de style plut beaucoup et obtint un très vif succès.

La maladie avait contraint l'acteur Jolly à abandonner, dans le courant du mois de février, le rôle de Mangodin. Cet excellent artiste ne devait plus reparaître sur la scène du Vaudeville, où il avait réussi à affirmer si justement sa personnalité comique. Le 8 mai il succombait, et le 10, jour de ses funérailles, le théâtre faisait relâche en signe de deuil. Cette mort devait laisser dans les rangs de la troupe de M. Carré un vide qui ne sera pas aisé à combler. Mais ainsi va la vie, que les morts disparaissent et que, dans la lutte pour l'existence, les vivants oublient vite les morts. Ainsi le veut la loi de l'humanité. Le 14 mai, nouveau spectacle composé du *Sanglier*[2], comédie en un acte de M. Bisson ; l'*Ingénue*[3],

1. DISTRIBUTION. — Pierre de Sandoval, M. *P. Achard.* — Paul de Vibray, M. *Berny.* — Un télégraphiste, M. *Grisez.* — Madeleine de Biran, Mlle *Verneuil.*

2. DISTRIBUTION. — De Ranglade, M. *Laroche.* — Gontran des Tilleuls, M *Coquet.* — De Malbois, M. *Camis.* — Berthe de Malbois, Mlle *J. Goby.* — Suzanne de Boines, Mlle *Lind.*

3. DISTRIBUTION. — Turquet, M. *José Dupuis.* — Dauber-

comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy; *De 1 heure à 3 heures*, comédie en un acte de M. Abraham Dreyfus; les *Sonnettes*, comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy. De ces quatre pièces formant un spectacle coupé, aujourd'hui très démodé, une seule était inédite, *De 1 heure à 3 heures*, sorte de conversation où l'auteur mettait à la scène les péripéties diverses de la consultation dans l'après-midi, d'un médecin en réputation. Bien des types passaient sous nos yeux, nous laissant le souvenir de scènes très observées et d'un esprit légèrement prétentieux. Quant à *l'Ingénue* et aux *Sonnettes* [1], ces deux charmantes petites pièces nous arrivaient en droite ligne des Variétés, avec M. Dupuis, qui, reprenant ici deux rôles qu'il avait brillamment créés sur la scène du boulevard Montmartre, trouvait l'occasion de faire apprécier son talent de comédien. Et c'était donc pour cette saison [3],

thier, M. *G. Michel*. — Octave, M. *Berny*. — Un domestique, M. *Vaillant*. — Adèle, Mlle *Yane*. — Léontine, Mlle *Fériel*.

1. Distribution. — Docteur Labouret, M. *Boisselot*. — Baron Axfeld, M. *Lagrange*. — Germain, M. *Peutat*. — Un monsieur nerveux, M. *Mangin*. — Un jeune homme, M. *Galipaux*. — Gaston de Rivesaltes, M. *P. Achard*. — Rougemontot, M. *Moisson*. — Rose Lys, Mlle *M. Caron*. — Une dame, Mme *Boisselot*. — Une jeune fille, Mlle *B. Marcel*.

2. Distribution. — Joseph, M. *J. Dupuis*. — Augustine, Mlle *Cécile Caron*. — La marquise, Mlle *Darmont*.

3. En dehors des matinées dont le spectacle était fait avec les pièces du répertoire du théâtre, quatre matinées eurent lieu : le 21 mai, représentation organisée par le théâtre d'Art au bénéfice de MM. Paul Verlaine et Paul Gauguin : 1. *Les uns et les autres*, comédie en un acte en vers de M. P. Verlaine (partie musicale de M. Henri Quitard), joué par Mlles Moreno et Lucy Gérard, MM. Krauss, Paul Franck et Henri Huot; 2. le *Corbeau*, poème d'Edgard Poe, traduit par M. Stéphane Mallarmé, dit par M. Damoye; 3. le *Doigt de la femme*,

M. Carré avait loué le théâtre pour les mois d'été à M. Derenbourg. Celui-ci s'y installa immédiatement et donna le 12 juin un premier spectacle composé du *Grain de beauté*, comédie en un acte de M. Pierre Decourcelle, et la *Femme* [1], comédie en 3 actes de M. Albin Valabrègue, et le 10 juillet, un second spectacle composé de *Madame a ses brevets*, comédie en un acte de M. Albin

poésie de V. Hugo, dite par M. Dehelly; 4. l'*Intruse*, comédie en un acte en prose de M. Maurice Mæterlinck jouée par Mmes Camée, Suzanne Gay, Denise Ahmers, Lemarié, Morey; MM. Lugué-Poé, Favre et Prad; 5. *Chérubin*, trois tableaux en prose de M. Charles Morice (partie musicale de M. H. Quitard), joué par Mlles Marty et Camée, MM. Coquelin cadet, Mayer, Lugué-Poé et Tarride; 6. Poésie de Baudelaire, dite par M. Paul Mounet; 7. le *Soleil de minuit*, poème de M. Catulle Mendès, joué par Mmes Defresne et Camée, MM. Raymond et Damoye; 8. le *Cri de l'âme*, poésie de Lamartine, dite par M. Jacques Fenoux; 9. *Phyllis*, églogue de Th. de Banville d'après Virgile, jouée par MM. Krauss, Durel et Paul Franck. — Le 24 mai, représentation au bénéfice de l'œuvre du placement gratuit. — Le 28 mai, représentation au bénéfice de l'œuvre des ambulances urbaines: *La joie fait peur*, par un artiste de la Comédie-Française; scène du *Mariage forcé*, joué par MM. Coquelin aîné et Jean Coquelin; divertissement japonais dansé par Mlle Rosita Mauri; les *Fourberies de Nérine*, jouées par M. Jahier et Mlle Olga Vernon; intermèdes par MM. Mounet-Sully, Vergnet, Tarride, Coquelin cadet, Soulacroix, Plançon, Daubray; Mmes R. Du Minil, Marcelle Dartoy, Fiérens et Pierny. — Le 4 juin, représentation au bénéfice des victimes du Devoir. — Le 9 juin (soir), représentation extraordinaire au bénéfice d'un artiste: le *Député Leveau*, première représentation d'*Une grande artiste*, drame en un acte en vers, jouée par Mlle Malck, MM Candé et Ch. Esquier; première audition de la *Fiancee du trombone à coulisse*, symphomonologue de MM. Paul Bichaud et Emile Pessard, joué par M. Galipaux. Intermèdes par Mmes Yvette Guilbert, Julie Dantin, violoniste, Lucile Chassaing, Anna Thibaud, etc.

1. Distribution. — De Blauvac, M. *Dieudonné* — Goussainville, M. *Mayer.* — Tivolier, M. *Lérand.* — Me Bernard, M. *Charpentier.* — Jean, M. *Pascal.* — Julien, M. *Violette.* — Marie, Mlle *Berthe Cerny.* — Marguerite, Mlle *Jeanne Brindeau.* — Emma, Mlle *Gallayx.*

Valabrègue et le *Gendarme*, comédie en 3 actes de MM. Pierre Decourcelle et A. Debrit. La *Femme*, de M. Valabrègue, composait une thèse assez subtile. L'auteur s'y évertuait à établir une différence entre la femme honnête et l'honnête femme. La femme honnête, selon lui, est celle qui n'a pas encore succombé ; l'honnête femme, celle qui ne succombera jamais. Et l'écrivain, partant de ce principe, conduisait ses personnages à travers toute une série de scènes où l'imbroglio avait sa place, où l'esprit ne faisait point défaut, donnait à ses contemporains une leçon de haute moralisation conjugale.

Dans la comédie de M. Valabrègue, le mari recevait dramatiquement une leçon de fidélité. A son tour, c'est la femme mariée qui est avertie, par la plume de M. Decourcelle, dans une façon de vaudeville, le *Gendarme* [1], qu'il y a du danger à jouer avec l'amour. Voyez plutôt.

Le jeune et élégant Lagardette était intéressé dans la maison Morisson et compagnie. A la suite d'une liquidation, il se crut lésé par son patron d'une somme de deux cent mille francs. Il fit menace de procès, et Morisson lui offrit sa fille en mariage pour établir la balance. Tout alla bien d'abord. Madame comparaît monsieur à l'Apollon du Belvédère ; Monsieur soupirait de tendres choses à Madame au clair de lune. Mais, un beau jour,

1. DISTRIBUTION. — Croix-Mitaine, M. *Maugé*. — Lagardette, M. *Hirch*. — Chassenard, M. *Victorin*. — Beauplanchet, M. *Charpentier*. — Bonamour, M. *Violette*. — Suzanne, Mlle *Berthe Cerny*. — Clotilde, Mlle *Berthe Legrand*. — Mariette, Mlle *Marley*.

Madame, ayant appris la façon dont elle avait été balancée, se fâcha et rompit tout commerce avec son époux. Celui-ci essaya d'abord de la jalousie pour ramener Suzanne, et fit la cour à la femme incandescente de son ami Chassenard. Mauvais moyen... car, Mme Chassenard ayant pris la chose au sérieux, il se voyait menacé dans ses délicatesses amicales. C'est alors que Suzanne, indignée, fit mine d'écouter les déclarations du jeune Beauplanchet. Le mari, jugeant que deux amants valent mieux qu'un, imagine de jeter au travers de cette intrigue ébauchée un troisième larron, Croix-Mitaine : et la femme, placée entre ces deux aventures, revient finalement à son mari, après que les deux amants ont fait, l'un contre l'autre pour le compte de l'époux, l'office du gendarme.

Tel est le sujet de cette comédie qui vit surtout de détails. C'est le thème éternel du *Dépit amoureux*. Il est manifeste que l'auteur s'est battu les flancs pour remplir le cadre de trois actes qu'il s'était imposé. Il y a souvent et même heureusement réussi. Dans tous ces détails, il y a de jolies scènes, des mots d'un esprit tout parisien. Le second acte en est rempli. Il est très amusant de voir Suzanne, qui aime son mari avec lequel il n'y a que malentendu, faire jouer par ses deux amants, au bésigue puis à la fléchette, la possession de sa gentille petite personne. Le jeu du hasard ne lui donnant pas de résultat, elle écrit une lettre sans adresse, assignant un rendez-vous au restaurant de la Corne-

d'Or, près Fontainebleau, à celui des deux qui réussira à s'en emparer. C'est le mari qui la trouve et la lit publiquement. Après quoi tous nos personnages se trouvent réunis dans un cabinet particulier. Suzanne tombe dans les bras de son mari qui lui explique la moralité de son procédé. L'honneur des Chassenard est sauf et les deux amants décontenancés ne trouvent pas mieux que de se répéter l'un à l'autre le refrain de la chanson de Nadaud : « Brigadier, vous avez raison. »

Ainsi le *Gendarme* se trouve expliqué. Cette comédie un peu grosse était jouée avec une grâce charmante par Mlle Berthe Cerny, qui rend le personnage de Suzanne en comédienne consommée. Le jeune Hirch n'avait pas l'autorité du rôle du mari, qu'il ne traduit qu'imparfaitement. Les types des deux amants étaient fort comiquement dessinés par MM. Maugé et Charpentier. En somme, pièce très convenablement jouée dans son ensemble. Pièce d'été, puisqu'il y a direction d'été, mais pièce qui a en somme beaucoup amusé et qui mérite ses quartiers d'hiver.

Le 1er août, M. Derenbourg avait renoncé à poursuivre plus longtemps l'exploitation estivale de la scène du Vaudeville, avec la pièce de MM. Decourcelle et Debrit. Il s'en alla chercher fortune ailleurs et demanda au théâtre des Menus-Plaisirs un billet de logement pour son infortuné *Gendarme*. Le théâtre demeura fermé pendant tout le mois d'août. La troupe américaine de M. Daly y vint donner du 31 août au 5 septembre

6 représentations anglaises [1] qui furent peu suivies, après quoi M. Carré ayant repris possession du Vaudeville y prépara l'avènement d'une œuvre dramatique que M. Coquelin lui avait chaudement recommandée et dans le succès de laquelle il avait pleine et entière confiance.

Le 15 septembre, le Vaudeville inaugurait la saison nouvelle avec *Hélène* [2], drame en quatre actes et cinq tableaux de M. Paul Delair, avec accompagnement de musique de M. André Messager.

Paul Delair en aurait, dit-on, trouvé l'idée [illegible] en un fait divers de journal. C'était [illegible] d'une [illegible] qui, apprenant que son [illegible] par sa mère, jurait de le [illegible] entière tient en cette sim[illegible] en savez déjà autant qu'il [illegible] être banalement renseigné [illegible] ce que vous ignorez c'est la [illegible] dont le jeune directeur a [illegible] drame.

[illegible] conventionnelle s'il en fut [illegible] semblant de vérité, elle le doit au

[illegible] like it (*Comme il vous plaira*, de Sha[illegible] [illegible]mbre, *Railroad of love* (*Le chemin de* [illegible] 2. *School for scandale* (*L'ecole du scandale*, [illegible] 3. *A Night off* (*Une nuit perdue*); 4, *Taming of* [illegible] (*La mégère apprivoisée*, de Shakespeare); 5. *Lot*[illegible] d'après les *Surprises du divorce*).

[illegible]ION. — Marc Fosse, M. *Candé*. — Rigoux, [illegible] — Moreau, M. *Mayer*. — Savinien, M. *Laroche*. [illegible] M. *Deroy*. — Le Père Lalouette, M. *Bejuy*. — [illegible] soldat, M. *Dorval*. — Deuxième soldat, M. *Debel*[illegible] — Hélène, Mlle *Brandès*. — Marguerite, Mlle *Samary*. — [illegible], Mlle *Marianne Chassin*. — Sylvie, Mlle *Lecomte*.

cadre bien vivant qu'a su lui donner l'habile metteur en scène du théâtre de la Chaussée-d'Antin.

Le premier acte représente la place d'un village. Ici, la fontaine, où vient s'asseoir Sylvie, la petite innocente échappée de l'*Arlésienne ;* là, la mairie, d'où sort M. Moreau, le jeune maître d'école auquel M. Mayer donne un costume moderne et une allure naturelle tout à fait remarquables. On entend à l'orchestre une petite marche guerrière : c'est le retour des soldats. Savinien a fini son service militaire et rentre au village, où il trouve sa fiancée bien embellie. Et la mélodie de cor, sur laquelle le jeune homme donne à la jeune fille le baiser du retour, est une des plus exquises trouvailles de la partition de M. André Messager. Les villageois s'assemblent, et fêtent, le verre en main, la rentrée de Savinien Fosse. Voici son oncle, Marc Fosse et sa tante Marguerite ; voilà le vieux sorcier qui en sait long et prononce des paroles énigmatiques et terribles comme si un crime avait été commis, comme si l'ambitieux Marc Fosse, un ex-chemineau devenu le plus riche fermier de la contrée, avait jadis précipité la mort du mari, le père d'Hélène, pour épouser sa veuve qui déjà était sa maîtresse. On ne nous a point trompés : c'est l'aventure du roi Claudius et de la reine Gertrude, laquelle a une fille au lieu d'un fils : Hélène qui, comme Hamlet, songe à la vengeance... Car, un soir d'orage, la mère oppressée par le remords, a rêvé tout haut. La malheureuse a parlé, révélant à sa fille le se-

cret fatal; à l'instigation de son amant Marc Fosse, c'est elle qui a présenté à son mari le mortel breuvage.

Hélène sait tout maintenant, et la voilà courant, non point à la terrasse d'Elseneur, mais au cimetière du village, où, s'agenouillant sur la tombe de son père chéri, elle jure de faire son devoir. « Tu seras content mon père! » crie-t-elle, noblement exaltée. C'est en vain que le maître d'école lui prêche le pardon. Hélène a son idée fixe. Le sorcier lui vendra le breuvage qu'il a déjà vendu aux assassins du fermier. « Il faut qu'y périsse, a dit Hélène: pour venger mon père, je me ferai oiseau, je me ferai taupe, je me ferai flamme de feu! » Admirez l'intérieur de ferme du dernier acte qui, avec ses accessoires, ses bibelots accumulés, est une pure merveille, et attendez le coup final: Hélène buvant, à la place de son amoureux Savinien, le verre d'eau-de-vie empoisonnée et trinquant avec son beau-père: deux cadavres, au lieu d'un... Es-tu content William Shakespeare?

Le public habituel du Vaudeville trouva sans doute l'anecdote un peu bien noire. Mlle Brandès, une fort jolie paysanne, a mis en œuvre toutes ses belles qualités dramatiques, et ce n'est point sa faute si la toile ne s'est pas baissée, sur un triomphe.

Tous, d'ailleurs, ont fait vaillamment leur devoir, à commencer par M. Candé, qui a composé avec bien de la finesse le rôle éminemment antipathique de Marc Fosse, Mme Marie Samary

fait Marguerite, et rend d'une façon saisissante la poignante scène du cauchemar. M. Laroche et M. Michel sont fort bons chacun dans leur personnage.

En dépit de quelques réminescences de Gounod, de Bizet, d'Ambroise Thomas, parfois un peu flagrantes, et malgré le souvenir de la maîtresse partition de l'*Arlésienne*, les morceaux de musique délicatement composés par M. André Messager et fort joliment exécutés par l'orchestre de M. Gabriel Marie, ont fait grand plaisir.

Mais le public ne fit pas à cette œuvre rustique et à ses interprètes, l'accueil sur lequel nous avions compté. Force fut bien de revenir à *Madame Mongodin* [1], en attendant la reprise de *Nos Intimes* [2], comédie en quatre actes de M. Victorien Sardou, qui eut lieu seulement le 22 octobre et devait permettre au théâtre de finir très honorablement l'année. La comédie de M. Sardou datait pourtant de trente années [3]. La dramaturgie actuelle différait profondément de celle d'alors.

1. C'est M. Boisselot qui joue le rôle de Mongodin, à la place du pauvre Jolly. S'il ne le fait pas oublier, il y obtint un très réel succès. M. Claude Berton, au cours de cette nouvelle série de représentations de la comédie de MM. Blum et Toché, remplace M. Berny, dans le rôle de Savinien.

2. DISTRIBUTION. — Tholosan, M. *Dieudonné*. — Marécat, M. *Boisselot*. — Caussade, M. *Michel*. — Maurice, M. *Candé*. — Abdallah, M. *Peutat*.— Lancelot, M. *P. Mangin*. — Vigneux, M. *Béjuy*. — Laurent, M. *Moisson*. — Jean, M. *Vaillant*. — De La Richaudière, M. *Desmard*. — Cécile, Mme *Jane Hading*. — Mme Vigneux, Mme *D. Grassot*. — Raphaël, Mme *Dharcourt*. — Benjamine, Mme *Déa Dieudonne*. — Jenny, Mlle *Goby*.

3. *Nos Intimes* furent représentés pour la première fois au théâtre du Vaudeville, alors place de la Bourse, le 16 novembre 1861.

Et cependant, en dépit des railleries de l'école actuelle, la pièce plut encore et plut beaucoup même. L'auteur avait fait, il est vrai, quelques coupures dans le dialogue en vue de cette reprise, émoussé le tranchant de quelques répliques à l'emporte-pièce, supprimé certaines tirades qui n'étaient plus de mode. La comédie de *Nos Intimes*, mise de la sorte au point, fit passer de délicieuses soirées aux spectateurs découragés par les efforts répétés et infructueux des novateurs contemporains. C'est qu'il y a toujours dans ces quatre actes une science du théâtre, une connaissance des choses de la scène, qui émerveillaient le public et le tenaient sous le charme. Je ne rappellerai pas la fable de *Nos Intimes*. C'est une étude sincèrement humaine dans un cadre du Vaudeville. C'est l'histoire de tous nos amis qui s'évertuent à tuer notre bonheur, à troubler notre tranquillité. Tous ces types étaient étudiés et fouillés. A l'intérêt de la pièce il est juste de joindre l'excellente interprétation que M. Carré avait su réunir et que M. Sardou avait soigneusement stylée. S'il était permis d'évoquer les créateurs de l'ouvrage, il était aisé de rendre justice aux interprêtes nouveaux. M. Dieudonné, à force de mesure, de tact, d'intelligence, écrivait à ce sujet M. Hector Pessard, a rajeuni le rôle un peu démodé du raisonneur Tholosan, rôle qui fut un des triomphes de défunt Félix. Mme Hading, plus belle que jamais, a composé avec un art supérieur le personnage si complexe de l'honnête et passionnée Cécile. Attentive, soigneuse, toujours en scène

sans une seconde d'oubli, sachant écouter ses partenaires, occupant toujours le public sans chercher à absorber son attention, Mme Hading n'a pas été seulement une comédienne experte et rompue à toutes les habiletés du métier. Dans le troisième acte, le fameux acte du canapé, dont s'étonnèrent jadis les timidités pudibondes de la critique, elle a atteint les sommets de la passion et traduit avec une rare puissance, les défaillances sensuelles de la femme, relevées par les révoltes morales de l'honnête femme. Il n'y a qu'à louer M. Candé dont la nature physique se prête peu au personnage de l'amoureux Maurice, un peu frêle de cœur et de moralité. Mais, dès que M. Candé parle, sa belle voix, si chaude de passion, si souple, si enveloppante, fait oublier la débordante santé du robuste garçon et réussit, cette fois du moins, à donner l'illusion d'un amant auquel l'idéal n'est pas étranger. Le chœur des *Intimes* est composé de MM. Boisselot, Béjuy, Peutat et Mme Grassot. C'est un régal que d'entendre siffler ces vipères à face humaine s'enroulant autour du pauvre et bon Caussade, l'étouffant lentement, bavant leur venin et le caressant de leurs dards avec des attitudes de chien tendre. Enfin, la mignonne Déa Dieudonné donne la réplique au docteur Tholosan avec un enjouement, une sûreté, une grâce dont son père et son maître, l'excellent Dieudonné, a le droit d'être fier.

Le Vaudeville avait dès l'année précédente inauguré le jeudi des matinées avec des pièces anciennes dans lesquelles M. Carré voulait es-

sayer et former de jeunes comédiens. Cette innovation fut couronnée de succès. C'est pourquoi M. Carré songea à l'étendre aux jeunes auteurs, et le 5 novembre, après le *Maire de saint Flour*, il eut la main heureuse en donnant les *Jobards* [1], comédie en trois actes, de MM. Albert Guinon et Maurice Denier.

Les *Jobards* sont les honnêtes gens. Jobard, en effet, cet excellent Bonnardel, qui rompt un mariage d'amour pour rendre aux créanciers de son père une fortune mal acquise. La misère l'amène à un mariage de raison avec une charmante fille qui le consolera de toutes ses déceptions. Amère par le ton, cruelle par endroits, sincère toujours, sur un sujet analogue à celui de *l'Honneur et l'Argent*, et finissant par une scène adorable et justement applaudie, la comédie nouvelle nous semble dans le vrai ton du jour. Au don d'observation, à la sensibilité, ces jeunes gens joignent de l'esprit, et du meilleur. Aux noms des auteurs, il faut joindre celui de Mlle Thomsen, sortie du Conservatoire cette année même, qui, dans un rôle de jeune fille sacrifiée, a su montrer une mesure et une sobriété parfaites. N'oublions pas M. Lagrange, très amusant dans son rôle d'homme d'affaires roulé par un jeune effronté plus fort que lui ;

1. Distribution. — Gallois, M. *Lagrange*. — Rousselin, M. *Mangin*. — Fourrichon, M. *Achard*. — Henri Bonnardel, M. *Camis*. — Auguste, M. *Debellocq*. — François, M. *Beytille*. — Mme Bonnardel, Mme *M. Samary*. — Aline, Mlle *M. Caron*. — Noémie, Mlle *Thomsen*.

Mme Marie Samary, MM. Pierre Achard et Camis.

Ces matinées du jeudi étaient devenues de petits événements littéraires et le très franc succès de la comédie des *Jobards* en consacra définitivement l'institution.

Un auteur norvégien, M. Henrik Ibsen, avait été mis à la mode par le Théâtre-Libre, qui avait monté successivement deux de ses œuvres les plus réputées : les *Revenants* et le *Canard sauvage*. Ces œuvres avaient été passionnément discutées. Elles portaient en elle une saveur des pays du Nord qui, pour ne pas nous être absolument familière, avait pour quelques-uns le prestige de la révélation. M. Carré, qui était un impressario audacieux, crut répondre au vœu d'une partie de l'opinion publique en montant, pour ses matinées du jeudi, la dernière œuvre publiée de cet écrivain scandinave. Le 17 décembre donc, l'affiche du Vaudeville annonçait la première représentation d'*Hedda Gabler*[1], drame en quatre actes de M. Henrik Ibsen, traduit par M. le comte Prozor, une des pièces les plus obscures du maître norvégien, présentée aux Parisiens, dans une fort spirituelle conférence, par M. Jules Lemaître. Le fin critique nous a parlé dans les meilleurs termes des littérateurs de ce petit pays de Norvège, qui se distingue par une extrême sensibilité mo-

1. Distribution. — Eybert Lœvborg, M. *Candé*. — George Tesman, M. *Mayer*. — L'assesseur Brack, M. *Lagrange*. — Hedda, Mlle *Brandès*. — Julie Tesman, Mme *Samary*. — Mme Elvsted, Mlle *Thomsen*. — Berthe, Mlle *de Géraudon*.

rale, entre autres de ce vieux révolté d'Ibsen, vraiment mécontent du monde, dont l'œuvre fait penser, dont les personnages veulent s'expliquer la vie. Hedda Gabler, ainsi que l'a fort bien observé M. Lemaître, est une vaniteuse, une névrosée, la parodie et la dérision de quelques-uns des caractères autrefois chers au vieux maître. Le conférencier est allé spirituellement au-devant des objections : — Dites-moi, si vous voulez, que vous étiez assez grand pour comprendre tout seuls ; mais, de ce que la pièce n'est pas claire, n'en concluez pas que c'est une mauvaise pièce. N'est-ce point le cas d'*Hamlet* et même un peu celui du *Misanthrope?* Et, définissant le public, composé en général de gens qui digèrent, dont la moyenne intellectuelle est modeste, il a émis cette idée qu'on ne venait pas toujours au théâtre pour s'amuser, qu'on y venait aussi quelquefois pour réfléchir : ce qui était encore un plaisir, un plaisir distingué, puisqu'on sortait content de soi... Puis, après avoir parfaitement expliqué le procédé des auteurs norvégiens, si différents des nôtres, qui ne cherchent qu'à divertir, par conséquent à simplifier, il nous a donné le scénario de la pièce. — « Ma tâche est modeste, a-t-il ajouté, je voudrais pourtant être sûr de pouvoir m'en tirer... »

La fille du général Gabler, l'ambitieuse Hedda, mariée à cet être doux et faible, véritable rat de bibliothèques, qui s'appelle Tesman, est proche parente de notre Mme Bovary ; mais le drame dont elle sera la triste héroïne est un drame de

jalousie *cérébrale.* Car Hedda est chaste; monstrueusement orgueilleuse, elle se met au-dessus des lois divines et humaines, et comme l'a dit Jules Lemaître, il y a dans cet orgueil beaucoup de snobisme, de cabotinage et de névrose. Elle veut peser sur une destinée humaine : Tesman n'en vaut pas la peine. Il lui faut un homme d'une autre valeur que cet énervant spécialiste, et c'est au moment où apparaît Lœvborg que le vrai drame s'engage. Eylert Lœvborg est cet homme de lettres, ce beau mâle, avec lequel elle flirta si bien, jadis, qu'un jour elle fut forcée de saisir un pistolet pour se défendre... Débauché repentant, il a pris une nouvelle Egérie, la petite Théa Elvsted, une blondinette aux cheveux agaçants, avec laquelle il a écrit son fameux manuscrit sur l'avenir de la civilisation. Naturellement, Hedda hait Théa. Aime-t-elle Eylert?... S'il est vraiment fort, elle le reprendra, ravie de le prendre à Théa; s'il chavire, c'est un homme perdu, il y aura deux vies brisées. Charmante femme, n'est-ce pas?... Eylert a succombé; il s'est abominablement grisé, il a même perdu son précieux manuscrit, qu'a ramassé l'honnête Tesman, et qu'Hedda volera d'abord et brûlera ensuite... Eylert est désespéré : elle le poussera au suicide, et machinera cette mort comme une véritable œuvre d'art.

M. Jules Lemaître a spirituellement commenté le « néronisme » d'Hedda, et nous a fort bien expliqué comme aux âmes médiocres la méchanceté finit par être une affirmation de la force.

Dès la première scène, Hedda s'est montrée telle qu'elle est, feignant de prendre pour le chapeau de la bonne, traînant sur les meubles, le chapeau neuf de la bonne tante Julie ; au dernier acte, après avoir ridiculisé tout le monde, désespéré Théa et poussé Eylert au suicide, apprenant que ce n'est pas chez lui, mais dans le boudoir d'une drôlesse que s'est tué Eylert, elle se tue elle-même à son tour : c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Et notre brillant confrère veut bien tirer une morale : Théa et tante Julie, ces humbles sont moins ridicules, assurément, et plus puissants qu'Hedda, l'orgueilleuse ; l'oubli de soi et la charité constituent la plus esthétique des existences ; la bonté et la simplicité de cœur sont, en somme, ce qu'il y a de plus « distingué »...

La gracieuse causerie du critique des *Débats*, présentant l'auteur des *Revenants* ou du *Canard sauvage* et racontant *Hedda Gabler*, a eu sans doute l'avantage de rendre plus clair le drame joué au Vaudeville. Elle a eu aussi le tort de nous en rendre la représentation moins intéressante : je suis de ceux qui pensent que ces conférences préparatoires sont la négation même du théâtre... Je ne répondrais pas, d'ailleurs, que tout le monde ait parfaitement compris la grandeur et la simplicité de l'intéressant et attachant, sinon très puissant drame d'Ibsen. On a souri en bien des endroits de la pièce ; on a même ri aux adieux d'Hedda à Eylert. Mais on est sorti satisfait de connaître ce curieux produit de littérature scandinave. Ce qu'on distingue, avant tout,

dans le personnage d'Hedda, c'est son absence d'âme, nous a fait remarquer le traducteur lui-même, M. Prozor. Oui, l'âme est absente. Echappant au milieu où elle est réduite à vivre, où peut-elle se réfugier ? Nulle part. Cette nostalgie si vague et si violente pourtant qui la travaille a-t-elle un objectif, désir ou regret ? Non. Elle nous parle de son incommensurable et mortel ennui. Voilà tout. Mlle Brandès avait fait d'Hedda Gabler une Parisienne. Le rôle lui avait échappé et elle avouait elle-même n'en avoir pas compris le premier mot. M. Candé a joué avec une vive intelligence, avec une vérité saisissante, le rôle difficile d'Eylert Lœvborg. M. Mayer s'est fait chaleureusement applaudir dans sa très amusante composition de Tesman, le piteux mari d'Hedda. Louons encore Mme Samary, excellente en tante Julie ; Mlle Thomsen, une charmante Théa, et M. Lagrange, parfait dans l'assesseur. L'année se fermait pour le Vaudeville sur cette curiosité littéraire que le public ne goûta que médiocrement et sur les dernières représentations de *Nos Intimes*, à qui cette reprise devait ajouter quatre-vingt-six soirées et matinées d'existence. L'histoire de ce théâtre était résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année Matin.	Soir
L'Indécis, comédie..............	1	1 janvier	1	
Je dîne chez ma mère, comédie..	1	id.	2	
Une Fille terrible, com.-vaud....	1	id.	1	
La Loge 22, comédie.............	1	id.	1	20
Madame Mongodin, comédie.....	3	id.	7	73
Le Député Leveau, comédie......	4	3 janvier	2	
Le Chevalier du guet, com.-vaud.	1	15 janvier	3	
Le Gazier, comédie............	1	21 janvier	7	53
Michel Perrin, com. vaud.......	2	22 janvier	3	9
La Petite Fadette, com.-vaud.....	3	5 février	3	
Geneviève ou la jalousie paternelle..	1	id.	2	
La Sœur de Jocrisse, com.-vaud...	1	24 février	3	18
* *Liliane*, drame.................	3	id.	2	18
Les Espérances, com.............	1	5 mars	1	6
Les Domestiques, com.-vaud......	3	id.	1	9
La Diva en tournée, com.........	1	25 mars	3	25
L'Infidèle, com. en vers.........	1	id.	3	25
* *Bonheur à quatre*, com........	3	id.	3	25
* *Un Bon Ami*, com..............	1	20 avril	4	25
Révoltée, drame.................	4	id.	1	24
Le Sanglier, comédie............	1	14 mai		24
L'Ingénue, comédie.............	1	id.		24
* *De 1 h. à 3 h.*, com..........	1	id.		24
Les Sonnettes, com.............	1	id.		24
* *Hélène*, drame.................	4 a 5t.	15 septemb.		16
Nos Intimes, com...............	4	22 octobre	8	81
Le Maire de Saint-Flour, com.-v.	1	5 novemb.	4	
* *Les Jobards*, comédie...........	3	id.	6	
* *Hedda Gabler*, drame..........	4	17 décemb.	3	

*
* *

Direction d'été de M. Derenbourg

Le Grain de beauté, comédie.....	1	12 juin		28
* *La Femme*, com...............	3	id.		28
Madame a ses brevets, com.......	1	10 juillet		22
* *Le Gendarme*, comédie.........	3	id.		22

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Le même spectacle, par lequel le Palais-Royal avait terminé l'année précédente est encore celui de tout le mois de janvier 1891. Le 3 février reprise de la *Cagnotte* [1], que le théâtre tient à conserver à son répertoire, et que dans ce but, il affiche tous les ans au moins pour quelques représentations. Un de ces petits actes sans valeur, destinés à servir de lever de rideau et qui comptent des centaines de représentations, sans qu'on ait su jamais pourquoi, *l'Album* [2], signé du

1. Distribution. — Chambourcy, M. *Milher.* — Colladan, M. *Galvin.* — Cordenbois, M. *Luguet.* — Cocarel, M. *Chameroy.* — Sylvain, M. *Hurteaux.* — Béchu, M. *Pellerin.* — Baucantin, M. *Monval.* — Félix, M. *Maudru.* — Benjamin, M. *Liesse.* — Joseph, M. *Garnier.* — Un garçon de restaurant, M. *Villette.* — Un agent de police, M. *Ferdinand.* — Tricoche, M. *Mounet.* — Léonida, Mme *Riquet-Lemonnier.* — Blanche, Mlle *Clem.* — Une fruitière, Mlle *Hortense.*

2. Distribution. — Annibal, M. *Hurteaux.* — Onésime, M. *Maudru.* — Pancoupé, M. *Monval.* — Mme Pancoupé, Mlle *Fromant.* — Rose, Mlle *Derville.*

nom de M. G. Hugot, est donné le 19 février et passe absolument inaperçu. Le 23 février seulement, le théâtre nous offre sa première nouveauté, les *Joies de la paternité* [1], comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Vast-Ricouard, dont la gaieté un peu grosse et même un peu grasse, effaroucha les sentiments délicats d'un public que l'on avait raison de croire moins pudibond. Explique ces anomalies qui pourra. Il ne nous appartient pas de déchiffrer les énigmes.

Les *Joies de la paternité* étaient un vaudeville présenté à la direction du Palais-Royal par M. Vast-Ricouard. M. Bisson accepta de remanier la pièce et de la mettre au point. C'est l'histoire d'un enfant imaginaire que se disputent deux maris en proie aux épigrammes de leur épouse. Un poupon amené là par hasard court de bras en bras, jusqu'au moment, où les vrais parents, deux domestiques de la maison, réclament leur bien. La fable prêtait à des développements scéniques. Les auteurs l'avaient saupoudrée de gros sel. Telle qu'elle fut présentée au public, elle fut sévèrement critiquée. Les comédiens se découragèrent. M. Daubray était tombé malade, les représentations en furent arrêtées, puis reprises et finalement abandonnées. La *Cagnotte* reparut encore une fois sur l'affiche. Puis ce fut une

1. DISTRIBUTION. — Cascaret, M. *Daubray*. — Robinot, M. *Saint-Germain*. — Joseph, M. *Pellerin*. — Biscotte, M. *Henri Deschamps*. — 1er clerc, M. *Villette*. — 2e clerc, M. *Mounet*. — Mme Cabibol, Mme *Mathilde*. — Sidonie, Mlle *Lavigne*. — Estelle, Mlle *Cheirel*. — Mélanie, Mlle *Marie Durand*. — Victoire, Mlle *Dolci*.

reprise de la *Boule* [1], le 26 mars qui vint sauver la situation. Le Palais-Royal était désormais voué aux reprises jusqu'à la fin de la saison. Le 4 mai, c'était au tour du *Parfum* [2], et pour pouvoir l'achever dans des conditions honorables, le théâtre faisait à *Durand et Durand*, le 9 juin, les honneurs d'une reprise. Ces trois ouvrages sont de date trop récente pour que nous ayons besoin de revenir sur leur compte. On en trouvera l'analyse dans les volumes précédents. Le 30 juin, ce théâtre faisait sa clôture annuelle avec *Durand et Durand* [3] non sans avoir préalablement donné le 12 avril, la première représentation d'un petit acte, *le Mouchoir* [4], de M. Lucien Dhuguet, et repris, le 4 mai, *le Gazier*, un petit vaudeville de MM. Blum et Toché, qui se promène depuis quelques années

1. DISTRIBUTION. — Paturel, M. *Saint-Germain*. — La Musardière, M. *Calvin*. — Camusot, M. *Milher*. — Martineau, M. *Pellerin*. — Modeste, M. *Hurteaux*. — Le contrôleur, M. *Chameroy*. — Cornillon, M. *Maudru*. — Le régisseur, M. *Monval*. — Broquin, M. *Garon*. — Prosper, M. *Liesse*. — Piétro, M. *Garnier*. — Le facteur, M. *Dernay*. — Louis, M. *Ferdinand*. — Bernard, M. *Villette*. — Mme Pichard, Mme *Mathilde*. — Albertine, Mlle *Cheirel*. — Mariette, Mlle *Diony* (début). — Ursule, Mlle *Marie Durand*. — Rosalie, Mlle *Clem*. — Auguste, Mlle *Netty*. — Nina, Mlle *Thérésine*. — Tom, *Petite Laurence*.

2. Un seul rôle, celui de Paul, créé par M. Huguenet, était maintenant joué par M. Hurteaux.

3. DISTRIBUTION. — Durand, M. *Saint-Germain*. — Coquardier, M. *Dailly*. — Albert Durand, M. *Calvin*. — Javanon, M. *Milher*. — Barbatier, M. *Pellerin*. — Théodore, M. *Garon*. — Charvet, M. *Chameroy*. — Chanette, M. *Ferdinand*. — Pâquerelle, Mlle *Lavigne*. — Louise, Mlle *Marie Durand*. — Mme de la Haute-Tourelle, Mme *Lemonnier*. — Clarisse, Mlle *Clem*. — Irma, Mme *Renaud*.

4. DISTRIBUTION. — Hector Chanterac, M. *Maudru*. — Carafin, M. *Chameroy*. — Arthur de Bois-Rose, M. *Liesse*. — Suzanne, Mlle *Fromant*. — Annette, Mlle *Dolci*.

sur toutes les scènes parisiennes, où ces heureux auteurs donnent de grandes pièces, qu'ils désirent voir accompagnées par une plus petite signée de leurs deux noms.

Le 1re septembre réouverture avec un spectacle composé de la *Boule* et du *Bibelot*, une petite comédie que l'on représente régulièrement cent fois par an pour servir une rente à son auteur M. Ernest d'Hervilly. Puis le théâtre, n'ayant aucune pièce nouvelle sous la main, emprunta au répertoire du petit théâtre de Cluny, qui lui avait, lui, emprunté tant d'ouvrages, une comédie en 3 actes de M. Alexandre Bisson, *115, rue Pigalle* [1], dont soixante représentations lui permirent de gagner des jours meilleurs. Ces jours semblaient devoir venir avec une comédie nouvelle qui portait le nom de M. Henri Meilhac allié à celui de M. Alfred de Saint-Albin. *Monsieur l'Abbé* était en effet à l'étude. Le titre était affriolant, d'autant plus qu'on savait que Daubray devait jouer le rôle de l'abbé. Daubray en soutane, cela devait être en effet une curiosité ! La répétition générale de cette pièce eut lieu en présence des membres de la critique. Le premier acte fut trouvé charmant. Ses deux autres distillaient la froideur. L'expérience était concluante. Les auteurs reprirent leur manuscrit. En quelques jours, ils remanièrent leur pièce, écrivirent un nouveau premier

1. DISTRIBUTION. — Loriot, M. *Saint-Germain*. — Quiquemel, M. *Milher*. — Bernard, M. *Galipaux*. — Chambon, M. *H. Deschamps*. — Frédéric, M. *Garandet*. — Valentine, Mme *Cheirel*. — Mme Loriot, Mme *Frank-Mel*. — Mme Taupin, Mlle *Irma Aubrys*. — Hélène, Mlle *Fromant*. — Virginie, Mme *Bonnaud*.

acte, l'ancien devenait le second et le troisième n'était qu'un composé des deux premiers originaires. Dans ces conditions la première représentation de *Monsieur l'Abbé* [1] fut donnée le 18 novembre. Respectons le secret des coulisses et racontons la pièce telle qu'elle fut présentée au public.

Le mariage de Mlle Lucienne de Closrobin et du comte Yvon de la Bracquerie a été, selon l'expression du chevalier, oncle de ce dernier, une belle première. La mariée est d'ailleurs charmante, et le marié, un bon jeune homme, a promis, tant il aime sa petite femme, de se prêter aux conditions un peu bien dures imposées par sa belle-mère. Mme de Closrobin, qui se souvient des pendables tours que lui a joués son défunt mari, voudrait séquestrer son gendre, et le retenir loin du monde et de ses séductions. Yvon, qui cache son jeu, est un joyeux compagnon. Il a tout promis à sa belle-mère, mais avec l'intention de faire tout le contraire de ce qu'il a promis. Il est d'ailleurs complètement d'accord avec sa jeune femme, qui grille de goûter aux plaisirs de la vie de Paris. La sévère belle-mère ayant tout d'abord manifesté le désir d'accompagner les jeunes époux en leur voyage de noces au bord du lac de Genève, Yvon se sauve en enlevant Lu-

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Micat, M. *Daubray*. — Le chevalier, M. *Calvin*. — Yvon, M. *Raymond*. — Prosper, M. *Pellerin*. — Justin, M. *Hurteaux*. — Mme de Closrobin, Mme *Céline Chaumont*. — Gordane, Mlle *Lavigne*. — Lucienne, Mlle *Léonie Yahne*. — Rose, Mlle *Miramon*. — Caroline, Mlle *Mailly*. — Mina, Mlle *Thérésine*.

cienne. « Il a trahi sa belle-mère, dit Mme de Closrobin, il trompera sa femme... » Dès le second acte, en effet, nous voyons le gendre en guerre ouverte avec sa belle-maman, et c'est au beau milieu de la querelle que survient le bon abbé Micat, le digne précepteur d'Yvon, profitant de ses vacances pour venir rendre visite à son ancien élève. « Il est gentil, votre élève, s'écrie Mme de Closrobin : il a une maîtresse. » L'abbé n'en croit pas ses oreilles, et, tout confus, il rapporte le propos à Yvon, qu'il a toujours regardé comme une bonne nature. — « Eh bien ! oui, avoue Yvon, j'ai une maîtresse ! — Mon mari peut bien avoir une maîtresse, murmure la jeune comtesse, puisque, moi j'ai un amant... — Et dire qu'il y a peut-être à Paris deux ou trois ménages où cela se passe de la sorte ! » s'écrie le pauvre abbé Micat, de plus en plus choqué. L'abbé Micat croit de son devoir de remettre dans le droit chemin ces gens dévoyés. Il ira trouver son élève dans la petite maison de Rueil, où il donne rendez-vous à sa maîtresse, et l'arrachera au mal... La mission est délicate, le bon abbé l'accomplira avec le tact qui le caractérise. Mme de Closrobin ira, elle aussi, à la villa de Rueil, mais pour y faire un esclandre. Quelle n'est pas sa stupeur en voyant l'abbé Micat déjeunant tranquillement entre Yvon et sa... femme. Car Yvon n'avait pas plus de maîtresse que Lucienne n'avait d'amant. C'était pour fuir l'austère maison de la sévère « présidente des petits abandonnés du Vésinet » que sa fille cou-

rait rejoindre en catimini son viveur de mari. Mme de Closrobin, désormais convaincue, laissera ses enfants s'aimer à leur guise.

Telle est la donnée de la pièce; j'ose croire que vous en avez mesuré toute l'inconsistance. Il va sans dire qu'elle abonde en spirituels détails. Mais de spirituels détails n'ont jamais constitué une comédie, fût-elle signée du nom de Meilhac... C'est pourquoi je pense que Mme Chaumont s'est donné, en pure perte, la peine de composer délicieusement son rôle de belle-mère. Mme Chaumont en belle-mère, c'est déjà une chose étonnante et rare en la carrière de cette merveilleuse comédienne. Daubray en abbé sur la scène du Palais-Royal, voilà, certes, une tentative qui n'avait rien de banal. Les emprunts à la troupe de M. Carré réussissent décidément aux directeurs du Palais-Royal. Comme Galipaux, du Vaudeville, avait triomphé dans *115, rue Pigalle*, Mlle Yahne, du Vaudeville, a été, dans le rôle de Lucienne, le charme de la soirée. Ajoutons que MM. Raimond et Calvin jouent gaiement : l'un le rôle d'Yvon, l'autre celui du vieux chevalier, du reste assez inutile à l'action. Disons enfin que Mlle Lavigne composait un rôle épisodique de musicien tzigane avec sa crânerie habituelle.

La comédie de *Monsieur l'Abbé* avait souffert des hésitations qui avaient précédé son avènement. Le public se montra défiant. Elle n'en termina pas moins l'année, accompagnée, à partir du 30 novembre, d'une petite comédie en un acte de M. Seurat, *Le dentiste s. v. p.*, qui devait

être le dernier effort artistique du Palais-Royal, en cette année 1891, où le mouvement était établi dans le tableau suivant:

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année. Matin.	Soir.
Mon Collègue, comédie..........	1	1 janvier	7	74
Un Prix Monthyon, comédie...	3	id.	6	37
La Cagnotte, vaudeville	5	3 février	11	25
* *L'Album*, comédie.............	1	19 février	6	21
* *Les Joies de la paternité*, com...	3	23 février		30
La Boule, comédie..............	3	26 mars	7	62
* *Le Mouchoir*, comédie.........	1	12 avril	10	128
Le Gazier, com.................	1	4 mai		3
Le Parfum, com................	3	4 mai		36
Durand et Durand, com.........	3	9 juin		21
Le Bibelot, comédie............	1	1 septemb.		26
115, rue Pigalle, comédie.......	3	25 septemb.	7	53
* *Monsieur l'Abbé*, com...........	3	18 novembr.	6	44
* *Le dentiste s. v. p.* comédie...	1	30 novembr.	4	32

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant le cours de l'année.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

L'année 1890 avait légué aux Variétés un spectacle avec lequel ce théâtre devait encore passer des soirées heureuses. Jusqu'au 5 mars inclus en effet, la comédie de Meilhac, *Ma Cousine*, est immuable sur l'affiche [1], accompagnée par l'éternel *Voyage en Suède*, un de ces levers de rideau dont les destinées demeureront un mystère pour ceux qui plus tard chercheront à expliquer notre dramaturgie actuelle. Personne ne comprendra en effet que des petits actes, dont les auteurs demeureront éternellement inconnus, aient pu atteindre un chiffre de représentations auquel des chefs-d'œuvre ont vainement prétendu. Les mêmes réflexions s'adressent à d'autres vaudevilles du même acabit, tels que *Mal aux che-*

1. Pendant une maladie de Mlle Réjane, le rôle de Riquette, dans *Ma Cousine* est joué par Mlle Marie Durand. Mme Crosnier rappelée à l'Odéon, est elle-même remplacée dans le rôle de Mme Berland et par Mme Mériani à partir du 9 janvier.

veux ! J'attends Ernest ! Un Divorce à l'amiable [1], l'*Amour au gîte*. Passons sur ces maigres productions, et arrivons à *Paris port de mer*. C'est ainsi que s'intitule la revue de cette année [2].

Elle était toute pleine de curiosités cette revue. Ce genre ne se raconte pas. Ce sont les événements de l'année passés au crible de l'esprit des deux auteurs. MM. Monréal et Blondeau avaient été chargés de cette tâche par M. Bertrand. Ils s'en sont acquittés en habiles gens du métier. Ils ont eu pour les seconder une admirable troupe de comiques et de jolies femmes, et un truc, qui avait coûté fort cher à établir et qui a amené tout Paris au boulevard Montmartre. Imaginez-vous la scène des Variétés représentant la piste du champ de courses de Longchamps. Des chevaux montés par des jockeys aux couleurs bariolées galopent sur un plancher mobile qui se dérobe sous eux par un mécanisme du plus ingénieux, pendant que la toile du fond, fuyant en sens contraire, donne l'illusion parfaite d'une course au bois de Boulogne. N'étaient les coulisses qui forcément demeurent immobiles à droite et à gauche de la scène, cette illusion eût été complète. Et ce tableau avait d'autant plus d'attrait pour les Parisiens que la Chambre discu-

1. Comédie en un acte de M. Stéphane Lemonnier.

2. Jouée par MM. Baron, Raimond, Albert Brasseur, Lassouche, Cooper, Chalmin, A. Guyon, Raiter, Duplay, Marcelin, Brunais, Florent, Darras, Leitner jeune, Paulet, Mire, Rouby, Favraut, Martens, Mmes Lender, Crouzet, Soulier, Peyral, Folleville, Lavallière, Deville, Martens, Larrive, Guitty, Doriani, Biard, Molka, Véron, Barthélemy, Martha et Thorin.

tait à ce même moment la loi qui devait réglementer les paris [1].

Ce spectacle, que l'acteur Baron menait rondement d'un bout à l'autre de ses sept tableaux, tint l'affiche pendant tout le reste de la saison et quand le 1er juin, M. Bertrand loua la salle des Variétés, à un impresario de passage, M. Lehoussel, tapissier de son état, disait-on en plaisantant, et qui voulait goûter du théâtre, celui-ci, en préparant un spectacle nouveau, ne crut pas avoir mieux à faire que d'en continuer les représentations [2].

M. Bertrand venait en effet d'être nommé directeur de l'Opéra et, livré désormais à d'autres soucis, il voulait se débarrasser du fardeau des Variétés pour se consacrer tout entier à ses nouvelles fonctions. Ce fardeau, il ne devait pas tarder à le repasser sur les jeunes épaules de M. Fernand Samuel, directeur du théâtre de la Renaissance, où il avait montré son expérience. Il était appelé à l'appliquer sur cette nouvelle scène à partir du 1er janvier suivant, en même temps que M. Bertrand faisait lui-même son entrée à l'Opéra .

Cependant la direction d'été, qui tenait à s'af-

1. Le 1er février, M. Alphonse Lemonnier avait remplacé M. Vizentini en qualité de régisseur général.

2. Au cours des représentations de *Paris port de mer*, Mlle Lender est remplacée par Mlle Bonnal dans le rôle de la commère. — Le 27 avril, M. Cooper, prêté à la Porte-Saint-Martin, est remplacé dans le rôle du professeur de baisers, par M. Leitner jeune A partir du 1er juin, MM. Lassouche et Duplay, Mlle Crouzet sont remplacés par MM. Lévy, Rollin et Mlle Jouassant.

3. Le 11 mai, représentation extraordinaire en matinée au bénéfice de Mlle Bade, ancienne actrice de ce théâtre.

firmer par un acte personnel, en avait mis trois en répétition. Le 23 juin, les *Héritiers Guichard* [1], vaudeville en 3 actes, de M. Gaston Marot, firent leur apparition sur l'affiche des Variétés. Je n'essaierai pas de vous dire ce que sont ces héritiers qui courent après une succession illusoire, inventée par un notaire aux abois. La farce était grosse. Le public parut prendre quelque plaisir à différentes scènes de cette pièce éclose à la faveur d'un été pluvieux et qui favorisa singulièrement les théâtres demeurés ouverts. Il faut croire qu'il y avait tout de même quelque chose dans ces trois actes, car ils permirent à M. Lehoussel de gagner quelque argent et de faire vivre pendant tout le mois de juillet et une partie d'août le personnel du théâtre.

Le 31 août, M. Bertrand avait repris possession de son théâtre. Il inaugura la saison nouvelle avec la reprise du *Fiacre 117* et quelques représentations d'*Un Chapeau de paille d'Italie*, après quoi, désireux d'utiliser l'engagement de Mlle Réjane, il produisit cette artiste le 21 octobre dans *la Cigale* [2], de MM. Meilhac et Halévy. Ce rôle

1. Distribution. — Casimir Lanternier, M. *Barral*. — Sigismond Guichard, M. *Landrin*. — Boffinard, M. *Lamar*. — Courmier, M. *F. Dalleu*. — Alcide Courmier, M. *Rabelais*. — Mathieu. M. *Levy*. — Mme Boffinard, Mlle *Irma Aubry*. — Alice Lanternier, Mlle *Jouissant*. — Léa, Mlle *Blanche Miroir*. — Clarisse, Mlle *Barnolt*. — Annette, Mlle *Véron*. — Virginie, Mme *A. Diéterle*.

2. Distribution. — Marignan, M. *Dupuis*. — Carcassonne, M. *Baron*. — Edgard, M. *Lassouche*. — Dulcoré, M. *Chalmin*. — Le marquis de la Houppe, M. *Raiter*. — Michu, M. *Duplay*. — Turlot, M. *Brunais*. — Filoche, M. *Florent*. — Bibi, M. *Andrieux*. — La Cigale, Mlle *Réjane*. — Adèle, Mlle *Verneuil*. — Catherine, Mlle *Crouzet*. — La baronne, Mlle *Clau-*

créé par Mme Céline Chaumont était dans le souvenir de tous. La comparaison ne fut pas favorable à la nouvelle interprète. Mais la pièce avait suffisamment d'attractions avec Dupuis, Baron et Lassouche, dans les rôles qu'ils avaient créés. Elle fournit encore une heureuse série de représentations et céda la place, le 17 novembre, à une comédie nouvelle en trois actes, de M. Albert Millaud. *Pincés* [1] ! tel était le titre de cette pièce que nous allons essayer de vous raconter.

La belle Mme Lehuchois a des preuves évidentes, ou qui lui paraissent telles, de l'infidélité de son mari, qui, ô ironie, a pour prénom : Constant. Elle a fouillé dans ses poches pendant qu'il dormait et y a trouvé une lettre de rendez-vous, à Dieppe, avec une certaine Léonie qu'il a déjà rencontrée à Royan. Il ne lui plaît pas d'être trompée et elle n'a qu'un désir : faire pincer le trompeur. C'est dans ce but que nous la voyons venir solliciter le concours de l'avoué de la famille qu'elle emmènera à Dieppe, et qui, flanqué d'un commissaire de police, constatera le flagrant délit... M. Goussainville apprend, lui aussi qu'il pourrait bien être trompé par sa femme. Il a surpris une dépêche, signée Constant, donnant

dia. — Lolotte, Mlle *Dubois.* — Une paysanne, Mlle *Léana Rio.*

1. Distribution. — Goussainville, M. *Baron.* — Vétivert, M. *Lassouche.* — Lehuchois, M. *Cooper.* — Baderne, M. *Duplay.* — Le commissaire, M. *Petit.* — Alfred, M. *Dumesnil.* — Le petit clerc, M. *Thierry.* — Stanislas, M. *Steurs.* — Suzanne Lehuchois, Mme *Marie Magnier.* — Léonie Goussainville, Mlle *Lender.* — Cécile, Mlle *de Belval.*

rendez-vous à Léonie à Dieppe. Aussi, bien décidé à introduire une demande en divorce, vient-il, tout comme Mme Lehuchois, requérir le même Me Vétivert, qui, faisant tout exprès le voyage de Dieppe, assistera le commissaire de police chargé de dresser le procès-verbal de constat.

En dépit qu'il en ait, Me Vétivert se laisse persuader, et tous trois prennent le train pour Dieppe. Nous les retrouverons au second acte dans la villa que Lehuchois a louée pour y recevoir Mme Goussainville. Léonie n'a encore rien accordé à son ami, quand Mme Lehuchois se présente et prévient charitablement sa rivale que, si elle veut éviter le scandale, elle n'a qu'à filer. Léonie remercie et file. Après la scène des deux femmes, la scène des deux maris. Comme Mme Goussainville, Lehuchois abandonne la place et voilà Goussainville en présence de Mme Lehuchois, sa compagne de voyage et d'infortune conjugale. Pourquoi ne se vengeraient-ils pas ensemble? Goussainville a pensé que la belle Mme Lehuchois était dans un de ces moments psychologiques où un galant homme peut facilement triompher de la vertu d'une honnête femme : il pousse sa pointe, je veux dire qu'il déclare sa flamme, et déclame une des *Nuits* de Musset : « Poète, prends ton luth et me donne un baiser. » Il déclare même qu'il a mieux à offrir que ça, et devenant de plus en plus pressant, il se jette aux pieds de Mme Lehuchois. C'est dans cette posture que le surprend le commissaire de police requis

par Mme Lehuchois elle-même... En vain les deux « coupables » protestent-ils et font-ils remarquer l'erreur. « Au lieu de Mme Goussainville et de M. Lehuchois, répond le commissaire, il faut mettre Mme Lehuchois et M. Goussainville : il y a eu, par une faute du copiste, simple confusion des sexes. » L'homme de loi verbalise et se retire. C'est, n'en déplaise à M. Millaud, la situation du *Procès Veauradieux*. Elle avait déjà réussi une première fois, elle ne pouvait que réussir une seconde. La scène est jolie, du reste, bien que péniblement amenée, et vraiment trop prévue dès le début de la pièce.

Si le second acte a paru court, le troisième a semblé long et agaçant. Il est consacré tout entier à la réconciliation des deux ménages qui, loin de se séparer par le divorce, se raccommodent par la jalousie... M. Lehuchois prouve à Mme Lehuchois qu'il n'a jamais cessé de l'aimer ; M. et Mme Goussainville se pardonnent mutuellement. Et tout le monde s'embrasse par devant Me Vétivert.

Il n'y a qu'une comédie de plus, qui ne devait pas durer très longtemps sur l'affiche des Variétés, et ne paya sans doute pas son auteur de toute la peine qu'il s'était donnée.

Dès le lendemain, cette pièce, très courte d'ailleurs, ce qui était déjà un mérite, était accompagnée sur l'affiche, par *l'Infidèle*, comédie en un acte, en vers, de M. Georges de Porto-Riche, empruntée, elle et ses interprètes, au répertoire du Vaudeville, avec lequel les Variétés allaient désormais avoir des intérêts communs.

Mauvais spectacle et qui ne devait pas se prolonger sur l'affiche. M. Bertrand avait tenu à léguer à son successeur une affiche à l'aide de laquelle il pût commodément entrer en fonctions. Il montait à ce moment même une revue de fin d'année avec toutes ses attractions de circonstance. Mais la revue n'étant pas prête, il eut l'idée de faire débuter dans un rôle créé par Mme Judic, qui voyageait alors en Europe, une jeune artiste que l'Opéra-Comique venait de laisser partir. Mlle Mathilde Auguez, engagée aux Variétés, et prêtée un moment par ce théâtre aux Menus-Plaisirs, parut pour la première fois le 11 décembre sur la scène du boulevard Montmartre dans *Mam'zelle Nitouche* [1] vaudeville-opérette en 7 actes, de MM. Meilhac et Millaud, musique d'Hervé. La pièce retrouvait tout son succès d'autrefois. Mlle Auguez se taillait, dans ce rôle de Denise de Flavigny, un succès très personnel. Avec beaucoup de tact et d'esprit, elle ne cherchait pas à faire oublier son inoubliable devancière, et se contentait, tout en apportant au personnage sa charmante ingénuité, de faire valoir, au moyen de sa ravissante voix, les délicieux motifs d'Hervé. Quand nous aurons cité une pantomime, le *Serment de Pierrette*, de M. Stéphen

1. DISTRIBUTION. — Célestin, M. *Baron*. — Fernand de Champlatreux, M. *Cooper*. — Le major, M. *Raiter*. — Loriot, M. *Petit*. — Gustave, M. *Dumesnil*. — Le directeur, M. *Brunais*. — Le régisseur, M. *Thierry*. — Robert, M. *Herrissier*. — Le brigadier, M. *Darras*. — Denise de Flavigny, Mlle *Auguez*. — La supérieure, Mlle *Mériany*. — Corinne, Mlle *Crouzet*. — La tourière, Mlle *Barthélemy*. — Gimblette, Mlle *Fugere*. — Lydie, Mlle *Biard*. — Sylvia, Mlle *Notty*.

Lemonnier, musique de M. Alfred Fock, chef d'orchestre du théâtre, qui, donnée pour la première fois le 3 décembre, servit de lever de rideau à *Mam'zelle Nitouche*, nous aurons terminé l'histoire de ce théâtre, qui peut se résumer, pour cette année 1891, dans le tableau suivant [1] :

1. Le 3 décembre, en matinée, représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Elise Duguerret.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de repr. pendant l'année Matin.	Soir.
Le Voyage en Suède, vaud......	1	1 janvier	8	64
Ma Cousine, comédie...........	3	id.	8	64
Mal aux cheveux, vaud.........	1	6 mars	8	42
* *Paris port de mer*, revue......	3a.7t.	6 mars	9	107
J'attends Ernest, vaud..........	1	30 mars	1	134
Un Divorce à l'amiable, com.....	1	7 juin		
* *Les Héritiers Guichard*, vaud...	3	23 juin	2	59
L'Amour au gîte, vaud.........	1	1 août	2	20
Le Fiacre 117, vaud............	3	31 août		28
Un Chapeau de paille d'Italie, c.v.	5	13 septemb.	1	4
La Cigale, com................	3	2 octobre	2	46
* *Pincés!* comédie..............	3	17 novemb.	1	17
L'Infidèle, com. en vers.........	1	18 novemb.	1	14
* *Le serment de Pierrette*, pant..	2	3 décemb.	1	11
Mamz'elle Nitouche, vaud.-opérette	3a.4t.	11 décemb.	2	21

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant le cours de l'année.

Le 31 décembre était le dernier jour de la direction de M. Bertrand, aux Variétés. Le 1er janvier allait voir naître celle de M. Fernand Samuel.

THÉATRE DE LA GAITÉ

Le théâtre de la Gaîté est bien obligé de se contenter en ce moment de ce que lui a légué l'année précédente. La *Fée aux chèvres* n'a pas réussi et ne pouvait pas réussir. Le directeur, M. Debruyère, est heureusement homme de ressource. Mais on ne remplace pas du jour au lendemain une féerie tout équipée par une autre pièce à spectacle. Il y a là un travail matériel qui demande de longues journées ; c'est pourquoi abandonnant enfin une pièce qui l'avait abandonné depuis longtemps, M. Debruyère se décide à faire relâche pendant quinze grands jours qu'il emploie utilement à remonter le *Petit Poucet.*

Cette pièce, qui, lors de son apparition, quelques années auparavant, avait fourni au théâtre une longue et fructueuse carrière, reprit sa place,

sur l'affiche de la Gaîté, le 11 mars. Le *Petit Poucet* [1], féerie de MM. Leterrier, Mortier et Vanloo, avec la musique de MM. Léon Vasseur et Ben-Tayoux, sa prodigieuse mise en scène, ses trucs renouvelés, son histoire amusante que nous avons déjà contée, était un spectacle tout trouvé pour les enfants et même les grandes personnes. Les auteurs ont eu la sagesse de déranger le moins possible l'invention du bonhomme, ce qui me dispense de vous rappeler par le menu les aventures de ce cher Poucet, et comment il remporte sur l'ogre son immortelle victoire. Et vraiment, c'eût été dommage que cette féerie-ci n'existât pas : elle est simple, éblouissante, amusante d'un bout à l'autre. C'est une succession de tableaux d'un intérêt aussi varié que divertissant. Des défilés inénarrables, des transformations inattendues, tout un éblouissement en mot, dans lequel l'imagination est emportée comme dans le rêve du fumeur d'opium. L'action se précipite, l'intérêt va croissant, l'émotion est à son comble, O Perrault, grand dramaturge sans le savoir ! Et pour assurer le succès de tout ce merveilleux spectacle, une interprétation comique de premier ordre. Le *Petit Poucet* fit bonne contenance

1. DISTRIBUTION. — Bouff-Bouff, M. *Vauthier*. — Truffentruffe, M. *Fugère*. — Pierrot, M. *Simon-Max*. — Eolin, M. *Bienfait*. — Guillaume, M. *Dacheux*. — Un chef de cuisine. M. *Bouland*. — Un cuisinier, M. *Raoul*. — Auguste, M. *Durieu*. — Un piqueur, M. *Ogereau*. — Valentin, Mme *J. Thibault*. — Miss Pickett, Mlle *Gélabert*. — Sylvana, Mlle *Maury*. — Mathurine, Mlle *Ducouret*. — Le Génie des Bottes, Mlle *Faille*. — Le Petit Poucet, *la petite Mignot*. — Tata, *la petite Heller*.

au programme pendant tout le mois d'avril et ne céda l'affiche que le 5 mai [1].

Le 6 mai, la *Fille du tambour-major* reparaissait à la Gaîté, où M. Debruyère l'avait montée si luxueusement quelques années auparavant. C'est un spectacle ravissant, où les yeux, comme les oreilles, trouvent pleine et entière satisfaction. Les ballets sont tout à fait réussis et artistement réglés. Rien n'est gracieux comme le divertissement Watteau, au premier acte, dans l'hôtel du duc Della Volta; rien de frais et de gracieux comme la chorégraphie villageoise du troisième tableau. Tous les soirs on bissait la tarentelle, d'un goût exquis, dansée dans l'hôtellerie du Lion-d'Or, et l'entrée des Français à Milan, au dernier tableau, transportait la salle comme au premier jour. Aussi charmante comédienne, aussi fine chanteuse que lorsqu'elle créa aux Folies-Dramatiques, le 13 décembre 1879, sous l'œil de sa mère, qui avait accepté le personnage de la duchesse, ce rôle de Stella que MM. Chivot et Duru avaient si bien approprié à son talent, Mme Simon-Girard, avec l'expérience ou plus, était aujourd'hui l'étoile de l'opérette et de la chanson : on lui redemandait presque tous ses morceaux, et l'on comprenait que M. Debruyère eût tenu à la produire encore une fois devant le public dans sa meilleure création. A côté d'elle,

1. Le 16 avril, le théâtre de la Gaîté avait interrompu la représentation du *Petit Poucet* pour donner une représentation extraordinaire au bénéfice de la tragédienne Agar, alors en Algérie, où elle avait été envoyée pour se soigner.

son mari, M. Simon Max, retrouvait, lui aussi, sous les traits du petit tambour Griolet, son succès d'autrefois. Le tambour-major, c'était toujours Vauthier, très solennel, très comique, très bon chanteur : il avait de la fantaisie et de la bonne humeur et, le plumet tricolore de Monthabor le coiffait avec une superbe crânerie. M. Alexandre barytonnait agréablement les airs du capitaine Robert, et Mlle Gélabert était toujours une bien affriolante cantinière.

Avec une interprétation de premier ordre, une mise en scène très luxueusement soignée, une exécution parfaite dans son ensemble, la *Fille du tambour-major* avait encore une fois un bel avenir devant elle.

Cependant, le 31 mai, le théâtre faisait sa clôture annuelle. Mais il n'avait fermé ses portes que pour les rouvrir bientôt. M. Debruyère avait en effet découvert un phénomène humain, surnommé la huitième merveille du monde. Il s'agissait de deux sœurs, Rosa et Josefa, que la nature avait liées de si étroite manière, que tenues par les hanches qui leur étaient communes, elles avaient à elles, leurs bustes et leurs deux jambes. M. Debruyère engagea cette curieuse exception humaine et songea tout de suite à l'exploiter. Ce n'était pas tout que de la produire pendant l'après-midi, dans le foyer du public, à la Gaîté, où l'on pouvait voir tous les jours, les deux sœurs jouer au volant avec la personne chargée de leur garde. Il voulut les exhiber sur la scène. Il prit prétexte d'un vaudeville que M. Albin Valabrègue

lui apportait et trouva le moyen de les faire apparaître à un moment donné de la pièce.

C'est pourquoi, le 19 juin, en plein été, nous avons à la Gaîté, la première représentation des *Aventures de M. Martin* [1], folie-vaudeville en quatre actes et cinq tableaux, de M. Albin Valabrègue. M. Martin est un brave bonnetier, dont le frère, explorateur et coureur d'aventures, vient de se faire nommer roi d'une peuplade quelconque de l'Afrique centrale. M. Martin, devenu héritier présomptif de la couronne, veut absolument s'embarquer; mais ce départ précipité vient entraver les projets de mariage de sa fille, Julie, avec son premier commis, Alfred; aussi, tous deux se liguant et s'adjoignant même un bon fumiste très riche, vont berner le pauvre bonhomme en le promenant plusieurs jours en mer, en lui faisant traverser la fête des Loges à Saint-Germain, qu'à l'aide de saltimbanques complaisants, on lui fait prendre pour le Congo français, enfin en l'échouant au Jardin d'acclimatation, qu'on lui désigne comme son palais royal. M. Martin, avec une candeur et une naïveté bien dignes d'un sort meilleur, ne s'aperçoit que lorsqu'il faut que la pièce finisse combien il a été

1. DISTRIBUTION. — Martin, M. *Malard.* — Alfred, M. *Fugère.* — Léon, M. *Alexandre.* — Ventillard, M *Dacheux.* — Marius, M. *Ogereau.* — Amédée, M. *Durieu.* — Administrateur du jardin d acclimatation, M. *Mederic.* — Phaladon, M. *Parizot.* — Un gardien, M. *Deri.* — L'interprète, M. *Raoul.* — Le jardinier, M. *Milot.* — Un facteur, M. *Lucien.* — Mme Martin, Mme *Toudouze.* — Julie, Mlle *Avocat.* — Mme Baduffe, Mlle *Eliane.* — Aurélie, Mlle *Carty.* — Fatma, Mlle *Du Vallon.* — Amanda, Mme *Béranger.*

joué ; comme il apprend en même temps que son frère a été massacré par son peuple, il se réjouit d'avoir été trompé. Cette pièce qui rappelait, par son point de départ, *le Voyage de Dieppe*, de Wafflard et Fulgence, formait encore une assez belle carrière estivale, grâce au phénomène de Rosa-Josefa, dont l'exhibition représentait un des tableaux de ce vaudeville, sans y avoir une place absolument définie.

Les *Aventures de M. Martin* auront été la seule nouveauté de l'année au théâtre de la Gaîté. Il y était bien question d'une pièce nouvelle à grand spectacle sur laquelle on fondait de sérieuses espérances. Mais cette pièce devait être forcément ajournée devant la curiosité qui excita encore le *Voyage de Suzette* [1], que M. Debruyère reprenait le 26 septembre et avec lequel il termina très heureusement l'année 1891, résumée dans le tableau ci-contre :

1. DISTRIBUTION. — Giraflor, M. *Vauthier*. — André, M. *Alexandre*. — Pinsonnet, M. *Fugère*. — Zéphyris, M. *Riga*. — Verduron, M. *Dacheux*. — Blanchard, M. *Landrin*. — Omar-Pacha, M. *Bienfait*. — Corricopoulos, M. *Bernard*. — Caboul, M. *Durieu*. — Kaleb, M. *Lechaude*. — Hamet, M. *Jehan*. — José, M. *Germain*. — Demetrious, M. *Clément* — Selim, M. *Ogereau*. — Carlo, M. *Parizot*. — Un crieur, M. *Milot*. — Un matelot, M. *Clerand*. — Un monsieur, M. *Geraud*. — Un garde, M. *Louis*. — Suzette, Mlle *Cassive*. — Paquitta, Mlle *Gélabert*. — Cora, Mlle *Maury*. — La Rosalba, Mlle *Ducouret*. — Une dame, Mlle *Karty*. — Première odalisque, Mlle *Tierrhoff*. — Deuxième odalisque, Mlle *Lara*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.	
			Matin.	Soir.
La Fée aux chèvres, p. à gr. sp.	3 a. 4 t.	1 janvier	9	56
Le Petit Poucet, féerie..........	4 a. 32 t.	11 mars	9	53
La Fille du tambour-major, op...	a. t.	6 mai	3	26
* *Les Aventures de M. Martin*, f.-v.	4 a. 5 t.	19 juin		80
Le Voyage de Suzette, p. à gr. sp.	3 a. 12 t.	26 septemb.	13	98

* Ce signe indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

THÉATRE DU CHATELET

Deux ouvrages nouveaux : la *Jeanne d'Arc* de M. Joseph Fabre et *Tout Paris* de M. Georges Duval forment avec les reprises du *Tour du monde en 80 jours*, de *Cendrillon* et de *Michel Strogoff* l'histoire du théâtre du Châtelet en 1891.

27 JANVIER. — Première représentation de *Jeanne d'Arc*, drame historique en cinq actes et quatorze tableaux de M. Joseph Fabre, musique de M. Benjamin Godard[1]. M Joseph Fabre n'a

1. DISTRIBUTION. — Lahire, M. *P. Deshayes*. — Frère Richard, M. *Brémont*. — Talbot, M. *Bouyer*. — P. Cauchon, M. *Mévisto*. — Charles VII, M. *Sarter*. — Dunois, M. *Segond*. — L'Inquisiteur, M. *Riva*. — Bedfort, M. *E. Raymond*. — Loiseleur, M. *Scipion*. — Courcelles, M. *G. Richard*. — Philippe le Bon, M. *Rosambeau*. — L'Archevêque, M. *Ossart*. — Jean Fournier, M. *Alexandre père*. — La Trémoille, M. *Gillio*. — Robert Talbot, M. *E. Albert*. — Falstaff, M. *Alexandre fils*. — Jean de Metz, M. *Vallieres*. — Warwick, M. *Marie*. — Frère Ladvenu, M. *Mallet*. — Lefebvre, M. *Boéjat*. — John, M. *Doubleau*. — Roger, M. *Jacquier*. — Jeanne d'Arc, Mme *Segond-Weber*. — Agnès Sorel, Mlle *Coge*. — Isabeau, Mme *R. de Pontry*. —

certes pas inventé Jeanne d'Arc; mais il s'est voué au culte de la pucelle avec une telle ardeur et une telle foi, il lui a consacré tant de travaux qu'il l'a presque faite sienne. Il l'aime d'un amour mystique, profond, absorbant, dont il n'est pas du reste l'unique exemple. C'est le sort de certaines héroïnes de créer ainsi *post mortem* de ces passions. Témoins Cléôpâtre et Marie Stuart. N'avons-nous pas vu, sur la fin de sa carrière, le philosophe Cousin s'éprendre d'un amour jaloux et intolérant pour Mme de Longueville et les belles héroïnes de la Fronde. Tel M. Fabre avec Jeanne d'Arc; la passion que provoque la pucelle est plus mystique et plus pure, l'image de la Patrie se confond avec la sienne. Etant député, M. Fabre demanda qu'il fût institué un jour de fête nationale en l'honneur de la libératrice d'Orléans. Le jour où Rome la béatifiera, Jeanne deviendra la patronne de la France; autels et églises s'élèveront sous le vocable de la vierge sainte devenue notre Pallas-Athéné. En voyant la Porte-Saint-Martin et l'Hippodrome accaparer Jeanne d'Arc, M. Fabre devait se sentir frustré de son bien; le Châtelet devait lui donner l'occasion de la montrer sous un jour nouveau. — C'est à la prairie du Bois-Chenu que nous voyons la jeune paysanne émue des souffrances du peuple de France, que ruinent, pillent, tuent les bandes anglaises et bourguignonnes. Les voix disent à Jeanne de sauver la patrie. Elle

Mengette, Mlle *Orcelle*. — Romée, Mlle *de Rudny*. — Un page Mlle *Destrées*.

obéira, malgré son père et sa mère. Elle se rend d'abord à la capitainerie de Vaucouleurs, chez le sire de Baudricourt, dont elle obtient une escorte. Jean de Metz et le bon moine populaire Richard l'accompagnent à Chinon, où nous la retrouvons. Charles perd gaiement son royaume; il s'étourdit, se sentant impuissant contre le sort rigoureux qui l'accable; il joue, festoie, donne des ballets et remet les affaires sérieuses au lendemain. Jeanne paraît, le voit malgré le favori la Trémoïlle et la maîtresse Agnès Sorel, elle convainct le roi de la sainteté de sa mission. Sa parole vibrante, chaleureuse, éloquente par la foi sublime, entraîne les capitaines au combat, arrête les intrigues du favori, convertit la maîtresse. Tous, entraînés par elle, marchent à l'Anglais. Par ce qui précède, il est visible que M. Fabre a suivi la légende. Nous le regrettons pour lui : son procédé un peu mélodramatique était de nature à forcer les applaudissements de la foule par la tirade patriotique. Combien plus grande et plus dramatique est l'histoire! Comme elle est grandiose, cette lutte de la foi patriotique de l'humble héroïne contre l'imbécillité des clercs, la lâcheté des nobles, la veulerie du Dauphin, la rouerie du favori La Trémoïlle ! Si Jeanne l'emporta, ce fut par la pression de l'enthousiasme populaire. Je m'étonne que cette intéressante étude n'ait tenté aucun auteur. Et cette figure de la Trémoïlle, combien curieuse ! Mettre ainsi en face la foi, les petitesses et les vices humains! Agnès Sorel est venue plus tard. Là

aussi l'auteur a suivi la tradition. Sautant par dessus Orléans, M. Fabre a eu l'ingénieuse idée de nous conduire à Patay. L'Anglais est déconcerté par la prise des bastilles d'Orléans; aux Français sans confiance ont fait place des combattants français pleins d'espoir, de courage, d'énergie. L'abattement, l'irrésolution ont changé de camp. Bien jolie était la mise en scène de la bataille de Patay avec les combats corps à corps, la mêlée des hommes d'armes, la chevauchée des chevaliers bardés de fer, et Talbot, le général anglais, courant à Jeanne qui, la bannière levée, crie : « Sus à l'Anglais ! ». Effet superbe. Talbot est vaincu, son fils est tué, lui-même est fait prisonnier. Désormais la route de Reims est libre. Jeanne y mène Charles pour le faire couronner. Magnifique était la cérémonie du sacre avec son défilé d'hommes d'armes, de nobles, de chevaliers, de riches seigneurs, de dames en costume de cour, d'évêques, de prêtres, de moines en la gothique cathédrale où le cardinal archevêque oint le fils aîné de l'Eglise de l'huile sainte, au son de la musique sacrée. Après les jours de gloire et de triomphe, les jours de deuil et de souffrance. Jeanne, faite prisonnière à Compiègne, a été conduite dans les cachots de Rouen. La voici devant le tribunal ecclésiastique présidé par l'infâme Cauchon. Elle réplique aux accusations d'hérésie ces phrases admirables de présence d'esprit, de simplicité, de foi. Frère Richard la défend, jetant l'anathème sur ces mauvais prêtres vendus à l'Anglais. Gros effet

populaire, mais combien mélodramatique. L'histoire nous apprend que, depuis Reims, frère Richard avait disparu. Trop long, beaucoup trop long ce jugement. Le dernier tableau nous faisait assister au supplice de Jeanne. Toujours touchante, cette admirable épopée qu'on ne se lasse pas d'entendre. Mme Segond-Weber avait accepté la lourde tâche d'incarner la divine libératrice de la France, après Mme Sarah Bernhardt. Ce fut un succès personnel considérable pour elle ; la comparaison ne fut point à son désavantage. Avec moins de procédé elle se montra plus naturelle et plus vraie. Elle enlevait avec beaucoup d'énergie les tableaux militaires et poussait superbement son cri de « Dieu le veut ». Peut-être avait-elle manqué d'un peu de grâce et de variété de la diction dans les scènes du jugement. M. Sarter avait une belle allure en dauphin Charles, bien que trop mâle, trop sérieux pour cet efféminé. M. Mévisto avait la figure cauteleuse qu'on attend de l'évêque Cauchon. Les autres rôles, de peu d'importance, étaient bien tenus par MM. P. Deshayes, Lahire ; Brémont, frère Richard ; Bouyer, Talbot ; Segond, Dunois ; Mmes Cogé, Agnès Sorel ; de Pontry, Isabeau. Une pièce au Châtelet comporte un ballet : Charles VII nous offrait le divertissement des morisques, amusant à l'œil. Des costumes, nous en vîmes de fort beaux au sacre, à la cour, à Patay. Très exactes, les armes et armures « de l'époque » des chevaliers, francs-archers, piquiers, arbalétriers. Des décors, nous avons cité la bataille de Patay et la cathédrale,

les autres étaient très soignés également. M. Benjamin Godard avait écrit pour la circonstance toute une partition : musique de ballet, chœurs guerriers, hymnes, chants d'église, bien appropriée à l'action.

La nouvelle *Jeanne d'Arc* n'aura pas, quand même, une bien longue carrière, 33 représentations seulement. C'était la quatrième en peu de temps : Ambigu, Porte-Saint-Martin, Hippodrome et Châtelet. C'était la meilleure des quatre : elle avait le tort de venir la dernière.

3 MARS. — *Camille Desmoulins* ou *les Partis en 1794*, drame historique en cinq actes de M. H. Blanchard et J. Mallian [1]. Reprise issue de l'interdiction de *Thermidor*... La malice des évènements mettait en parallèle le vieux drame d'autrefois avec la nouvelle œuvre de M. Sardou. Pourquoi interdisait-on l'une de ces pièces et autorisait-on l'autre ? Pourquoi défendait-on au Théâtre-Français ce qu'on permettait au Châtelet ?

M. Brémont (un maître en l'art de la diction) s'était chargé du rôle de Camille, et M. Raymond réussissait à se faire aussi chaleureusement applaudir sous les traits de l'honnête Robespierre

1. DISTRIBUTION. — Bérardier, M. *P. Deshayes*. — Camille Desmoulins, M. *Brémont*. — Danton, M. *Bouyer*. — Robespierre, M. *E. Raymond*. — Westermann, M. *Scipion*. — Dominique, M. *Alexandre*. — Fouquier-Tinville, M. *Riva*. — Chabot, M. *Rosambeau*. — Dillon, M. *Lenormand*. — Hérault de Séchelles, M. *E. Albert*. — Hermann, M. *Ossart*. — Henriot, M. *Alexandre fils*. — Philippeaux, M. *Marie*. — Le greffier, M. *Doubleau*. — Un agent, M. *Boëjat*. — Lucile, Mlle *Montcharmont*. — Marie, Mlle *Destrées*.

que M. Bouyer sous ceux du farouche Danton. Paul Deshayes était un sympathique abbé Bérardier et Mlle Montcharmont une charmante Lucile. Total : 20 représentations.

Après la *Jeanne d'Arc* de M. Joseph Fabre, dont toute la presse avait entonné l'éloge et — voyez l'influence de la presse ! — qui n'avait pas fait un sou ; après *Camille Desmoulins*, ce drame d'il y a cinquante ans, auquel l'interdiction de *Thermidor* redonnait comme une virginité, que pouvait-on conseiller à M. Floury? Le directeur du théâtre du Châtelet ne prenait conseil que de lui-même ; il affichait le *Tour du Monde* avec Dailly, et le tour était joué : nous voulons dire que ses recettes étaient à peu près assurées pour soixante-quinze représentations.

16 JUIN. — Première représentation de *Tout-Paris*, pièce à grand spectacle en cinq actes et onze tableaux, de M. Georges Duval, musique de M. Louis Ganne [1].

Une exhibition des « plaisirs de la capitale ». De pièce, il n'y en avait pas. Ou si elle existait, elle était idiote, ce qu'on appelle idiote... Le sujet se résumait dans le pari tenu par le prince

1. DISTRIBUTION. — Ravinet, M. *Germain*. — Le prince de Marignan, M. *Rosny*. — Alcibiade, M. *Peutat*. — Coquimbo, M. *Scipion*. — La Girandole, M. *Deneubourg*. — Gaston du Cerceau, M. *E. Albert*. — Pousselot, M. *Boëjat*. — Boulambart, M. *Provost*. — Lecouflot, M. *Ossart*. — Un gendarme, M. *Adam*. — Mme Ravinet, Mlle *Gilberte*. — Victoire, Mlle *Destr es*. — La Sorella, Mlle *N. Vernon*. — Blanche, Mlle *Didier*. — Herminie, Mme *Andral*. — Gugusse, Mlle *M. Moreau*. — Julia, Mlle *Lovely*. — Caroline, Mlle *Galloise*. — Louise, Mlle *Neva*. — Jeannette, Mlle *Dumont*.

de Marignan (oh ! ce prince, un véritable commis du Bon Marché) de faire succomber la belle fleuriste Mme Ravinet, qu'une fureur jalouse mettait à la poursuite de son infidèle mari. C'est ainsi qu'on nous montrait les coulisses des Caprices Parisiens, dont le très gràcieux ballet s'exécutait, tournant le dos au public (la famille Antoine) devant une salle simulée au fond de la scène. L'effet, déjà essayé aux Nouveautés, était piquant et amusant. Assez drôle, la scène du Sport-Club où s'attelant à une table de jeu (à laquelle il ne manquait que des lampes) le malheurenx Ravinet, qui n'avait jamais joué le baccarat qu'en famille, proposait de mettre deux francs en banque et demeurait absolument ébahi quand on le forçait à débourser cinquante louis. Nous voyions ensuite le fameux cabaret du Chat Noir, tableau bien terne, malgré l'ovation faite à « notre oncle » Sarcey, comme dit Salis. Puis le bal du Moulin-Rouge, très animé par les jolies valses de l'endroit. Puis, le clou de la pièce: le Rallye-Paper, représentant la forêt de Fontainebleau avec une vraie émeute, des amazones, des chasseurs à cheval, un superbe mail-coach ; tout cela trottant ou galopant allègrement sur la scène, aux applaudissements de la salle. — Citons Germain, qui enlevait avec entrain le rôle de Ravinet, et Mlle Gilberte qui détaillait gentiment ses couplets et levait joliment la jambe à l'instar de Réjane et de Grille d'Egout. — Pas un mot d'esprit durant toute une soirée : c'était raide... Quinze représentations: c'était beaucoup...

12 SEPTEMBRE. — Reprise de *Cendrillon*, féerie en trente tableaux de Clairville, Albert Monnier et M. Ernest Blum[1], jouée pour la première fois, sur cette même scène, vingt-cinq ans auparavant, créée par Lesueur, Clarisse Miroy, Irma Marié et Mlle Desclauzas. Il y a, dans cette féerie, quatre ou cinq tableaux — sur trente — qui sont vraiment exceptionnels. Celui du ballet est particulièrement conçu avec un luxe étonnant et une grande entente de l'effet ; il y a certains costumes, ceux des sapeurs et des hussards de la garde du roi, ceux des danseuses qui prouvent chez le dessinateur qui les inventa une imagination remarquablement fertile. L'apothéose, également, est un éblouissement. Je me doute bien qu'il y a dans tout cela un abus du clinquant, de la verroterie, une certaine profusion qui n'est pas du goût le plus pur ; mais, après tout, les féeries ne sont pas spécialement destinées à sauvegarder l'intégrité du goût et les règles du grand art : qu'elles occupent l'œil agréablement et le but est rempli. Gardons-nous de l'esthétique à propos de tels spectacles. L'interprétation, du reste, était élevée à un degré d'ensemble et d'effet assez rare dans les féeries, où les protagonistes tradition-

1. DISTRIBUTION — Riquiqui, M. *Simon Max*. — Le roi Hurluberlu, M. *Gardel*. — De La Pinchonnière, M. *Scipion*. — Jolicoco. M. *Prevost*. — Farhulaz, M. *Durand*. — Maclou, M. *Doubleau*. — Marteautilifontidas, M. *Adam*. — Oculi, Mlle *Moreau* — Aurore. Mlle *Neva*. — Cendrillon, Mme *Simon Girard*. — Le Prince-Charmant, Mme *Mary Albert* — Mme de La Houspignolle, Mlle *Tassilly*. — La Fée des verts luisants, Mme *Andral*. — Javotte, Mlle *Didier*. — Madelon, Mlle *Dumont*. — La Présidente de la Cour d'amour, Mlle *Schneider*.

nels sont exclusivement des toiles et des trucs. Habituellement, pour ce genre de pièces, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le peint. Gardel avait la bonhomie cordiale et Simon Max la naïveté nécessaire. On avait engagé Mme Simon-Girard pour Cendrillon : c'était une vraie trouvaille. Elle rendait avec une adresse et un charme inexprimables les divers morceaux de chant dont on avait émaillé son rôle. On lui redemandait le Passe-pied du roi, les couplets sur l'air de la *Promise*, et le duo des Pleurs et des Rires, qu'elle avait très joliment interprété en compagnie de son mari. Mme Mary-Albert portait à ravir les élégants costumes du prince Charmant, et Mlle Tassilly était une amusante Mme de la Houspignolle. Total : soixante-trois représentations.

21 NOVEMBRE. — Reprise de *Michel Strogoff*, pièce en cinq actes et seize tableaux, de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Verne[1]. — En fait de pièce russe (puisque tout était à la Russie !) M. Floury n'en voulait connaître d'autre que celle-là. L'interprétation du célèbre drame nous parut faible. M. Philippe Garnier ne rendait pas physiquement le personnage de Michel Strogoff qui convenait si bien à Marais,

1. DISTRIBUTION. — Blount, M. *Saint-Germain.* — Michel Strogoff, M. *Garnier.* — Ivan Ogareff, M. *Montal.* — Jolivet, M. *Rosny.* — Le maître de poste, M. *Scipion.* — Le grand-duc, M. *Ossart.* — Le gouverneur de Moscou, M. *Deneubourg.* — L'émir Féofar, M. *Damiens.* — Wassili Fédor, M. *Jourdan.* — L'employé du télégraphe, M. *Prévost.* — Le général Kissoff, M. *Adam.* — Le capitaine tartare, M. *Doubleau.* — Le maître de police, M. *Montbel.* — Un aide de camp, M. *Carnet.* Marfa Strogoff, Mme *Marie Laurent.* — Nadia Fédor, Mlle *Angele Moreau.* — Sangarre, Mme *de Pontry.*

puis il était froid et jouait en général trop sèchement. Cependant il montrait quelque sensibilité à la scène du supplice et dans les adieux à sa mère. La mère, c'était Mme Marie Laurent qui reparaissait dans le rôle de Marpha avec son énergie et sa tendresse d'autrefois. Saint-Germain jouait pour la première fois le reporter anglais Blount et s'y faisait chaleureusemeut applaudir en dépit d'un voix un peu faible pour un aussi vaste cadre et d'un talent trop fin pour un rôle qui, en somme, est de gros comique. — Un public en délire faisait relever trois fois la toile sur le tableau final de Cronstadt (addition au texte primitif) avec l'hymne russe et la *Marseillaise* obligés.

C'est avec *Michel Strogoff* que se termine l'année 1891, dont voici le résumé :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Peau d'Ane.....................			8
* *Jeanne d'Arc*, drame historique	5a.14t.	27 janvier	33
Camille Desmoulins, dr. hist....	5	3 mars	20
Le Tour du Monde en 80 jours, p.	5a.15t.	28 mars	75
* *Tout Paris*, piece.............	5a.11t.	16 juin	15
Cendrillon, féerie..............	30t.	12 septemb.	63
Michel Strogoff, pièce............	5a.16t.	21 novemb.	42

N.-B. — Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

Les représentations de *Cléopâtre* touchaient à leur fin. M. Duquesnel n'avait rien de prêt pour remplacer le drame de MM. Sardou et Moreau. Il ouvrit ses portes au Théâtre-Libre qui vint donner quelques représentations de quatre pièces de son répertoire : la *Noce du duc d'Enghien*, *Tante Léontine*, l'*École des veufs* [1], *Deux Tourtereaux* [2]. Puis, la disette se faisant toujours sentir, on reprit l'inévitable *Courrier de Lyon* [3] avec Paulin

1. Joué par MM. Antoine, Grand et Mlle Sylviac.
2. Joué par MM. Janvier, Dujeu et Mme France.
3. DISTRIBUTION. — Pierre Choppard, M. *Paulin Menier*. — Joseph Lesurques, M. *Rosny*. — Dubosc, M. *Rosny*. — Daubenton, M. *Rohdé*. — Courriol, M. *Herbert*. — Joliquet M. *Angely* – Didier, M. *Deneubourg*. — Fouinard, M. *Prévost*. — Jérôme Lesurques, M. *Perrier*. — Guerneau, M *Delisle*. — Lambert, M. *Besson*. — Le maître de poste, M. *Samson*. — Le garçon de café, M. *Mallet*. — Le greffier, M. *Jégu*. — Un agent, M. *Jégu*. — Le postillon, M. *Royer*. — Le courrier, M. *Desar*. — Durrochat, M. *Delanoue*. — Valet de ferme, M. *Gabriel Georges*. — Jeanne, Mlle *Cl. Schmidt*. — Julie, Mlle *J. Avocat*. — Fille du maître de poste, Mlle *Lacroix*.

Ménier. Il nous faut attendre jusqu'au 23 mars pour rencontrer une nouveauté. Ce jour-là, l'affiche du théâtre annonce la première représentation de l'*Impératrice Faustine*[1], drame en cinq actes de M. Stanislas Rzewuski[2].

L'auteur du *Comte Witold*[3] a repris, pour le traiter à sa manière, le sujet déjà traité par Louis Bouilhet dans un drame représenté, avec peu de succès, du reste, sur cette même scène de la Porte-Saint-Martin en 1868.

Nous sommes — au début du drame de M. Rzewuski — au lendemain de la défaite de Vindex. Le peuple réclame des victimes chrétiennes, auxquelles Marc-Aurèle a fait grâce. Avidius Cassius a insulté l'empereur. L'empereur lui pardonne. — « Comment m'acquitter envers toi » ? demande Cassius touché par tant de clémence. — « En oubliant Faustine que tu adores : le jour où tu serais vaincu, elle te trahirait comme elle m'a trahi... » Cassius promet et ne tient pas... Car, à peine Marc-Aurèle est-il parti pour commander en personne l'armée de Germanie, qu'il se rend chez Faustine, et qu'au lieu de la frap-

1. DISTRIBUTION. — Marc-Aurèle, M. *Pierre Berton*. — Avidius Cassius, M. *Fabrègues*. — Aper, M. *Rosny*. — Rutilianus, M. *Rohdé*. — Baseus, M. *Herbert*. — Lœnas, M. *Deneubourg*. — Gallien, M. *Perrier*. — Sisenna, M. *Delisle*. — Cornélius, M. *Darles*. — Un marchand, M. *Mallet*. — Un espion, M. *Jégu*. — 1er citoyen, M. *Prevost*. — 2e citoyen, M. *Samson*. — 3e citoyen, M. *Besson*. — 4e citoyen, M. *Deroche*. — 5e citoyen, M. *Varsel*. — 6e citoyen, M. *G. Georges*. — Un prétorien, M. *Royer*. — Faustine, Mme *Jane Hading*. — Daphné, Mlle *Lansart*.

2. On jouait au commencement, en lever du rideau, la *Peur*, comédie en un acte de M. Ch. Daubry.

3. Drame de M. Rzewuski représenté au Théâtre-Libre.

per, comme il en avait formé le noir projet, il tombe dans ses bras, trahissant l'empereur et lui prenant sa femme.

Le quatrième acte représente le Forum envahi par la foule. On attend des nouvelles : Marc-Aurèle est-il mort, comme le bruit en court?... L'armée qui s'avance est-elle celle de Cassius?... La foule immonde demande ce qu'il faut faire... Faustine lui parle en faveur de Cassius, dont l'avènement serait, dit-elle, le salut pour tous. Et voilà qu'au lieu de l'armée de Cassius annoncée, c'est Marc-Aurèle qui apparaît vainqueur. Et la populace, de plus en plus abjecte, se retourne contre Faustine... Et Marc-Aurèle, abandonnant enfin son système de clémence, se venge en faisant prononcer par Faustine elle-même la mort de son amant. Comme son complice, Aper, Cassius sera livré au peuple qui le mettra en lambeaux... Mais une fois qu'elle a laissé échapper les paroles fatales, l'impératrice se fait justice elle-même; elle s'enfonce dans le sein l'épingle empoisonnée, et meurt en maudissant à la fois son mari et son amant qu'elle hait également.

M. Rzewuski a fait de louables efforts pour renouveler autant qu'il était en son pouvoir le drame historique. Deux figures dominent tout naturellement sa pièce: celles de Marc-Aurèle et de la trop indigne compagne de sa vie. Voici d'abord le grand, le noble, le clément empereur, que la philosophie stoïcienne a donné au monde romain, Marc-Aurèle, l'un de ces hommes que la nature et la raison ont produits par une sorte de

sublime effort dont parle Montesquieu, pour montrer ce qu'elles peuvent sans aucune intervention surhumaine. Il nous offre le consolant spectacle des plus belles vertus chrétiennes hors du christianisme, « plantes admirables, comme dit encore Montesquieu, que la terre fit naître dans des lieux que le ciel n'avait jamais vus ».

Comme Louis Bouilhet, M. Rzewuski nous a voulu rendre Marc-Aurèle dans toute sa sérénité et sa grandeur. Ce maître souverain du monde est le disciple docile des sages; il est l'esclave tout-puissant du devoir. Au milieu des grandeurs qui ont enivré la plupart de ses prédécesseurs et inspiré tant de crimes et de folies, il n'a que des pensées pures, il n'obéit qu'à de nobles mouvements. Il se place au-dessus des pensées violentes ou des sentiments mesquins; le sage a dépouillé de l'homme tout ce qui est faiblesse; l'empereur ne garde du sage que ce qui peut servir au bien du monde. La vertu, pour être si droite et si ferme, n'a point de roideur; assez fort pour vaincre ses ennemis, il sait leur pardonner; assez clairvoyant pour pénétrer les infidélités, la trahison au sein de sa famille, il aime mieux feindre d'ignorer que de punir. L'histoire raconte qu'après la mort d'Avidius Cassius, révolté contre lui dans des circonstances que le jeune dramaturge a singulièrement modifiées, Marc-Aurèle fit brûler tous les papiers saisis chez le chef du complot, dans la crainte de trouver des coupables. L'homme tout entier semble se réfugier dans ces régions inaccessibles à nos agita-

tions misérables. *Edita doctrina sapientum templa serena.* Par un cruel contraste, le meilleur des hommes vit sa destinée tout entière associée à celle d'une femme indigne de lui. Tandis que l'empereur s'efforçait de faire oublier les traditions des Tibère, des Néron, des Héliogabale, l'impératrice Faustine maintenait celles des Livie, des Agrippine, des Messaline peut-être. Suivant certains historiens, ces débordements ne durent point connaître de mesure ; ils auraient été l'effet à la fois d'une nature passionnée et d'une corruption systématique. Faustine se serait étudiée à proportionnner ces désordres à la bonté même de Marc-Aurèle ; elle voulait, selon la tradition dont Fontenelle s'est fait l'écho dans ses *Dialogues des morts*, « effarer tellement tous les maris que personne n'osât songer à l'être après l'exemple de Marc-Aurèle, dont la bonté avait été si mal payée ». La douceur, la générosité de Marc-Aurèle ne lui inspiraient que de la colère, en lui ôtant le plaisir de tromper un homme qui ne lui faisait pas l'honneur d'être jaloux. Dans ses chutes, Faustine est poussée à la fois par la passion et par des calculs ambitieux. Le général Avidius Cassius, pour lequel elle trahit Marc-Aurèle, exerce-t-il sur elle une sorte de fascination par sa beauté demi-sauvage, ou n'est-ce simplement que pour ne point descendre elle-même du trône qu'elle consent à le partager d'avance avec celui en qui elle voit le successeur de son mari ? Tout entière à ces désirs et à ces rêves coupables, elle souffle dans l'âme de Cas-

sius les doubles ardeurs de l'amour et de l'ambition ; elle lui fait entrevoir, par de là les satisfactions de la volupté, un avenir de toute-puissance avec elle et par elle. Cassius va partir pour la Syrie, revêtu par la magnanimité de Marc-Aurèle du commandement d'une armée, il en reviendra pour régner... Et dans tous les cas Faustine s'est munie d'une épingle empoisonnée, dont une simple piqûre produit une mort foudroyante.

C'est cette mort qu'a le mieux rendue Mme Hading ; c'est là qu'elle s'est fait le plus chaleureusement applaudir dans un rôle écrit pour elle et où, tous, nous voyions Sarah Bernhardt... Mme Hading a la démarche lourde et la voix faible : elle n'est certainement pas faite pour jouer les drames du boulevard. Mais elle est belle, admirablement belle, et de ce côté du moins, elle est bien la femme du rôle. M. Pierre Berton a composé avec intelligence la figure de l'empereur philosophe; M. Fabrègues, au contraire, nous a donné un Cassius un peu quelconque [1]. La mise en scène est celle que nous attendions du théâtre qui nous a donné *Cléopâtre* et *Théodora*, et la foule, qui tourne comme une girouette au vent du succès, a braillé avec une telle conviction, qu'elle a parfois fatigué l'auditoire et parfois empêché d'entendre le dialogue. Or, ce dialogue, que M. Rzewuski a poli et repoli avec l'amour

1. M. Philippe Garnier avait dû créer ce rôle de Cassius. Il l'avait répété. Puis un beau jour, il ne parut plus aux répétitions et l'on apprit par hasard qu'il était parti pour l'Amérique rejoindre Sarah Bernhardt. Force fut bien de le remplacer par M. Fabrègue.

que nous lui connaissons pour la langue française, est toujours intéressant à entendre.

La direction de M. Duquesnel nous avait habitués à bien des surprises. Elle nous en réservait une nouvelle. A *l'Impératrice Faustine* succédait une nouvelle reprise du *Petit Faust* [1], opéra-bouffe en trois actes, et quatre tableaux de MM. Hector Crémieux et Adolphe Jaime, musique de M. Hervé.

Le *Petit Faust!* c'était de la modestie. Les auteurs auraient bien pu dire : le *Grand Faust*, après les adjonctions et les changements considérables qu'ils firent subir, il y a quelques années déjà, à leur pièce primitive. Le *Petit Faust* de la Porte-Saint-Martin ne ressemble pas plus à l'ancien *Petit Faust* des Folies-Dramatiques que l'*Orphée aux Enfers* de la Gaîté ne ressemblait à l'*Orphée* des Bouffes. C'est revu, corrigé et considérablement augmenté. Les bouffonneries n'ont pourtant rien à gagner généralement à être entourées d'une mise en scène somptueuse. N'empêche que le *Petit Faust* ou plutôt le *Grand Petit Faust* fût encore une fois très favorablement accueilli.

La partition de M. Hervé a toutes les grâces de

1. DISTRIBUTION. — Faust, M. *Cooper*. — Valentin, M. *Sulbac*. — Le cocher, M. *Herbert*. — Le pion, M. *Mallet*. — Marguerite, Mme *Jeanne Granier*. — Méphisto, Mlle *Samé*. Lisette, Mlle *Cassive*. — Siebel, Mlle *Lacroix*. — Wagner, Mlle *Lara*. — Altmayer, Mlle *Kelly*. — Fritz, Mlle *Derville*. — Frantz, Mme *Dubreuil*. — Brander, Mme *Hennequin*. — Aglaé, Mlle *Schneider*. — Clorinde, Mme *G. Dury*. — Lischen, Mlle *B. Andree*. — Charlotte, Mlle *Audran*. — Dorothée, Mlle *Chélof*. — Agnès, Mlle *Launay*. — Frosch, Mlle *Berthias*.

l'opérette dont elle élève parfois le genre. Elle est gaie, elle est chantante, et dans un cadre où le savoir n'est pas d'ordinaire la qualité dominante, elle allie, dans une mesure qui ne fatigue point, un peu de musique sévère à quantité de motifs heureux.

La valse de la Kermesse remplit, à quelques mesures près, toute l'ouverture, car le *Petit Faust* a une ouverture. Cette valse est délicieuse. Le musicien y a fait entrer en contre-sujet l'air populaire du *Carnaval de Venise*, et les deux motifs s'enlacent ou marchent de front avec autant d'aisance que d'éloquence. Qui n'a applaudi le chœur des soldats et la chanson militaire de Valentin ? Qui n'apprécie à sa valeur le rondo tourné avec beaucoup d'esprit, de Méphistophélès offrant ses services au docteur ? Une très jolie polka sert d'introduction instrumentale au second acte. Autour du motif principal s'enroulent les arabesques des instruments à vent. C'est d'un effet très heureux. Les trois chœurs de la Kermesse sont on ne peut plus pittoresquement dessinés, chantés séparément, ils se réunissent dans un ensemble plein de verve et de couleur. C'est de bel et bon contrepoint ! La chanson du *Satrape et la Puce* a été dite avec beaucoup de finesse par Mlle Samé. Le duo de Faust et de Marguerite, terminé en trio avec l'intervention du diable, est une agréable macédoine de gaieté et de musique. Mais la perle de l'ouvrage, c'est la ballade des *Saisons*. Plus de parodie cette fois. Le librettiste s'y essaye à la poésie, et le musi-

cien bouffe, à cheval sur un nuage et le regard vers une étoile, attendrit et élève son inspiration.

La première représentation avait été affichée pour le 12 mai. Mais au dernier moment une indisposition de Mlle Granier avait obligé la direction de congédier ses invités. Cette indisposition fut suspectée. On savait l'artiste capricieuse et mobile. Et cependant rien n'était plus vrai. La meilleure preuve, c'est que même le soir elle n'était pas encore complètement remise. Mais si la fauvette ne jouissait pas de tous ses moyens, restait la femme, qui se montra dans la Marguerite gouailleuse, ce qu'elle est toujours : un gamin de Paris, mieux que cela une Parisienne des faubourgs : la grâce, la fantaisie, la gaieté, l'espièglerie en personne. Mlle Samé est un Méphisto plein de verve et porte le travesti avec une élégance suprême. Sans faire oublier, bien entendu, l'excellent Milher, l'inimitable créatrice de Valentin, M. Sulbac a du zèle et de la conviction ; le grand succès de la soirée a été pour M. Cooper, qui, sans avoir la voix de Jean de Reszké, a chanté avec un goût parfait et a joué avec infiniment d'adresse la scène de la Closerie des Vergiss-mein-nicht : « Ah ! je suis un joyeux viveur ! » Tout, jusqu'au costume, était spirituel et original, et cela se paie par de sincères applaudissements.

1. Le 3 juin, le théâtre donnait la première représentation d'une petite comédie en un acte, les *Charmes de Suzette*, de M. Briens, qui accompagna le *Petit Faust* en lever de rideau.

La reprise du *Petit Faust* fut le dernier acte de la direction Duquesnel. Depuis trois ans déjà M. Émile Rochard était en possession d'un nouveau bail du théâtre de la Porte-Saint-Martin qu'il prétendait renouveler de fond en comble et auquel il voulait amener une nouvelle clientèle. La bail de M. Duquesnel expirait seulement le 25 septembre. M. Rochard obtint de son prédécesseur de lui livrer l'immeuble quelques semaines auparavant et aussitôt il se mit à l'œuvre pour opérer les transformations qu'il avait rêvées. La salle fut complètement refaite. Les dégagements furent organisés autrement. Un foyer de la danse fut créé. Pendant ce temps, il faisait répéter à la fois à la Renaissance et à l'Ambigu la pièce nouvelle avec laquelle il voulait frapper le grand coup de sa réouverture. Mais il eut beau faire diligence, il dût attendre jusqu'au milieu de novembre pour pouvoir lancer ses invitations. Le 19, avait lieu la répétition générale, et le 21, la première représentation de : *Voyages dans Paris*[1], pièce nouvelle, à grand spectacle, en cinq actes et quinze tableaux, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché.

1. DISTRIBUTION. — Gobineau, M. *Dailly*. — Le comte Andresco, M. *Romain*. — Joseph Bidoche, M. *Péricaud*. — Lucien de Rieuze, M. *Desjardins*. — Valentin, M. *Pougaud*. — Le Roussi, M. *Reschal*. — Paul Vernier, M. *Leitner jeune*. — Ern. des Jeunes Haudriettes, M. *Dubos*. — Baron Coquard, M. *Christian*. — Guiglard, M. *Duhamel*. — Constant, M *Vivier*. — Badinard, M. *Fournier*. — Benoit, M. *Cerizé*. — Vicomte de Gérinville, M. *Montel*. — Un chasseur, M. *A. Lévy*. — Un valet, M *Samson*. — Un passant, M. *Coleuille*. — Bernard, M. *Delisle*. — Premier camelot, M. *Mallet*. — Deuxième camelot, M. *Darlès*. — Un cocher, M. *Maurice*. —

La date du 21 novembre 1891 restera célèbre dans les annales du théâtre. C'est celle que M. Émile Rochard avait choisie pour inaugurer son règne à la Porte-Saint-Martin. La salle a été complètement transformée et les dépendances aménagées au goût du jour. Le velours rouge a été remplacé par du velours bleu, qui donne à la décoration générale une fraîcheur inconnue. Des peintures d'un goût exquis égaient les balcons et les loges. L'or a été prodigué partout. Les avant-scènes, avec leurs élégantes tentures bleu et or, encadrent le théâtre et le nouveau rideau, qui fait l'objet de l'admiration générale. L'orchestre est invisible, comme à Bayreuth. Tout, en un

Auguste, M. *Pajot*. — Un commissaire, M. *Teste*. — Un agent, M. *Germani*. — Un domestique, M. *Jules*. — Georgina, Mlle *Antonia Laurent* — Jenny Badinard, Mlle *Leconte*. — Jeanne Adresco, Mlle *Montcharmont*. — Rose d'Espignolles, Mlle *Germaine Gallois*. — Mlle Choppin, Mlle *France*. — Mlle Badinard, Mlle *J. Evans*. — Jeanne de Terreneuve, Mlle *Lamart*. — Isabelle de Poitiers, Mlle *Becker*. — Lucie Ermont, Mlle *Betzy*.

Corps de ballet : Mlle José Laurent, première danseuse ; Henriu, Agherra, Després, Rosine Mainardi, Brocart, sujets. — 1re quadrille : F. Mainardi, Agratti, Bru, Beaudier, B. et J. Person, Langoiroux, Blanco, Huart. — 2e quadrille : R. et J. Coragliotti, Bartou, Dugué, Vasquez, Gouget, Wuillaume, Thiérupont. — 3e quadrille : A. Agratti, Roy, Garisson, Lainé, Josset, Collinet, Léopoldine, Laridou, et cinquante élèves de l'école de danse.

Tableaux. — Premier acte : 1er tableau, Cour du Grand-Hôtel ; 2e tableau, Devant la Madeleine. — Deuxième acte : 3e tableau, Un Hall, avenue de Villiers (divertissement). — Troisième acte : 4e tableau, Boulevard Montmartre. — Quatrième acte : 5e tableau, Chez Lucien de Rieuze ; 6e tableau, la Vision ; 7e tableau, le Cauchemar ; 8e tableau, les Rochers ; 9e tableau, le Gouffre ; 10e tableau, l'Aube ; 11e tableau, les Pavots ; 12e et 13e tableau, Apothéose (ballet des Extases). — Cinquième acte : 14e tableau, Boulevard de la Villette ; 15e tableau, la Terrasse de Meudon (panorama de Paris).

mot, a été remis à neuf, et les lorgnettes trouvent, de tous les côtés, des distractions chatoyantes. Dans toutes les loges, des toilettes élégantes, des diamants étincelants. C'est une véritable soirée de gala. Dès sept heures du soir, la façade de la nouvelle Porte-Saint-Martin jetait tout autour d'elle, sur le boulevard, des feux éclatants. Les équipages défilent devant la grande marquise, aujourd'hui surmontée d'un jardin d'hiver qui est annexé au grand foyer du public. La salle se remplit comme par enchantement. Il serait trop long de relever les noms de toutes les notabilités parisiennes qui garnissent la salle. Ce qu'on peut dire, c'est que tout Paris était ce soir-là chez M. Rochard, qui a mis l'exactitude à l'ordre du jour. A huit heures un quart, en effet, heure prescrite, le chef d'orchestre lève son bâton et des accords délicieux sortent de dessous terre. Cette innovation n'étonne personne. La toile se lève et le kaléidoscope parisien sur lequel MM. Blum et Toché ont greffé à la fois un vaudeville et un drame qui marchent parallèlement, jusqu'à un dénouement terrible, défile devant nos yeux.

C'est d'abord, la cour du Grand-Hôtel. — On croirait y être. La décoration, disposée triangulairement, donne une idée aussi exacte que possible de l'endroit. La voûte du fond, celle de gauche, les différents bureaux situés tout autour, les fenêtres avec leurs garnitures de rideaux blancs — cela donne envie de demander une chambre.

Le gardien galonné est là qui se promène pour donner les renseignements. Nous assistons à un défilé de voyageurs de tous les pays. C'est un va-et-vient continuel... Et, dans cette foule, les auteurs nous présentent les différents personnages de leur pièce : c'est d'abord l'excellent pharmacien Gobineau, le héros du vaudeville ; puis le comte Andresco, le héros du drame. Gobineau, c'est le joyeux Dailly, dans un costume de touriste des plus réussis ; le comte Andresco, c'est l'élégant Romain, qu'on ne croirait pas capable de toutes les noirceurs que lui font commettre MM. Blum et Toché. Mme Antonia Laurent porte à ravir un délicieux costume de soubrette roumaine. Enfin, vaudeville et drame s'entrelacent, entraînant tous les personnages de la pièce à travers toute une série de tableaux, dans une admiration qui va *crescendo*.

Le deuxième tableau nous transporte devant la Madeleine. C'est l'église elle-même, avec sa lourde colonnade, son superbe escalier et ses grilles protectrices. On va y célébrer un grand mariage. L'escalier est praticable. Un moelleux tapis le garnit et descend jusqu'à l'avant-scène, encombré de bouquets et de fleurs. Le sommet du temple se perd dans les bandes d'air du théâtre. Cette décoration a un aspect majestueux. C'est la première station du touriste Gobineau, qui n'est jamais sorti de la rue Saint-Denis et à qui son guide, Valentin, qui ne connaît pas plus que lui les monuments de Paris, affirme qu'il a devant lui la Bourse.

L'action se corse. Le marié Paul Vernier abandonne sa noce qui n'arrive pas pour courir chez Rose d'Espignolles.

Le troisième tableau, un hall, avenue de Villiers. Une superbe installation mondaine, avec des galeries rectangulaires, auxquelles on accède par un escalier qui peut rivaliser avec celui de M. Charles Garnier. D'élégantes draperies pendent le long des colonnes, formant des loggias. L'ameublement est somptueux. Tout est préparé pour une redoute que la troublante Rose d'Espignolles offre à Paris fin-de-siècle. Les invités commencent à arriver. Les bonnes amies de Rose papotent tout à leur aise. C'est un débinage de joyeuses commères. Valentin le Désossé et Fil-d'Acier, deux célébrités chorégraphiques du moment, sont attendus et doivent essayer un pas nouveau. Et Gobineau, que son guide a introduit dans ce bal de demi-mondaines, en l'assurant qu'il le conduisait au bal de l'Opéra, est pris pour Fil-d'Acier et Valentin pour son acolyte. On les force à revêtir les costumes préparés pour les célèbres excentriques, et ils prennent place l'un et l'autre dans l'apothéose du ballet. Il est charmant, ce ballet. D'abord une entrée de soubrettes mauves et de valets de pied en habit blanc, culotte et bas grenat. Puis des invités des deux sexes : les dames en grandes robes jaunes à falbalas, fendues sur la droite et laissant voir des dessous jaunes et noirs, coiffées de vastes et élégants chapeaux à plumes ; les messieurs, de jeunes gommeux, travestis, en

habit gris, culotte et bas noir, le monocle à l'œil et le claque au chiffre d'argent... Tout ce petit monde se livre à une pantomime très variée représentant ce que sont tous les incidents d'un bal. Puis danseurs et danseuses disparaissent et reparaissent au haut de l'escalier, qu'ils descendent dans une cadence marquée. Cela est d'un bel effet. Le tableau est terminé par une farandole échevelée.

Le quatrième tableau représente le boulevard Montmartre. Décor peu profond, représentant l'entrée du passage Jouffroy, avec le café des Princes et le musée Grévin. Au premier étage, le restaurant Ronceray, où la noce de Paul Vernier, se détache en ombres chinoises sur les rideaux de l'établissement. C'est le soir. Tous les incidents du boulevard y trouvent place. Promeneurs et promeneuses vont et viennent. Le fiacre y circule librement. C'est une reproduction très exacte et très curieuse de ce coin de Paris, vers dix heures du soir. Gobineau, que son guide continue à induire en erreur, et pour cause, entre au musée Grévin, croyant entrer au musée du Louvre, galerie des Statues.

Cinquième tableau : le cabinet de travail de Lucien de Rieuze, avec statuettes, meubles à la mode et, au fond, une vaste ouverture circulaire. C'est dans cet intérieur coquet et discret que Lucien, qui ne peut se consoler du mariage de Jeanne de Bréval avec le comte Andresco, cherche l'oubli de son malheur dans les voluptés de la morphine. Il vient de recourir encore une fois au fatal poison, malgré la pro-

messe qu'il avait faite au docteur Bertin. Il se débat vainement contre les effets de la morphine. Il tombe foudroyé, en proie au cauchemar qui va former le sujet du ballet dans une suite de décors à transformation. Le fond s'éclaire soudainement, et Lucien évoque, dans son esprit endormi, le souvenir du mariage du comte et de Jeanne. Derrière une toile métallique, il les aperçoit l'un et l'autre, la main dans la main, au pied de l'autel, au moment où le prêtre leur donne la bénédiction nuptiale. Puis toute cette décoration s'engloutit. L'effet de la morphine agit sur le malheureux, qui passe par une série de cauchemars atroces, avant d'arriver aux rêves délicieux qu'il a demandés à la morphine. Dans un paysage abrupt, avec des rochers gigantesques aux reflets sanglants, un oiseau de proie, aux ailes déployées, plane sur le corps inanimé de Lucien. Il tient sa victime, il semble l'enserrer dans ses griffes monstrueuses. Des esprits fantastiques entrent en scène, s'emparent de Lucien, qui se réveille fasciné par ces troublantes apparitions. Il cherche vainement à leur échapper. Il est entraîné dans le gouffre béant sous ses pas.

Toute une série de transformations. C'est d'abord le gouffre dans lequel est précipité Lucien de Rieuze. Mais l'horizon s'éclaire : une clairière fraîche et délicieuse apparaît. Des libellules aux ailes de gaze s'échappent de l'eau et courent à travers les saules. Ce paysage disparaît à son tour et fait place à un parterre de pavots fraîchement épanouis, et qui passent, sous les yeux

des spectateurs, par tous les degrés de la floraison. Les boutons s'ouvrent, les pétales s'écartent, un rouge tendre les colore, il s'accentue jusqu'au rouge vif pour aboutir à la complète maturité dans une apothéose vraiment féerique.

Une courte pastorale s'ébat au milieu de fleurs. C'est un jeune berger Louis XV, costumé de gris-perle et de rubans de satin jaune, qui dispute une bergère, toute de mauve habillée, à des gladiateurs, en maillot chair, revêtus de manteaux rouges, coiffés de casques de fantaisie, avec des armatures d'or à la jambe droite. Une sorte de fée, dans un costume noir, préside à cette petite fête chorégraphique. Nous voici revenus dans le domaine de la réalité au quatorzième tableau. Un restaurant snr les boulevards extérieurs. La joyeuse Mme France en est l'aimable propriétaire Nous y retrouvons tous les camelots de l'acte du boulevard Montmartre. Décor très vrai. Gobineau, qui se croit au café Anglais, y reconnaît sa nièce, Mlle Badinard, une jeune personne fin-de-siècle, qu'il n'a jamais vue, dans une scène d'attendrissement que Dailly rend avec vérité. Cette station de Gobineau est l'avant dernière. Enfin quinzième et dernier tableau. C'est l'acte ou la vertu est récompensée et le crime puni. Le comte Andresco est convaincu du crime qu'il cherchait à rejeter sur deux fidèles serviteurs. Il tombe foudroyé par le poison qu'il administrait patiemment à la trop confiante comtesse. Tout cela se passe sur une terrasse ensoleillée d'une villa de Meudon, d'où l'on aperçoit un panorama très réussi de Paris.

Les principaux monuments: la tour Eiffel, les tours de Saint-Sulpice, la coupole de l'Opéra, les flèches de Sainte-Clotilde, le dôme des Invalides, se détachent d'un horizon aussi bleu que la décoration de la salle. Tout est bien qui finit bien. Et il ne manque pas de spectateurs dans la salle pour féliciter Dailly d'avoir contribué à démasquer le coupable.

Si à travers cette description du tableau vous avez pu suivre le fil du drame et celui du vaudeville, qui s'entrecroisent, non sans une certaine habileté, vous avez compris que le comte Andresco empoisonne sa femme pour revenir à sa maîtresse, qui n'est autre que la sœur de Georgina, et qui démasqué au dénouement par le pharmacien Gobineau chez qui il est allé acheter le poison il se tue pour échapper au châtiment. Telle était la part du drame. Le vaudeville réside dans le mariage d'une nièce de Gobineau, nièce dédaignée par suite de dissentiments de famille, et qu'il retrouvait dans le restaurant du boulevard avec eux, où le hasard de ses pérégrinations parisiennes l'avait conduit, en compagnie de son faux guide Valentin. Tout cela était dénué d'intérêt. Mais c'est une chose avérée que la pièce dite à spectacle est faite avant tout pour les peintre, costumier, machiniste et chorégraphe, et que l'auteur n'arrive qu'en seconde ligne pour faire mouvoir, dans des tableaux habilement coordonnés, quelques personnages qui parlent pour n'avoir pas l'air de donner une pantomime. Et tous ces tableaux eux-mêmes, qui nous représen-

taient des monuments ou des coins de Paris, qu'on avait l'habitude de rencontrer tous les jours, n'avaient pas d'intérêt pour ces Parisiens. Ce n'était pas ce Paris qu'il fallait montrer, mais le Paris invisible et ignoré. Ainsi peut s'expliquer le peu de faveur avec laquelle fut accueillie la pièce de MM. Blum et Toché. Le directeur, tira son épingle du jeu avec sa mise en scène très savamment développée. Mais la pièce sombra, entraînant avec elle tout ce luxe de décors et de costumes dont M. Emile Rochard s'était plu à l'encadrer. Elle fit tant bien que mal les frais du spectacle de cette fin d'année, et le mouvement dramatique à la Porte-Saint-Martin pouvait être désormais résumé, en 1891, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année	
			Matin.	Soir.
Cléopâtre, drame	5 a. 6 t.	1 janvier	4	15
La Mort du duc d'Enghien, pièce	3 t.	23 janvier		11
Tante Léontine, comédie	1	id.		11
L'Ecole des veufs, com.	5	3 février		10
Deux Tourtereaux, com.	1	id.		10
La Peur, vaud.	1	13 février	7	32
Le Courrier de Lyon, drame	5	id.	7	32
* *L'Impératrice Faustine*, drame	5	23 mars	4	37
Le Petit Faust, operette	3 a. 4 t.	16 mai	2	45
* *Les Charmes de Suzette*, com.	1	3 juin		28
* *Voyage dans Paris*, p. à gr. sp.	5 a. 15 t.	21 novemb.	6	41

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

En possession du grand succès du *Régiment* [1], M. Rochard songeait surtout à ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont il avait acquis le bail depuis deux ans déjà et dont il allait devenir le directeur à partir du mois de septembre suivant. Il avait cédé l'Ambigu à Mme Zulma Bouffar, qui y devait inaugurer sa direction en même temps que lui-même prendrait celle du théâtre voisin. Jusqu'au 26 mai, l'amusant mélodrame de M. Jules Mary tint constamment l'affiche, offrant un spectacle agréable et patriotique tout à la fois, et le public était initié aux petits secrets de la vie de caserne.

1. Au cours des représentations du *Régiment*, beaucoup de rôles changèrent de titulaires. Mais il était superflu de faire mention de ces modifications survenues dans la distribution de cette pièce. Signalons cependant la mort subite, le 28 avril, d'un jeune comédien, M. Walter, qui avait créé avec succès le rôle de Bernard et qui venait d'être engagé à l'Odéon où il devait débuter dans le courant de la saison suivante.

Tout cela n'était pas d'une authenticité garantie, mais c'était amusant. Pouvait-on en demander davantage? Toutefois M. Rochard devait encore une fois se manifester comme directeur de l'Ambigu. Désireux de justifier l'épithète de comique qui était jointe au titre de l'Ambigu, il donnait le 30 mai, la première représentation du *Prix de beauté* [1], comédie-vaudeville en trois actes de M. Georges Grisier, sur laquelle il est inutile d'insister longuement, cette pièce n'ayant jamais gardé longtemps l'affiche. Elle était accompagnée d'un vaudeville en un acte, *Deux ans après*, qui eut le même sort et disparut en même temps que son chef de file. L'Ambigu avait donc clos ses portes. Il se trouva un industriel pour l'exploiter pendant l'été. M. Lemonnier loua le théâtre, et le 8 juillet y donnait bravement une pièce en trois actes de sa composition, intitulée *Madame la Maréchale* [2].

Vous chercheriez inutilement dans l'Armorial du premier Empire le nom du maréchal de Ravi-

1. Distribution. — Casimir Terrasson, M. *Péricaud.* — Evariste, M. *Pougaud.* — Du Crozal, M. *Fournier.* — Rognolas, M. *Francisque.* — Un reporter, M. *Danequin.* — Un photographe, M. *Dervet.* — Alexandre, M. *Gaudy.* — Premier bookmaker, M. *Lelong.* — Deuxième bookmaker, M. *Martin.* — Un monsieur, M. *Paulin.* — Premier camelot, M. *Drapier.* — Mme Albanèche, Mme *France.* — Cléopâtre, Mme *Germaine.* — Mme Snideers, Mme *Viorron.* — Augusta, Mme *Lévi-Leclerc.* — Une mère autrichienne, Mme *Chevalier.* — Une mère italienne, Mme *Palmyre.*

2. Distribution. — Le maréchal Ravinel, M. *Cravier.* — Le vicomte Martial, M. *Desjardins.* — Bourguignon, M. *Regnard.* — Marquis de Saumonville, M. *Jaeger* — Paul Ravinel, M. *Avelot.* — La Maréchale Ravinel, Mme *R. Lemonnier.* — Prunelle, Mme *Descorval.* — Cécile, Mlle *Lévi Leclerc.* — Marquise de Saumonville, Mlle *Irma Perrot.*

nel, duc de Saragosse. Mais Napoléon Ier a créé tant de nobles, que M. Lemonnier a cru pouvoir en ajouter un sans nuire au prestige de l'épopée napoléonienne. Pour les besoins de sa cause dramatique, il a donc bâti tout d'une pièce le personnage du maréchal de Ravinel, et il l'a marié, au temps où celui-ci n'était encore qu'embrigadé dans les gardes-françaises, à la blanchisseuse Catherine Patin, qui a suivi la glorieuse fortune de son époux et est devenue madame la maréchale, sans avoir rien rénié des allures et du langage de sa modeste origine. Ceci posé, j'aborde l'analyse de la pièce de M. Lemonnier. L'action s'engage à Paris, en 1809, au moment de la guerre d'Espagne. Le jeune capitaine Paul de Ravinel s'est épris de Mlle de Saumonville, et il est sur le point d'obtenir sa main, contre la promesse que le maréchal a faite au marquis de Saumonville de lui faire restituer par l'Empereur ses titres et ses biens. Les deux jeunes gens s'aiment et ne demandent qu'à être heureux, lorsque, par l'indiscrétion d'un valet de l'ancien régime, Cécile de Saumonville surprend une lettre d'amour signée du nom de son fiancé, et adressée à sa belle-mère, la marquise de Saumonville. Ce billet lui apprend même que Paul ne lui fait la cour que pour mieux masquer ses relations coupables avec la marquise.

Mais, me direz-vous, cette jeune personne, qui a toute confiance dans son fiancé, n'aurait qu'à lui mettre cette lettre sous les yeux pour que le mystère qui fait l'objet de cette pièce soit

éclairci. Je vous répondrai qu'alors il n'y aurait plus de pièce et, comme il faut qu'il y ait une pièce, la jeune personne se refuse à accepter la main que lui tend loyalement Paul de Ravinel. Et c'est ici que la maréchale entre en scène. Le valet Bourguignon qu'elle consulte sur le revirement soudain des sentiments de la jeune fille, lui donne à entendre que celle-ci redoute peut-être d'avoir à rougir un jour des manières un peu trop délurées de sa future belle-mère.

— Mais, me direz-vous encore, cette ancienne blanchisseuse, que l'on nous présente comme une femme de tête, une femme intelligente, n'a pas pu conserver les allures de sa première profession, au point de détonner si fort dans le salon de sa future belle-fille. Et je vous répondrai toujours... oui. Mais, si elle s'était faite aux belles manières, il n'y aurait pas de pièce, et il faut qu'il y ait une pièce. M. Lemonnier y a tenu, et cette pièce, nous n'avons pas eu trop d'ennui à l'écouter. Ces trois actes sont habilement échafaudés dans le sens du vieux jeu. Ils dénotent l'expérience de la scène, sinon toujours du bon goût dans la langue, la peinture des personnages et le choix des plaisanteries. Donc, Cécile questionnée par la maréchale, finit par lui confier la découverte qu'elle a faite. La maréchale, qui ne sait pas lire, ne peut par conséquent se rendre compte que ce n'est là ni l'écriture, ni la signature de son fils, qu'elle adore au point de se sacrifier en lui offrant de divorcer, sacrifice que celui-ci refuse. Elle croit cependant avoir trouvé

le moyen de tout concilier. Elle va droit à la marquise et lui exhibe sa lettre. Celle-çi, qui est une fine mouche, s'en empare et la brûle. Tout serait sauvé, ou plutôt compromis, si c'était, en effet, la vraie lettre qui avait été jetée au feu.

Or, la maréchale, dans son ignorance de l'alphabet manuscrit, n'a livré qu'une note de blanchisseuse. Elle se trouve donc toujours armée, et elle se servirait de son arme, si dans les papiers de famille que le marquis confie au maréchal celui-ci ne découvrait une autre lettre qui le met sur la trace d'une conspiration ourdie contre l'Empereur et qui établit la complicité du jeune vicomte de Saumouville avec le trop fameux général Moreau. Or, c'est cet étourdi de vicomte, le véritable amant de la marquise, qui, pour mieux dissimuler ses relations criminelles avec la femme de son cousin, n'avait trouvé rien de mieux que de prendre, pour sa correspondance amoureuse, le nom de Paul de Ravinel. Tout s'explique. Le maréchal consent à pardonner au vicomte, à la condition qu'il s'expatriera. Le marquis rentre en possession de ses biens ; Paul épouse Cécile, et la pièce s'achève dans une mascarade dont j'avoue n'avoir bien compris ni le sens ni la nécessité. Pour mieux faire sa cour à la maréchale le marquis se déguise en blanchisseur. Cela était de trop et a gâté la bonne impression de l'ensemble.

Il y a quelques bonnes scènes dans cette pièce, une note d'émotion sincère. C'est l'ancienne comédie-vaudeville sans couplets. M. Lemonnier a

groupé autour de ses personnages certaines anecdotes du premier Empire. Cela est bon-enfant, et que pouvez-vous exiger de plus d'une direction d'été? La pièce a été faite pour ce type de la maréchale copié sur celui de Mme Angot. Mme Riquet-Lemonnier le joue en comédienne adroite et qui connaît ses planches. M. Régnard est excellent sous la livrée du valet Bourguignon. Mlle Descorval nous présente une soubrette accomplie du nouveau régime. M. Desjardins tire bon parti du rôle du vicomte de Saumonville. M. Gravier fait du personnage du maréchal un tendre soudard galonné. Toute l'interprétation est, en somme, convenable.

L'été de 1891 restera célèbre par les pluies qui ne cessèrent pas. Il fut donc exceptionnellement favorable aux théâtres qui avaient eu le courage de demeurer ouverts. *Madame la Maréchale* bénéficia de cet état de la température, et quand elle quitta le Théâtre de l'Ambigu ce fut pour aller demander l'hospitalité à celui des Menus-Plaisirs.

Cependant le règne de Mme Zulma Bouffar était sur le point d'être inauguré. Le 18 septembre, l'Ambigu, après quelques jours de relâche pour répétitions générales, rouvrait ses portes, sous sa direction, par la première représentation du *Médecin des folles* [1], pièce en cinq actes et treize tableaux.

1. DISTRIBUTION. — Claude Marteau, M. *Gravier*. — Pierre, M. *Pouctal*. — Le docteur Vulpian, M. *Paul Devaux*. — Fabrice Leclère, M. *Desjardins*. — Pot-à-l'Eau, M. *Francisque*. — Georges Vernier, M. *Danequin*. — Raoul de Langeais,

S'il n'y avait pas ombre de littérature, il y avait du moins tous les éléments d'un succès populaire dans le gros drame par lequel Mme Zulma Bouffar inaugurait sa direction. En tant que feuilleton, le *Médecin des folles* de M. de Montépin avait récréé pendant une année les lecteurs du *Petit Journal*. Un assassinat a été commis en Seine-et-Marne : on a découvert, la poitrine trouée d'une balle de revolver, le cadavre de M. Frédéric Baltus, dépouillé de son portefeuille contenant un chèque de cinquante mille francs et quinze mille francs en billets de banque. Le chèque a été touché, la somme surchargée et la

M. *Vavasseur*. — Frantz Rittner, M. *Fernand Meynet*. — L'Aumônier de la Prison, M. *Gaudy*. — Paul de Mérey, M. *Dervet*. — Robert, M. *Marmier*. — René Jancelyn, M. *Th. Ledard*. — Jacques Lefebvre, M. *Modot*. — Maurice Delarivière, M. *Jourdan*. — Docteur Schultz, M. *Avelot*. — Lahardy, M. *Lelong*. — Le Directeur de la Prison, M. *Mayer*. — Le Procureur de la République, M. *Brelet*. — Le Bourreau, M. *Chevalier*. — Achille, M. *Lucien Prad*. — Raymond, M. *Nòblet*. — Un Maboul, M. *Martin*. — Un domestique, M. *Paulin*. — Etienne, M. *Drapier*. — Louis, M. *Sauveton*. — Jeanne Delarivière, Mme *Aimée Tessandier*. — Marie Tallandier, Mme *Marie-Laure*. — Paula Baltus Mme *Bl. Druau*. — Petit Pierre, *La petite Gaudy*. — Edmée Delarivière, Mme *Marg. Carlix*. — Gabri, Mme *Descorval*. — Adèle de Civrac, née Freluche, Mme *Lévi-Leclerc*. — Mathilde, Mme *Delporte*. — Mme Loriol, Mme *Morin*. — Rose, Mme *Palmyre*. — Mme Lefebvre, Mme *Carlin*. — Tiennette, Mme *Charlier*.

Premier acte : 1er tableau, l'Hôtel du Grand-Cerf. — 2e, Oncle et Neveu. — 3e, le Condamné à mort. — 4e L'Exécution.

Deuxième acte : 5e tableau, la Maison de santé. — 6e Paula Baltus.

Troisième acte : 7e tableau, le Baptême du Maboul. — 8e, le docteur Vernier.

Quatrième acte : 9e tableau, la Folle. — 10e, le Coup d'Epervier. — 11e, l'Observatoire.

Cinquième acte : 12e tableau, Datura Stramonium. — 13e, la Surprise de Claude.

26

signature faussée ; le portefeuille a été trouvé, sans les quinze mille francs, dans la poche d'un ouvrier manchot que tout accuse du crime. L'homme a passé devant la cour d'assises, et le jury, à l'unanimité, l'a condamné à mort, sans circonstances atténuantes. Son pourvoi, ensuite son recours en grâce, ont été rejetés.

Avant de se livrer au bourreau pour la suprême toilette, le condamné demanda à s'entretenir quelques instants avec le prêtre. De nouveau, sur le christ, il proteste de son innocence; puis, ne disant pas plus son nom qu'il ne l'a dit aux juges, il avoue qu'il a une femme et un enfant, auxquels il a envoyé les quinze mille francs que contenait le portefeuille, portefeuille à lui donné, non par un complice, ainsi qu'on l'a cru, mais par un homme à qui il avait demandé l'aumône et qui l'a ainsi chargé de son horrible crime. Cela dit, l'homme monte courageusement à l'échafaud. De la fenêtre d'un hôtel donnant sur la place publique de Melun, une femme l'aperçoit la tête sous le couperet, et tombe folle de terreur... Évidemment, cette femme connaît le supplicié. Il s'appelle Pierre Tallandier, nous le saurons à la fin de la pièce, et c'était son frère!... Elle, Jeanne Tallandier est mariée de la main gauche, jusqu'à présent du moins, au riche banquier Delarivière, lequel a un neveu, Fabrice Leclère, qui n'est autre que le véritable assassin de Frédéric Baltus. Fabrice Leclère n'a rien de plus pressé que de faire enfermer la folle en une maison de santé dont le directeur est son associé. Mme Delarivière

est entrée là-dedans : il ne faut pas qu'elle en sorte vivante, le *datura stramonium* fera son office de poison sûr et tranquille. Malheureusement, heureusement plutôt, la maison de santé est achetée par un docteur qui, prenant son métier au sérieux, commence par rendre la vie à la malade, et qui, aidé de son bon maître, le docteur Vulpian, lui rendra la raison. Elle parlera donc et dira quel était le nom du guillotiné par erreur. Et puis, il y a un bon matelot, Claude Marteau, le terre-neuve obligé, qui a gardé dans sa poche l'écusson tombé du revolver avec lequel a été abattu Frédéric Baltus. Il n'a rien voulu dire dans le temps, alors qu'il pouvait sauver la tête d'un innocent ; il se dévoue aujourd'hui à la découverte du coupable. Grâce à lui, Fabrice Leclère clôturera la série de ses meurtres commis ou médités, et expiera, tout comme l'autre, sur la place publique de Melun, le principal de ses crimes. Il était temps que la société fût débarrassée d'un aussi dangereux coquin !

Telle est la carcasse du drame représenté hier. Il va sans dire que je vous l'ai conté *grosso modo*, glissant sur nombre d'incidents qui ont fait sourire quelques-uns de nous et qui feront frémir beaucoup d'autres aux représentations suivantes. Deux artistes émergent de l'interprétation, qui ne comprend pas moins de trente-huit rôles. C'est Mlle Tessandier, d'une part, et de l'autre, M. Pouctal. Renouvelant, à force de talent, un banal rôle de folle, Mlle Tessandier a rendu, en grande artiste qu'elle est toujours, la fameuse

scène où elle croit voir en ses mains des fleurs tachées du sang de la guillotine : c'était effrayant et superbe... Quant à M. Pouctal, le public lui a fait comprendre par un double rappel le plaisir qu'il lui avait procuré en jouant *vrai*, de la façon la plus simple et la plus saisissante à la fois, le rôle du condamné à mort. M. Gravier, le sauveteur Claude Marteau, et son amusant acolyte, M. Francisque Dalleu, Mme Marie Laure et la charmante petite Gaudy ont été, comme de juste, très sympathiquement accueillis par le public. Celui-ci nous a paru très sincèrement réjoui par un tableau épisodique, intitulé le Baptême du *Maboul*, très joliment mis en scène et enlevé avec beaucoup de verve et d'entrain par le nouveau chef d'orchestre de l'Ambigu, M. Herman, et Mlle Descorval, une canotière pétrie de distinction.

Au *Médecin des folles* succédait, le 23 octobre, et pour quelques jours seulement, *Mamzelle Quinquina*, pièce en cinq actes et dix tableaux, de M. François Oswald.

1. Distribution. — Le Rougeaud, M. *Lérand*. — Balduc, M. *Gravier*. — Peyrade, M. *Francisque*. — Beauménil, M. *Dalleu*. — Didier, M. *Bacquié*. — Roch, M. *Vavasseur*. — Le beau Fernand, M. *Th. Lédard*. — Outrequin, M. *F. Meynet*. — Bosquette, M. *Dervet*. — Dumoulin, M. *Avelot*. — Claude Morin, M. *Danequin*. — Thérèse, Mme *Ramazetta*. — Adèle, Mme *Luce Colas*. — Mlle Laure, Mme *A. Cuinet*. — Jeanne, Mme *Levi Leclerc*. — Mme Lormont, Mme *Bremens*. — Sarah, Mme *Marie Bey*. — Mignon, Mme *Charlier*. — Une femme de la halle, Mme *Palmyre*. — Cora, Mme *Marie-Thérèse*. — Mascotte, Mme *Beauquez*. — Julia, Mme *Imoff*. — — Marguerite (5 ans), *Petite Valette*. — Marguerite (12 ans), *Petite Desmetz*. — Le petit Robinet, *La petite Suzanne*.

Premier acte. — 1er tableau : La Maison du garde ; 2e tableau ;

Sans attendre sa majorité, le jeune Didier Beauménil a aimé Thérèse, la fille du garde Balduc. Celui-ci chasse sa fille : Didier l'emmène à Paris. Les deux amoureux y sont relancés par le père Beauménil, qui, non moins dur que le garde, oblige son fils, mineur, à partir pour le Tonkin : entre un engagement dans l'infanterie de marine et une incarcération dans une maison de correction, Didier a choisi le moindre des deux maux : il s'est engagé, abandonnant sans ressources, car elle a fièrement repoussé l'argent de Beauménil, l'infortunée Thérèse, sur le point d'être mère... Jetée sur le pavé, Thérèse est allée accoucher à l'hôpital d'une petite fille qu'elle tâchera d'élever en travaillant honnêtement de son métier de couturière.

Mais le malheur s'attache à elle : à peine a-t-elle appris la mort de son Didier, tué par les Pavillons-Noirs, qu'elle se voit voler son enfant. Par qui, par un affreux chenapan, le Rougeaud, ainsi l'appelait-on au village, qui, travaillant d'abord pour le compte du père Beauménil, travaillera plus tard pour le sien propre : il a la fille, il aura la mère... Sans ouvrage et ne sachant plus comment vivre en ce gouffre de Paris, Thérèse a accepté les offres d'une bonne fille qui l'a fait entrer dans une brasserie de femmes, la grande Brasserie Orientale, où, si l'on sait s'y prendre, on peut

La Mansarde de Didier ; 3e tableau : La rue Quincampoix.
Deuxième acte. — 4e tableau : A Saint-Mandé ; 5e tableau : Une bonne fille ; 6e tableau : La Brasserie.
Troisième acte. — 7e tableau : La Classe ; 8e tableau : L'Antipode ; 9e tableau ; La Mansarde de Thérèse ; 10e tableau : La Maison du garde.

gagner de belles journées. C'est là que Thérèse retrouve le Rougeaud, lui proposant l'affreux marché : — « Qu'elle soit à lui, et il lui dira où est sa fille ! » Thérèse est mère, avant tout : elle se livre au misérable, qui la mène à l'école où est élevée sa chère petite Marguerite. Mais lorsqu'elle veut la reprendre et s'enfuir avec elle, le Rougeaud lui signifie que l'enfant lui appartient : il l'a légalement reconnue, et si elle veut l'avoir, il faut vivre ensemble, tous les trois...

Le monstre exploite sa maîtresse, devenue cette fois odalisque dans la plus ignoble des brasseries ; c'est en vain qu'elle a cru pouvoir rompre sa chaîne : le Rougeaud a été arrêté pour vol et jeté en prison. Mais le voilà revenant de Poissy et retrouvant Thérèse avec des projets de plus en plus infâmes : sa fille devient grande et déjà jolie, il l'exploitera comme il a fait de Thérèse. C'en est trop!... Thérèse voit rouge, et sans attendre le sinistre lendemain, elle poignarde le misérable, endormi sur son grabat. Puis elle emmène la petite Marguerite, et vient mourir de privations et de fatigues à la porte de son père, le garde-chasse, plus miséricordieux pour la fille qu'il ne l'a été jadis pour la mère...

Telle est, *paucis in verbis*, l'histoire infiniment lamentable de *mamzelle Quinquina* : vous ai-je dit qu'on avait ainsi surnommé la « nouvelle » de la Brasserie Orientale, à cause de la sage habitude qu'elle avait prise de n'accepter que cette boisson tonique et stomachique des clients qu'elle devait pousser à la consommation?

Le drame est noir, bien noir; il est aussi très long, trop long; je veux dire que quelques scènes auraient gagné à être raccourcies. Il ne devait pas plaire au public de l'Ambigu.

Les aventures de la pauvre Thérèse sont celles de bien des filles séduites et abandonnées en une grande ville comme Londres où Paris : telle la Nell Horn, roulant de chute en chute, que nous aperçûmes un soir au Théâtre-Libre. L'étude des brasseries de femmes était une des plus curieuses parties du roman qu'écrivit M. François Owald; elle n'avait, croyons-nous, jamais encore été mise au théâtre; notre confrère en a tiré deux tableaux d'une vérité saisissante : le splendide établissement qui fait la fortune du patron et le bouge infâme du boulevard Montparnasse où l'on vient arrêter le Rougeaud. Le Rougeaud, l'ex-paysan madré devenu bookmaker, joueur de bonneteau et, qui plus est, un chenapan de la pire espèce, c'est M. Lérand. Il a composé ce nouveau rôle en vrai comédien. Nous n'en saurions dire autant de la débutante, à l'accent exotique, un peu trop vantée, ce nous semble, par les réclames préalables. Mme Ramazetta joue le rôle de Thérèse, de l'infortunée Thérèse, après qui courent tous les hommes. Elle est assez jolie pour motiver cette incessante chasse, mais j'ai peur que les défauts l'emportent chez elle sur les qualités. Elle dit juste et joue avec intelligence, mais il lui manque une chose indispensable au théâtre, la voix! Notons l'amusante silhouette de fille que nous a donnée Mlle Luce

Colas ; celle du cabotin qu'a dessinée M. Ledart ; le type de caissière de brasserie, tombée bien bas, elle aussi, qu'a esquissé Mme Cuinet, sans oublier les autres pensionnaires de l'Ambigu *Mamzelle Quinquina* n'ayant point réussi, et pour cause, Mme Bouffar donna quelques représentations du *Régiment*, en attendant l'*Auberge des Mariniers*[1], drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. Emile Moreau, qui vit le jour le 4 décembre.

Disons-le tout de suite : l'*Auberge des Mariniers* fut un succès de première représentation. On pouvait croire alors à son avenir. Le drame de M. Emile Moreau n'est pas seulement écrit et ce qui est assez rare en ces sortes de productions, il est logique et vraisemblable, autant qu'il est émouvant et attachant. Bref, si l'auteur n'a pas encore trouvé la formule nouvelle, il en approche de bien près. Le Théâtre-Libre, parfois si osé,

1. DISTRIBUTION. — Florent Chesneau, M. *Pouctal* — L'abbé Pasquelin, M. *Gravier*. — M. Filet, M. *Lerand*. — Gamard, M. *Mondet*. — Le docteur, M. *Gilbert Dalleu*. — Pierre Bernard, M. *Avelot*. — Gavotte, M. *Vavasseur*. — Grain-de-Sel, M. *Dervet*. — M. Ragaine, M. *Gaudy*. — Beaujean, M. *Danequin*. — Rémy, M. *Marmier*. — Bonnet-de-Laine, M. *Lelong*. — M. Edouard, M. *Henri Martin*. — Un petit clerc, M. *Drapier* — Un commis, M. *Blanchard*. — Mélie Ithier, Mme *Aimée Tessandier*. — Irma, Mme *Alice Lody*. — Louise Chesneau, Mme *Augusta*. — Mme Briant, Mme *A. Cuinet*. — Mme Filet, Mme *Palmyre*.

1er acte : 1er tableau, la Lettre du pays. — 2e tableau, Maman Mélie. — 3e tableau, l'Eglise.

2e acte : 4e tableau, l'Auberge des mariniers. — 5e tableau ; dans le Verger.

3e acte : 6e tableau, le Rendez-vous. — 7e tableau, au bord du Pertuis.

4e acte : 8e tableau, la Sérénade.

5e acte : 9e tableau, Irma.

n'a rien donné qui fût plus vrai et plus poignant que l'action fort simple de ce drame sobre et vécu.

Nous avons tous vu, dans un village de Bourgogne ou d'ailleurs, une jeune et jolie fille prendre la poudre d'escampette et se faire enlever par un Parisien. Irma qui, pourtant, avait de qui tenir, étant fille d'une sorte de bohémienne de Bayonne, fut élevée dans de bons sentiments par sa tante, Maman Mélie, qui la regardait comme sa propre fille, la sœur de Louise. Louise s'est mariée, a épousé un beau gars qui fait le commerce de bois, pendant que sa mère et sa femme tiennent l'auberge des Mariniers. Irma, fait, elle, dans un bel appartement du quartier de l'Europe, un genre de commerce qui l'enrichit peut-être, mais qui ruine sa santé. Elle a lieu de se croire phthisique, et malgré les instances de son amant en titre, le peintre Bernard, qui veut l'emmener dans le Midi, elle est persuadée que, seul, l'air natal la guérira. Aussi, dans ce but, écrit-elle à sa cousine Louise une lettre de repentir sur laquelle elle compte pour toucher le cœur de maman Mélie, qui avait juré de ne jamais lui pardonner. Elle attend anxieusement la réponse qui l'autorise enfin à partir. Louise et son mari l'accueillent à bras ouverts : il s'agit maintenant de fléchir la tante sévère et redoutable. — « Elle ou moi ! a-t-elle déclaré. Vous êtes chez vous, libres de la recevoir : c'est alors moi qui m'en irai ! » Voilà nos braves gens bien empêtrés, et la pauvre Irma prête à retourner

là d'où elle vient, quand le bon abbé Pasquelin a une idée. Il convoque tout le monde au Salut et monte en chaire, développant devant ses ouailles la parabole de. l'Enfant prodigue revenant au bercail et implorant le pardon de son père. A ce moment, la jeune Irma, cachée jusque-là derrière un pilier, vient s'agenouiller devant sa tante, et l'appelle si tendrement « maman Mélie », que celle-ci, qui, après tout n'a pas un cœur de roche, n'y résiste plus et lui ouvre ses bras.

Nous retrouvons la petite Parisienne honnêtement installée à l'auberge des Mariniers, et nous avons pu croire un instant à la purification par le repentir et à la définitive réhabilitation de la jeune courtisane. Irma n'écoute aucune des déclarations qui lui sont faites par les clients de l'auberge et repousse énergiquement les propositions de plus en plus pressantes d'un vieux polisson de notaire bien déterminé à arriver à ses fins. Florent, son cousin, arrive à temps pour la délivrer de l'ardente étreinte du satyre, et nous voyons alors que, parmi tous ces amoureux, le plus sérieusement épris est justement ce beau gars de Florent, qui en perd le boire et le manger, déserte la maison et ne regarde plus sa femme. Celle-ci, désespérée, ouvre son cœur à Irma et la prie en grâce de lui ramener son mari, en proie à je ne sais quel amour... Irma promet, mais la chair est faible, la petite courtisane reparaît et au lieu de plaider la cause de sa sœur adoptive, elle tombe dans les bras de Florent, ivre de joie en

voyant que son amour est partagé. Nous fûmes, je l'avoue, quelque peu déconcertés quand nous vîmes, à l'acte suivant, Irma et Florent se quereller comme de vulgaires amoureux, à la nouvelle de l'arrivée au village de Bernard, l'ancien ami de notre jeune cocotte. L'ange du repentir s'est envolé, nous n'avons plus, dès lors, affaire qu'à une petite rouée se demandant si déjà elle n'a point assez de son paysan et si elle ne retournera pas à la grande ville, à ses pompes et à ses fêtes. Ici l'action se précipite. « Maman Mélie », désolée de voir sa fille dépérir, a résolu de connaître à tout prix la femme qui troublait le ménage de son gendre, et, prévenue par l'ignoble notaire, elle va surprendre leur rendez-vous. Jugez de sa stupeur quand elle reconnaît Irma. N'écoutant que sa colère, elle la précipite dans le pertuis, où elle reste heureusement accrochée au barrage de l'écluse. Encore une fois, elle se laisse attendrir par cette douce voix qui l'implore en l'appelant : « Maman Mélie ! » et la retire en lui montrant la route de Paris. Le ménage Chesneau n'en sera pas plus heureux : comme un corps sans âme, Florent court les champs et ne pense qu'à celle qui est partie ; puis au moment où sa belle-mère, tendrement habile, tente de le ramener à sa femme, pris d'un accès de jalousie, au récit d'un marinier racontant les incartades d'Irma, il part pour Paris, croyant, l'insensé, qu'elle l'aime encore, et résolu à l'emmener avec lui. Irma n'a que faire de ce gêneur, et le renvoie pour recevoir son amant : le vieux notaire !!!

Fou de rage, Florent la saisit brutalement par le cou et l'étrangle, « sans le vouloir. » A l'aspect de son forfait, ne vous étonnez point qu'il en devienne fou. Ainsi se termine la pièce de M. Moreau.

Mlle Tessandier a, du reste, retrouvé le pendant de son triomphe de l'*Arlésienne*, en cette superbe création de « maman Mélie », où elle sait si bien varier ses aspects de femme énergique et farouche, tendre et pitoyable... Mlle Alice Lody a débuté à l'Ambigu avec un succès éclatant qui a dû lui rappeler son tout premier début au Gymnase dans *Monsieur Alphonse;* nous ne dirons qu'un mot d'elle : c'est une Irma idéale, à laquelle Mlle Augusta Vallée a fait, dans le rôle de Louise Chesnau, le contraste le plus touchant et le plus parfait.

La pièce était d'ailleurs, interprétée d'une façon supérieure. M. Pouctal était bien l'homme simple du village hanté par l'amour malsain ; M. Lérand donnait une silhouette typique au notaire cauteleux et vicieux ; M. Gravier était bien l'abbé convaincu de son sacerdoce de bonté et de clémence. M. Mondet, un brave acteur consciencienx et rompu au métier; M. Gaudy, si amusant en son bout de rôle de pêcheur et en ses quelques phrases du clarinettiste éméché ; Mme Cuinet en-fin, chantant « l'Amour est enfant de Bohême », tous étaient excellents.

1. On assurait tout bas que M. Victorien Sardou avait donné quelques conseils à M. Moreau pour le drame de l'*Auberge des Mariniers*.

Mme Zulma Bouffar avait monté comme il fallait l'intéressante pièce de M. Emile Moreau : le décor de l'église, où se passe l'émouvante scène que nous avons dite, celui du verger et de ses pommiers en fleurs, celui du pertuis sont de petits chefs-d'œuvre signés Jambon.

Contrairement aux prédictions de la critique qui avait jugé favorablement le drame de M. Moreau, les représentations en demeurèrent languissantes et se traînèrent avec peine jusqu'à la fin de l'année 1891, dont le mouvement se trouve résumé dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentant. pend. l'année Matin.	Soir
Le Régiment, drame.............	5 a. 8 t.	1 janvier	33	176
Deux ans après, vaud...........	1	30 mai		8
* *Le Prix de Beauté*, vaud......	3	id.		8
* *Le Procès*, vaud..............	1	8 juillet	1	47
* *Madame la Maréchale*, dr.-vaud.	3	id.	1	47
* *Le Médecin des folles*, drame...	5a.13t.	18 septemb.	3	43
* *Mam'zelle Quinquina*, drame...	5a.10t.	23 octob e		7
* *L'Auberge des Mariniers*, drame.	5a. 9 t.	4 décembr.	5	28

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Ce qui se passa cette année aux Bouffes-Parisiens est sans précédent dans l'histoire de nos théâtres. Le fait d'une pièce représentée sans discontinuer depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre, sans autre soirée de relâche que celle obligée du vendredi saint, est vraiement exceptionnel. Au 1er janvier, *Miss Hélyett*, dont la première représentation datait du 12 novembre 1890, était dans toute l'effervescence de son succès. La vitesse initiale à ce moment était considérable, mais nul ne pouvait prévoir que cet ouvrage occuperait l'affiche pendant toute l'année qui s'ouvrait pour le théâtre des Bouffes, sous les auspices les plus favorables. Ni le directeur ni les auteurs ne pouvaient avoir cette confiance, et on les aurait eux-mêmes bien étonnés si on leur

1. La soirée du 25 mars fut consacrée à une représentation donnée par le cercle funambulesque et, le 27 mars, vendredi saint, le théâtre fit relâche.

avait dit alors qu'à la Saint-Sylvestre leurs deux noms n'auraient pas encore disparu de l'affiche. Telles devaient être cependant les destinées de *Miss Helyett*. La pièce de MM. Boucheron et Audran, donnée tant en matinée qu'en soirée, comptait déjà le 31 décembre 1890 cinquante-sept représentations. Sans doute, les recettes, très belles au commencement de l'année, oscillèrent-elles par la suite. Mais elles ne fléchissaient que pour mieux remonter. En tout cas, elles ne tombèrent jamais au-dessous des chiffres des frais quotidiens de ce théâtre, dont l'histoire en 1891, se confond avec celle de *Miss Helyett*[1].

Cette pièce, dont la donnée scabreuse était sauvée par une adroite situation, offrait un spectacle accessible à tous. Et puis, elle était montée avec un soin parfait, jouée excellemment par des comédiens qui avaient pris sur le public une influence réelle, Mlle Biana Duhamel, par sa gentillesse mutine, le baryton Piccaluga, avec sa jolie voix. Le reste était à l'avenant. Ce succès était incontestable, et, fait curieux à noter, dans la journée du 14 juillet, la direction des Bouffes ayant eu l'idée de donner cette pièce, encaissa encore une recette très acceptable, produite par les

1. Le rôle de Paul, créé par M. Piccaluga, fut repris par M. Bérard; celui de Smithson, créé par M. Montrouge, par M. Maugé, celui de Piccardas, créé par M. Mauffenberger, par M. Huguenet; celui de miss Hélyett, création de Mlle Biana Duhamel, fut chanté par Mlle Debério. Enfin les rôles de Bacarel, Gandol, Manuela et de la Sénora, créés par MM. Désiré et Wolf, Mmes Saint-Laurent et Macé-Montrouge, furent repris par MM. Wolf et Dupré, Mmes Théry et Rosine Maurel.

spectateurs qui n'ayant pas trouvé de place dans le théâtre où avaient lieu des représentations gratuites, s'étaient rabattus sur le passage Choiseul. On ne pouvait donner une preuve plus manifeste de l'attrait que cette pièce avait pour le public, puisqu'il acceptait de venir l'applaudir en un jour où d'autres scènes lui offraient des distractions gratuites. La distribution [1] n'était pas toujours demeurée la même et l'on comprendra facilement qu'au cours de cette série de représentations quelques-uns des interprètes aient éprouvé le besoin de se reposer et de passer leur rôle à d'autres. Mais en perdant quelques-uns de ses créateurs, la pièce ne perdait rien de son prestige. C'était toujours le même empressement, Les artistes chargés de doubler leurs camarades s'acquittaient du reste consciencieusement de leur tâche et, s'ils ne les faisaient pas oublier, ils réussissaient à se tailler un succès personnel dans des rôles qui avaient été si bien joués devant le public.

Et pendant ce temps, le directeur des Bouffes, M. Larcher, caressait inutilementdes projets pour l'avenir. Il pensait à une opérette nouvelle d'un jeune compositeur, M. Paul Vidal ; projetait une reprise de la pantomime de l'*Enfant prodigue*. Mais, en présence des belles recettes qu'il continuait à encaisser avec *Miss Hélyett* [1], il se résignait

1. *Miss Hélyett*, pendant cette année, fut accompagnée, au programme, au lever du rideau, par des petites pièces en un acte, qui avaient pour titre : *Un Modele*, *Ma Victime*, l'*Entre sol* et *Maldonne*, dont il est inutile de parler.

à la conserver sur l'affiche. La résignation était douce, et la pièce de MM. Bouchereau et Audran atteignait le 31 décembre 1891 le chiffre de 470 représentations. Et ce n'était pas fini !... En attendant le complément, l'année théâtrale 1891 se résumait aux Bouffes, dans le tableau suivant :

1. Le 26 novembre et le 3 décembre eurent lieu, dans la journée, des causeries par M. O. Pradels, sur la *chanson*, avec auditions de M. Boudouresque, l'ancien pensionnaire de l'Opéra. Le 10 décembre fut donnée en matinée, une représentation extraordinaire au bénéfice du chef d'orchestre Thibaut.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.	
			Matin.	Soir
Un Modèle, vaud................	1	1 janvier	5	121
Miss Helyett, opérette..........	3	id.	46	367
Ma Victime, vaud..............	1	17 janvier	18	93
L'Entresol, vaud.................	1	22 avril	11	100
Maldonne, vaud.................	1	14 octobre	11	78

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Trois ouvrages nouveaux : la *Petite Poucette*, la *Famille Vénus* et la revue des *Marionnettes de l'année* forment avec l'heureuse reprise de l'*Hôtel Godelot* l'histoire du Théâtre de la Renaissance, qui dans les derniers mois de l'année 1891 passera des mains de M. Fernand Samuel dans celles de son ex-secrétaire et associé, M. Lerville.

19 JANVIER. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Hôtel Godelot*, comédie en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Henri Crisafulli [1]. L'*Hôtel Godelot* a une histoire, qui date de

1. DISTRIBUTION. — Godelot, M. *Francès*. — Olivier Bertin, M. *Regnard*. — Pincette, M. *Bellot*. — Sauvagine, M. *Edouard Georges*. — Paul Ridel, M. *Gildes*. — Antoine, M. *Gaussins*. — Pépia, M. *Mories*. — Félix, M. *Gorby*. — Max, M. *Arnould*. — Madame Godelot, Mme *Irma Aubrys*. — Miette, Mlle *S. Carlix*. — Roson, Mlle *Dezoder*. — Madame Chaloupin, Mme *V. Rolland*. — Mademoiselle Pincette, Mlle *I. Perrot*. — Madame de Précendré, Mlle *Musset*. — Catherine, Mlle *Beckaert*. — Rose, Mlle *Meyer*. — Suzette, Mlle *Dubois*.

quinze ans. M. Crisafulli avait composé pour Mlle Réjane, qui venait alors d'entrer au Vaudeville, le scénario d'une pièce en trois actes. — « Votre pièce nous plairait, lui dirent les directeurs de ce théâtre (MM. Deslandes et Bertrand, sans doute), mais nous avons promis Mlle Réjane à M. Sardou. Voyez Sardou. » M. Crisafulli n'hésita pas, et sa pièce sous le bras, alla frapper à la porte du manoir de Marly. — « Votre pièce me plaîrait, lui dit le châtelain, mais... » — « Ah! il y a un mais ? » — « J'ai là, dans un carton, une pièce absolument identique ». Et, en effet, M. Sardou exhiba un scénario, intitulé l'*Auberge*, qui ressemblait énormément à celui que M. Crisafulli lui présentait sous le titre de la *Maison Verte*. Cette *Auberge* avait été tirée d'un roman anglais de Goldsmith, et le hasard voulait que le scénario de M. Crisafulli paraissait imité de ce roman dont il ignorait pourtant l'existence. Comment la pièce, destinée au Vaudeville et devant servir au début de Mlle Réjane, fut-elle représentée au Gymnase-Montigny avec Mlle Legault, sous la seule signature de M. Crisafulli, c'est ce qu'expliquent à la fois le désir des deux auteurs de se voir joués le plus tôt possible et celui de M. Sardou de ne pas se mettre en faute avec le Vaudeville, où il était attaché par traité.

L'*Hôtel Godelot* eut un long succès au boulevard Bonne-Nouvelle, mais ne fut jamais repris nulle part, ni même jamais imprimé. M. Fernand Samuel était très heureusement inspiré en ressuscitant cette joyeuse comédie. — Un peintre

amateur, Olivier Bertin, venu à Montélimart pour photographier des ruines pittoresques, débarque avec son domestique à l'hôtel Godelot, où son père lui a conseillé de loger. L'hôtel Godelot est connu de tout le monde à Montélimart : c'est la demeure patriarcale d'un riche proprietaire, M. Godelot. Ce Godelot est un vieil ami du père d'Olivier, il a une fille de dix-huit ans, Mlle Miette. Bertin père désirerait la faire épouser à son fils, mais Olivier s'enfuit dès qu'on lui parle de mariage. Bertin père écrit donc à Godelot de recevoir son fils comme un simple voyageur et de ne pas lui montrer sa fille tout d'abord. Olivier, trompé par ce nom d'hôtel Godelot et par la recommandation vague de son père, se croit dans une auberge, se fait donner sans cérémonie une chambre à son gré, appelle un de ses amis qui passe en chaise de poste et l'invite à se loger dans la même auberge. Les deux amis traitent en aubergistes M. et Mme Godelot, se moquent de leurs prétentions, critiquent leur vin, leur dîner, raillent leurs invités qu'ils prennent pour des convives de table d'hôte, etc. Nous n'avons pas besoin de longtemps insister pour faire ressortir les invraisemblances d'un pareil sujet; elles sautent aux yeux. Mais elles sont recouvertes d'une si imperturbable gaité, et les scènes entre Olivier et Miette, qu'il prend pour une fille d'auberge, sont si gracieuses que la pièce, très joliment interprétée du reste retrouva son succès du premier jour. Francès faisait du bonhomme Godelot une figure désopi-

lante de bourgeois vexé. Mme Irma Aubrys, sa digne et revêche épouse, le contredisait sans rime ni raison, avec un entêtement réjouissant. M. Regnard, qui jouait Olivier, remplissait son rôle de bruit et de belle humeur. Mlle Suzanne Carlix, — cette jeune élève de Delaunay, toute fraîche émoulue du Conservatoire, où elle obtint, au mois de juillet précédent, le premier accessit de comédie dans la scène d'*Il ne faut jurer de rien*, jouée avec le jeune Dehelly, — Mlle Carlix donnait une aimable simplicité et une vraie candeur au rôle de Mlle Godelòt. Mlle Dezoder enfin (autre Suzanne) jouait avec infiniment d'entrain son rôle de servante à l'accent provençal, qui lui allait comme un gant.

5 MARS. — Première représentation de *La Petite Poucette*, vaudeville-opérette en trois actes et cinq tableaux de MM. Maurice Ordonneau et Maurice Hennequin, musique de M. Raoul Pugno [1]. — Le préfet du Cantal, le dernier client de Romigoux, charbonnier à Aurillac, ayant décidé de faire la cuisine au gaz, notre homme se trouve ruiné du coup, il n'a plus qu'une ressource pour élever les sept filles, dont l'a doté m'ame

1. DISTRIBUTION. — Cabanat, M. *Regnard*. — Romigoux, M. *Bellot*. — Dubichon M. *Edouard Georges*. — Pibrac, M. *Victorin*. — Andoche, M. *Gildès*. — La Farlaise, M. *Violet*. — Maringuet, M. *Gaussins*. — Taponnard, M. *Corbière*. — Corniquet M. *Lamare*. — Gabarit, M. *Gorby*. — Joseph, M. *Colleuille*. — Poucette, Mlle *Mily Meyer*. — Mme Taponnard, Mme *Aubrys*. — Coralie, Mlle *Dezoder*. — Mme Romigoux, Mlle *V. Rolland*. — Adèle, Mlle *Nancy-Berthin*. — Clara, Mlle *Emma Georges*. — Gertrude, Mlle *Tylda Raphaël*. — Catherine, Mlle *Musset*. — Louise, Mlle *Beckaert*. — Agathe, Mlle *Dubois*. — Thérèse Mlle *Berthe Garry*.

son épouse : les envoyer toutes à Paris, sous la conduite de Benjamine ou de Cendrillonnette, je veux dire de la Petite Poucette qui a assez d'entregeant pour les caser toutes et assez de présence d'esprit pour sauver son innocence, en veillant sur la vertu de ses sœurs... Les suivrons-nous dans toutes les aventures qu'elles courent en la « capitale », depuis leur premier dîner dans un grand restaurant à trente sous par tête jusqu'à leur rapatriement inespéré par la tante Taponard ? Vous ne le voudriez pas... Nous, non plus du reste... Et quand je vous apprendrais que notre aimable Petite Poucette échappe aux hardies entreprises de l'Ogre — le célibataire aux méchantes intentions — en changeant de costume — oh ! les amusants dessous de Mily-Meyer ! — avec Coralie, la cocotte fin de siècle ex-maîtresse de Cabanat, vous me diriez, vous qui êtes fort, que vous avez déjà vu ça quelque part : *Mademoiselle de Belle-Isle* ou *la Jolie Parfumeuse*... Peu vous importe, d'ailleurs, pourvu que le rôle à tiroirs « écrit » avec amour par M. Maurice Ordonneau permette à Mily-Meyer de se montrer tour à tour en Auvergnate, en danseuse italienne, en grande dégrafée de nos jours et en petit marmiton, toujours prêt à faire du boucan. Ai-je besoin d'ajouter que Mlle Mily-Meyer était charmante de fantaisie et d'espièglerie en ses diverses transformations. Oh ! le délicieux petit bout de femme que celui-là ! On lui redemandait les jolis couplets des *Commandements* et le pas de la Zanardilla, où elle était

vraiment pleine d'esprit et de cocasserie. Très réussie, en son genre, la partitionnette de ce fin et excellent musicien qui s'appelle Raoul Pugno, et où la distinction n'excluait pas, cette fois, la gaîté... Il y avait là une quinzaine de morceaux bien ingénieusement traités, entre autres, le final du second acte et l'entr'acte-bourrée du cinquième tableau.

2 MAI. — Première représentation de *La Famille Vénus*, opérette-vaudeville en trois actes et quatre tableaux de MM. Charles Clairville et R. Bénédite, musique de M. Léon Vasseur [1].— Je ne sais si vous avez été frappé de ce fait que nous avons en France une école remarquable de compositeurs « légers ». L'opérette est un genre essentiellement français. Les Anglais ont Gilbert et Sullivan ; les Autrichiens ont Suppé ; mais ils ne sauraient être comparés aux Lecoq, Audran, Messager, Varney, Pugno, Victor Roger, Serpette, Vasseur, qui, tous après Hervé et Offenbach, ont porté si haut, chez nous, le genre populaire de

1. DISTRIBUTION. — Biju, M. *Ch. Lamy*. — Pétrus, M. *Regnard*. — Trégomard, M. *Edouard Georges*. — Cabassoul, M. *Victorin*. — Pépin, M. *Gildès*. — Maffio, M. *Gaussins*. — Duraflé, M. *Corbiere*. — Giacomo, M. *Moriès*. — Grinchet, M. *Gorby*. — Frisette, Mlle *Francine Decroza*. — Mme Bricolo, Mme *Irma Aubrys*.— Hersilie, Mlle *Alice Berthier*. — Mme Bengali, Mme *V. Rolland*. — Clara, Mlle *Nancy Berthin*. — Jacopo, Mlle *Musset*. — Mathéo, Mlle *Bécaert*. — Mme Joseph, Mlle *Crozette*. — Carlotta, Mlle *Dubois*. — Tonio, *La petite Marthe*.

Un début dans la vertu, un acte amusant de M. Maurice Peyrot, gaiement enlevé par MM. Violet, Corbière, Moriès, Gorby, Mmes Musset et Crozette; puis, le *Gardénia bleu*, vaudeville en un acte de MM. Charles Hervier et Eugène Pop, joué par MM. Moriès, Gorby, Hardouin, Mmes Musset et Crozette précédèrent la *Famille Venus*.

l'opérette. Il me semble que, malgré un livret spirituel et gai, la nouvelle partition que M. Vasseur a écrite pour la *Famille Vénus* n'ajoutera pas beaucoup à sa gloire; on le désignera toujours comme l'auteur du *Droit du Seigneur* et de la *Timbale d'argent*. Nous noterons cependant, au premier acte, le chœur de la « Famille Vénus », qui revient en *leit motive* à chaque entrée de la famille en question ; le duo des *Amoureux*, détaillé avec beaucoup de charme par Mlle Francine Decroza et M. Lamy; au second' acte, le duo du bureau des omnibus, entre Mlle Alice Berthier et M. Regnard, qui a été bissé comme le premier. A partir de ce moment, la partition devenait languissante, et nous ne voyons guère à citer qu'un air de Mlle Decroza, au troisième tableau, et un autre grand air par lequel la sympathique artiste terminait très brillamment une soirée qui était pour elle un vrai succès. Vous parlerai-je de la pièce? C'était un joyeux vaudeville plein de gais quiproquos, dans lequel MM. Charles Clairville et Bénédite avaient semé de l'esprit et des mots parfois un peu salés. Le public lui fit excellent accueil. Je vous ai dit déjà que Mlle Decroza avait été très fêtée. Elle se montrait, en effet, tour à tour enjouée et émue dans son rôle de Frisette. M. Ch. Lamy lui donnait très gentiment la réplique. A côté d'eux, citons l'amusant couple Trégomard, représenté par Edouard Georges et Mlle Alice Berthier, et l'excellent Regnard pour le talent duquel nous avons une sympathie toute particulière.

Le théâtre ferma ses portes le 12 juin avec la *Famille Vénus*, pour les rouvrir seulement sous une direction nouvelle, le 19 septembre.

19 SEPTEMBRE. — Première représentation des *Marionnettes de l'année*, revue à spectacle en trois actes, un prologue et douze tableaux de M. Charles Clairville[1]. Très amusante et même spirituelle en maints endroits. Beaucoup de gaîté, de fantaisie, assaisonnées de quelques mots parfois assez heureux; une mise en scène soignée; des costumes plus que décolletés; des couplets plus décolletés encore que les costumes; un bataillon de jolies femmes aux maillots indiscrets: voilà plus qu'il n'en fallait pour assurer à cet ouvrage un bon nombre de représentations (soixante-dix). Après un court prologue, dit devant le rideau

1. M. *Regnard*, Landouillet. — M. *Edouard Georges*, Rosa. Anastase. — M. *Victorin*, Un monsieur. Josepha, Félicien. — M. *Gildès*, un monsieur. Anatole. Un Spectateur. — M. *Violet*, Le Vicomte. — M. *Moriès*, Premier Camelot. Un Agent. — M. *Gorby*, Le Dompteur. Cachaprés. Un Régisseur. — M. *Gabel*, Joseph. Garçon de café. — M. *Hardouin*, Cocher d'omnibus. Employé du mutuel. Garçon limonadier. — M. *Paulet*, Deuxième Camelot. Cocher de fiacre. Un Téléphoniste. Le Diable. — M. *Arnould*, Un Mitron. Un Valet. Hubert. — Mme *Gilberte*. La Revue. — Mme *Alice Berthier*. La Marquise. Germaine. — Mme *Germaine Gallois* (de la Porte-Saint-Martin), Mathurine. Pepa. — Mme *Jeanne Vialda*. Le Petit-Journal. Salon des Refusés. Maria. — Mme *Mary Stelly* (des Bouffes-Parisiens), L'Orthographe. La Baronne. Madame Agnès. — Mme *Virginie Rolland*, La Mariée. — Mme *R. Dubos*. Salon du Champ de Mars. Angélique. — Mme *Tylda Raphaële*, Première Cocotte. Salon des Champs-Elysées. Marguerite. — Mlle *Blanche Andrée*, Le fin de siècle. Deuxième Cocotte. La Comtesse. — Mme *Isaac*, Un Bottier. Fleurette. — Mme *Clerval*, Florine. Un Reporter. La Maréchale. — Mme *Debacker*, Valérie. Une Dame — Mme *Paulette*, La Veilleuse. Une Brune. — Mme *Dauvenay*, La Chapelière. Ilka Minn. — Mme *Eva Dubois*, Un Reporter. Une Cocotte.

par Mlle Gilberte, la charmante commère, commençait le défilé des actualités de la saison, dont quelques-unes mises en couplets, sur des airs connus, étaient des plus drôles. Au premier acte, les grèves, entre autres, la grève des cocottes réclamant la journée de dix-huit heures, afin que les nuits soient moins longues. Puis, la réclame des journaux, puis les bains de mer qui motivaient de très grivois couplets, fort agréablement chantés par Mlle Germaine. Puis, la mariée attendant toujours son fiancé que doit lui amener le funiculaire, qui ne marche jamais... Au second acte un *five o' clock* chez une marquise, Mlle Alice Berthier, amène l'exhibition de Rosa-Josepha, parodie des plus fines et l'un des clous de la soirée. Grand succès pour Edouard Georges et Victorin en Rosa-Josepha. Tous deux chantent en duo des couplets bien amusants sur l'air connu : « C'est un rien, un souffle, un rien ! » Au tableau suivant, le couple Bruet-Rivière, dans quelques chansonnettes, avec imitation de violon, de violoncelle et de xilophone, avaient les honneurs de la soirée. Au dernier acte (l'acte des théâtres) le défilé des pièces de l'année amenait une scène très comique du *Mâle*, une parodie du *Rêve* et une mordante satire du spectateur d'été passant l'hiver à la campagne et n'allant au théâtre que pendant les chaleurs, pour s'y reposer et y dormir...

24 NOVEMBRE. — Première représentation de *Mademoiselle Asmodée*, opéra-comique en trois actes de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville,

musique de MM. Paul Lacôme et Victor Roger [1]. Rosette est danseuse à l'Opéra et, de plus, elle est sage : cela se voyait, parait-il, au début du dix-huitième siècle... Elle « garde son cœur » — elle a bien tort, du reste, — au jeune marquis Florestan de Kerkaradec, le jeune seigneur de son village, avec lequel elle jouait innocemment au temps de son enfance. Florestan, qui a parfaitement oublié la petite paysanne d'autrefois, et dont le cœur a besoin de s'épancher, est en train de faire la cour à Mme de la Pimprenelle (Césarine pour les messieurs), et c'est en s'enfuyant nuitamment à l'arrivée subite du mari que notre jeune homme tombe par les toits dans la mansarde de Rosette — est-ce un hasard, cela ? — de Rosette essayant son joli costume d'Asmodée du *Diable boîteux* de Piccini. Rosette, qui sait tout, qui peut tout, — on n'est pas Asmodée pour rien — se fait forte de prouver à notre niais que Césarine n'est qu'une coquette sans cœur et sans âme. Pour ce faire, elle prend la place et le tablier à bavettes de Brigitte, son amie, la cameriste de Mme de la Pimprenelle, et montre à Florestan, caché dans un placard, sa Césarine en brûlante conver-

1. DISTRIBUTION. — Florestan, M. *Simon Max.* — Carcassol, M. *Regnard.* — Borromée. M. *Edouard Georges.* — La Pimprenelle, M. *Armand Victorin.* — Un Brigadier, M. *Gorby.* — Billembois, M. *Hardouin.* — Le Bailli, M. *Paulet* — Rosette, Mme *Simon-Girard.* — Césarine, Mlle *Alice Berthier.* — Turlure, Mlle *Juliette Prelly.* — Le Vicomte, Mlle *Eve Dubois.* — Nérine, Mlle *Angel-Charle.* — Toinon, Mlle *Livia Sthal.* — Marguerite, Mme *R Dubos.* — La Supérieure, Mme *Andral.* — Brigitte, Mlle *Musset.* — Frispoulet, Mlle *Isaac.* — Friquette, Mlle *Roche.* — Sœur Véronique, Mlle *Blondot.* — Un Abbé, Mlle *Debacker.*

sation avec un dragon du roi, solide et bien râblé. Mais pour un peu, l'expérience serait fatale à notre jeune « chandelier » découvert dans le mur par le mari de Césarine. Rosette le sauve en présentant fort à propos la lettre d'introduction du marquis de Florestan envoyé par sa noble mère pour épouser la pupille, encore au couvent, de M. de la Pimprenelle. Au couvent, autre histoire. Rosette, qui ne perd pas un instant la carte, prend successivement le rôle de la sœur tourière et celui d'un médecin de Molière, dans le but de démontrer, clair comme le jour, à Florestan que sa fiancée s'est déjà promise à l'armée française en la personne d'un bel officier de dragons. Carcassol est son fichu nom : il reconnaît en lui l'amant de Césarine, qui ne se gêne pas, du reste, pour enlever au nez de la supérieure la petite novice dont il a le ruban et la foi. Ce n'est pas tout encore. Florestan veut tâter des amours villageoises, espérant qu'elles lui seront plus propices. Mais Rosette-Asmodée veille au grain, et la voilà s'étant fait engager dans une troupe de baladins, à l'occasion des réjouissances données par M. de la Pimprenelle, en l'honneur du mariage de sa nièce et pupille, et réussissant à merveille des tours d'équilibre qui détourneront l'attention du jeune homme sottement épris d'une rosière indigne de ce nom. Florestan se console de sa nouvelle déconvenue en embrassant la baladine qu'il a lieu de croire légère ; il reçoit d'elle, en un soufflet bien appliqué, la preuve que la vertu se trouve là même où il ne la cherchait

pas. C'est devant l'Opéra, au milieu de la bagarre des Piccinistes et des Gluckistes — nous avons revu tout cela à propos de *Lohengrin* — que se dénoue la berquinade. Florestan reconnaît dans son Asmodée protectrice la petite Rosette de son enfance, et nous voyons un marquis épouser une danseuse de l'Opéra, qui, certes, le méritait bien. Mme Simon-Girard s'était donné assez de mal pour arriver à ce but dans un rôle à tiroirs qui lui permettait de faire valoir son vrai talent de comédienne et de chanteuse. A elle revenait tout l'honneur de la soirée. Pour elle tous les bravos et les *bis* bien mérités des jolis couplets du *Chandelier* et de l'entraînant finale, en forme de valse, du quatrième tableau. Si l'aimable partition de MM. Lacôme et Victor Roger avait dans Mme Simon-Girard une interprète de tout premier ordre, la pièce de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville était joyeusement enlevée par MM. Simon-Max, Regnard, Edouard Georges, Victorin; Mmes Alice Berthier, R. Dubos et Juliette Prelly.

Mademoiselle Asmodée terminait l'année résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Un Mari au champagne.........			121
Les 12 femmes de Japhet........			22
L'Hôtel Godelot, com............	3	19 janvier	49
Les Suites d'un premier lit......			49
* *La Petite Poucette*, vaud.-op..	3a.5t.	5 mars	62
* *La Famille Vénus*, vaud.-op...	3a.4t.	2 mai	47
Un début dans la vertu.........			46
Le Gardénia bleu...............			4
* *Les Marionnettes de l'année*....		19 septemb.	70
Ma femme est Espagnole........			108
* *Mademoiselle Asmodée*, op.-c..	3a.5t.	24 novemb.	43

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

A la reprise de la *Fauvette du Temple*, qui datait de l'année précédente, succédait le 23 janvier, la première réprésentation de la revue *Paris-Folies* de MM. A. Vély et A. Mock. C'est le chant du cygne de la direction de M. Henri Micheau que nous retrouverons dans le chapitre suivant aux Nouveautés. Pour ne pas être absolument « nouvelle », la revue de MM. Vély et Moch, deux jeunes auteurs formés à l'école du Cercle Pigalle, comptait plusieurs scènes amusantes; il fallait savoir se contenter de peu et applaudir Gobin, — Gobin, l'idole de l'endroit,— qui conduisait l'affaire avec sa verve et son entrain ordinaires; Guyon fils, très drôle en princesse Colibrette, la naine de la foire; très drôle encore en vieille portière et en chef d'orchestre qui s'offrait entre temps, un long solo de clarinette... Très réussie, la pantomime anglaise du second acte, et très plaisante, la paro-

die du *Régiment*, à l'acte des théâtres. Et puis, comment n'eût-on pas été séduit par la grâce de Mlle Pierny — belles jambes et jolie voix — imitant d'une façon charmante Yvette Guilbert, la chanteuse fin de siècle : « Je chante sans faire un geste, et puis j'ai des gants noirs... », tandis que Gobin nous faisait Kam-Hill, le chanteur homme du monde?

Le 14 février, on reprenait une fois encore les joyeux *Mousquetaires au couvent*, qui ramenèrent jadis la veine aux Bouffes de M. Cantin, et qui, depuis lors, ont fait plusieurs fois leur tour de France. Il est peu d'ouvrages aussi populaires que celui-là, à Paris comme dans nos provinces. Partout où il a été joué il n'a jamais manqué d'accomplir une carrière triomphale. La pièce est toujours aussi gaie, aussi pleine d'entrain, aussi amusante ; la musique est toujours aussi joyeuse, aussi fraîche, aussi jolie. Le public, très nombreux et très sympathique, ne cessait de rire que pour applaudir, et réciproquement. Il faut dire que l'interprétation contribuait pour beaucoup à l'heureux résultat de la soirée. M. Morlet (retour de *Jeanne d'Arc*) était absolument étourdissant dans le rôle de Brissac qu'il chantait à ravir, M. Lamy était toujours le gentil et adroit ténor que vous connaissez, et M. Bellucci, qui remplaçait au pied levé M. Gobin, nous donna comme s'il avait cent fois joué le rôle, un Bridaine des plus fins. Nous retrouvions avec plaisir Mlle Blanche Marie, gracieuse et touchante, sous ses habits de jeune novice ; nous applaudissions avec toute la

salle, Mlle Fréder, pleine de malice et d'entrain sous les traits de la petite nonne délurée, et bissions Mlle Zélo Duran, l'affriolante Simonne. Donc succès de reprise et bonne entrée de jeu pour M. Albert Vizentini.

4 AVRIL. — Première représentation de *Juanita*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, adaptation française de MM. Albert Vanloo et Eugène Leterrier, musique de M. F. Suppé[1]. — C'est à Saint-Sébastien, en 1796, que se déroule l'action. La ville est occupée par les Anglais, dont les Espagnols rêvent de se débarrasser, et assiégée par les troupes de la République, qui ont de vives sympathies dans la place. Au premier acte, où un très joli décor de Cornil représente la Plaza Mayor, une conspiration se prépare contre les troupes de sir Douglas Baltimore, le commandant anglais, et contre son allié, l'alcade don Gusman Cascadès. Pas besoin de vous dire que ces deux personnages sont très gâteux, cela se devine, et qu'ils adorent les petites femmes... Le colonel n'a qu'un œil, il n'entend que d'une oreille et boîte d'une jambe ; — ô la jambe roide de Guyon fils, un poème de rire ! — l'alcade,

1. DISTRIBUTION. — René Belamour, Mlle *Marguerite Ugalde*. — Riégo, M. *Morlet*. — Don Gusman, M. *Gobin*. — Sir Douglas, M. *Guyon fils*. — Gil Polo, M. *Maurice Lamy*. — Antonio Mosca, M. *Larroque*. — Un Officier anglais, M. *Maillart*. — Beauvisage, M. *Lacroix*. — Lartigou, M. *Moret*. — Flammèche, M. *Berville*. — Cadet, M. *Marini*. — Donà Olympia, Mlle *J. Darcourt*. — Pétrita, Mlle *Zélo Duran*. — Don Isaura, Mlle *M. Villers*. — Masco, Mlle *L. Lobbel*. — Ambrosio, Mlle *L. Dumoulin*. — Lilia, Mlle *Andrée Genel*. — Torribio, Mlle *Irma*. — La Gitane, Mlle *Blanche*. — Nina, Mlle *Martin*.

lui, est moins invalide, mais il a pour femme une ancienne danseuse, qui le... vous m'entendez bien, avec une légèreté sans pareille. Mais ne nous arrêtons pas à ces détails comiques, et entrons en deux mots dans le cœur du sujet. René Belamour, un jeune fifre français, se disant muletier de son état, parvient à s'introduire dans la ville pour y établir des intelligences et préparer un coup de main. Près d'être arrêté comme espion, il se déguise d'abord en écrivain public, ce qui lui permet de surprendre une foule de secrets; puis, avec la complicité de Petrita, une jeune cabaretière dont il touche le cœur sensible, il se fait passer pour une femme, et voilà qu'aussitôt le colonel et l'alcade en tombent amoureux! Au second acte : le palais du colonel. Juanita — c'est le nom que s'est donné Belamour — fait tourner toutes les têtes. Par Dona Olympila, la femme de l'alcade, à qui il révèle son sexe, mais en lui inspirant une folle passion, il apprend qu'un renfort de troupes anglaises doit traverser les lignes françaises et entrer le jour même dans la ville, en se cachant sous des robes de pèlerins. Aussitôt, la nouvelle est communiquée au commandant français; les Anglais sont arrêtés au passage, et des soldats de la République, prenant leurs habits, pénètrent à leur place dans Saint-Sébastien. Au troisième acte, après divers incidents, dont une mascarade qui permet à Gobin et à Guyon fils de se montrer à nous sous des costumes bien amusants, les Français sont accueillis avec enthousiasme par les Espagnols.

René Belamour épouse Petrita, la jolie cabaretière.

Comme *Fatinitza*, et comme *Boccace*, *Juanita* était venue se dégermaniser à Bruxelles avant de se présenter au public parisien. La pièce mit un certain temps pour traverser la frontière. Elle dut être créée ici par Jeanne Granier, qui, le soir de la première, applaudissait sans rancune au succès de Marguerite Ugalde. Oh ! le joli succès et la triomphante rentrée de la charmante actrice, qu'une douloureuse maladie avait trop longtemps éloignée de la scène ! Il fallait voir avec quelle verve et quel esprit, avec quelle crânerie et quelle vaillance — la vaillance d'une Ugalde ! — elle portait sur ses mignonnes épaules le poids de ces trois actes remplis de chant, de comédie, de mouvement et de danse. De danse est le mot : la partition de Suppé est faite de valses et de polkas, de mazurkas et de pas redoublés, où l'inspiration côtoie parfois la banalité, mais où la mélodie vous emporte avec un entrain de tous les diables... On redemandait à Mlle Ugalde ses couplets du premier acte : « Juanita, il faut me prendre comme ça », le final du second... Que sais-je !... Pour un peu, sans prendre garde à son extrême fatigue, on lui eût tout fait bisser... Associons à son succès celui de Mlle Zélo Duran dans un air à vocalises qui n'était certainement pas un des meilleurs morceaux de l'ouvrage, et de Mlle Juliette Darcourt, une Desclauzas très réussie ; de M. Gobin, un alcade de la bonne marque, et de M. Guyon fils dont la jambe inerte était une trouvaille de drô-

lerie. M. Albert Vizentini avait magnifiquement monté la pièce; il n'y avait pas là de quoi nous étonner, nous savions tous que l'ex-directeur du Théâtre lyrique de la Gaîté était un véritable artiste.

12 MAI. — Reprise pour finir la saison d'hiver des éternelles *Cloches de Corneville*, avec Mlle Zélo Duran, le baryton Favard, M. Paul Martin, débutant dans Grenicheux, MM. Bartel et Bellucci.

1er JUIN. — Première représentation de la *Plantation Thomassin*, vaudeville en trois actes de M. Maurice Ordonneau [1]. — Robichon adore sa gentille femme Lucile ; c'est pourquoi il la trompe régulièrement, chaque année, pendant deux ou trois mois, qu'il passe à Fontainebleau avec Mme Evelina Tricart, et qu'il est censé passer en Amérique, surveillant la plantation de bananiers, dont il se dit le propriétaire et dont Thomassin est, paraît-il, le gérant. Mais, à force d'entendre parler de cette plantation, dans laquelle toutes deux « coupent » d'ailleurs, merveilleusement, Mme Robichon et sa mère ont l'envie de l'aller voir, et Robichon est bien obligé d'accéder à leur désir. En refusant jadis à Thomassin de lui prêter les vingt-cinq mille francs qu'il lui demandait, Robichon lui a rendu service, puisqu'il est

1. DISTRIBUTION. — Robichon, M. *Gobin*. — Van Ostende, M. *Guyon fils*. — Johnson, M. *Bartel*. — Tricart, M. *Bellucci*. — Léopold, M. *Mesmacker*. — Maître Buffalo, M. *Moret*. — Domingo, M. *Maillard*. — Le Capitaine, M. *Larroque*. — Beaufini, M. *Berville*. — Mme Beaumartin, Mme *Mathilde*. — Lucile, Mme *Berny*. — Léona, Mlle *Guitty*. — Jean-Pierre, Mlle *A. Genel*.

parti pour l'Amérique et y a fait fortune. Il le priera de lui céder pendant quinze jours sa fameuse plantation, où sa femme et sa belle-mère se regarderont comme chez elles, et le tour sera joué. On s'embarque sur le *Canada* et l'on file vers Saint-Domingue. Voyez comme c'est simple. Attendez les complications : elles sont terribles. En envoyant sa photographie (n'en laissez jamais à vos maîtresses !) Robichon a signé au dos : « Ton petit planteur pour la vie, Johnson » se donnant ainsi pour un certain Johnson, célèbre tueur de serpents à sonnettes. Or, ce Johnson existe ; c'est à lui que Thomassin, parti depuis six mois pour l'Australie, a cédé la plantation de bananiers ; c'est lui que recherche Tricart, le mari trompé ayant trouvé la photographie délatrice et s'embarquant sur le *Canada* tout exprès pour aller le provoquer ; c'est encore à lui que Van Ostende conduit sa fille dont il a demandé la main par correspondance et par l'intermédiaire de l'oncle Brabançon de Bruxelles... Maintenant, si vous critiquez l'invraisemblance de cet imbroglio, tant pis pour vous, car vous ne vous amuserez point, comme nous l'avons fait de la situation de Van Ostende et de sa fille, pris par Johnson pour les « parents pauvres » de Robichon, qu'il prend pour son beau-père, de la belle-mère de Robichon, qu'il prend pour sa future belle-mère, à lui, et de Mme Lucile Robichon, qu'il prend pour sa fiancée... jusqu'au moment où il découvre dans les Van Ostende, jusque-là utilisés comme domestiques et employés aux plus

gros ouvrages, son propre beau-père et sa véritable future. Ouf! La *Plantation Thomassin* avait cela de bon que le troisième acte n'était pas le moins amusant des trois, et qu'elle était jouée par une troupe d'été qui en valait une d'hiver : M[me] Mathilde en tête, dans le rôle de la belle-mère qui se croit si bien chez elle ; Gobin, dans celui de Robichon ; Bartel, excellent dans le terrible Johnson, subitement calmé par les beaux yeux de sa fiancée... qui n'est pas sa fiancée ; Guyon fils, tout à fait drôle en Van Ostende condamné à cirer les souliers du planteur (singulière façon de recevoir son beau-père) ; M[lle] Guitty, une « ponne bétite Pelge » elle aussi, etc.

Cherchant ensuite pour les Folies-Dramatiques une pièce intérimaire, M. Vizentini empruntait au répertoire de l'ancien Athénée-Montrouge un vaudeville en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Paul Burani, intitulé *La Goguette.* — Il s'agit, au milieu de péripéties bouffonnes, de la recherche d'une paternité née d'un billet de logement. Au lendemain de la bataille de Zurich, un hussard, nommé Jobinet, reçoit dans un village suisse une hospitalité si écossaise de la part d'une jeune fermière qu'un enfant en résulte. Cet enfant, devenu majeur, se met à la poursuite de ce hussard avec ce seul renseignement que l'auteur de ses jours porte, comme tatouage, un sapeur au verso de son individu... Le hasard amène ce fils en une « goguette » de l'ancien temps, au milieu de ses chansons et de ses céré-

monies, et le voilà en présence de deux combattants de Zurich, également tatoués. Lequel est illustré du sapeur ? En vain il interroge ; ses allures le font prendre pour un agent de police. Comme ces réunions chantantes — asiles de conspirateurs — inquiètent l'autorité, et que récemment des arrestations ont été faites, les goguettiers s'effraient et prennent la fuite. Alors la chasse commence, folle, dévergondée, avec des travestissements, des quiproquos sans nombre... Enfin le père et le fils tombent dans les bras l'un de l'autre, tandis qu'un double amour est couronné en même temps par l'heureux hussard, président de la goguette. Telle est, résumée, l'odyssée baroque de MM. Raymond et Burani, — vrai tableau de mœurs parisiennes en 1820. Duhamel, un grognard dont la balle remontante était une trouvaille, et Herbert, qui faisait un Cent-Suisse des plus réussis, furent les héros de la soirée. Ce qui ne veut pas dire que MM. Bellucci, Guyon fils et Mme Cuinet ne se montrèrent point amusants dans les rôles autrefois créés, dans la cave de la rue Scribe, par Montrouge, Allart et Mme Macé-Montrouge ; n'oublions pas Mlle Guitty, à qui l'on fit bisser son couplet du Mirliton. La musique (très peu de musique) de M. Antonin Louis était sans prétention — oh oui ! sans prétention ! — ce qui fait qu'on l'écoutait avec plaisir.

Puis, le *Voyage en Suisse*, de MM. E. Blum et R. Toché, créé aux Variétés par les célèbres Hanlon-Lees, permettait de présenter leurs dignes 13 août

successeurs, les Renad's, dans un cadre approprié à leur talent. On se rappelle la pièce... Elle est un peu vide, mais si drôlatique! Deux jeunes mariés font leur voyage de noces en Suisse, et sont dérangés, tout le long du chemin, par des adversaires qui veulent entraver la... consommation du mariage. Ces adversaires ont pour principaux agents des domestiques fantasques qui exécutent, à travers les wagons d'un chemin de fer et les cloisons d'une chambre d'hôtel, des cabrioles inénarrables. Les domestiques sont les Renad's. Ils ont tout le poids, toute la responsabilité de la pièce, et les artistes des Folies se bornent à leur donner des répliques et à débiter quelques phrases plus ou moins comiques pour les laisser respirer. C'est de l'art très restreint, évidemment, mais c'est encore de l'art... et de la gymnastique. Et puis en été!...

Les Renad's ne firent point oublier la première troupe, si bien disciplinée par leur régisseur Agoust, très expérimenté metteur en scène. Mais ils réussirent à se faire applaudir dans les scènes du sleeping-car et de l'ivresse. Guyon fils, Bellucci, Mlle Guitty reprirent non sans succès, les rôles créés, boulevard Montmartre, par Lassouche, Christian, Mlle Beaumaine.

24 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Mitron*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Maxime Boucheron, et Antony Mars, musique de M. André Martinet [1]. — « Faut un

1. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *Gobin*. — Karadec, M. *Guyon fils*. — Saladin de Paramé, M. *A. Sanson*. — Baron

homme, chante Madelon, la belle boulangère, faut un homme pour faire aller le commerce »et Madelon s'est laissé subjuguer par le charme de son principal garçon Balthazar. Et déjà le mariage de la patronne et du premier commis a été plusieurs fois sur le point de se faire, quand, au dernier moment, tout s'est rompu ; Balthazar est beau, et ne le sait que trop, toutes les femmes lui courent après, et, comme la chair est faible... Balthazar ne résiste pas. Enfin, il a promis de s'amender, et pour la cinquième fois, on forme le projet d'aller devant M. le Maire. Comment Balthazar se trouve-t-il mêlé à une nouvelle intrigue où — aussi vrai que je vous le dis — il n'a vraiment à se reprocher qu'une trop grande confiance en son propre mérite ? C'est ce que nous apprenait la suite du vaudeville bâti en quiproquo tendant à faire passer ledit Balthazar pour l'amant de la baronne Diane de Clagny, tandis que M. de Clagny était lui-même convaincu d'infidélité au profit de Toto Clari-

de Clagny, M. *Bellucci*. — Dupont, M. *Lacroix*. — Le chevalier Pastellini, M. *Mesmacker*. — D'Orbiquet, M. *Larroque*. — Valentin, M. *Berville* — Jean, M. *Rocher*. — Un Maraudeur, M. *Jourdan*. — Un Maçon, M. *Fournier*. — Un Porteur, M. *Camus*. — Un Ouvrier, M. *Foucault*. — 1er Client, M. *Deshayes*. — 2e Client, M. *Batailly*. — Un Domestique, M. *Leon*. — Madelon, Mme *Grisier-Montbazon*. — Diane de Clagny, Mme *Berny*. — Agathe, Mlle *Mad. Guitty*. — Mme de Capvern, Mlle *E. Petit*. — Thérèse, Mlle *Villers*. — Léonie, Mlle *Demoulin*. — Palmyre, Mlle *Germaine Dury*. — Une bonne, Mlle *Seguin*. — Mlle d'Orbiquet, Mlle *Suzannah*. — Mme Isidore, Mlle *Flore*. — Un gamin, Mlle *J. Véry*. — Mme Pichenot, Mlle *Larginy*. — Gervaise, Mlle *Leloir*. — Camille, Mlle *S. Martin*. — Une femme, Mlle *Lefaucheux*. — Maëstro Bambino, Mlle *Petite Heller*.

nétte. Ouf ... Mme Grisier-Montbazon était comme toujours, une très fine comédienne ; Gobin, un mitron idéal ; Guyon fils, excellant à créer des types, nous donnait, cette fois, en la personne de l'oncle Karadec, un breton bretonnant des plus réjouissants ; Mlle Guitty une piquante bonne de cocotte. Et... *Miss Hélyett* était toujours un gros succès...

3 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Fille de Fanchon la Vielleuse*, opéra-comique en quatre actes et cinq tableaux, paroles de MM. A. Liorat, W. Busnach et A Fontenay, musique de M. Louis Varney 1. L'affabulation est bien simple, peut-être même un peu trop simple. Javotte descend des montagnes de la Savoie pour recueillir à Paris l'héritage de sa mère, Fanchon la Vielleuse. De quoi se compose cet héritage ? D'une vielle, hélas ! la vielle maternelle, avec laquelle Javotte, en brave et courageuse fille qu'elle est, gagnera honnêtement sa vie, passant à travers les embûches de Me Bellavoine, le plus

1. DISTRIBUTION. — Maître Bellavoine, M. *Gobin*. — Zéphirin, M. *Guyon*. — Jacquot, M. *Larbaudière*. — Grenouillot, M. *Bellucci*. — Saint-Florent, M. *Lacroix*. — Jules, M. *Lamy*. — Auguste, M. *Mesmaccker*. — Joseph, M. *Berville*. — Chalumeau, M. *Rocher*. — Premier Clerc, M. *Jourdan*. — Un élégant, M. *Raiter*. — Marchand de coco, M. *Camut*. — Le Conducteur, M. *Fournier*. — Un saltimbanque, M. *Foucaut*. — Javotte, Mme *Thuillier-Leloir*. — Hermine, Mlle *Zélo Duran*. — Justine, Mlle *Fréder*. — Thérèse Mlle *Demoulin*. — Margot, Mlle *Germaine* — Saint-Alme, Mlle *A. Genel*. — Eglé, Mlle *Seguin* — Manette, Mlle *Irma Véry*. — Claudine, Mlle *G. Leloire*. — Nanon. Mlle *Suzannah*. — Marchande de plaisirs, Mlle *Lefaucheux*. — Première Bouquetière, Mlle *Flore*. — Une élégante, Mlle *Larginy*. — Femme de chambre, Mlle *Schomberger*.

libertin des notaires de l'époque, pour être finalement récompensée de son bon cœur en retrouvant miraculeusement les trente mille francs que lui a légués sa mère et que lui avait ravis un commissionnaire infidèle, devenu son mystérieux protecteur. Tel est le canevas sur lequel nos auteurs brodèrent ingénieusement quelques épisodes, touchants ou amusants, qui, aidés d'une musique merveilleusement scénique, et encadrés dans de charmants décors du temps (vues et costumes de l'an 1798), ont décidé du succès. C'est au lever du rideau, le charmant tableau des petits clercs et des petites femmes de chambre qui, s'embrassant à qui mieux mieux, sont surpris par M. et Mme Bellavoine, d'autant plus sévères pour les autres, qu'ils le sont peu pour eux-mêmes. Les bis ont commencé avec le ravissant duetto, fort bien dit par Mlle Zélo Duran et par M. Gobin : « O chasteté, pudicité ! », sur l'ensemble « Turlututu, chapeau pointu ». suivi du chœur d'entrée des Savoyards, qui a de la couleur et du rythme, et auquel on n'a pas fait, ce nous semble, le succès qu'il mérite. Ces braves montagnards sont venus chez le notaire, qui s'intitule le bon génie des petits Savoyards, pour assister à l'ouverture de la caisse contenant le fameux héritage de Fanchon. En homme pratique qu'il est, le père de Jacquot refuse son consentement au mariage de son fils avec la petite vielleuse dépossédée. Ici encore se place un gentil duo « Ami, reprends courage », où Javotte remonte le moral de son ami en lui rap-

pelant une des chansons du pays natal : « Verdurin, verdurette... » Nous suivrons Javotte dans l'humble mansarde où elle rentre le soir, après une journée bien remplie dont elle distribue généreusement le produit à ses petites camarades moins heureuses. C'est là que vient la relancer Mᵉ Bellavoine ; mais il faut la voir refuser les présents du tentateur et repousser ses avances en l'arrêtant à chaque mot de sa déclaration par le refrain d'un vieil air, tel que *Femme sensible*, *Une fièvre brûlante*, *Au clair de la lune*, et enfin *Plaisir d'amour* que Mᵐᵉ Thuillier-Leloir, en chanteuse de race qu'elle est, a dit dans la perfection. Définitivement blackboulé, l'excellent Bellavoine remporte sa pendule, et Javotte va se coucher, quand, patatras ! déboule par la cheminée un paquet noir de suie : c'est son ami Jacquot, le ramoneur, qui n'a trouvé que ce moyen de pénétrer chez elle. Mais il est tard : Javotte qui tient à sa réputation, le réexpédie par le même chemin... Enfin, la voilà débarrassée ; elle commence à se déshabiller, quand un énorme brouhaha se passe dans la pièce d'à côté. Se disant en proie à la migraine et profitant de l'absence de son mari, Mᵐᵉ Bellavoine est venue prendre une leçon de musique (vous m'entendez bien) chez le jeune flûtiste Zéphirin, justement voisin de la chambre de Javotte. Bellavoine a cru reconnaître sa femme et remonte furieux pour la surprendre. Nos amoureux n'ont que le temps de passer chez Javotte, qui fait filer la femme par la porte et le

musicien par la fenêtre. Bellavoine rentre penaud, mais content tout de même, puisqu'il n'a rien trouvé... Tout rentre dans le calme ; Zéphirin reprend son air de flûte que connaît Javotte pour l'entendre tous les soirs, et qu'elle fredonne mélancoliquement. Mais — ô miracle ! — elle trouve sur la table de nuit, furtivement glissée par un protecteur inconnu, une bienheureuse lettre d'invitation à chanter le lendemain soir chez Mme Tallien. De mélancolique, le refrain devient gai, et la toile tombe sur une de ces trouvailles théâtrales qui valent à elles seules toute une pièce... C'était un bien joli tableau, — véritable Debucourt — que celui des jardins de Tivoli, avec le joyeux duo des cochers, si drôlement chanté par MM. Gobin et Guyon. C'était une scène fort amusante que celle du même Gobin, travesti en prince indien — ses couplets sont une merveille de drôlerie — et encore une fois arrêté dans ses élans par sa propre femme et par Zéphirin qui, surpris eux-mêmes dans son petit hôtel de la rue des Nonnains-d'Hyères, n'ont rien trouvé de mieux que de se glisser dans les idoles des dieux Brahma, Siva et « Vichnou-la-Paix », comme il dit.

Disons, nous, que la *Fille de Fanchon la Vielleuse* fut un aimable succès où tout le monde avait sa part légitime : le musicien tout d'abord, M. Louis Varney, qui a écrit là une excellente partition d'opéra-comique ; les librettistes, qui lui ont fort habilement préparé le travail ; les interprètes : Mme Thuillier-Leloir, MM. Gobin et Guyon, déjà

nommés ; Mlle Zélo Duran, diseuse pleine de verve, et M. Larbaudière, chanteur de vrai mérite ; les décorateurs Cornil, Rubé et Chaperon, auteurs des charmantes restitutions que vous savez, et enfin M. Albert Vizentini, qui, laissant nos auteurs libres d'agir comme ils le voulaient, s'était conduit en sincère et véritable artiste qu'il est.

L'année 1891 se résumait pour les Folies-Dramatiques dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
La Fauvette du Temple, op.-c...	3		23
Une Rosière d'occasion, vaud....	1		67
Valentine Crusoé, vaud..........	1		32
* *Paris-Folies*, revue............	3a.6t.	23 janvier	23
Un duel fin de siècle, vaudeville.	1		1
Les Mousquetaires au couvent, op.	3	14 février	52
* *Juanita*, op.-c.................	3a.4t.	4 avril	50
Rayon d'argent, vaudeville.......	1	9 avril	110
Les Cloches de Corneville, op.-c..	3	19 mai	16
* *La Plantation Thomassin*, vaud.	3	1 juin	63
La Goguette, vaud...............	3	30 juillet	13
Serment d'huissier, vaud	1		120
Le Voyage en Suisse, vaud.-pant.	3	13 août	43
Le Gazier, vaud................	1		42
* *Le Mitron*, com.-vaud.........	3	24 septemb.	41
* *La Fille de Fanchon la vielleuse*, op.-c	4a.5t.	3 novemb.	68

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

La chute de *Samsonnet* avait réduit à néant les espérances des frères Brasseur. Ils avaient compté en effet, après la mort de leur père, pouvoir s'appuyer sur la société d'exploitation du théâtre, pour demeurer à la tête de cette scène, où ils étaient en quelque sorte nés tous les deux, l'un comme comédien, l'autre comme administrateur. La majorité ne fut pas avec eux et la vente du théâtre fut décidée. Elle eut lieu dans les premiers jours de janvier. Mme Micheau, l'ancienne associée de M. Brasseur, fut déclarée adjudicataire et le théâtre passa immédiatement sous la direction de son fils, M. Henri Micheau, qui depuis quelques années faisait son apprentissage aux Folies-Dramatiques, qu'il quitta pour venir s'installer définitivement au boulevard des Italiens. M. Micheau[1] trouva le théâtre dépourvu de

1. M. Micheau s'attacha d'abord M. Georges Loiseau, comme secrétaire général; puis ce dernier ayant changé ses

tout. Il dut rallier au plus vite les éléments dispersés de la troupe, et n'ayant pas de spectacle tout prêt sous la main, il débuta par une revue, qui, pour n'être pas absolument inédite, puisqu'elle avait été donnée récemment dans un cercle d'amateurs, lui permit de ne pas prolonger la fermeture du théâtre. *Les Coulisses de Paris*, revue en 3 actes et 5 tableaux, de MM. Froyez, Oudot [1], Duret et de Gorsse, furent données le 26 janvier. Les quatre auteurs étaient à leur coup d'essai. Il y avait à travers ces cinq tableaux quelques scènes amusantes [2]. Mais ce n'était pas là un spectacle de résistance et le nouveau directeur avait mieux en tête. Le succès de la pantomime de *l'Enfant prodigue* aux Bouffes-Parisiens, lui avait donné à penser qu'il y avait peut-être en ce genre un nouveau filon théatral à exploiter. C'est pourquoi il avait demandé une pantomime à M. Michel Carré fils, un des apôtres de ce culte que depuis plusieurs années déjà il tentait d'acclimater parmi nous. M. Carré lui proposa de façonner la célèbre élégie d'Alexandre Guiraud, *Le petit Savoyard*, et d'en faire écrire la musique par un jeune musicien, prix de Rome. Ce qui fut dit fut fait.

fonctions contre celles d'administrateur, eut pour successeur, au secrétariat général, M. Lionel Meyer, rédacteur au journal *le Gaulois*.

1. Jouée par MM. Germain, Guy, Tarride, Laurel, Calvin fils, Dubois, R. Franck, Mmes Gilberte, Aciana, Burty, Hixs, Vilers, Derville, Marielle et Réville.

2. La revue est accompagnée, en lever de rideau, par une petite pièce en un acte, intitulée *Le Rotin*.

Le 10 mars, *Le Petit Savoyard*[1], pantomime en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Michel Carré et Henri Rémond, musique de M. André Gédalge, était présenté au public des Nouveautés. Berger de son état, le petit Savoyard, amoureux d'une jolie fille, veut faire fortune, afin d'épouser celle qu'il adore. Dans la capitale il conquiert le cœur d'une demi-mondaine, auprès de laquelle il s'oublie, comme Hercule aux pieds d'Omphale. Il s'arrache cependant aux délices de la vie parisienne assez à temps pour revenir au village épouser celle qu'il aime, au moment même où elle allait prendre le voile, se croyant à jamais délaissée par son amoureux.

Comme simplicité, la pièce de M. Michel Carré n'avait pas beaucoup de points à rendre à l'élégiaque poème de Guiraud. La musique de M. André Gédalge est fort bien appropriée au livret. Cette tentative ne plut pourtant que médiocrement. Ces cinq tableaux de pantomime fatiguaient à la longue. *Le Petit Savoyard* était retourné en Savoie. On l'engage à y rester et quelques jours après, le 23 mars, on reprenait *Coquin de prin-*

1. DISTRIBUTION. — Mathias, père d'Yvette, M. *Tarride*. — Le comte Dogouroff, M. *Bellucci*. — Le sergent de ville, M. *Lauret*. — Gontran, M. *Calvin*. — Un chiffonnier, M. *Dubois*. — Le baron Karp, M. *Franck*. — Le chasseur de Bordier, M. *Boniface*. — Narcisse, M. *Brébant*. — Cyrien, M. *Danvers*. — Un valet de pied, M. *Prosper*. — Un voyou, M. *Pache*. — Premier passant, M. *Courtois*. — Deuxième passant, M. *Bonnet*. — Pierrot, Mlle *Esquilar*. — Eva, Mlle *J. Pierny*. — Yvette, Mme *Hicks*. — Claire, Mme *Tasny*. — Suzanne, Mme *Marcigny*. — Une cocotte, Mme *Barrot*. — Une dame, Mme *Murany*. — Première religieuse, Mme *Robert*. — Deuxième religieuse, Mme *Carel*. — Une invitée, Mme *Jeanoff*.

temps [1] un vaudeville avec lequel M. Micheau avait réalisé de belles soirées aux Folies-Dramatiques et qu'il croyait possible d'acclimater dans ces nouveaux parages.

Mais c'est seulement le 2 mai que M. Micheau devait faire acte personnel ; ce soir-là, il donnait en effet la première représentation de *la Demoiselle du Téléphone* [2], vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Gaston Serpette.

Le premier acte de ce vaudeville introduit les spectateurs des Nouveautés dans ce fameux bureau central des Téléphones, où ces demoiselles se donnent à qui mieux mieux le malin plaisir de faire pester les malheureux abonnés. Et l'on voit les jeunes employées faire enrager leur brave surveillante Mme Mozambique, puis interrompre brusquement toute les communications pour écouter une répétition de l'Eldorado. Voilà des petites misères dont le public se divertit d'autant plus au théâtre qu'il en souffre réellement dans la vie de tous les jours.

Très indiscret, le téléphone apprend à la petite Agathe que Sigismond, son prétendu, la trompe actuellement avec Olympia, l'une des étoiles du

1. Joué par MM. Colombey, Germain, Guy, MMmes J. Pierny, Cartisa, etc.

2. Distribution. — Pontarcy, M. *Colombey*. — Pichard, M. *Germain*. — Sigismond, M. *Guy*. — Blackson, M. *Tarride*. — Auguste, M. *Lauret*. — Emile, M. *Calvin fils*. — Sterling, M. *Boniface*. — Agathe, Mme *Mily-Meyer*. — Olympia, Mme *Jane Pierny*. — Mme Pichard, Mme *Billy*. — Mme Mozambique, Mme *Tassilly*. — Athénaïs, Mme *Aumont*. Aline, Mme *Marcigny*. — Palmyre, Mme *Desault*.

Moulin Rouge. Agathe ne veut pas en entendre davantage : elle se rend chez Olympia à qui elle se propose comme femme de chambre. Or, voyez sa chance : inopinément prévenue de l'arrivée de son oncle et de sa tante Pichard, d'honnêtes cantiniers qui la croient « en service » chez un général, Olympia supplie Agathe de faire la maîtresse, tandis qu'elle-même fera la bonne. On pense avec quelle joie notre téléphoniste accepte ce moyen de surprendre son Sigismond en flagrand délit d'infidélité. La venue des Pichard et le quiproquo qui en déroule, la surprise de Sigismond et surtout la visite de l'Américain Sir James Blackson, recommandé à Olympia par un de ses cousins qui fut jadis un de ses meilleurs clients font du second acte un long éclat de rire.

Blackson ne s'est pas contenté d'offrir à la belle un superbe collier de diamants, il veut célébrer par une splendide soirée l'inauguration de l'hôtel de la rue de Monceau où il l'installe magnifiquement. Drôle de fête où l'inspecteur Pontarcy n'est pas peu étonné de retrouver tout le bureau des Téléphones, y compris la surveillante Mme Mozambique et son gardien de bureau Auguste, employé comme extra. Inutile d'ajouter que tout s'y découvre et s'y arrange. Ravie d'avoir rendu jaloux son petit Sigismond, prêt désormais à la conduire à la mairie, Agathe avoue au riche Américain qu'elle n'est point Olympia ; Blackson sait maintenant auprès de qui faire valoir ses recommandations, et les

Pichard ne conservent plus aucun doute sur la vertu de leur nièce. Peu leur importe, d'ailleurs, ne sont-ils pas d'après une facile morale, pour celui qui paie et qui paie bien ? La musique de M. Serpette fut jugée un hors d'œuvre inutile.

La Demoiselle du téléphone fit bonne contenance sur l'affiche. Avec elle, le théâtre termina la saison et recommença la nouvelle le 7 septembre. Le 31 octobre, il donnait la première représentation de *Norah la dompteuse* [1], folie-vaudeville en 3 actes de MM. Grenet-Dancourt et Georges Bertal. Nous ne raconterons pas l'histoire de cette Américaine qui dompte à la fois les animaux et les hommes. L'affiche ne nous en laisserait pas le temps.

Il fallut encore une fois avoir recours à une reprise pour faire face aux circonstances et ce fut celle de *Cocard et Bicoquet* qui fut décidée. Le 16 novembre, ce vaudeville qui avait jadis fort heureusement réussi à la Renaissance quelques annés auparavant, faisait son apparition sur l'affiche des Nouveautés [1]. Le 14 décembre il était rem-

1. DISTRIBUTION. — Moulineau, M. *Malard*. — Beautreillis, M. *Calvin fils*. — D'Argenteuil, M. *Mallarmé*. — Villardon, M. *Maurice Dupuis*. — Jacoby, M. *Lauret*. — Auguste, M. *G. Cavé*. — De Saint-Guy, M. *Albouy*. — Désiré, M. *Pons-Arles*. Vignolin, M *Boniface*. — Dorville, M. *Ervine*. — De la Vanne, M. *Nazet*, — Beaufuret, M. *Leopold*. — Jouvreuil, M. *Prévost*. — Tom, M. *Barclay*. — Ballenbeau, M. *Chimene*. — Un domestique, M. *Prosper*. — Mme Moulineau, Mme *Mathilde*. — Norah, Mlle *J. Pierny*. — Henriette, Mme *Mariane Chassin*. — Lucienne, Mme *Narlay*. — Suzanne, Mme *Farnieri*. — Françoise, Mme *Aumont*. — Isabelle, Mme *Murany*. — Un groom, Mme *Bertine*.

2. DISTRIBUTION. — Farjassier, M. *Germain*. — Malgachon, M. *Guy*. — Bicoquet, M. *Tarride*. — Maître Jacquin,

placé par la *Vertu de Lolotte* [1], vaudeville en 3 actes de M. Maurice Ordonneau avec de la musique nouvelle de M. Gangloff, qui n'eut pas un meilleur sort. Rien n'était en effet moins intéressant que l'histoire de cette jeune Lolotte. Un comte de la Jonchère, déjà sur le retour, marié à une veuve, puis divorcé, veut convoler à nouveau, mais cette fois avec une vraie jeune fille. L'agence Montfermeil est chargée de dénicher le *rara avis*. En désespoir de cause, on se rabat sur la jeune Lolotte, blanchisseuse de son état, qui ne présente précisément pas toutes les qualités requises par la Jonchère. Il s'agit donc de berner le bonhomme et ce n'est point chose facile, les amoureux et les camarades embrouillant, à chaque moment, une situation assez délicate. Finalement, la Jonchère s'aperçoit qu'on se joue de lui, il renonce aux jeunes filles, tandis que Lolotte se jette dans les bras d'un ancien amoureux.

Quelques représentations suffirent à démontrer l'inanité de ces trois actes qu'il fallut bientôt rem-

M. *Montcavrel.* — Benoit, M. *Lauret.* — Dubonnel. M. *Cavé.* — Un employé, M. *Prosper.* — Mme Tringlot, Mme *Mathilde.* — Francine, Mme *Leriche.* — Théodora, Mme *Mar. Chassin.* — Claire, Mme *Aumont.* — Mme Tamerlan, Mme *Marcelle.* — Mme X..., Mme *G. Debray.* — Mme X..., Mme *Brécourt.* — Mme Z..., Mme *Du Perret.*

1. Distribution. — Desflanelles, M. *Germain.* — Montfermeil, M. *Didier.* — La Jonchère, M. *Tarride.* — Boquet, M. *Calvin fils.* — Baron Turlot, M. *Montcavrel.* — Sabouleux, M. *Lauret.* — Coquarel, M. *G. Cavé.* — Gontran, M. *Albouy.* — Hector, M. *Boniface.* — Gaston, M. *Léopold.* — Un garçon, M. Prosper. — Lolotte, Mme *Mily-Meyer.* — Mme Lamiral, Mme *Mathilde.* — Léonie, Mme *Jeanne Nory.* — Ninette, Mme *Murany.* — Denise, Mme *Du Perret.*

placer par *la Demoiselle du téléphone* avec laquelle il parut plus prudent au jeune directeur d'affronter les fêtes de Noël et du 1er janvier.

L'année 1891 se résumait dès lors pour les Nouveautés, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la première rep. ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année. Matin.	Soir.
Le Botin........................		26 janvier		39
* *Les Coulisses de Paris*.........		id.		39
* *Le petit Savoyard*..............		10 mars		9
Coquin de printemps, vaud......		23 mars	5	38
La justice informe, vaud.........	1	2 mai	8	108
* *La Demoiselle du téléphone*, v.-o	3	id.	12	116
* *Norah, la dompteuse*, fol.-vaud.	3	31 octobre	1	16
Cocard et Bicoquet, vaud........	3	16 novemb.	1	25
**La petite correspondance*, vaud...	1	14 décemb.	2	17
La Vertu de Lolotte, vaud.......	3	id.	1	10

* Ce signe placé devant les titres indiqué les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant le cours de l'année.

THÉATRE CLUNY

Le même spectacle qui avait fait les frais des derniers jours de 1890 faisait encore ceux des premières matinées et soirées de l'année nouvelle. Rien de nouveau jusqu'au 22 janvier, et le théâtre Cluny, continuant le système qui lui réussit si bien, d'emprunts faits à d'autres théâtres, reprend *Le Carnaval d'un merle blanc* [1], folie-vaudeville en trois actes de MM. Chivot et Duru, représentée jadis au Palais-Royal.

« Folie parée et masquée » : ainsi s'exprimait

1. DISTRIBUTION. — Grospigeon, M. *Véret.* — Choppmann, M. *Dorgat.* — Barbagnos, M. *Lureau.* — Chiffardin, M. *Allart.* — Blésinet, M. *Numas.* — Pygmalion, M. *Le Gallo.* — Gifflard, M. *Muffat.* — Le Vidame, M. *Duhamel.* — Castagnette et Ancostika, Mme *L. Diony.* — La Princesse, Mme *A. Cuinet.* — Ginevra, Mme *Luceuille.* — Rosalinde, Mme *Doriel.* — Aglaure, Mme *Wathier.* — Basquine, Mme *Lurmont.* — Moulinette, Mme *Baronette.* — Croquignole, Mme *Degreze.* — Hortensia, Mme *Dauvenay.*
Les autres rôles par MM. Rocher, Cousin, Fortin, Marthy; Mmes Laurent, Destrées, Liliane, etc.

l'affiche. Va donc pour « folie », et le fait est qu'il n'y en a guère de plus amusante. *Le Carnaval d'un merle blanc* est, on l'a dit, un chef-d'œuvre en son genre; avouons que le genre n'est pas bien relevé : c'est de la farce de tréteaux. Les coups de pied, les gifles, la mousse jetée au visage, tout cet arsenal de vieilles plaisanteries renouvelées de Panurge y est mis en mouvement avec une vivacité et une prestesse que rien ne saurait égaler. Je défie qui que ce soit de ne pas pouffer de rire à certaines situations qui sont d'une drôlerie inconcevable. C'est une pièce type comme le *Chapeau de paille d'Italie*. MM. Chivot et Duru l'ont refaite à plusieurs reprises, jamais avec autant de bonheur. Cette grosse charge, d'un comique irrésistible, était interprétée avec une gaieté vraiment admirable par les maîtres farceurs qui la créèrent. Il suffit de nommer Brasseur, Gil Pérès, Lhéritier, Hyacinthe, Lassouche. A Cluny, la pièce est jouée avec cette verve et cet entrain que j'admire dans cette excellente troupe de M. Marx. L'affaire a été enlevée avec une ardeur et un brio qui ont fait de cette reprise, sur un autre théâtre, une véritable première représentation.

Le 7 mars, première représentation d'*Antonio père et fils* [1], vaudeville en trois actes, de M. Albert Barré.

1. DISTRIBUTION. — Antonio, M. *Numas*. — Ducornet, M. *Dorgat*. — Boffinet, M. *Allart*. — Gaston, M. *Le Gallo*. — Truchot, M. *Muffat* — L'Inspecteur d'Académie, M. *Duhamel*. — Jean, M. *Rocher*. — Robinet, M. *Picard*. — Sidonie, Mme *Aciana*. — Mme Ducornet, — Mme *Cuinet*. — Mlle Cha-

Sous prétexte que MM. Milher et Numès avaient assisté aux répétitions de la pièce, quelques-uns attribuaient aux auteurs de *Paris instantané* la paternité d'*Antonio père et fils*, et mettaient en doute l'existence de M. Albert Barré. M. Léon Marx eut vent de ces suppositions et prit la peine de nous en démontrer la fausseté. Le directeur du théâtre Cluny nous présenta M. Albert Barré en chair et en os, et nous reconnûmes en lui l'un des auteurs de *Bigame*, vaudeville en trois actes, qui fut joué au Palais-Royal il y a cinq ans.

Il y a aussi de la « bigamie » dans le cas d'Antonio, épousant comme père, Mlle Chamorin, maîtresse de pension à Saint-Mandé, et, comme fils, Mlle Alice Ducornet, l'une des plus charmantes pensionnaires de l'institution. Car le père et le fils ne font qu'un et ne se différencient qu'au moyen d'une perruque dont s'affuble notre héros pour se donner des airs respectables quand il va professer la musique dans les pensionnats de demoiselles. Nous le voyons, au premier acte, faisant répéter une cantate en vue de la distribution des prix que va présider monsieur l'Inspecteur d'Académie, et, allant au-devant de ses vœux, le papa Ducornet vient justement lui demander de donner, pendant les vacances, des leçons de piano à ses deux filles. Il les conduira chez lui, de deux à quatre, et les y laissera pour aller voir Sidonie, l'étoile des Bouffes dont il est

morin, Mme *Moïna Clément*. — Alice, Mme *Doriel*. — Clara, Mme *Luceuille*. — Georgette, Mme *Thierry*. — Jeanne, Mme *Berthay*. — Miette, Mme *Cernay*.

amoureux. Antonio étant lui-même répétiteur à ce théâtre, « orchestrant les partitions des compositeurs qui ne savent pas l'harmonie », Sidonie vient chez lui piocher ses rôles en costume, afin de se mieux mettre dans la peau du bonhomme et c'est dans une toilette succincte qu'elle est surprise par Mlle Chamorin fort étonnée de trouver ainsi décolletée une de ses anciennes élèves, soi-disant veuve et habitant ordinairement la province. Sidonie explique sa présence en se faisant passer pour la fille d'Antonio père et la sœur d'Antonio fils... Mlle Chamorin, qui ne soupçonnait pas l'existence des deux enfants d'Antonio, se demande maintenant s'il n'a pas aussi une femme : très éprise du professeur, elle venait lui offrir sa main. Elle en sera quitte pour doter le fils, afin d'avoir le père. « Je ne puis pourtant pas les épouser toutes les deux ! » s'écrie Antonio qui, lui, adore Mlle Alice Ducornet, et qui, surpris à ses pieds, l'a demandée en mariage. Le troisième acte n'est pas le moins amusant des trois. C'est la lecture du double contrat, chez le notaire où l'on attend successivement Antonio père, quand il s'agit d'Antonio fils, Antonio fils quand il est question d'Antonio père. Heureusement que le cousin Gaston est là pour sauver Antonio, en faisant signer, au lieu et place du contrat Chamorin, le sien propre avec Mlle Jeanne Ducornet. Enfin, l'extraordinaire sympathie de la maîtresse de pension pour son professeur de musique, s'expliquera par ce fait qu'ayant fauté dans sa jeunesse, elle est sa mère !...

Je n'ai, je pense, pas besoin de faire ressortir les invraisemblances de ce vaudeville : il est fou, mais amusant, plein de mouvement et d'entrain ; on s'est laissé entraîner et l'on a beaucoup ri.

Les interprètes ont naturellement leur bonne part dans cet excellent résultat. C'est d'abord M. Numas, suffisamment ahuri dans le double rôle d'Antonio : M. Dorgat, très drôle en Cupidon, puis, Mlle Aciana, revenue au bercail; Mme Moïna Clément, transfuge du drame. Tous et toutes ont été à la hauteur de la situation.

Puis, c'est toute une série de nouveaux emprunts au répertoire des autres théâtres. Le 11 juin, *Les petites Godin* [1], transfuges du Palais-Royal, s'installent au théâtre Cluny, où elles ramènent sur l'affiche, le nom de l'auteur, M. Maurice Ordonneau.

Le 24 juillet, M. Marx renouvelle son spectacle et fait coup double en empruntant au théâtre du Vaudeville, *le Procès Veauradieux* [1] et au théâtre du Gymnase, *le Chapeau d'un horloger* [2]. Ces deux

1. DISTRIBUTION, — Godin, M. *Véret* — Inglar, M. *Lureau* — Rebiffé, M. *Allart*. — De l'Estrapade, M. *Le Gallo*. — Séraphin, M. *Muffat*. — Prosper, M. *Rocher*. — L'Inspecteur, M. *Lefèvre*. — Un Gardien, M. *Picard*. — Mme Maléchard, Mme *Cuinet*. — Fanny Bilbock, Mme *Luceuille*. — Jeanne, Mme *Doriel*. — Céleste, Mme *Carrey*. — Césarine, Mme *Berthay*. — Clapotte, Mme *Arlette*. — Félicien, Mme *Cernay*. — Jules, Mme *Liliane*.

2. DISTRIBUTION. — Gatinet, M. *Allart*. — Fauvinard, M. *Numas*. – Tardivaut, M. *Le Gallo*. — De Bagnolles, M. *Legrenay*. — Le Commissaire, M. *Muffat*. — Le Secrétaire, M. *Rocher*. — Mme Laiguisier, Mme *Bilhaut*. — Césarine, Mme *Luceuille*. — Mme de Bagnolles, Mme *Lally*. — Angèle, Mme *Berthay*. — Fanchette, Mlle *Daubray*. — Thérèse, Mme *Lurmont*. — Sophie, Mme *Arlette*.

3. DISTRIBUTION. — Amédée, M. *Lureau*. — Rodriguez,

pièces, la première de MM. Delacour et Hennequin, la seconde de Mme Emile de Girardin, sont précédées, en lever de rideau d'un petit acte, *Un mariage au téléphone* [1], de M. Maurice Hennequin.

Liquidons la série des emprunts, en enregistrant la première représentation, au théâtre Cluny, le 5 octobre, du *Bonheur conjugal* [2], une comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue transplantée de la rive droite sur la rive gauche. *Le Bonheur conjugal* avait agréablement réussi au Gymnase ; il fut bien accueilli sur cette nouvelle scène et fournit quelques bonnes soirées. Il était accompagné d'une petite pièce du même auteur, *le Sous-préfet* [3].

Dans l'intervalle, le 14 septembre, le théâtre avait donné deux pièces nouvelles : *Procès verbal* [4], vaudeville en trois actes de M. Albert

M. *Muffat*. — Gonzalès. M. *Legrenay*. — Robineau, M. *Lefevre*. — Dollar, M. *Rocher*. — Stéphanie, Mme *Luceuille*. — Henriette, Mme *Daubray*.

1. Joué par MM. Lefèvre et Cousin.

2. Distribution. — Bonneval, M. *Véret*. — Julien Bertaud, M. *Numas*. — André Taverny, M. *R. Dubos*. — Henri Chauvel, M. *Le Gallo*. — Jean, M. *Leroux*. — Jeanne Taverny, Mme *Aciana*. — Mme Bonneval, Mme *Bilhaut*. — Lucie Bertaud, Mme *Doreil*. — Irma, Mme *Luceuille*. — Marthe, Mlle *Daubray*. — Thérèse, Mme *Blancheto*. — Clara Mme *Arlette*.

3. Distribution. — Léon Flégeard, M. *Allard*. — Mélinard, M. *Muffat*. — Alben, M. *Cousin*. — Mme Mélinard, Mme *Lurmont*. — Jeanne, Mlle *Berthay*. — Thérèse, Mlle *Dupré*.

4. Distribution. — Profinet, M. *Dorgat*. — Grattinard, M. *Lureau*. — Terrasson, M. *Allard*. — Aristide, M. *Numas*. — Gaston. M. *Le Gallo* — Théodu, M. *Muffat*. — Félix, M. *Legrenay*. — Mme Boudoche, Mme *A. Cuinet*. — Mathilde, Mme *Luceuille*. — Amélie, Mme *Doriel*. — Juliette, Mme *Dupré*. — Jeannette, Mlle *Daubray*. — Rosalie, Mme *Arlette*.

Barré, et *Monsieur Joseph* [1], vaudeville en un acte, de M. Alfred Delilia. Mais il est inutile de nous arrêter sur ce spectacle qui ne tint pas longtemps l'affiche. Passons à la revue que ce théâtre a l'habitude de donner tous les ans et qui, empruntant son titre à l'actualité, s'appelait cette année L'*Année Franco-Russe* [2], et était signée des noms de MM. Milher et Numès.

Tout à la Russe ! C'était le refrain caractéristique de l'année. Et sur ce thème, les auteurs passaient en revue, par des couplets et des chansons, les évènements de l'année 1891, que nous résumerons pour le théâtre Cluny dans le tableau suivant :

1. DISTRIBUTION. — Nénuphar, M. *Muffat*. — Oscar Duroy, *M. Cousin*. — Joseph, M. *Rocher*. — Aglaé, Mme *Bilhaut*. — Henriette, Mme *Berthay*.

2. Jouée par M Véret (le compère): Mlle Aciana (la commère), par MM. Allart, Lureau, Numas, etc., Mmes Peyral, Luceuille, Doriel, Luce Colas, etc.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année. Matin.	Soir
L'Esprit d'Ernest, vaud..........	1	1 janvier	6	23
Paris-Instantané, revue.........	3a. 10t.	id.	5	21
Disparu ! comédie	1	22 janvier	6	44
Le Carnaval d'un merle blanc, f-v	3	id.	6	44
* *Antonio père et fils*, vaud......	3	7 mars	17	93
Le bambou de Damoclès, vaud....	1	9 mars	19	109
Une nuit à Bougival, vaud.......	1	11 juin	5	43
Les petites Godin, vaud..........	3	id.	5	43
Un mariage au téléphone, vaud..	1	24 juillet	9	52
Le chapeau d'un horloger, com...	1	id.	9	52
Le procès Veauradieux, com.....	3	id.	9	52
* *Monsieur Joseph*, vaud.........	1	14 septemb.	4	21
* *Le procès-verbal*, vaud	3	id.	4	21
Alfred et Léonie, com...........	1	5 octobre		2
Le Sous-Préfet, com.............	1	id.	5	46
Le Bonheur conjugal, com.......	3	id.	5	46
* *L'année Franco-Russe*, revue...	3 a. 7t.	20 novemb.	6	42
* *Fleur de soufre*, vaud..........	1	10 décemb.	3	22

* Les ouvrages précédés de ce signe sont les ouvrages inédits représentés pour la première fois durant le cours de l'année.

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

Pot-Bouille, dont la 50e représentation avait été donnée le 29 janvier, était remplacé, le 6 février, par *Une Maîtresse de langues*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Crisafulli et Carcenac — [1]. Comment Suzanne Vernon, la femme séparée de M. Dupont de l'Arche, maire de Savigny, prend-t-elle la place de Mlle Modeste Plumard, la fille de la concierge, qui s'est fait afficher dans le *Figaro* « comme maîtresse de langues.... »? C'est ce que nous apprenait le premier acte de ce vaudeville. Et pourquoi Suzanne se fait-elle passer pour « maîtresse de langues » ? C'est pour pincer le musicien Théo-

1. Distribution. — Théodore Mézinac, M. *L. Lerand.* — Pontarlier, M. *Vandenne.* — Dupont, M. *Mallarmé.* — Joseph, M. *Vavasseur.* — Alfred, M. *Fauvre.* — Raoul, M. *Vidal.* — Un facteur, M. *Berthier.* — Un monsieur, M. *Adolphe.* — Suzanne Vernon, Mlle *L. Fleurie.* — Mme Plumard, Mlle *Tassilly.* — Dolorès, Mme *Berny.* — Modeste, Mme *Dubos.* — Sophie, Mlle *Vanecke.* — Une dame, Mlle *Léon.*

dore Mézinac, son amant — car la dame a pris un amant — en train de flirter avec une brune Espagnole — méfions-nous : il y a des gens qui se disent espagnols... — répondant au nom de Dolorès. La fin du second acte, où l'on voit cette Suzanne s'enfermant avec Théodore, faire tout ce qu'il faut pour laisser croire que ledit Théodore a voulu la violenter était vraiment drôle... Mlle Lise Fleurie, jouait cette scène avec un entrain dont ses récentes créations au Palais-Royal ne nous avaient encore donné aucune idée... Vous dirai-je maintenant qu'en voulant faire une niche à son amant, Suzanne retrouve son mari qui, plus amoureux que jamais, la reprend comme si rien n'était : il y a de ces bonnes pâtes d'hommes... Ajouterai-je que la fausse espagnole fera le bonheur du propriétaire Pontarlier, d'abord épris de la maîtresse de langues, et que le croque-notes lâcheur se trouvera lâché comme il le mérite .. Il y avait de la gaîté, du mouvement et beaucoup d'embrouillamini... dans ce vaudeville, aussi vaillamment défendu que possible par MM. Lerand, Vandenne, Mallarmé, Mme Lise Fleurie (je l'ai dit), Tassilly et Berny. Total : douze représentations. — Après quoi l'on reprenait avec succès un amusant vaudeville de M. Grenet-Dancourt, *Les Noces de Mademoiselle Loriquet*, joué quelques années auparavant au Théâtre Cluny [1]. Puis M. Derenbourg passait la main à M. de Lagoanère.

1. Distribution. — Bertrand de Kergoet, M. *Lerand*. — Joseph Loriquet, M. *Vandenne*. — Montaudon, M. *Montca-*

24 MARS. — Première représentation de l'*Oncle Célestin*, opérette-bouffe en trois actes et un prologue de MM. Maurice Ordonneau et Kéroul, musique de M. Edmond Audran [1]. Nouvelle direction, nouveau genre. En reprenant possession, pour l'occuper désormais à lui tout seul, du cabinet directorial, qu'il partageait naguère avec M. Derenbourg, M. de Lagoanère y convoque tout naturellement ses amis, les compositeurs : c'est l'opérette qu'on jouera boulevard de Strasbourg. MM. Maurice Ordonneau et Edmond Audran ouvrent la marche avec une amusante folie, sans prétention dont l'intrigue tient en quelques lignes. Un petit avoué, sans fortune,

vrel. — Georges de Kergoet, M. *Jancey.* — Arthur Jolibois, M. *Mallarmé.* — Justin, M. *Vavasseur.* — Un coiffeur, M. *Vidal.* — Madame de Kergoet, Mme *Fanny Genat.* — Adèle Loriquet, Mme *Clémentine Villa.* — Marthe Morin, Mme *Berny.* — Yvonne, Mlle *Tassilly.* — Valentine, Mlle *Blanche Lavainne.* — Marie Loriquet, Mme *C. Dubos.* — Jeanne, *la petite Adrienne.*

1. DISTRIBUTION. — Clémentine, Mlle *Yvonne Stella.* — Paméla, Mme *Augier.* — Mme des Acacias, Mme *Fanny Genat.* — Justine, Mlle *Newa Cartoux.* — Mme de Bellefontaine, Mlle *Juliette Dupré.* — Fleur de Biceps, Mlle *Dambreuil.* — Mariette, Mlle *Borda.* — Pontaillac, M. *Vendenne.* — Gustave, M. *Verneuil.* — Moreau, M. *Montcavrel.* — Des Acacias, M. *Vavasseur.* — Gontran, M. *Ternet.* — Maître Falampin, M. *Jacquier.* — Maître Ratinet, M. *F. Constance.* — M. Lamourette, M. *Berthier.* — Narcisse, M. *Vidal.* — Un saltimbanque, M. *De Laborie.* — Horace, M. *Durier.* — Un capitaine de bateau-mouche, M. *Lemaître.* — Sosthène, M. *Bl. Cavelli.*

Quelques jours après l'*Oncle Célestin* était précédé d'une comédie en un acte de M. Maurice Ordonneau, l'*Ablette*, jouée par Mlle Juliette Dupré, MM. Modot, Jacquier, J. Robert et Berthier ; quelques semaines après (le 11 mai) c'était une opérette en un acte de M. Paul Cosseret, musique de M. Albert Millet, *Deux gouttes d'eau*, jouée par MM. Dastrez, Jean Robert et Mlle Néwa Cartoux.

Pontaillac, vient inopinément d'hériter de deux millions, que lui laisse en mourant un brave gargotier du Point-du-Jour, à l'enseigne du « Lapin sauté », l'oncle Célestin. Avec la richesse, l'ambition lui pousse, ainsi qu'à sa femme, et voilà les Pontaillac voulant marier leur fille Clémentine (qui aime son cousin Gustave !) au petit vicomte des Acacias (qu'elle n'aime pas ! !). Pour recevoir la « noblesse », Pontaillac a endossé l'habit rouge, et Mme Pontaillac, que son mari présente comme une bonne musicienne, se met au piano (le piano est mécanique) et joue le *Beau Danube bleu*... L'air agace Mme des Acacias : cela ne fait rien, il faudra l'entendre jusqu'au bout : l'instrument est remonté ! Et comme on l'a priée de jouer elle-même son morceau, Mme des Acacias voit sous ses doigts recommencer l'inévitable valse. Elle quitte le piano, le piano joue tout seul ! La scène est follement gaie. Non moins gaie, la façon dont les maîtres de la maison lâchent, au beau milieu de la soirée, leurs invités effarés. Maître Falampin, notaire, les a prévenus d'une clause du testamment : ils n'héritent des deux millions qu'à la condition d'avoir tenu eux-mêmes pendant six mois l'auberge du « Lapin sauté » ; ainsi l'a exigé l'oncle Célestin voulant punir en son neveu le mépris qu'il a toujours vu en lui pour les petites gens. Les Pontaillac n'hésitent pas une minute : ils prennent leurs valises et prétextent un brusque départ pour la Suisse... Les Acacias, qui ont toute raison pour être de bonne pâte, étant sans le sou,

annoncent qu'ils feront, pendant ce temps-là, un voyage en Italie. Vous devinez que les uns et les autres se retrouveront au « Lapin sauté », où les Pontaillac ont « fait leur temps », déguisés en Lenglumé et où les Acacias en seront réduits eux-mêmes à se travestir en aubergistes, de peur d'être reconnus par les Pontaillac qui les croient en Italie. Surgissant au milieu de cette double mascarade, le successeur de maître Falempin, notaire, est bien embarassé pour reconnaître les neveux de l'oncle Célestin et voilà nos héritiers déshérités ! Heureusement — vous aviez prévu cet heureusement ! — que l'oncle Célestin, un brave homme d'oncle au demeurant, avait inséré dans un second testament une clause additionnelle : en cas de déchéance de son légataire direct, toute sa fortune doit revenir à sa petite-nièce. Clémentine hérite donc des deux millions et se hâte d'en profiter en envoyant promener les Acacias, qui en voulaient surtout à sa dot, et en épousant son cousin Gustave, le compagnon des mauvais jours. Tout le monde a trouvé très juste la décision de l'oncle Célestin : la petite Clémentine, représentée par M[lle] Yvonne Stella, méritait la grosse somme, ayant fait valoir à la fois l'amusante bouffonnerie de MM. Ordonneau et Kéroul et l'agréable musiquette de M. Audran. Reportons-nous à deux ans en arrière, à la première représentation de la *Vénus d'Arles* aux Nouveautés. Le succès était pour une petite « canaille » de coryphée, M[lle] Stella — l'étoile allait aux nues — à qui l'on rede-

mandait trois fois ses couplets au tambour, dégoisés avec infiniment d'adresse et d'entrain, et la modeste débutante obtenait un triomphe colossal. Mlle Stella était encore la séduisante Trombolinette « Bon jeune homme, écoutez-moi donc ! » du *Royaume des Femmes*. Puis, nous la retrouvions dans la revue du même théâtre en petit potache plein de verve de *Paris-Attraction*. Après un stage aux Folies-Dramatiques, la voilà devenue, pour ne pas faire mentir son nom, l'étoile des Menus-Plaisirs. Avec le terzetto mimé : « C'est nous les Acacias », les chansons de Mlle Stella ont été les clous de la soirée. On lui a redemandé trois fois : « Ce n'est pas la richesse qui fait les beaux jours de la jeunesse » et deux fois au moins son « Langlois » du second acte et son Jeu de massacre du dernier. Elle avait du naturel et de l'esprit, cette petite. Félicitons M. Lagoanère qui avait su le mettre en valeur. Nous retrouvons ce jour-là au boulevard de Strasbourg une bonne troupe d'ensemble : MM. Vandenne (le singe qui monte sur le piano pour le faire taire), Montcavrel et Vavasseur. Mmes Fanny Génat et Augier. Le 10 mai avait lieu la cinquantième représentation de l'*Oncle Célestin* qui parvenait à la centième (fait devenu rare à ce théâtre) et se jouait jusqu'à la fin de juin, époque de la clôture. Mme Méaly, remplaçant Mlle Stella, avait non sans succès pris possession du rôle de Clémentine.

Notons les représentations du *Gendarme*, de MM. Pierre Decourcelle et H. Debrit, émigrant

au mois d'août du Vaudeville aux Menus-Plaisirs, et donné en même temps que les *Noces de Mademoiselle Loriquet* de M. Grenet-Dancourt.

Mentionnons également à la fin du mois d'août, les représentations de *Madame la Maréchale* de M. Alphonse Lemonnier, venant avec sa principale interprète, Mme Lemonnier, de l'Ambigu aux Menus-Plaisirs, où elle se jouait jusqu'au 15 décembre.

18 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Compère Guilleri*, opéra-comique en trois actes de MM. Burani et Jean Cavalier, musique de M. Henry Perry [1]. — Non, ami lecteur, vous auriez beau me prier, me supplier, je ne vous dirai rien ici du naïf et absurde livret sur lequel M. Henry Perry, mieux inspiré jadis, il nous semble, avec la *Croix de l'Alcade*, avait écrit une musique absolument dénuée d'intérêt... Ce malencontreux *Compère Guillery* faisait place d'ailleurs, quelques jours après, à une heureuse reprise de l'*Oncle Célestin*.

30 OCTOBRE. — Première représentation de *Le Coq*, opérette en trois actes de MM. Paul Ferrier et Ernest Depré, musique de M. Victor Roger [2].

1. DISTRIBUTION. — Guilleri, M. *Dastrez*. — Barnabé, M. *Perrin*. — Sigismond, M. *Gaillard*. — Mathurin, M. *J. Robert*. — Kerkaujou, M. *Vidal*. — Un roulier, M. *De Laborie*. — Simone, Mlle *Army* (de la Gaîté). — Corisandre, Mlle *S. de Lys*. — Annie, Mlle *Dorival*. — Catherine, Mlle *Dambreuil*. — Jeanne, Mlle *Bordo*. — Yvette, Mlle *Montval*. — Annette, Mlle *de Gallen*. — Françoise, Mlle *Gildas*. — Madeleine, Mlle *Durier*. — Marguerite, Mlle *Duverger*.

2. DISTRIBUTION. — Isidore Pavillon, M. *Huguenet*. —

Rodolfo, podestat de Bergame, acquit un jour la certitude que sa femme le trompait avec son ami. Mais, au lieu de tirer de ce dernier une vengeance éclatante et de s'en débarrasser par le moyen d'un de ses sbires, comme devait le faire tout bon podestat classique, il attend que San Carlo se marie pour lui rendre à son tour les cornes du minotaure dont il le gratifia si généreusement. — « Le jour où tu te marieras, je m'amuserai, tu verras », chantait Vauthier. C'est le talion de l'amour. — Telle est la situation de la *Petite Mariée;* telle est aussi celle de l'opérette de MM. Paul Ferrier et Ernest Depré : *nil novi sub sole.* A l'époque lointaine des Croisades, dans le beau pays de Vaucluse, un Bouquillard « cocufia » un Valmajour que son fils vengea en « cocufiant » un Bouquillard, et de génération en génération, cette vendetta amoureuse s'est perpétuée jusqu'à nos jours. A qui la pose ?... A un Valmajour. Le Bouquillard, craignant la réciproque, a attendu, pour prendre femme, que de Valmajour. « La force usée en ce besoin le laisse ». Valmajour veut une vengeance à tout prix, il lui faut un « coq » pour relever l'honneur de la maison. Il donne procuration à Isidore Pavillon, son neveu, garçon de restaurant à Marseille, chez Mme Marius où se passe le premier acte. Isidore vient de se

Valmajour, M. *Perrin.* — Bouquillard, M. *Saint-Léon.* — Saturnin, M. *Vandenne.* — Tancrède, M. *Constance.* — Un Anglais, M. *Vidal.* — Thérésette, Mlle *Auguez.* — Cecilia, Mme *Mealy.* — Mme Marius, Mlle *Berthe Legrand.* — Aveline, Mlle *Newa Cartoux.* — Une suivante, Mlle *Bardo.*

fiancer à la jolie Thérésette, avec l'agrément du gendarme Saturnin, frère de la jeune fille, quand il est mandé dare dare par son oncle de Cavaillon. Là il apprend ce qu'on attend de lui. Il hésite, mais l'espérance d'un héritage (car l'oncle lui a caché sa paternité) qui mettra Thérésette dans l'aisance, la vue des charmes plantureux de la belle Mme Bouquillard le décident à... venger l'honneur des Valmajour. Thérésette s'est méfiée de quelque tour, elle a suivi son amoureux et vient lui faire une abominable scène de jalousie; l'oncle n'a d'autre ressource, pour se débarrasser de la jeune fille, que de la faire arrêter par son propre frère Saturnin, nommé brigadier à Cavaillon. Resté seul avec la belle Cécilia Bouquillard, Isidore va de l'avant, et l'oncle les fait surprendre en flagrant délit. Or, le crime n'a pas été consommé, et Isidore refuse d'aller plus loin renonçant à l'héritage, à la main de sa cousine Aveline que lui propose son oncle, renonçant à tout, vous dis-je, pour retourner à Thérésette. Mais celle-ci ne croit plus à l'amour d'Isidore, et dans un duo charmant, les deux jeunes gens se font de mutuels reproches qui aboutissent à une rupture, « on se salue, et puis voilà : l'un tire à hue et l'autre à dia... ». Enfin l'innocence d'Isidore éclate, évidente aux yeux de tous, et l'histoire finit par des mariages. Que n'avons-nous pu mettre dans ce compte-rendu, l'esprit et la gaieté qui animaient ces trois actes! L'esprit de MM. Depré et Ferrier est du meilleur: léger, imprévu, n'insistant pas sur les grivoiseries.

Voilà, ce nous semble, qui dépassait l'ordinaire niveau des opérettes et vaudevilles à couplets. Un succès, un vrai, assuré par l'énorme effet du troisième acte, qui nous avait tous franchement divertis. La musique était charmante. A signaler au premier acte, le joli duetto : « Est-il besoin pour être heureux ?... » ; un aimable trio en forme de valse, au second, la chanson provençale si crânement enlevée par Mlle Auguez ; le duo : « D'où te vient cette méfiance ? » et l'entraînant finale : « Zidore ! Zidore ! » Enfin le délicieux du duo troisième acte dont nous avons déjà parlé. M. Victor Roger excelle dans les duos. L'interprétation était excellente, Mlle Auguez était jolie au possible, elle disait bien. Nous ne pouvions lui reprocher que d'être trop comme il faut. Est-ce un reproche ? Huguenet, qui venait du Palais-Royal comme Mlle Auguez venait de l'Opéra-Comique — on ne se refuse rien aux Menus-Plaisirs — Huguenet se tailla un vrai succès dans le rôle d'Isidore ; comédien adroit, chanteur habile, il sut mettre en relief tous ses effets. Bonne, très bonne soirée pour lui. On disait dans la salle que Dupuis des Variétés avait un successeur tout trouvé. — Mme Méaly (la belle Cécilia) était en grand progrès. Perrin (Valmajour) ; Saint-Léon (Bouquillard), Vandenne (Saturnin) contribuaient avec Mme Berthe Legrand à former un ensemble parfait.

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Que d'eau ! Que d'eau !* revue en trois actes et cinq tableaux de MM. Alfred Delilia et Jules

Jouy [1]. De l'Eldorado, où ils s'étaient tout d'abord essayés, le soiriste plein de verve, et le mordant chansonnier avaient d'un bond sauté sur la scène des Menus-Plaisirs sans se rendre bien compte, ce nous semble, que ce qui suffit parfois au public vraiment peu exigeant du café-concert peut paraître assez maigre à des spectateurs de théâtre. N'insistons pas ici et faisons grâce aux auteurs de *Que d'eau!* en faveur de leurs bonnes intentions... Si l'on cherchait en vain, chez nos revuistes du boulevard de Strasbourg, nous ne dirons pas une pincée de sel attique, mais une idée tant soit peu neuve ou spirituelle (et Jules Jouy a

1. DISTRIBUTION. — Choufleury, M. *Perrin*. — Un vieux Monsieur, M. *Alexandre père*. — Mon frère Yves, Baptiste, M. *Saint-Léon*. — Le Cocher, Chef Dahoméen, Un Gendarme, Platonique, M. *Vandenne*. — Galuchet, Lohengrin, M. *Dastrez*. — 1er Mendiant, Alphonse, Le Régisseur, M. *Jacquier*. — Un Garçon d'Hôtel. — Roméo, M. *Philippon*. — Saint-Barnabé. — Anatole. — L'Exposition du Travail, M. *André Simon*. — Saint Médard. — Saint Hermine. — Un Maçon, M. *Modot*. — 2e Mendiant. — Raoul, M. *Verneuil*. — Un Abonné, M. *Jean Robert*. — Un Ingénieur. — Lord Koctail, M. *Vidal*. — Un Musicien, M. *Desprez*. — Un Huissier, M. *Levêque*. — Un employé du Trocadéro, M. *De Laborie*. — 1892, Mme *Méaly*. — Mme d'Offemont. — Toto. — L'Exposition d'Aviculture. — Arlequin, Mlle *Emilienne d'Alençon*. — Le Café-Concert, Mlle *Balthy*. — La Dame du Temple. — Lady Koctail. — L'Exposition en général, Mlle *Berthe Legrand*. — Maria Labonita, Mlle *Eugenie Buffet*. — Le Terrain de l'Opéra-Comique. Le Recenseur. Exposition de Pastellistes. La Porte-Saint-Martin, Mlle *Fanzi*. — Le Téléphone. — La Demoiselle de Belleville. — Mme de Saint-Hermine, Mme *Noraly*. — Le Goubet. — L'avenue de la République. — Exposition des Incohérents. — Espérance, Mlle *Schneider*. — Le Funiculaire. — Mlle Asmodée, Mlle *Cartoux*. — Mlle Camélia. — Exposition du Blanc et Noir. — La Fille à Fanchon, Mlle *Courty*. — Koudjé, Mlle *Jane-Mary*. — Fortunio. — Exposition de Moscou. — Brunehilde, Mme *Berny*. — Exposition des Refusés. — Gillette, Mlle *Sarah Duhamel*. — Landry. — Mlle de Santa-Grue, Mlle *De Sère*.

trouvé de si charmantes chansons!) on y trouvait à foison des calembours idiots (pour ceux qui les aimaient ainsi) débités par le compère Perrin et des jolies femmes, en veux-tu en voilà... M. O. de Lagoanère (Que d'eau, que d'eau!) ne s'était pas contenté de monter très coquettement l'*œuvre* de ces messieurs : témoin le frais décor du second acte, représentant les bords de la Seine entre Bougival et Croissy, il s'était assis lui-même au pupitre du chef d'orchestre, et l'avait conduite... au succès, en tant que cela était possible.

L'année 1891, qui finissait avec cette revue, se résumait, pour les Menus-Plaisirs, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise	Nombre de représentat. pendant l'année
Pot Bouille, pièce..............	5		42
* *Une Maîtresse de langues*, c.-v.	3	6 fevrier	14
Le Sous-Préfet, vaud...........	1		37
Les Noces de Mlle Loriquet, com..	3	18 févrior	44
Un Beau dévouement, com.......	1		8
* *L'Oncle Célestin*, op.-bouffe....	3	24 mars	151
* *L'Ablette*, com................	1	28 mars	51
* *Deux gouttes d'eau*, opérette ...	1	11 mai	94
Le Gendarme, comedie	3	1 août	25
Cydalise, comédie..............	1		48
Madame La Maréchale, pièce.....	3	27 août	22
* *Compère Guilleri*, op.-com.....	3	18 septemb.	6
* *Le Coq*, opérette..............	3	30 octobre	43
* *Un Gas Normand*, comédie	1	25 novemb.	14
* *Que d'Eau*, revue..............	3a.5t.	11 décemb.	21

THÉATRE LIBRE

A la fin de janvier et au commencement de février 1891, M. Antoine avait donné sur la scène de la Porte-Saint-Martin quelques représentations des meilleures pièces de son répertoire. N'était-il pas curieux de voir dans leur nouveau cadre les pièces du Théâtre-Libre. La *Mort du duc d'Enghien* — cette page d'histoire en trois tableaux documentaires, écrits dans un style vibrant et fort, nets, rapides, vivants — avait déjà fait, aux Menus-Plaisirs, l'épreuve du public. Celui de la Porte-Saint-Martin, où la salle est notablement plus vaste, n'a pas caché son désir de mieux entendre, et nous a semblé exprimer le regret de ne pas mieux voir : on sait qu'au dernier acte, celui de l'interrogatoire de Vincennes, l'obscurité est complète, et la scène vaguement éclairée par les quelques lanternes placées sur la table des juges militaires.

Le grand succès de la soirée du 31 janvier a été pour la *Tante Léontine*, la comédie si gaie et si infiniment observée de MM. Maurice Boniface et Edouard Bodin. Vous vous rappelez qu'elle met en scène un ménage bourgeois, M. et Mme Dumont, qui, pour marier leur fille, finissent par accepter l'argent de tante Léontine, qui est une femme plus que légère. C'est une des meilleures œuvres que nous ait révélées le Théâtre-Libre. Mme Barny, « si nature » dans le rôle de Mme Dumont, pour qui l'argent n'a pas d'odeur ; M. Antoine, si simple et si sympathique sous les cheveux blancs de l'honnête Dumont ont été parfaits, absolument parfaits.

Le Théâtre-Libre continuant à opérer à la Porte-Saint-Martin, nous y revîmes ensuite l'*Ecole des Veufs*, de M. Georges Ancey, qui fut, dans le genre de plaisanterie amère, un de ses plus grands succès aux Menus-Plaisirs. M. Georges Ancey a évidemment le don du théâtre. Le public s'est fort amusé en dépit du cadre, un peu bien vaste pour cette pièce brutale, mais intime. Il a seulement trouvé les actes trop courts, et les entr'actes trop longs.

26 FÉVRIER. — Premières représentations de *la Meule*, pièce en quatre actes en prose de M. Georges Lecomte [1], et du *Jeune Premier*,

1. DISTRIBUTION. — De Stellanville, M. *Lérand*. — Edmond Morin. M. *Grand*. — Rousselot, M. *Antoine*. — Un garçon d'hôtel, M. *Renard*. Un vieux paysan, M. *Pons-Arles*. — Un paysan, M. *Verse*. — Mlle Rousselot, Mme *Regine Martial*. — Jeanne Rousselot, Mme *Theven*. — Un bonne d'hôtel, Mlle *Luce Collas*. — Une paysanne, Mlle *Luce Collas*. — Une servante, Mlle *Gabrielle Fleury*.

pièce en un acte en prose de M. Paul Ginisty [1]. La « meule », suivant M. Georges Lecomte, c'est la société, qui broie les hommes. Rousselot est un petit, un tout petit avocat de La Palisse, où ils sont sept ou huit à se partager une quinzaine de mille francs d'honoraires. Magistrat révoqué, il voudrait bien être replacé, profitant des bonnes dispositions de son ami Merlin, qui vient d'être nommé ministre de la Justice. Sa femme, qui a de l'adresse et de l'activité en réserve, lui propose d'aller à Paris faire les démarches. Rousselot n'a aucun goût pour l'y envoyer. Ne sait-il pas qu'elle a, à Paris même, un riche et vieil amant, M. de Stellanville, dans les bras duquel il n'est pas pressé de la renvoyer. Mais, comme elle assure à son mari — la dame est très forte, je le répète — que cette liaison est aujourd'hui chose morte, comme elle lui jure, d'autre part, de ne pas revoir M. de Stellanville, nous voyons, et le revirement est bien amusant, Rousselot lui-même prier maintenant sa femme d'aller à Paris, où, mieux que lui, elle enlèvera la place. Par exemple, il lui adjoint Jeanne, leur fille sans dot, qui surveillera sa mère, sans qu'elle s'en doute, et l'empêchera de mal faire. Car Jeanne « sait tout » et la scène dans laquelle la petite fait comprendre à son pauvre homme de père qu'elle connaît les causes de son chagrin est, je ne crains pas de l'affirmer, traitée de main de maître. Le second acte se passe dans la chambre d'hôtel

1. DISTRIBUTION. — Montgerol, M. *Antoine*. — Le facteur, M. *Dujeu*. — Mme Montgerol, Mme *Barny*. — Elodie, Mme *France*.

que nous connaissons tous et dont la mise en scène est d'une exactitude rigoureuse : il y manque cependant, près de la cuvette et du seau de toilette, un petit meuble indispensable dont l'omission est, en pareil cas, chose incompréhensible. Point n'est besoin de vous dire que, manquant à toutes ses promesses, Mme Rousselot ne quitte guère M. de Stellanville. Mais cet homme blasé n'a d'yeux que pour la fille de sa maîtresse : c'est elle qu'il veut — le vieux paillard — et, qu'en une déclaration, de style bien bizarre, il finit par demander carrément en mariage à sa mère... Celle-ci se récrie d'abord, le traite de dévergondé, puis elle réfléchit : c'est, après tout, le seul moyen de marier Jeanne qui n'a pas de dot (la meule qui broie...) et de la bien marier. En favorisant cette union, « elle fera son devoir d'honnête femme ». Digne fille de sa mère, Jeanne s'indigne tout d'abord pour se laisser bien vite persuader; il ne lui plaît pas d'être broyée, à cette enfant, et plutôt que de ne se point marier, n'ayant d'autre avenir que de courir le cachet en donnant des leçons, jusqu'à ce qu'elle finisse peut-être à l'hôpital, elle préfère épouser M. de Stellanville, qui fera sa fortune et celle de toute la famille. Et puis, il y a un petit ami d'enfance, Edouard Morin, très allumé pour l'instant par la maman, qui, certainement, ne refusera pas les invitations de la petite et deviendra l'ami du ménage Stellanville. Il s'agit maintenant, retournant à la Palisse, d'obtenir le consentement de l'honnête

Rousselot. Rousselot entre d'abord en une sainte colère ; M. Antoine y a été, à son ordinaire, excellent ; puis, comme on l'a vu dans l'*Honneur,* dans *Tante Léontine,* etc. (au Théâtre-Libre. c'est à peu près toujours la même pièce) le bonhomme se laisse convaincre. Puisque cela fait le bonheur de Jeanne et celui de tout le monde : c'est la faute à la meule, et tant qu'on n'aura pas changé la société... C'est égal, je voudrais bien assister à ce mariage, religieux, n'en doutez pas : voir M. Rousselot conduire sa fille à l'autel et la repasser ensuite à M. de Stellanville pour reprendre le bras de sa femme... Jolie cérémonie ! Un très bon premier acte, nous l'avons dit, et beaucoup de talent dans les trois autres. Un peu forte, cette ardeur de rut qui prend, les uns après les autres, tous les personnages de la pièce, depuis le riche vieillard amoureux de chair fraîche jusqu'au garçon d'hôtel culbutant la bonne (Mlle Luce Colas, c'est tout dire) sur le lit de ces dames, qu'elle est en train de refaire à coups de poing. La *Meule* était très bien jouée par tous. J'ai dit le succès de M. Antoine ; je dois nommer Mlle Théven, MM. Lérand et Grand, et Mlle Régine Martial qui avait bien joliment composé le rôle, très long et très ingrat, de Mme Rousselot.

Après la pièce, pessimiste en diable, de M. Georges Lecomte, nous avons eu une heureuse détente avec la très jolie comédie de M. Paul Ginisty. Le « jeune premier » de M. Paul Ginisty a pris sa retraite à soixante ans passés, et habite Viroflay, où il cultive des roses ; mais

il se souvient de ses succès dramatiques et regrette surtout ses bonnes fortunes d'antan. Pour le consoler, sa femme, sa sainte femme, a l'idée de lui écrire, sous le voile de l'anonyme, d'ardentes lettres d'amour qu'il attribue à quelque grande dame et auxquelles il répond, poste restante, sous des initiales convenues. Ce manège réussit à merveille, jusqu'au jour où la mèche est éventée par une domestique indiscrète. Vous pensez que notre incorrigible « jeune premier » se décourage pour cela. Allons donc ! Il ne croit pas à la ruse de sa femme et met quand même à la poste sa brûlante réponse... Ce n'est « rien », comme on dit, que cette petite pièce ; mais ce « rien », spirituellement ironique et touchant au possible, nous a tous charmés. Honneur à M. Paul Ginisty et à ses excellents interprètes : M. Antoine (on croirait voir Delaunay) Mmes Barny et France.

27 AVRIL. — Première représentation du *Canard sauvage*, pièce en cinq actes, en prose, de M. Henrick Ibsen, traduite par MM. Armand Ephraïm et Th. Linderlaub[1]. Il serait injuste de dire que ce « canard » est un « lapin » que nous ont posé les fidèles traducteurs du dramaturge norvégien, sur lequel il m'est encore bien

1. DISTRIBUTION. — Werle, M. *Arquillière*. — Gregers Werle, M. *Grand*. — Le vieil Ekdal, M. *Pont-Arles*. — Hialmar Ekdal, M. *Antoine*. — Relling, M. *Laudner*. — Molvig, M. *Dujeu*. — Groberg, M. *Desmard*. — Petersen, M. *Verse*. — Jensen, M. *Defrance*. — Un monsieur obèse, M. *Pinsard*. — Un monsieur chauve, M. *Tinbot*. — Un monsieur myope, M. *Renard*. — Gina Ekdal, Mme *France*. — Hedwig, Mlle *Meuris*. — Bertha Sorby, Mlle *Garnieri*.

difficile de me former un jugement. Brandès, le grand critique danois, le traite tout simplement de « Shakespeare moderne ». C'est peut-être excessif. Mais de cette opinion, évidemment inspirée par un très respectable sentiment de patriotisme scandinave, au jugement que portent sur Ibsen maints critiques allemands, qui disent que c'est de « l'ordure, » il y a loin... Prenez la pièce qu'on nous a jouée pour un vaudeville, qu'on pourrait appeler *Une corneille qui abat des noix*, et sans vouloir en percer l'obscur « symbolisme » — plus vous chercherez à comprendre, et moins vous comprendrez ! — dites-moi si le type de l'inventeur qui n'inventera jamais rien et celui du funeste utopiste qui promène vainement ses « revendications idéales » ne sont pas observés d'après nature. Le premier qui travaille sans relâche, dit-il, et ne songe qu'à s'empiffrer du matin au soir; le second, qui brouille tout en voulant tout arranger, sont des portraits fort exacts et tout à fait humains, aussi vrais au midi qu'au nord et se dégageant de la brume opaque dont les a entourés l'auteur scandinave. C'est grâce à l'amusement sincère produit par ces types dignes de Labiche que les spectateurs les plus disposés à « blaguer » et même à « boucaner » ont fait mine de s'intéresser à la folle histoire du « canard sauvage » et qu'en dépit d'un entr'acte, amenant une bien jolie mise en scène, mais qui n'a pas duré moins d'une heure, ils sont en somme restés jusqu'à la fin figés à leur place, dans le but d'applaudir le nom des loyaux traducteurs

d'Ibsen et de remercier le vaillant Antoine de la curieuse soirée qu'il leur avait offerte. M. Werle est un riche industriel d'une morale plus qu'élastique. Il a jadis compromis dans une frauduleuse spéculation de terrains le lieutenant Ekdal, qu'il a laissé condamner à sa place. De plus, il a trouvé bon de colloquer en mariage au fils d'Ekdal la femme de chambre Gina, sa maîtresse. Le vieil Ekdal, devenu gâteux, vit aujourd'hui de la pension que lui sert M. Werle, sous prétexte de l'employer à ses écritures; son fils Hialmar Ekdal, qui n'a jamais rien su, s'est établi photographe, — photographe amateur, car c'est sa femme et sa fille qui ont tout le mal et font toute la besogne. Ces gens-là vivraient parfaitement heureux: le grand-père, ancien chasseurs d'ours, tirant des lapins dans le grenier ; le père, parlant sans cesse de la mission qu'il a à remplir et s'affalant oisivement sur son sofa, quand il ne s'asseoit pas gloutonnement à une table bien servie; la mère dorlotant son homme, auquel elle doit bien quelque compensation, et la fille, la gentille Hedwig, soignant amoureusement un canard sauvage (le voilà, le *hic* symboliste) que lui a donné M. Werle, le véritable bienfaiteur de la famille, un jour que son chien a ramené le palmipède des « profondeurs de la mer », après qu'il eût miraculeusement échappé à son coup de fusil... Rien, dis-je, ne troublerait la quiétude de cette famille bien unie, si Gregers, le fils Werle, un exalté s'il en fut jamais, ne s'avisait un jour de venir s'installer dans la maison

— il a fui celle de son père — et de tout révéler à son ami Ekdal. Dame! celui-ci n'est pas content... Le voilà injuriant sa femme et repoussant sa fille. Hedwig prend peur, et comme elle est pleine de dévouement, elle ne tuera pas seulement son canard chéri, ainsi que le lui conseille ce fou de Werle *junior*, elle se tuera elle-même, puisqu'elle se croit l'obstacle au bonheur de ses parents. Il est adorable ce rôle de jeune fille, et Mlle Meuris, la veille encore à peu près inconnue, y a trouvé l'occasion d'apprendre son nom à tout Paris : elle était simplement exquise. M. Antoine a joué à ravir, avec l'ironie voulue, le rôle du photographe déclamateur, et M. Grand donne à celui du fou Gregers les airs de « prêchi-prêcha » qui conviennent à l'apôtre des fameuses « revendications idéales », — mais plutôt ce mot bien clair : le « mensonge », lui crie le docteur Relling, très énergiquement représenté par M. Laudner. « Le mensonge vital », telle semble être l'amère conclusion philosophique de cette étrange pièce qu'a signée le puissant auteur des *Revenants* et de *Nora*.

25 MAI. — Première représentation de *Nell Horn*, drame en quatre actes et six tableaux, en prose, de M. Rosny [1]. M. Rosny, vous vous en

1. DISTRIBUTION. — Juste, M. *Grand*. — Michel, M. *Laudner*. — Horn, M. *Damoye*. — Willis, M. *Raymond*. — Le vieux, M. *Antoine*. — Le père de Willis, M. *Arquillière*. — Peacok, M. *Dujeu*. — Le chrétien, M. *Renard*. — L'athée, M. *Carmill*. — Le Gilet blanc, M. *Pinsard*. — Le mathusien, M. *Henri Durtal*. — L'Oiseau du bagne, M. *Guichard*. — Le nègre, M. *Verse*. — Le Capitaine, M. *Pons Arles*. — Le policeman Billy, M. *Janvier*. — L'Homme aux tracts, M. *Ricouard*. —

souvenez, fut un des *cinq* — les quatre autres s'appelaient Paul Bonnetain, Paul Margueritt es. Gustave Guiche et Lucien Descaves, l'auteur des *Chapons* — un des cinq *jeunes*, très jeunes écrivains, qui, lors de la publication de la *Terre*, renfèrent Zola pour cause d'indécence et d'indignité littéraire. Le pétard fit du bruit. Les artificiers font un peu sourire aujourd'hui... Zola, préférant désormais le palais Mazarin au grenier des Goncourt, a continué son œuvre tranquille et magistrale... Le roman de M. Rosny n'est certes point un chef-d'œuvre comme le *Bilatéral* ou l'*Immolation* du même auteur, mais en dépit d'un style prétentieux de néologiste enragé, — ah ! comme on écrivait mieux, autrefois, en écrivant plus simplement ! — c'est un ouvrage intéressant et fort, plus qu'un roman « anglais », un livre humain où l'on voit (les cent dernières pages sont réellement curieuses et attachantes) une histoire tristement banale. Une pauvre fille d'ivrognes, ne pouvant plus vivre avec ses parents, qui la rouent de coups, vit avec un jeune homme qui l'aime, la rend mère et la lâche; puis, tout doucement, pour son enfant qui meurt de faim, elle coule à la prostitution. Elle a résisté longtemps, bien longtemps, aussi longtemps qu'elle a pu. La misère finit par triompher de la honte. « La Sacrifiée descendit par les rues et se profana »... tels sont les derniers mots du livre désespérant et vrai. Poignante à

Nell Horn, Mlle *Nau*. — Mistress Horn, Mme *Barny*. — Missis Carey, Mme *France*.

la lecture du livre, l'étude disparaît à la représentation d'une pièce qui ne commence qu'au cinquième tableau, sur les six dont se compose *Nell Horn*. Les deux premiers ne sont guère que de la pantomime. C'est d'abord *Une maison tranquille*, longtemps applaudie aux Folies-Bergère. Le détective Horn rentre chez lui sans chandelle, mais abominablement ivre, comme toujours, et flanque une maîtresse tripotée à sa femme qui pousse des cris terribles. Un policeman apparaît: on croit qu'il va mettre le holà, mais il sait le respect qu'il doit à ses supérieurs, et il approuve, naturellement, les faits et « gestes » du détective. Horn profite de la permission pour administrer à madame une nouvelle râclée bien sentie : nouveaux cris, plus terribles encore. — « Mais c'est Guignol et le commissaire », dit quelqu'un. — « Comme on voit bien que c'est traduit de l'anglais ! » dit un autre — « Vous n'y comprenez rien : c'est tout simplement sublime », affirme un troisième; seulement il y a encore quelques longueurs. » Nelly, qui a voulu intervenir, est mise à la porte en chemise (comme je vous le dis, madame). La toile tombe: il n'y a rien eu que les susdites râclées de gens qui, par la bonne raison que nous ne les connaissons pas, ne nous intéressent nullement. Quand le rideau se relève, Nelly, toujours en chemise, a passé la nuit dehors. Sa mère la fait rentrer pendant que l'ivrogne cuve son wisky. Et la toile retombe. Il n'y a encore rien eu, mais c'est sublime tout de même, disent quelques

rares amis, clairsemés. Après trois quarts d'heure d'entracte, le rideau se relève sur un beau parc anglais. La foule envahit la scène : c'est un meeting de l'Armée du Salut. Les orateurs se succèdent, plus amusants les uns que les autres, mais les spectateurs de l'orchestre, qui ne les voient pas, s'amusent beaucoup moins ; la reprise en refrain du monotone cantique, le bruit des applaudissements et la stridence des sifflets (sur la scène) qui couvrent à ce moment, avec tant de vérité, la voix des speechers n'est pas pour eux une suffisante compensation à la vue, assez malpropre, du reste, des dos (soyons poli, même au Théâtre-Libre !) de cette foule grouillante, qui ne satisfait complètement que M. Rzewuski, l'auteur de la foule shakespearienne de l'*Impératrice Faustine*.

— « Et la pièce ? » demande mon voisin, qui n'est déjà pas si bête. La pièce, je vous l'ai dit, vous la verrez poindre à l'avant-dernier tableau. Pour le moment, Nelly s'engage dans l'Armée du Salut. Il est vrai qu'à l'acte suivant, elle a déjà déserté, sous prétexte que son capitaine est un vilain dégoûtant, trop porté pour les femmes. A ce même acte, Nelly, plutôt que d'être tuée par son hypocrite canaille de père, se fait enlever par un jeune Français (Juste est son nom) qui l'a remarquée et a promis de lui bâtir un joli home. Je passe sur un autre hors-d'œuvre, qui a eu le don d'exaspérer davantage encore mon voisin, demandant toujours la pièce... C'est « le prêche » d'un jeune Salutiste, qui parle tant et tant qu'il s'en

casse la poitrine, tant soit peu délicate : ce qui donne lieu à un réquisitoire en règle du père. Le cinquième tableau nous montre le joli home. Nell est la maîtresse adorée de Juste et la mère de l'adorable petite May. Mais un ami (il y en a toujours qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas), vient réclamer Juste, l'arrache à son « collage » et l'embarque avec lui pour la France, où le réclame sa mère malade. La pièce commence : elle est finie. Juste a promis de rester six semaines et n'est pas revenu... Nell est abandonnée, en proie à la misère et aux mauvais instincts. Elle déteste tout ce qui existe et dit son fait au Dieu des salutistes. — « Il peut se vanter d'avoir fait là un sale ouvrage... » Elle résiste aux propositions, bien polies pourtant, du vieux monsieur qui lui offre, pour commencer, un gentil « cottage » ; puis, apprenant que sa petite fille est menacée de consomption, elle écoute l'honnête entremetteuse. Et voilà. Nous avons applaudi M. Antoine, qui a fort bien dit le bout de rôle du vieux passionné ; nous avons ri des sorties de Mlle Barny, qui a su donner un cachet bien anglais à la physionomie de mistress Horn, si bien « pochonnée » par son ivrogne de mari, et nous avons regretté que, pour jouer « Nell-Horn » Mlle Nau continue à représenter la « Fille Elisa »... Et c'est tout. Ce n'est pas assez...

Le Théâtre Libre nous conviait le 8 juin à un spectacle, le septième de la saison 1890-91, dont nous garderons un très vif souvenir. Les trois pièces que M. Antoine et ses camarades ont

représentées ce jour-là ne sont pas d'égale valeur, mais elles sont toutes les trois très intéressantes à des titres divers. Les *Fourches caudines*, que M. Maurice Le Corbeiller [1], je ne sais trop pourquoi, a appelées « drame », n'ont pas, il faut le dire, beaucoup plu. C'est l'histoire d'une femme mariée qui, depuis deux ans, n'est plus que de nom l'épouse de son mari, beau capitaine de cuirassiers courant la gueuse et ne s'en cachant pas. Elle aussi, mais à l'insu de tout le monde, elle a pris un amant. Se sentant grosse, elle fait un effort, heureux d'ailleurs, pour reconquérir, ne fût-ce qu'un soir, son indigne mari, de façon à cacher sa faute. C'est ce que M. Le Corbeiller appelle passer sous le joug des fourches caudines. Mme Régine Martial rend avec bien du talent le rôle de Mme Cécile Darnay. M. Antoine représente avec beaucoup de vérité le capitaine de cuirassiers un peu étonné de ce subit retour de tendresse qui l'oblige à donner congé à sa chanteuse de café-concert. M. Grand est le jeune amant, consentant au partage — comme tant d'autres... Si l'aventure est tant soit peu banale, la pièce nous a semblé légèrement alambiquée et un tantinet prétentieuse...

Le succès — un gros succès, savez-vous! — a été pour les deux actes de M. Pierre Wolff, le neveu d'Albert. *Leurs filles* [2] est une œuvre pétil-

1. DISTRIBUTION. — Jacques de Naresse, M. *Grand*. — Darnay, M. *Antoine*. — De Briac, M. *Léon Christian*. — Cécile Darnay, Mme *Régine Martial*. — Madame Roussel, Mme *Barny*.
2. DISTRIBUTION. — Valentine d'Alencey, Mme *Henriot*. —

lante d'esprit, d'une observation très juste, qu'il est difficile d'analyser ici en quelques mots. On a fait une légitime ovation à Mlle Henriot, qui a joué avec une émouvante vérité le rôle de la mère de cette ancienne femme honnête qui fait la noce, a des amants à la douzaine, mais qui, malgré tout, aime sa fille, la voudrait pure (oh là! là!) et souffre d'apprendre que la gamine chez laquelle le sang parle s'est enfuie du couvent où on l'avait placée avec les filles des dames « de la haute » et s'en est bravement allée déjeûner chez un jeune homme qu'en promenade elle, rencontrait (voilà qui est bien invraisemblable) au parc Monceau, et qui se trouve être (la vie a de ces hasards) son amant en titre à elle la mère!... Mlle Théven est charmante dans le rôle de la fillette. Mlle Barny joue excellemment le personnage d'une entremetteuse que la cocotte chasse tout d'abord, dont elle devient ensuite la meilleure amie... M. Antoine n'a que quelques mots qu'il dit juste, absolument juste, comme toujours.

La troisième pièce était *Lidoire*, une amusante scène de régiment que M. Georges Courteline [1] a arrangée tant bien que mal pour la scène. On a beaucoup ri. Très bien MM. Janvier et Arquillière, le brigadier bon comme du pain et le trompette « saoul comme une vache »..

— Louisette, Mlle *Théven*. — Madame Maurice, Mme *Barny*. — Julie, Mlle *Luce Colas*. — Georges de Verfuge, M. *Antoine*.

1. Distribution. — Lidoire, M. *Janvier*. — La Biscotte, trompette, M. *Arquillière*. — Dumont, M. *Antoine*. — Marabout, M. *Desmart*. — Vergisson, M. *Charpentier*. — Le Brigadier de semaine, M. *Verse*.

6 JUILLET. — Premières représentations de *Cœurs simples*, pièce en un acte, en prose, de M. Sutter-Laumann [1] ; *Dans le rêve*, comédie-drame en un acte, en prose de M. Louis Mullem [2] ; *Le Pendu*, pièce en un acte, en prose, de M. Eugène Bourgeois [3]. — Pierre, qui est marin de son métier, n'a pas reparu au pays depuis six ans. Louise, qui avait le droit de le croire mort, s'est laissée aller entre les bras d'un amant, et a ajouté un petit — Louisot — aux deux enfants que lui avait donnés son mari. Retour du mari. Pierre, d'abord, veut « tout tuer »; puis il se radoucit, écoutant la sage parole du bon curé, et pardonne à sa femme — « Mieux vaut, dit-il, trouver au foyer un enfant de plus qu'un de moins ». Le mot est joli et termine bien l'émouvante, mais trop courte action de *Cœurs simples*. La pièce de M. Sutter-Laumann, fort bien interprétée par MM. Damoye, Antoine et Mlle Nau, a été applaudie.

Moins clair est M. Louis Mullem, l'auteur d'un acte impénétrable, *Une nouvelle école*, déjà joué sur cette même scène du Théâtre Libre. Son héros est un jeune rond-de-cuir qui se croit du génie et trouve que sa mère n'est vraiment pas fière

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Damoye*. — Le curé, M. *Antoine*. — Le pêcheur, M. *Renard*. — Louise, Mlle *Nau*. — La vieille, Mme *Barny*. — Première voisine, Mlle *Luce Colas*. — Deuxième voisine, Mlle *Mereane*. — Petit Pierre, *la petite Laurence Parfait*. — Jacques, *la petite Marthe Devèze*.

2. DISTRIBUTION. — Paul Rémond, M. *Antoine*. — Ducler, M. *Pons Arles*. — Mme veuve Rémond, Mme *Barny*, — Julie Rémond, Mlle *Meuris*. — Mme Ducler, Mlle *Méréane*.

3. — DISTRIBUTION. — Jean, M. *Janvier*. — Le vieux, M. *Arquilliere*. — La Marcotte, Mlle *Luce Colas*.

de se contenter de la petite existence bourgeoise que lui procure, ainsi qu'à sa sœur, sa modeste place d'employé dans une Compagnie d'assurances. Paul Remond veut faire du théâtre et parle sans cesse de la lutte entre les vaillants et les décourageurs. Il s'exalte dans la solitude et rêve tout haut ; il se voit, dans son rêve, abandonnant sa mère et sa sœur qui lui reprochent son égoïsme ; la toile se lève sur la première représentation de sa pièce, mais sa mère est morte... Heureusement, ce n'était là qu'un affreux cauchemar, sa mère et sa sœur rentrent du sermon, et le convient à s'asseoir à la table de famille : notre ambitieux littérateur semble très heureux d'être ainsi ramené au juste sentiment de la réalité...

Le succès de la soirée et sa note « gaie » ont été pour le *Pendu*, de M. Eugène Bourgeois, — un nouveau venu, je crois. La scène représente une grange, où la Marcotte conte à Jean, son amoureux, comme quoi son père la veut, lui aussi. — « Ah le vieux rossard ! » fait Jean — et comme quoi elle s'est ensauvée pour ne pas être à lui. Jean veut sur l'heure la récompenser de sa fidélité, quand ils aperçoivent un pendu qui se balance... C'est le Vieux qui s'est tué de désespoir. Nos deux amoureux coupent la corde, et étendent le pendu sur les bottes de foin. Jean court chercher les écus qu'il pense avoir bien gagnés, et pendant ce temps là le Vieux ressuscite et recommence sa litanie amoureuse. La Marcotte ne l'écoute toujours pas, elle lui parle

de son fils : c'est bien ce qui le met en colère, et quand Jean rentre, son sac d'écus à la main, son père le chasse plus durement que jamais. Mais, vaincu par tant d'émotions, il retombe en pâmoison. Jean et la Marcotte en profitent pour le pendre à nouveau : ils seront désormais les maîtres de la situation. — « Va chercher le garde-champêtre ! » dit l'homme à la femme, effrayée de ce qu'elle a fait. Il est temps ! Est-ce drôle que ce drame, horrible en soi, ait produit la note gaie de cette soirée du Théâtre-Libre ! M. Janvier, absolument nature dans le rôle de Jean, Mlle Luce Colas, une bien amusante Marcotte, et M. Arquillière, dans le pendu récalcitrant, ont mené l'affaire avec un réel talent. Grâce à eux, l'épisode campagard prend un aspect de vérité, pas trop sinistre, qui renvoie les spectateurs sous une impression mélangée, mais curieuse.

La représentation du *Père Goriot*[1] au Théâtre-Libre (24 octobre) nous a prouvé l'ignorance de la génération actuelle. Jamais nous n'eussions cru que dans une salle de première, aussi brillante que celle de la Série A, il pût y avoir tant de gens n'ayant point lu Balzac... Que sera-ce le lendemain devant le public de la Série B ? Et comment l'adaptation de M. Tabarant, si bien faite

1. Distribution. — Rastignac, M. *Grand*. — Goriot, M. *Antoine*. — Bianchon, M. *Léon Christian*. — Vautrin, M. *Arquillière*. — Lebrun, M. *Renard*. — Bernard, M. *Verse*. — Poiret, M. *Pinsard*. — Madame Vauquer, Mme *France*. — Delphine de Nucingen, Mme *Henriot*. — Anastasie de Restaud, Mlle *Sylviac*. — Sylvie, Mlle *Garnieri*. — Mademoiselle Michonneau, Mme *Barny* — Thérèse, Mlle *Aubry*.

qu'elle soit, peut-elle être intelligible pour les spectateurs non préparés par la connaissance du célèbre roman? Il est vrai de dire que M. Tabarant nous a répondu par avance (l'interview est assez amusante pour être ici rapportée) : — « Oui notre tentative, au Théâtre Libre et à moi, a soulevé bien des tempêtes et suscité déjà de vives polémiques. On a crié à la profanation, presque au sacrilège. On a dit et imprimé que toucher à Balzac, qui ne peut guère se défendre, est un crime de lèse-littérature. Mais mon adaptation scénique n'arrive que la septième... Quant aux autres imitations, vulgarisations, adaptations ou mutilations des œuvres du père de la *Comédie humaine* transportées au théâtre, on ne les compte plus... Maintenant continuait M. Tabarant, laissez-moi vous donner une raison tout à fait concluante. L'illustre auteur du *Père Goriot* est assez satisfait de la mise à la scène au Théâtre-Libre, de ma pièce (Tête du reporter.) On a rendu à Balzac le petit service que vous me rendez en ce moment. On l'a interviewé... d'outre-tombe. La chose s'est passée dans le salon, très adonné au spiritisme, d'une dame connue, et a été perpétrée par un médium réputé. L'auteur de la *Comédie humaine* a déclaré ne pas voir d'un mauvais œil la petite opération obstétricale que j'ai fait subir à son œuvre. Il a daigné même consigner ses impressions par écrit sur une ardoise. Le grimoire a été porté chez Charavay, l'artiste paléographe, qui l'a déclaré être bien de l'écriture de Balzac... » N'est-ce pas que l'interview est drôle?...

Moins drôle est le premier acte du *Père Goriot* : le déjeuner à la pension bourgeoise de Mme Vauquer (Mme France a manqué cette silhouette), et peu réjouissant encore l'acte des deux Mansardes (tel serait le sous-titre sur une affiche de province), où l'on voit se lier de bonne amitié Eugène de Rastignac (très bien, M. Grand) et le père Goriot. Le petit appartement (charmant décor) offert par Delphine de Nucingen à son amant, avec la montre de Bréguet dans un écrin sur la cheminée, n'a pas laissé que de faire regretter ce beau temps aux petits jeunes gens d'aujourd'hui... On a ri aussi de bon cœur à la phrase de Delphine : « Anastasie est dans une passe terrible », vraiment pleine d'à-propos en un moment où la censure est battue en brèche... Quant aux incessantes demandes d'argent des ingrates filles (les bonnes coiffures du temps que portaient Mlles Henriot et Sylviac !) à leur père, sublime de bonté; quant à la dispute des deux sœurs, Fifine et Nasie qui se détestent si cordialement, elle a trouvé quelque peu railleur un public mal initié, encore une fois, à l'œuvre du romancier hors pair. Mais quel merveilleux acteur que cet Antoine, si simple et si beau dans sa simplicité, et comme il a joué la scène de colère du quatrième acte ! Donnez un rôle à ce comédien admirable, et vous procurerez au Tout-Paris artistique une des plus grandes jouissances qui soient.

Le Théâtre Libre offrait le 30 novembre à ses chers abonnés, pour le deuxième spectacle de la saison, trois pièces dont deux surtout ont été très

applaudies. La *Rançon*, de M. Gaston Salandri [1], — l'auteur de la *Prose*, déjà fort appréciée sur les hauteurs du Mont-Parnasse — était l'exposé d'un ménage bourgeois où pour échapper à sa belle-mère qu'elle déteste, une jeune fille s'est mariée sans amour à un modeste employé qui l'adore. La femme est ambitieuse et s'ennuie terriblement dans cet intérieur, où le mari ne fait que filer le parfait amour ; elle a rêvé une autre vie plus amusante. Or, du désir de se distraire et de plaire, à la chute, il n'y a qu'un pas : il est bientôt franchi. Le troisième acte nous la montrait écoutant les fadaises d'un ancien adorateur et acceptant même d'aller voir quelques tableaux chez lui où, dit le jeune homme, ils passeron ensemble « des heures agréables ». Que voulez vous ? Il faut qu'elle paie sa couturière ! C'est « la rançon » : titre un peu subtil d'une pièce, dont le premier acte est excellent. M. Grand se montra d'une gaucherie touchante dans le rôle du mari amoureux. Mlle B. Théven serait parfaite si sa diction était plus claire et moins précipitée.

Le grand succès de la soirée a été pour le petit acte en vers de M. Maurice Vaucaire, l'auteur de cette exquise fantaisie que nous avons naguère applaudie au Chat noir sous le titre du *Carnaval de Venise*. *Un beau soir* [2] est encadré dans un

1. Distribution. — Jean Guéret, M. *Grand*. — M. Brion, M. *L. Christian*. — M. Godot, M. *Antoine*. — Henriette, Mlle *B. Théven*. — Valentine Romain, Mlle *Irma Perrot*. — Mme Godot, Mlle *Barny*. — Mme Leblanc, Mlle *Garnieri*. — Une Bonne, Mlle *Gabrielle Fleury*.

2. Distribution. — Virgile Floréal, M. *Grand*. — Horace, M. *Antoine*. — Camille, Mlle *B. Sylviac*. — Margot, Mlle *Théven*.

délicieux décor de M. Henri Rivière, qui n'est pas sans ajouter sa poésie à deux scènes charmantes (pas une de plus), dans lesquelles deux couples qui se rencontrent dans les bois de Vaucresson reconnaissent qu'ils sont mal assortis et changent ensemble, celui-ci de maîtresse et celui-là d'amant. Cela était frais, gai et mélancolique tout à la fois. Très joliment rendu, du reste, par MM. Grand et Antoine, Mmes Sylviac et Théven.

Nous n'aimons pas du tout — oh ! mais pas du tout ! — la donnée de l'*Abbé Pierre* de M. Marcel Prévost [1]. L'auteur du *Scorpion* dût-il nous traiter de prudhomme, nous lui avouerons franchement que la confession du péché de luxure à son fils abbé d'une mère fautive par sensualité nous a paru révoltante. La scène nous a heureusement permis d'apprécier une fois de plus l'incontestable autorité de M. Antoine. Il a joué le rôle de l'abbé avec une émotion sobre et communicative qui est bien le comble de l'art ; il semblait pleurer réellement : c'était absolument parfait. Pourquoi Mlle Barny, qui ne manque pas de talent, se fait-elle toujours, et dans toutes les pièces, un masque aussi épouvantable ? Dans l'*Abbé Pierre*, particulièrement, elle était atroce, à force de grimaces.

La *Dupe* [2], de M. Georges Ancey (21 décembre), est comme la contre-partie de la *Rançon*, de M. Gaston Salandri. La « dupe », c'est Adèle

1. — DISTRIBUTION. — L'abbé Pierre, M. *Antoine.* — Fernand, M. *Renard.* — Mme Ledru, Mme *Barny.* — Solange, Mlle *Luce Colas.*

2. DISTRIBUTION. — Albert, M. *Antoine.* — Madame Viot, Mme *Barny.* — Adèle, Mme *Henriot.* — Marie, Mlle *Jeanne Dulac.*

Viot; elle épouse sans amour, mais contrainte et forcée par sa mère qui veut déménager au plus vite pour réduire ses frais, un jeune homme, Albert Bonnet, qu'elle ne connaît même pas et qui lui déplaît. Mais c'est un être faible et sans défense, elle se résigne, et au second acte, nous la retrouvons mariée, aimant son mari... Mais Adèle a une sœur aînée : celle-ci vient lui apprendre méchamment que son mari entretient une maîtresse, une nommée Caroline, qu'il avait avant son mariage, et chez qui il passe une partie de ses journées et la plupart de ses soirées. Aujourd'hui même, il revient de chez elle, à peine rhabillé. Adèle lui demande de dire la vérité ; il la dit si crument que la pauvre petite femme se trouve mal. La voyant « bien calée » sur le fauteuil où elle s'est évanouie, le mari la laisse là laisse toute seule et va se coucher... Mais Adèle est une bonasse comme il n'y en a pas, elle pardonne vite, et nous retrouvons la famille bien unie, la belle-mère adorant le gendre qui l'amuse, quand celui-ci leur apprend à tous une fâcheuse nouvelle : il a pris deux cent mille francs (Caroline coûte cher, paraît-il) dans la caisse de son patron, directeur d'une compagnie d'assurances et s'il ne les remet pas le lendemain matin, c'est un homme à la mer... Bien entendu, la belle-mère le traite de misérable, en déclarant qu'elle ne paiera pas; bien entendu aussi, elle finit par payer, après avoir beaucoup geint : ce sont surtout ses obligations du chemin de fer de l'Est qui lui tiennent au cœur. Ne croyez pas qu'Albert

ait pour cela lâché Caroline : il continue à l'entretenir, et elle continue, paraît-il, à lui coûter cher. Si bien que la sœur aînée craint fort pour l'héritage de la maman, et s'en vient engager Adèle à se séparer de son coureur, qui les mettra toutes sur la paille. Celle-ci ne veut pas entendre parler de séparation : elle aime Albert malgré tout ce qu'il lui fait. Mais, comme s'il ne lui en avait pas encore fait assez, le voilà répondant à une demande d'argent (il faut bien rembourser la belle-mère) par des insultes, voire par des coups. Sa femme l'a appelé voleur ; il tombe sur elle à coups de poing, à coups de pied, et la toile baisse devant une salle révoltée. Cette fois, la séparation a été légalement prononcée. Adèle, réduite à la portion congrue, n'a que les trois cents francs par mois que lui donne sa mère, tout en rechignant. Elle a justement touché ce matin même sa pension, et laisse les trois pauvres petits billets sur la table. Le mari paraît, demandant de l'argent... pour Caroline qui l'a chassé quand il n'en avait plus. Adèle, toujours aussi bête, lui donne lesdits billets ; elle n'aura plus rien, mais Albert est si malheureux. Et puis, ne lui a-t-il pas promis de lui fixer un rendez-vous, non point chez elle, à cause des domestiques, mais dans un petit « meublé » qu'il a en vue. — « Pourvu qu'il m'écrive ! » dit Adèle. Et c'en est fini de la *Dupe*. Nous sommes loin de l'Ancey de l'*Ecole des veufs*. Oh ! combien loin ! Un parti-pris voulu d'exagération, de scandale, de grossièreté. « De l'Ancey gâté par

Antoine! » disait quelqu'un. Un sujet vrai dans le fond poussé à l'extrême; des tableaux décousus; pas l'ombre de préparation, et, cher M. Ancey, le premier venu vous dira que le théâtre est l'art des préparations... Qui se douterait par exemple, au premier acte, qu'Albert est capable de manger un milion ?.. De ci de là, quelques traits justes et des mots de vaudevilliste. Au troisième acte, le meilleur, ces mots partaient et portaient merveilleusement. Il y avait, sans doute, quelque chose à faire avec ce sujet, dans le genre des *Respectables*. Mais ces gens en colère pendant cinq actes sont faux et exaspérants; ils ne se disent pas ce qu'ils devraient se dire dans leur situation; ils parlent pour le Théâtre Libre... M. Antoine avait composé avec une vive intelligence le rôle ingrat et même ignoble du mari Albert Bonnet. Mme Barny était très amusante dans la scène de la belle-mère à qui l'on demande de payer pour son gendre. Mlle Henriot (Adèle) n'avait pas de voix malheureusement et ne rachetait pas ce qui lui manquait par la diction. — A la répétition générale, une pimpante et égrillarde saynète en jolis vers, *Son petit cœur*, de M. Louis Marsollau [1] avait provoqué après la *Dupe* un effet de détente, qui ne pouvait se produire le jour de la première au début de la soirée. Il y a pourtant bien de l'esprit en cette immorale arlequinade, prestement enlevée par M. Grand et Mlle Irma Perrot, clair de lune d'Ellen Andrée.

1. Distribution. — Arlequin, M. *Grand*. — Pierrot, M. *Renard*. — Colombine, Mlle *Irma Perrot*

THÉATRE DÉJAZET

L'année 1891 tient tout entière dans le succès de *Ferdinand le Noceur*. L'amusante pièce de M. Léon Gandillot se jouait le 1er janvier ; elle se jouera encore le 31 décembre. Notons, à la date du 5 juin, la première représentation des *Deux Camille* [1], comédie-vaudeville de MM. E. Médina et H. Gourdier.— Je vais vous le dire tout de suite, et pourtant ça me fait de la peine de vous le dire, parce qu'après vous l'avoir dit je n'aurai plus rien à vous dire... Les deux Camille dont il était question dans la pièce d'été du théâtre Déjazet étaient deux fiacres de la Compagnie de ce nom. Et la pièce roulait sur une erreur de fiacres...

1. DISTRIBUTION. — Philidor, M. *Mondos*. — Ernest, M. *Dubroca*. — Mielinskoft, M. *Hurbain*. — Du Grabuge, M. *Clément*. — Paturel, M. *Debray*. — Le père Jean, M. *Guimier*. — Poulichard, M. *Edouard*. — Griffonot, M. *Villa*. — Baptiste M. *Kerny*. — François, M. *Neviere*. — Paulette, Mlle *Ellen Andree*. — Hélène, Mlle *Suzanne Berty*. — Clara, Mlle *Andrieux*. — Georgette, Mlle *Bearn*.

Dans le premier, M. Philidor Bichardin enlève Mlle Hélène Poulichard qu'il n'aime pas, croyant enlever Mlle Paulette Miélinskoff qu'il aime. Dans le second M. Ernest du Grabuge enlève, le jour même de la signature de son contrat, Mlle Paulette Miélinskoff, qui n'est pour lui qu'une bonne camarade, croyant enlever Mlle Hélène Poulichard, qu'il avait rêvé d'épouser. Et vous voyez le « grabuge » et le « méli-miélinskoff... » Vous voyez « la noce » lâchant le notaire Griffonot, qui s'endort sur son contrat, pour courir après les couples fugitifs, et vous vous doutez de ce qui peut se passer « à l'ombre de la nuit » dans une auberge de Montmorency, où le prince Miélinskoff et le comte du Grabuge, qui ont successivement donné rendez-vous à la bonne, se laissent surprendre avec Mlles Hélène et Paulette par Philidor, déguisé en garde-champêtre, et par Ernest, travesti en chef de cuisine. Après avoir commis tant de frasques pour leur propre compte, les pères peuvent-ils désormais refuser leur signature au contrat de mariage, selon leur cœur, de Philidor et de Paulette, d'Ernest et d'Hélène, que rédige dûment et définitivement, au dernier acte, le notaire, enfin réveillé. Je vous mentirais effrontément si je vous disais que la trame sur laquelle MM. Médina et Gourdier ont bâti leur imbroglio est une étoffe de haute nouveauté, et je ne prendrai pas la peine de rappeler ici les nombreux titres des divers vaudevilles que rappelle aussi exactement cette folie estivale, que le prince Miélinskoff rappelle le prince Bibinoff, joué à Cluny

avec tant d'entrain, par l'excellent Lureau. L'entrain, c'est précisément ce qui manquait à la troupe d'été du théâtre Déjazet. Seule, Mlle Ellen Andrée — la Chaumont du pauvre — nous semblait dans la note de cette farce au gros, au très gros sel. Mlle Suzanne Berty, toute gentille qu'elle fût, n'y était pas encore; MM. Mondos et Dubroca avaient leur nez en forme de trompe, genre Hyacinthe, mais ça ne suffisait pas.

Le 10 juillet, on reprenait la *Garçonnière* de M. E. Médina qui se jouait jusqu'à la fin du mois d'août.

Puis on revenait, après une fermeture de trois semaines, au triomphant *Ferdinand le Noceur*, le plus grand succès théâtral, avec *Miss Hélyett*, de l'an 1891.

	Nombre d'actes	Date de la 1re représ. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Ferdinand le Noceur, com.	4		286
* *Le souper du Réserviste*, com.	1	10 janvier	140
* *Piano à tous les étages*, com.	1	30 avril	19
* *Les Deux Camille*, com.-vaud.	3	5 juin	29
* *Les Jumeaux d'Agathe*, com.	1	5 juin	47
* *L'Œil d'Adhémar*, pièce	1	16 juin	18
La Garçonnière, com.-vaud.	3	10 juillet	55
Le Délégué, com.	1	9 août	24
* *Un Quatorzième*, com.	1	22 septemb.	44
* *Brelan de docteurs*, com.	1	5 novemb.	27
Family Hôtel, com.	1	2 décemb.	19

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

(THÉATRE HISTORIQUE)

Les artistes, réunis en société, qui exploitaient le Théâtre-Historique, mettaient le plus louable effort à remonter le théâtre de la rue de Malte et à en faire une scène vraiment parisienne. Après le très intéressant et très artistique essai de drame historique avec *Marie Stuart*, qui eut une fort jolie carrière, après le drame populaire et *petit journalesque* « la petite Mionne », ils tâtaient du drame à grand spectacle avec *Sainte Russie* [1], de MM. Gugenheim et Le Faure (30 janvier). Il ne faut pas demander au drame à grand specta-

1. DISTRIBUTION. — Coclès, M. *Chelles*. — Yégor Pasileff, M. *Fabrègues*. — Général Gregorewitch, M. *Régnier*. — Ivan, M. *Decori*. — Frivolet, M. *Chautard*. — Ipanoff, M. *Chamblard*. — William Farwell, M. *Miran*. — Piroff, M. *Clot*. — Un aide de camp, M. *Lejeune*. — Capitaine Tobol, M. *Tavernier*. — Gardien chef, M. *Laferté*. — Un fonctionnaire, M. *Lesaint*. — Un inspecteur, M. *Mori*. — Un domestique, M. *Woll*. — Roudine, M. *Lagrange*. — Une sentinelle,

cle une étude des passions et des caractères; qu'il fonrnisse prétexte à situations dramatiques, à beaux décors, c'est tout ce qu'on lui demande. *Sainte Russie* satisfaisait à la loi du genre ; peut-être même lui pouvions-nous reprocher un peu trop de complication. Nous n'entrerons pas dans le détail de l'intrigue touffue imaginée par MM. Gugenheim et Le Faure ; qu'on sache seulement qu'il s'agissait de la construction du chemin de fer transcaspien qui reliait les possessions russes du Turkestan à la mère patrie. Les Anglais ont naturellement intérêt à empêcher la réussite d'une entreprise dirigée contre eux. En dépit des traîtres, le général Grégorewitch conduit son œuvre à bien jusqu'à Samarkand. Les artistes s'étaient mis en frais de décors et de costumes. Les uniformes venus de Russie étaient exacts ; et le défilé de la fin, au son de l'hymne national russe, avait réellement grand air. Les décors étaient pittoresques, quelques-uns constituaient de véritables clous : tel l'attentat d'Outchakine où les traîtres essayaient de faire sauter le train qui emportait le général Grégorewitch. Citons le camp de Ravina où nous surprenions les soldats russes dans leur travail de construction de la voie, la hutte tartare. Le meilleur était réservé pour la fin : l'incendie du pont lancé sur l'Amou-Daria, au loin perspective de la steppe, au premier plan un pont de bois que traverse le train.

M. *Dalier*. — Un officier, M. *Richard*. — Elisabeth, Mme *Pauline Patry*. — Léna Ipanoff, Mlle *Leconte*. — Katia, Mlle *Boulanger*. — Nadine, Mlle *Deschamps*. — Macha, Mlle *Simon*.

Puis c'était le tombeau de Tamerlan et enfin une vue de Samarkand avec le défilé. Au camp, les soldats chantaient une ronde sur un air russe, puis la prière. Nous n'avions qu'à louer l'orchestre et les chœurs habilement dirigés par M. Cressonnois. L'interprétation aussi était bonne. M. Chelles avait l'allure d'un vieux troupier; M. Fabrègues l'éternel amoureux, montrait de la distinction et de la chaleur dans le rôle de George Passileff, le bon soldat. Regnier avait la dignité qui convenait à un général russe et M. Decori était né pour jouer les traîtres. Mme Pauline Patry était une générale de belle prestance et une traîtresse énergique. Nous avions déjà remarqué la charmante Mlle Lecomte dans la petite Mionne, c'est une ingénue qui fera son chemin. N'oublions pas MM. Chamblard, Chautard, Clot, ni Mlle Boulanger.

Le 28 mars, en représentant — sans succès du reste — *Un drame en chemin de fer* de M. Louis Figuier [1], les artistes sociétaires du Théâtre-Historique n'ont fait que céder à un nouveau désir de l'incorrigible auteur de la *Forge de Saint-Clair* et de *Denis Papin*. Le public de première du

1. DISTRIBUTION. — Pierre Farmer, M. *Décori*. — Le coroner Mac-Grégor, M. *Regnier*. — Sir William Burton, M. *Chautard* — Francis Warney, M *Lejeune*. — Président de la cour d'Edimbourg, M. *Miran*. —Morgan, M. *Chamblard*. — Patrick, M. *Stebler*. — Toby, M. *Clot*. — Fillimore, M. *Lagrange* — Joel Farmer, M. *Laferte* — John, M. *Woll*, — Premier employé de chemin de fer, M. *Dallier*. — Deuxième employé, M. *Duranti*. — L'Attorney général, M. *Pol Théo*. — Fanny Morgan, Mlle *Leconte*. — Mme Morgan, Mlle *Bremens*. — Elisa, Mlle *Boulanger*. — Jenny Farmer, Mlle *Hélène Drey*. — Catherine Farmer, Mlle *Andrée Canti*.

Théâtre-Historique prit « à la rigolade » le drame de M. Louis Figuier qui, après tout, n'était pas plus mauvais ni moins banal qu'un autre de même acabit. Cette fois, plus de pièce scientifique, mais une bonne erreur judiciaire. L'action se passe de nos jours, en 1879. La fille de deux fermiers, Fanny Morgan, est destinée par ses parents à sir William Burton; mais elle aime Francis Warney, le secrétaire du coroner, fort occupé en ce moment par l'enquête à laquelle donne lieu un double assassinat commis en chemin de fer sur le pont de la Tay. William Burton déclarant formellement qu'il ne renonce point à sa main, Fanny Morgan prend le parti de se faire enlever par « celui qu'elle aime. » Nos deux amoureux prennent le chemin de fer, rattrapés par William Burton au moyen de bons chevaux — le pont de la Tay étant en réparations, le train y passe très lentement — il s'ensuit une sorte de duel: Warney abat Burton d'un coup de pistolet et le jette à l'eau. C'est Pierre Farmer, un pauvre Irlandais, obligé de se cacher pour échapper aux poursuites que lui valent ses conspirations politiques, c'est Pierre Farmer qui est accusé du crime; un seul témoin, Fanny Morgan, pourrait attester de son innocence : la jeune fille se tait, de peur de livrer son amoureux. Comment, après cela, William Burton repêché, vivant, par un pêcheur, Joël Farmer (le frère de l'autre) s'éprend-il de sa nièce, la propre fille de Pierre Farmer, en se déprenant de Fanny Morgan; comment fait-il acquitter ce dernier, condamné à

mort par la cour de justice d'Edimbourg, comment tout le monde se retrouve-t-il comme par hasard « devant le perron du château » : demandez-le à ce bon M. Figuier... MM. Décori, Régnier, Chautard et Lejeune, et même MM. Clot et Lagrange dans la partie prétendue comique, Mlle Leconte, l'ex « P'tiote » de M. Maurice Drack, avaient défendu autant qu'il était en leur pouvoir la pièce de M. Louis Figuier qui fut le chant du cygne de l'entreprise des artistes réunis en société sous la dénomination de Théâtre-Historique.

C'est au Château-d'Eau, pendant l'été de 1887, qu'a été donnée, sur un livret de MM. Paul Milliet et Henri Lavedan, *Kérim*, la première œuvre dramatique de M. Alfred Bruneau, l'heureux compositeur du *Rêve*. Le directeur du théâtre lyrique populaire qui venait de prendre possession de la scène de la rue de Malte, M. Quirot nous avait promis une œuvre nouvelle quoique déjà applaudie à La Haye, la *Légende de l'Ondine*, de M. Georges Rosenlecker ; il en avait même annoncé la première représentation ; il nous donna, le 1er juillet, aux lieu et place d'une œuvre inédite, le *Freyschutz ;* mais quel *Freyschutz* (1), et comment reconnaître le chef-d'œuvre de Weber ainsi défiguré par ses interprètes, ainsi massacré par l'orchestre ! Tirons, si vous voulez, de la bagarre, une chanteuse qui connais-

1. DISTRIBUTION. — Agathe, Mlle *Baliste*. — Annette, Mlle *Nazen*. — Max, M. *A. Bermond*. — Gaspard, M. *Laporte*. — Kouno. M. *Sassare*. — Le Prince, M. *Lagarde*. — Kilian, M. *Frédéric*. — Samiel, M. *Seguin*. — L'Ermite, M. *Gilbert*.

sait son affaire, Mme Baliste, et un ténor, M. Bermond, dont la voix était menue, mais jolie, et disons que l'exécution générale — exécution est le mot propre — était déplorable. Le fameux chœur des chasseurs fut une vaste débandade, et la célèbre Fonte des balles, dans le décor de neige de *Sainte-Russie*, versa dans la bouffonnerie. L'idée de donner, dans des parages où il est probablement inconnu, le *Freyschutz*, abandonné par l'Opéra, n'était peut-être pas mauvaise en soi; mais encore fallait-il le monter proprement et l'interpréter dignement. Une telle soirée ressemblait à une mauvaise action. Après cinq représentations du *Freyschutz*, le théâtre du Château fermait pour trois mois.

9 OCTOBRE. — Reprise de l'*Honneur de la maison*, drame en cinq actes de Louis Battu et Maurice Desvignes[1]. Le théâtre du Château-d'Eau est rouvert : espérons que, cette fois, c'est sérieux... Simon-Bouyer : telle est la nouvelle raison sociale. M. Bouyer fut longtemps un des plus estimables pensionnaires de M. Duquesnel à la Porte-Saint-Martin. Après avoir joué, lui aussi, les premiers rôles de drame au théâtre des Nations, M. Maurice Simon prit la direction de Cluny, où il fit sa fortune avec *Trois femmes*

1. DISTRIBUTION. — Maurice de Chennevières, M. *Bouyer*. — Georges de Maubreuil, M. *Garay*. — Paul de Chennevières, M. *Jourda*. — Edmond Roger, M. *Ach*. — Beauséant, M. *Gerard*. — Lord Derby, M. *Deval*. — Delaroche, M. *Lésaint*. — Joseph, M. *Claudius*. — Baptiste, M. *Didier*. — M. de Clagny, M. *Langlois*. — M. de Vernier, M. *Flamand*. — Elise de Chennevières, Mme *Dorlia*. — La baronne d'Origny, Mlle *Dauville*. — Mathilde de Chennevières, Mlle *J. Dixet*.

pour un mari. Il alla ensuite à Déjazet, pour passer bientôt la main à son secrétaire, M. Boscher, puis à Bruxelles, où il dirigea le théâtre de la Bourse, enfin à Rouen, où nous le retrouvions, il y a deux ans, conduisant avec bonheur les destinées du Théâtre-Français. Il eût volontiers pris l'Ambigu, si M. Emile Rochard ne l'eût réservé à son ancienne collaboratrice, Mme Zulma Bouffar. Le voilà au Château-d'Eau. *L'Honneur de la Maison* n'est pas précisément une œuvre nouvelle. La pièce fut représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 6 juillet 1853, où elle avait, pour principaux interprètes : Bignon, H. Luguet, Peupin, Valnay ; Mmes Lucie Mabire et Delphine Baron. Elle y obtint un succès des plus flatteurs et eut l'insigne honneur d'être couronnée par l'Académie française. C'est un drame touchant et terrible, composé par d'honnêtes et adroits auteurs. Il s'agit — déjà ! — d'une femme coupable, d'un mari trompé et de toutes les catastrophes que de tels accidents accumulent sur le bonheur des époux, la sécurité des enfants et « l'honneur de la maison ». On voit que depuis bientôt quarante ans le théâtre n'a ni changé cette note immuable, ni varié ce texte éternel de l'amant de la femme et du mari. Voulez-vous donc que nous entrions dans le récit et le détail de cette tragédie domestique. Faisons vite. Une jeune fille, Mlle Elise de Neuvilly, se laissa séduire par l'ami de son frère, un beau sous-lieutenant que sa famille, « redoutant un mariage sans fortune », se char-

gea de faire immédiatement permuter pour l'Afrique. Abandonnée par Georges de Maubreuil, Mlle Elise de Neuvilly épousa M. de Chennevières, dont elle eut deux enfants : le premier, Paul, au bout de sept mois de mariage. Vingt ans ont passé. Le sous-lieutenant, devenu colonel, est gravement insulté par le jeune Paul, à qui les ragots d'un imbécile ont appris qu'il fut peut-être l'amant de sa mère. Un duel est inévitable. Entre le père et le fils qui ne se connaissent pas ! Telle est la situation, jugez si elle est dramatique... Plus dramatiquement dénouée encore... M. de Chennevières, qui a toujours laissé ignorer qu'il connaissait le secret fatal, se chargera d'apprendre à Maubreuil que Paul est son fils ; Maubreuil — vous pensez si la scène est impressionnante — fera des excuses au jeune homme, lui serrera la main, sans pouvoir en dire davantage, et se battra avec Chennevières, qui le tuera. Paul ne saura jamais rien : Mme de Chennevières ne cessera pas d'être une mère vénérée par ses enfants, et l'honneur de la maison est sauvé pour toujours. Pour être écrit dans une langue qui a vieilli, le drame d'il y a trente-huit ans n'en serait pas moins digne d'être signé par un de nos plus habiles faiseurs d'aujourd'hui ; il était digne d'être applaudi par la présente génération, et bien joué par tout le monde, particulièrement par M. Bouyer, plein de dignité dans le rôle du mari, par M. Garay, un nouveau venu qui se révéla très correct, et d'autant plus émouvant, dans celui de Maubreuil, et par M. Jourda, dont nous

avions déjà remarqué la chaleur toute juvénile dans le Georges Nellot de *Devant l'ennemi* aux Bouffes du Nord. Un beau drame interprété par des artistes de talent : c'était là pour le Château-d'Eau un excellent début.

6 NOVEMBRE. — Première représentation de *Le Crime d'une mère*, drame en cinq actes et sept tableaux de MM. William Busnach et Charles Aubert. Le « crime d'une mère », si vous tenez à le savoir, est celui de Mme Lafare qui, pour procurer à sa fille, très dépensière de sa nature, un mari millionnaire, en place du mari besoigneux dont elle est affligée, n'hésite pas à faire poignarder celui-ci par un homme à elle, qui est justement son homme, espèce d'ivrogne propre à toutes les sales besognes. Or, il se trouve que le courage manque à l'assassin pour achever sa victime : au moment où il va le jeter à la rivière, une pierre au cou, il s'aperçoit que le mort n'est que moribond, et dès lors, il s'intéresse assez à lui pour le soigner, au lieu de le noyer : à tel point que le ressuscité se dressera devant son ex-femme en puissance d'un nouveau mari... La fille expiera le crime de sa gueuse de mère en se brûlant la cervelle. Entre nous, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Peut-être aussi la direction eût-elle pu mieux choisir que cette machine un peu grossière pour succéder au remarquable drame d'autrefois qui s'appelait l'*Honneur de la maison*. La pièce était bien montée — le décor des bords de la Marne était superbe — et fort bien jouée, du reste, par M. Bouyer, dans le

rôle du bienfaisant assassin, par MM. Garay et Jourda, les deux maris, très corrects, de « la belle » Antoinette, voire même par M. David dans le rôle d'un riche financier amoureux pour le mauvais motif de Mme Eyrolles, et par Mlle Lavainne, une fort gentille femme de chambre.

1er DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Maréchal Ferrant* drame en cinq actes et six tableaux de M. Henri Demesse[1]. — « J'ai tué le banquier, ma fille le dit : il faut la croire... » Nous n'avons pas à raconter ici ce mélodrame où l'on voyait un honnête grand-père brusquement accusé, de bonne foi, par sa petite-fille, d'un meurtre qu'il n'avait point commis. Le *Maréchal Ferrant* émigrait du Théâtre Moncey et de celui des Bouffes-du-Nord avec son principal interprète, M. Taillade, un brave comédien de la grande école, de celle de Frédérick Lemaître, applaudi comme il le méritait, par des salles enthousiastes.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Marins du Jean-Bart*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Charles Chincholle et Louis Jolly[2]. Chincholle est un malin — qui en a

1. DISTRIBUTION. — Antoine Gérard, M. *Taillade*. — Jacques, M. *Garay*. — Millot, M. *David*. — Michel Verdier, M. *Jourda*. — Dubreuil, M. *Lefrançais*. — Pierre Castel, M. *Berton*. — Philibert, M. *Pontalais*. — Nicolas, M. *Ferval*. — Père Mathieu, M. *Léonce*. — Charlotte Gérard, Mme *Debaude*. — Louise Castel, Mme *Dorlia*. — Marthe, Mlle *Fanny Genat*. — Jeannette, Mlle *Lavainne*.

2 DISTRIBUTION. — Le commandant Maurice, M. *Garay*. — M. Masserey, M. *Prad*. — Le Parisien, M. *Maurice Dupuis*. — Le capitaine Jacques, M. *Jourda*. — Risteler, M. *Reigers*. — Williams, M. *Pontalais*. — Le comte de

jamais douté? — il a pensé s'acquérir la bienveillance de la critique en donnant sa pièce le 31 décembre, alors que chacun attend impatiemment minuit pour embrasser sa chacune et la lui souhaiter bonne et heureuse... Quant au public, il l'a tout de « suite mis dans sa poche », en lui servant une intrigue connue, plus de cent fois applaudie dans le *Régiment* de l'Ambigu et encadrée dans le décor d'un vaisseau de guerre à destination de Cronstadt. Cronstadt ! Vous entendez déjà l'hymne russe panaché de *Marseillaise*, et vous vous imaginez de quelle façon l'équipage du « Jean-Bart » voudra rendre aux marins de la « Néva », solennellement reçus à Brest, leur cordial accueil de l'été dernier. Ne croyez pas que tout cela soit usé par les refrains de café-concert et par les revues de fin d'année ; ne dites pas que la mascarade a trop duré : on a « trissé » le couplet suivant :

Pendant vingt ans, au milieu de l'Europe,
Notre pays demeurait isolé...

Après un tel succès — grotesque tant que vous voudrez, mais réel — que vous importe l'intrigue de la pièce ! Mlle Emmeline Masserey a été violée un jour, au coin d'un bois, par un misérable qui

Kergorec, M. *Lefrançais*. — Le quartier-maître, M. *Berton*. — Le commandant Johanaïky, M. *Raymond*. — Le professeur, M. *Soras*. — Ivanoff, M. *Vayre*. — Emmeline, Mlle *Bailly*. — La comtesse de Kergorec, Mlle *Dauville*. — Lady Pymbrock, Mlle *F. Genat*. — Le Lézard, Mlle *Lavainne*. — L'Asticot, Mlle *Bruneval*.

n'a même pas vu son visage... Se sachant flétrie, elle refuse tous les partis, jusqu'au moment où son père lui présentera, dans la personne du brave commandant Maurice (officier de la Légion d'honneur, etc.), non pas « l'homme de la montagne » comme on dit dans *Miss Hélyett*, ou du bois de Saint-Leu, mais celui qui dit avoir tué l'autre... Pourquoi voulez-vous que j'insiste sur cette histoire à dormir debout ? Pourquoi voulez-vous que je demande à Chincholle (il nous disait si exactement le numéro du fiacre emportant son ami Boulanger !) comment le « Jean-Bart », se transformant en Transatlantique, peut avoir à son bord des familles entières : M. et Mlle Masserey ; le traître Risteler, justement puni, etc., sans compter un couple l'Anglais, Milord et Milady, nouveaux il y a cinquante ans dans *Fra Diavolo*. J'aime mieux rendre justice aux acteurs. MM. Prad et Garay ont très sérieusement et très dramatiquement joué la scène de « reconnaissance ». M. Maurice Dupuis a obtenu un succès fou dans le rôle du gai Parisien, sauveteur et bon cœur, fort bien tracé, du reste, pour le plaisir des galeries supérieures. Or, au Château-d'Eau les galeries supérieures ne font-elles pas la loi, depuis longtemps, aux fauteuils d'orchestre ? Pour nous, la révélation de la soirée a été le début assez inattendu, dans le rôle d'Emmeline, de Mlle Bailly qui obtenait en 1889 le premier prix de tragédie (classe Maubant) en nous jouant au Conservatoire Roxane de *Bajazet*. Mlle Bailly a de l'intelligence et du tempérament, de la puissance et de la passion ;

son articulation est nette et sa diction juste et vraie : elle mérite de ne point rester au Château-d'Eau...

L'année 1891 se résumait de la manière suivante :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représent. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
* *Marie Stuart*, drame............	5a.8t.		10
* *Ste-Russie*, pièce...............	5a.10t.	30 janvier	64
* *Un drame en chemin de fer*, p..	5a.7t.	28 mars	12
* *Le Freyschutz*. opéra...........		1 juillet	5
* *L'Honneur de la maison*, drame	5	9 octobre	28
* *Le Crime d'une mère*, drame...	5a.7t.	6 novembre	29
* *Le Maréchal ferrant*, drame....	5a.6t.	1 décemb.	31
* *Les Marins du Jean-Bart*, drame	5a.8t.	31 décemb.	1

ÉDEN-THÉATRE

Le drame lyrique n'ayant que médiocrement réussi rue Boudreau, les propriétaires avaient réinstallé le ballet. Mais il n'occupait point toute la soirée comme au temps d'*Excelsior*. Le spectacle se rapprochait plus du genre des Folies-Bergère. La première partie se composait d'une pantomime, d'un défilé d'équilibristes, de magiciens, d'acrobates. Le ballet, qui s'était fait plus modeste, n'occupait que la seconde partie. Voici le scènario de la *Tentation de Saint Antoine*, de MM. Jaime et Duval. Saint-Antoine protège un couple d'amoureux Lydie et Saturnin que le diable lui dispute. Satan s'attaque au saint lui-même, mais il est définitivement vaincu malgré toutes les séductions déployées, entr'autres le défilé des courtisanes ; la reine de Saba elle-même y perd son éthiopien. La vertu triomphe. Le corps de ballet nous venait d'Italie, l'ensemble n'était

pas mauvais, c'est le point fort de nos voisins, mais les sujets-étoiles étaient faibles. Mlle Stricsino ne faisait point oublier la Cornalba. Malgré quelques pointes bien exécutées, elle était lourde. Mlle Campana était gracieuse. La musique de M. Auvray, un peu criarde, était d'ailleurs, dénuée d'originalité. Décors ordinaires, dont l'un représentait assez mal la fameuse « Tentation de Saint-Antoine », de Callot. Ensemble assez amusant, mais où est *Excelsior !*.. Mais où sont les neiges d'antan !

La première représentation du *Cœur de Sita*, le 18 mai, était des plus mouvementées. Le spectacle commençait par une pantomime, qui fut suivie d'un entr'acte interminable. Un quart d'heure, une demi-heure, trois quarts d'heure se passent, le rideau ne se lève toujours pas. A la fin, le public, qui a fait preuve jusque-là d'une patience étonnante, se fâche, proteste et siffle. Il se produit, dans toute la salle, un vacarme tel que l'administration se décide à faire une annonce. Le rideau se lève, le décor de la pantomime est toujours en place. Un des interprètes, M. Rondeau, vient dire qu' « un accident arrivé à la machinerie empêche de donner le spectacle dans des conditions régulières, que l'administration prie le public de vouloir bien considérer cette représentation comme une répétition générale, que la vraie première aura lieu le lendemain et que le ballet va continuer aussitôt que l'accident survenu sera réparé ». Les spectateurs se répandent dans les couloirs, au milieu d'un désordre général. Les commen-

taires vont leur train ; le bruit court que les machinistes n'ayant pas été payés, se refusent à mettre les décors en place et que la représentation n'aura pas lieu. On se précipite immédiatement au contrôle en réclamant l'argent. Nouvelle annonce de l'administration, qui prie les spectateurs de vouloir bien regagner leurs places, les ouvreuses vont passer dans les rangs et rembourser le montant aux personnes qui ne voudraient pas rester à la représentation, laquelle va immédiatement reprendre. Personne ne bouge. A dix heures trois quarts enfin, le rideau se lève sur le premier acte du *Cœur de Sita*... A minuit et demi, nous sortîmes de l'Eden, après avoir vu quatre tableaux sur huit... Et nous pouvions dire que, si le ballet n'était pas très bien réglé, les décors étaient pittoresques, les costumes flambants neufs, la musique de danse joliment colorée. Après quatorze représentations du *Cœur de Sita*, l'Eden-Théâtre fermait ses portes — pour ne plus les rouvrir de l'année 1891...

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La Société des Concerts du Conservatoire a donné le 22 février, pour la première fois en France, la messe en *si* mineur de Bach, qu'elle préparait depuis deux ans. Deux années !... Quelle est, je vous le demande, la société qui pourrait ainsi donner de tels soins à un seul ouvrage ! Et quel ouvrage ! Un véritable monument : le Panthéon, tout au moins ! Ce n'est pas ici, en quelques lignes, que je me permettrai d'analyser le colossal chef-d'œuvre du grand Sébastien Bach. Je me contenterai de dire l'immense joie que nous a procurée l'audition de cette œuvre sublime, admirablement exécutée sous l'artistique direction de M. J. Garcin. Nous avons tout applaudi « en bloc » : le *Gloria in excelsis*, et ses belles sonneries de trompettes (petites trompettes en *ré aigu* à l'octave supérieure de la trompette ordinaire en *ré*); le *Laudamus te* et le solo de violon de M. Berthelier ; le *Domine Deus* et le solo de flûte de M. Taffanel; l'air de contralto du *Qui sedes ad dexteram*, chanté avec tant de style par Mlle Landi, et le solo de hautbois d'amour (hautbois en *la*, à la tierce mineure inférieure du hautbois ordinaire), si finement exécuté par M. Gillet ; et le fulgurant *Cum sancto spiritu*, que, pour un peu, on eût fait redire aux excel-

lents chœurs de la Société; et le touchant *Incarnatus*, et le poignant *Crucifixus*, suivi du joyeux *Resurrexit*. M. Auguez a fort bien dit l'air de basse du *Et in spiritum sanctum*. Tout le monde, enfin, a contribué à l'éclat de cette magnifique audition.

Le 12 avril, la Société des Concerts du Conservatoire nous faisait entendre une œuvre quasi nouvelle de M. J. Massenet, *Biblis*, parue chez Hartmann. C'est une idylle ravissante de grâce et de charme, aussi bien comme poésie — les vers sont de M. Georges Boyer — que comme musique. Rien de plus exquis que le moment où la nymphe se change en ruisseau : le chœur murmure doucement sur un mystérieux gazouillement de l'orchestre : les pleurs de Biblis sont traduits en un joli clavier de timbres. L'hymne à Vénus a cette couleur antique, dont l'auteur des *Erinnyes* a trouvé le secret. Massenet n'est-il pas le musicien pittoresque par excellence? Mlle Domenech a prêté au personnage de Biblis le caractère poétique qui lui convient. Mlle Warmbrodt et M. Auguez lui ont donné vaillamment la réplique. C'est une merveille de grâce que la symphonie en *ré mineur* de Schumann; mais nous avons rarement entendu quelque chose d'aussi ridiculement ennuyeux — ô Mozart! — que le concerto pour deux pianos qu'ont exécuté Mlle Kleeberg et Mme George Hainl (Marie Poitevin). Quelle pluie, mes amis!

Le 3 mai, la Société a définitivement terminé sa saison en donnant en concert supplémentaire, la Messe en *si* mineur. La salle était très brillamment composée (le tout-Paris artiste) et archi-comble (la recette s'est élevée au maximum, c'est-à-dire à dix mille francs), et le public, le grand public, a chaleureusement applaudi l'œuvre magnifique de Sébastien Bach.

Le 6 décembre, la Société des Concerts inaugurait sa soixante-cinquième année, par ce colossal portique qui s'appelle la Symphonie avec chœurs, et le vieux Beethoven a fait recette, je vous assure : pas une place libre au Conservatoire. Me sera-t-il permis de dire

que, du haut d'une de ces loges, dites de la presse, où l'on voit des facteurs d'instruments de musique, des pianistes et quelques critiques d'hier et d'aujourd'hui, dont la place est généralement envahie par des inconnus, me sera-t-il permis de dire que l'exécution du magnifique andante a manqué de précision aussi bien que de poésie, et ne nous a rappelé en rien la belle et parfaite interprétation qu'on a coutume de rencontrer en ce temple de la musique ? Remercions quand même la Société des Concerts de nous donner une de ces œuvres admirables, qui ne peuvent plus guère être entendues qu'au Conservatoire, et félicitons Mmes Leroux-Ribeyre et Boidin-Puisais de la façon dont elles ont soupiré le délicieux duo nocturne de *Beatrice et Benedict*.

CONCERTS DU CHATELET

Le programme du Concert Colonne du 11 janvier comprenait deux nouveautés. Après la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, admirablement exécutée, nous avons entendu l'*Orientale* de V. Dolmetsch, œuvre peu importante, mais dont le chant est d'une fraîcheur et d'une simplicité toute locale. Mme Caroline de Serres (Montigny-Remaury), dont nous n'avons plus à faire l'éloge comme pianiste, exécutait avec M. Robert Fischhof, l'auteur, des *Variations et Fugue* pour deux pianos. Cette œuvre faite dans la forme des anciens maîtres a obtenu un éclatant succès. Trois fois les artistes ont été rappelés. Nous avons applaudi, dans la seconde partie, les *Contes mystiques*, dont la poésie d'un jeune auteur, Stéphane Bordèse, est d'un sentiment religieux qui porte à l'âme. Le *prélude*, de Mlle Augusta Holmès,

est tout à fait réussi. MM. Paladilhe, Widor et Fauré ont composé sur les paroles de ces contes des pages charmantes qui ont été supérieurement interprétées par la jolie voix de Mlle B. de Montalant. N'oublions pas de signaler les chaleureux applaudissements prodigués aux fragments de *Sigurd*, dont le *Pas guerrier* a obtenu la faveur du bis.

Le 18 janvier, M. Auguez a bien voulu remplacer au dernier moment M. Boudouresque, retenu auprès de son fils malade, et c'est d'une voix bien posée qu'il a dit l'air de Caron tiré de l'*Alceste* de Lully, avec orchestre reconstitué par M. Weckerlin, et les *Deux Grenadiers* de Schumann, orchestrés par M. Guiraud. Mme Roger-Miclos se surpassait dans la *Fantaisie hongroise* de Liszt, qu'elle a jouée avec une force et en même temps avec une légèreté merveilleuses. Après avoir relaté le succès de Mme Roger-Miclos, notons la première audition de trois petites pièces de M. Théodore Dubois, d'une couleur pittoresque, et la sélection des *Maîtres chanteurs* de Wagner, dont l'exécution a fait honneur à l'orchestre de M. Colonne.

Le 1er mars, la parfaite exécution de la *Symphonie fantastique* de Berlioz a valu à M. Colonne une véritable ovation : par quatre fois, l'habile chef d'orchestre a dû venir saluer l'auditoire enthousiaste. Grand succès également pour le flûtiste M. Cantié après la Polonaise et la Badinerie de S. Bach, et pour M. Baretti, qui a ému toute la salle en chantant (c'est la véritable expression) sur le violoncelle, la délicieuse mélodie de la Scène religieuse des *Erinnyes* de Massenet. M. Colonne nous offrait la première audition du *Chasseur maudit*, de César Franck, une page de musique descriptive orchestrée à miracle, et la seule peut-être, parmi les savantes œuvres du maître que nous regrettons, qui puisse aller, du premier coup, droit au public... Celui de M. Colonne s'est montré ravi.

Au Pays bleu, de Mlle Augusta Holmès, obtenait le 8 mars un très vif succès, et l'on a bissé le second morceau, où le duo du violoncelle et du violon, accompa-

gné en sourdine par les voix, est une véritable trouvaille d'originalité. Mon confrère Joncières a, ce nous semble, très justement apprécié l'auteur des *Argonautes* et de *Lutèce*, d'*Irlande* et de *Ludus pro Patriâ* en ces quelques lignes d'un de ses feuilletons, que je vous demande la permission de citer ici :

« Mlle Augusta Holmès est vraiment une artiste toujours intéressante : sa muse un peu païenne chante tour à tour des chansons héroïques ou voluptueuses qui enflamment les cœurs ou troublent les sens avec une intensité surprenante. Sa forme, toute moderne, n'a cependant aucune de ces incohérences que je reproche à la plupart de nos jeunes compositeurs : elle sait ce qu'elle veut dire et l'exprime avec une remarquable clarté. Chez elle, il y a toujours une idée. C'est rare par le temps qui court. »

Le programme du concert du Châtelet se renouvelait le 15 mars par la première audition du *Chant du Reître*, une page assez virile de Mme de Grandval, admirablement déclamée par M. Auguez, qui, après avoir remplacé au pied levé, dans le récitant d'*Eloa*, de M. Charles Lefebvre, M. Rondeau, indisposé, avait dit avec un style des plus purs, l'air de Lucifer de la *Résurrection* d'Haëndel. Notons encore le succès de Mlle Louise Steiger dans l'exécution du concerto pour piano en *sol* mineur de Mendelssohn.

Berlioz reste toujours le compositeur préféré des habitués du Châtelet : ses œuvres ont été encore plus acclamées au concert spirituel du vendredi saint 27 mars. L'*Enfance du Christ*, redemandée à l'unanimité, a valu plusieurs rappels au ténor Warmbrodt, déjà très applaudi dans le savant *Panis Angelicus*, de César Franck. Plusieurs morceaux du programme méritaient, ce nous semble, d'être mieux appréciés : tels, le *Noël* de M Paul Vidal, page empreinte d'un sentiment religieux, naïf et poétique, et qui avait obtenu un vif succès à la galerie Vivienne ; le très joli chœur de femmes de M. Emmanuel Chabrier (un Chabrier blond, cette fois), intitulé : *A la Musique*, qui demandait

pour le solo confié le dimanche précédent à Mme Leroux-Ribeyre, une voix plus ample que celle de la charmante Mme de Berny ; enfin, la très belle *Marche héroïque* de Saint-Saëns, par laquelle se terminait le concert. Le public a fait fête à la brillante petite étoile de M. Colonne, Mlle Marcella Prégi, qui a dit en véritable artiste les *Contes mystiques* de Stéphane Bordèse, mis en musique par Mlle Holmès, MM. Paladilhe, Widor et Fauré ; mais nous n'avons pas compris son engouement pour le violoniste, M. Johannès Wolff, dont le son nous a paru d'une qualité médiocre.

Le 5 avril, pendant que M. Edouard Colonne dirigeait un orchestre russe à Saint-Pétersbourg, M. Pierre Tschaïkowsky conduisait à Paris l'orchestre du Châtelet, interprétant ses propres œuvres : c'est l'alliance franco-russe en musique. Disons tout de suite que le compositeur étranger a remporté ici un immense succès : ça été par instant de véritables ovations; M. Tschaïkowsky et les artistes qui lui prêtaient leur concours ont été rappelés deux et trois fois. La musique de M. Tschaïkowsky est remarquable surtout par une originalité toute locale ; elle est soigneusement et même savamment orchestrée ; elle a de la personnalité — ce qui est énorme — le rythme est extraordinaire, surtout dans les marches et dans les airs de bravoure ; les romances et les thèmes sont empreints généralement d'un sentiment un peu triste qui émeut. Les morceaux les plus appréciés de programme ont été, pour la partie symphonique : le Thème et Variations de la Suite d'orchestre, l'Andante du quatuor, exécuté par tous les instruments à cordes, et la Marche slave. On a fort applaudi *Chère souffrance*, une mélodie interprétée avec beaucoup de charme par Mlle Marcella Pregi, ainsi que *Déception*, qu'on a redemandée à M. Engel. Rendons cette fois justice à M. Johannès Wolff, qui a, pour ainsi dire, « chanté » sur le violon, la très émouvante Sérénade mélancolique, et célébrons enfin le merveilleux talent de M. Sapellnikoff, qui a joué dans la perfection un concerto

avec orchestre hérissé de difficultés et trois pièces pour piano seul : délicieuse, la romance en *fa* mineur. Bref, cette séance nous prouvait, une fois de plus, que l'auteur d'*Eugène Onéguine* était un musicien de la plus haute valeur.

Le 18 octobre, M. Colonne reprenait ses intéressantes séances, naturellement interrompues en été. Après la première symphonie de Beethoven — M. Colonne les passera toutes en revue cet hiver — Mlle Berthe de Montalant est venue nous dire l'air d'*Etienne Marcel :* « O beaux rêves épanouis », où l'émotion seule lui a fait manquer le *la* bémol final. A Saint-Saëns succédait Massenet, avec les fragments d'*Esclarmonde*, et nous applaudîmes de nouveau le poétique divertissement de l'île magique, la célèbre symphonie du « divin moment » et le charmant ballet des sylvains et des nymphes, avec son joli solo de hautbois. Venait ensuite, fort bien rendue, quoi qu'on en dise, par l'orchestre des concerts du Châtelet, la sélection des *Maîtres chanteurs* de Wagner, comprenant le sévère prélude du 3e acte, la piquante valse, où la délicatesse de l'harmonie le dispute à l'originalité du rythme, et la superbe marche des corporations. Puis, Mlle de Montalant nous disait deux poésies de Théophile Gautier : l'*Esclave*, que M. Lalo a traduite en une mélancolique berceuse, et, adorablement mise en musique par Berlioz, la fameuse Villanelle généralement connue sous le nom du « Lapin caché » : ne vous étonnez point qu'on ait fait à l'auteur de la *Damnation*, comme à son intelligente interprète, les honneurs du bis. Tout à la Russie ! La séance se terminait par une fort belle page instrumentale, « Marche slave », de l'éminent compositeur Tschaïkowsky, que nous avions applaudi la précédente saison.

C'est la deuxième symphonie, en *ré*, de Beethoven suivant le plan de M. Colonne, qui ouvrait le 25 octobre le second concert du Châtelet. On a ensuite entendu avec un véritable plaisir *La Nuit et l'Amour*, de Mlle Augusta Holmès, fragment symphonique de *Ludus pro Patria*,

où le chant du violoncelle est d'une ampleur émouvante. Puis, le public a fait une ovation à Mme Roger-Miclos pour sa délicieuse interprétation d'*Africa*, de M. Saint-Saëns, dont c'était la première audition, fantaisie orientale, un peu décousue, disons-le. Arrivons au plus grand succès du concert : à l'Introduction symphonique du 3e acte de *Lohengrin*. Cette splendide page exécutée en toute perfection a été redemandée à l'unanimité.

La Russie ne pouvait manquer de fournir son contingent au programme. M. Colonne a donc fait entendre une mélodie à grand orchestre de M. César Cui : *les Deux Ménétriers*, sur des vers de M. Richepin, joliment interprétée par M. Auguez, d'une instrumentation si bruyante qu'elle a totalement fait perdre à ses auditeurs le sens de la poésie... La séance se terminait par la Marche slave de M. Tschaïkowsky applaudie déjà le dimanche précédent. — Après quoi M. Colonne bouclait sa valise ; profitant du relâche de la Toussaint il allait donner à Saint-Pétersbourg et à Moscou deux grands concerts, emmenant avec lui sa gracieuse soliste, Mlle Berthe de Montalant.

Grande affluence au Châtelet le 8 novembre : M. Colonne, retour de la Russie, reparaissait à son pupitre. Nouveau *bis* pour l'introduction du 3e acte de *Lohengrin* rendue avec une ampleur qui a justement provoqué l'enthousiasme du public. Mlle Marcella Pregi et Mme Roger-Miclos, les gracieuses solistes de la séance, se sont ensuite partagé les applaudissements : la première, dans le superbe *Lamento* de Fauré, tiré d'un intéressant recueil paru chez Hamelle, dans la chanson florentine d'*Ascanio*, et dans l'originale ballade, *Haï Luli*, de M. Arthur Coquard ; la seconde, dans son interprétation de plus en plus parfaite d'*Africa* de M. Saint-Saëns.

Le 15 novembre, M. Colonne nous donnait la première audition de la musique (deux suites d'orchestre), composée par M. Widor pour la comédie de M. Auguste Dorchain, *Conte d'avril*, représentée avec succès au

théâtre de l'Odéon. Le Nocturne avec le charmant solo de flûte de M. Cantié; La Sérénade illyrienne; l'Aubade, ou le violoniste Pennequin s'est fait chaleureusement applaudir, ont été particulièrement appréciés.

M. Colonne continuait la série des symphonies de Beethoven, par celle en *si* bémol, qui a été très artistiquement rendue. Une adorable Sicilienne de Pergolèse a valu un très vif succès à Mell Marcella Pregi, l'une des plus brillantes élèves de Mme Colonne.

Toujours l'alliance russe : Antoine Rubinstein assistait le 29 novembre au concert Colonne, dont le programme exécuté devant une salle plus que comble, comprenait, entre autres premières auditions, le *Collier de Saphirs* de M. Pierné dont le délicieux solo de violoncelle (sérénade de Gilles) a été bissé à l'unanimité. M. Manoury, qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps à Paris, nous a dit avec plus de style que de voix le célèbre arioso d'*Hérodiade* et deux mélodies un peu veules de M. Paul Puget : *Ravissement* sur des paroles d'Armand Silvestre, et le *Message*, dont la poésie de Henri Heine était d'ailleurs couverte par l'orchestre. Ajoutons que le public du Châtelet a fait un chaud accueil à l'originale kermesse de M. Benjamin Godard, admirablement enlevée par les musiciens de M. Colonne.

Très belle séance le 6 décembre où l'on nous offrait comme nouveauté une brillante et même bruyante *Polonaise*, de M. Paul Vidal, à laquelle M. Colonne a su, comme toujours, donner une vie intense, et l'*Homme*, scène lyrique de M. Georges Boyer, mise en musique par M. Ernest Reyer. Notre confrère Georges Boyer se souvient-il que, l'année précédente, en revenant du théâtre des Arts à l'hôtel d'Angleterre, où nous fêtions à Rouen la représentation de *Salammbô*, il voulut bien nous donner la primeur de sa poésie ? Elle nous empoigna et nous parut absolument digne d'inspirer un musicien tel que M. Reyer. M. Delmas, qui, quelques instants auparavant, avait déjà remarquablement in-

terprété l'air d'*Erostrate*, a fait, avec sa belle diction, ressortir toutes les qualités de cette œuvre nouvelle. Le public du Châtelet a redemandé la Sérénade de Gilles du *Collier de saphirs* de M. Pierné, et a chaleureusement applaudi le flûtiste Cantié dans sa Variation du ballet d'*Ascanio*. Le programme qui s'ouvrait par la symphonie en *la* de Beethoven n'a été, du reste, qu'une longue ovation pour M. Colonne.

Le chevalier de Kœchel eut un jour l'heureuse inspiration de dresser un inventaire complet de l'œuvre entière de Mozart. Avec une patience merveilleuse et un esprit critique supérieur, il n'hésita pas à consacrer à cet immense travail une vingtaine d'années de sa vie, examinant tout à la loupe, recherchant sans relâche les œuvres égarées, accomplissant enfin, et avec un plein succès, une de ces tâches laborieuses et délicates qui sont, nous devons l'avouer, l'honneur et la gloire de l'érudition allemande. Il consigna le résultat de ces études dans un beau livre publié en 1862 chez Breitkopf, à Leipzig, sous le titre suivant : « Catalogue thématique et chronologique des compositions musicales de W.-A. Mozart, avec indication des œuvres perdues, inachevées et douteuses ». « En soupesant dans la main ce superbe volume grand in-8° de 551 pages, dit notre confrère Wilder, on se demande avec stupéfaction comment le génie d'un homme qui n'a pas vécu trente-six ans et a passé la moitié de sa vie à voyager, a pu suffire à cette incessante production, à ce labeur colossal. Et lorsqu'après avoir compté la quantité de ces ouvrages, on réfléchit à leur valeur artistique, lorsqu'on se dit que presque tous portent la marque du génie, le cachet de la perfection et qu'un bon tiers au moins sont des chefs-d'œuvre, l'imagination reste confondue de tant de grandeur et de puissance... » C'est une heureuse idée qu'a eue le 14 décembre M. Colonne de célébrer le centenaire de Mozart, et nous avons applaudi à la merveilleuse exécution par M. Louis Diémer et son élève Auguste Pierret (premier prix de la présente année) d'un adorable concerto pour

deux pianos, ainsi qu'à l'interprétation par Mmes de Montaland, Marcella Pregi et de Berny du trio des fées de la *Flûte enchantée* et par l'orchestre de la célèbre symphonie en *sol* mineur du divin maître. Ce jour-là, M. Colonne nous donnait la huitième symphonie de Beethoven, celle en *fa*, dont il a dû redire le délicieux *allegretto scherzando*. Mlle de Montalant, remplaçant le ténor Delaquerrière indisposé, avait fait applaudir une aimable mélodie de M. Charles Lefebvre, intitulée *Vision* (Mackar, éditeur) ainsi que *Myrto*, de Léo Delibes. Le *Rouet d'Omphale* — où est le temps où MM. Saint-Saëns et Alphonse Duvernoy, nous en donnaient, dans l'ancienne salle Erard, la primeur pour deux pianos? — terminait la première partie de la belle séance du Châtelet.

CONCERTS LAMOUREUX

Le programme s'ouvrait le 4 janvier par l'admirable symphonie en *ut* mineur de Beethoven, exécutée en toute perfection. Venait ensuite un *Menuet*, dont le jeune auteur, M. Albéric Magnard avait, croyons-nous, donné la primeur, l'été précédent, à l'orchestre que dirigeait M. Jéhin, au Casino de Royan. Très joliment écrit, dans le style archaïque, ce court morceau instrumental, où nous avons remarqué une entrée de trompettes du plus heureux effet. Ce n'est peut-être là encore que l'excellent devoir d'un élève, mais d'un élève qui promet, et nous serions tous ravis si le fils du directeur du *Figaro* devenait un compositeur de talent. Le Prélude du troisième acte de *Tristan et Yseult*, où M. Dorel faisait chaleureusement applaudir

le délicieux solo de cor anglais ; la belle ouverture de *Manfred* de Schumann; la Marche des Pèlerins d'*Harold en Italie* de Berlioz; la brillante Bacchanale de *Tannhauser* et l'entraînante chevauchée de la *Valkyrie* terminaient le programme.

Signalons le succès remporté le 11 janvier, par Mlle Cécile Silberberg dans le concerto en *ré* pour piano et orchestre de Rubinstein qu'elle a joué avec un sentiment et un style remarquables. La *Symphonie pastorale*, les fragments de *Manfred* de Schumann, ainsi que la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* de Wagner, ont été admirablement exécutés. Le programme a dû être légèrement modifié ce jour-là par suite de l'indisposition de Mlle Landi et le prélude du *Déluge* de Saint-Saëns a remplacé les morceaux que devait chanter Mlle Landi. Malgré une excellente interprétation, la première audition d'une courte composition de M. Guy Ropartz a été accueillie plus que froidement et des chut nombreux se sont fait entendre. Pendant l'ouverture du *Tannhauser*, qui terminait le concert, M. Lamoureux a fait acte d'autorité et s'arrêtant brusquement pour laisser le temps de sortir aux personnes pressées de s'en aller et dont le remue-ménage troublait les auditeurs; de nombreux bravos ont approuvé l'éminent chef d'orchestre, et la fin de l'ouverture s'est jouée dans le plus grand calme.

Le 18 janvier, au moment où revenait sur l'eau la question de *Lohengrin* à l'Opéra, la brillante introduction du troisième acte du célèbre ouvrage de Wagner a valu à M. Lamoureux une triple ovation : il n'eût tenu qu'à lui de recommencer le morceau, si, par principe, il ne s'était pas interdit les bis, quels qu'ils soient. La marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, qui rappelle si curieusement les principaux motifs de *Siegfried*, complétait avec la charmante symphonie en *ré* mineur de Schumann, l'originale *Danse macabre* de M. Saint-Saëns et l'entraînante *Espana* de M. Chabrier, le beau programme de ce jour. Le public a fait fête à la première audition d'une délicieuse composi-

tion, dans le style descriptif, de M. Vincent d'Indy, l'auteur justement applaudi de *Wallenstein*, intitulée la *Forêt enchantée*, d'après une ballade de Uhland.

L'évènement du 15 février — un véritable évènement musical — a été l'enthousiaste et quadruple ovation faite par une salle absolument comble au magnifique duo du second acte de *Tristan et Yseult*, chanté en allemand par Mme Lilli Lehmann et M. Kalisch, et supérieurement exécuté — oh! l'admirable crescendo final — par l'orchestre de M. Lamoureux. On a acclamé les interprètes de Wagner: on a acclamé M. Lamoureux: c'était justice. Le jeudi précédent, — car les concerts du jeudi paraissent désormais institués au Cirque d'Eté — Mme Sophie Menter avait ravi son auditoire; d'abord avec le concerto en *mi* bémol de Listz, puis avec une valse de Sapellnikoff, le *Roi des Aulnes* de Schubert et une Tarentelle de Listz. L'éloge du merveilleux talent de Mme Sophie Menter n'est plus à faire tout y est netteté, vigueur, sentiment, délicatesse, c'est admirable.

A son concert du 19 février, M. Lamoureux nous faisait entendre M. Sapellnikoff, autre pianiste doué d'une bien belle qualité de son : notons la façon dont il a interprété la Polonaise en *la* bémol de Chopin, avec son passage en octaves à la main gauche. Nouveau succès pour le prélude du *Déluge* de M. Saint-Saëns et le solo de violon de M. Houfflack.

Le radieux soleil du 1er mars enlevait à M. Lamoureux quelques-uns de ses fidèles habitués : les Champs-Elysées et le Bois avaient tant de charme!... Le succès de la journée a été pour les *Maîtres chanteurs*, rendus avec la supériorité indéniable de cette phalange orchestrale. Dans la symphonie en *mi* bémol de Schumann, le scherzo a été particulièrement goûté. Cela tient-il à la place que nous occupons au Cirque-d'Eté, le violoniste Rivarde, qui exécutait le concerto en *la* de Saint-Saëns, nous a paru manquer de son... Un peu banales, les deux pièces inédites de M. E. Bernard: *Paysage* et *Ronde fantastique*.

Il n'y avait, en revanche, le 15 mars, pas une place vide au Cirque des Champs-Elysées, où se donnait l'un des plus beaux concerts de la saison. Après la touchante ouverture de *Coriolan*, le poème symphonique où M. Chevillard a traduit un peu solennellement le *Chêne et le Roseau*, du bon Lafontaine, et l'admirable *Phaëton*, de Saint-Saëns, M. Lamoureux, nous a fait entendre, coup sur coup, et avec le plus vif succès, trois importants fragments de Wagner : la scène des deux femmes, au second acte de *Lohengrin* chantée en italien par Mmes Materna et Brunet-Lafleur, le délicieux prélude de *Parsifal*, et la magnifique scène finale du *Crépuscule des Dieux*, où la cantatrice viennoise a dit, en sa langue maternelle, le rôle de Brunehilde. De la Materna, dans l'interprétation de Wagner, la louange n'est plus à faire. Après avoir joué son gendre, M. Chevillard, M. Lamoureux a fait chanter sa femme, Mme Brunet-Lafleur : le mari égale le beau-père, et nous ne nous plaindrions certes pas de le voir si galamment exercer ses devoirs de famille, nous qui adorons, depuis longtemps, la voix de Mme Brunet-Lafleur si, de la place que nous tenons de l'obligeante administration de ses concerts, nous avions pu percevoir ce jour-là une note du rôle d'Elsa, dont le visage n'est pas sorti de la poche du chef d'orchestre : mauvaise façon pour l'entendre...

Le 25 octobre, M. Lamoureux faisait sa réouverture devant un élégant et nombreux public : ce premier programme essentiellement symphonique, comprenait la belle ouverture de *Ruy-Blas* de Mendelssohn ; la superbe symphonie en *ré* de Beethoven ; la première audition, chez M. Lamoureux, de la *Jeunesse d'Hercule*, qui est avec le *Rouet d'Omphale*, la *Danse Macabre* et *Phaëton* l'un des quatre intéressants poèmes descriptifs de M. Saint-Saëns ; la jolie pastorale (œuvre posthume) de Schumann, intitulée « Ouverture d'Hermann et Dorothée », où se mêle de façon si curieuse l'air de la *Marseillaise ;* la bacchanale, assez confuse, du *Venusberg* et la mélodieuse marche du

Tannhauser. M. Lamoureux, justement acclamé, nous permettra-t-il de lui dire que de tous ces morceaux, c'est l'admirable exécution de la symphonie de Beethoven, la seconde de l'œuvre, qui nous a procuré le plaisir le plus complet.

« L'*Andante*, nous dit Berlioz, n'est pas traité de « la même manière que celui de la première sym- « phonie; il ne se compose pas d'un thème tra- « vaillé en imitations canoniques, mais bien d'un « chant pur et candide, exposé d'abord simplement « par le quatuor, puis brodé avec une rare élégance, « au moyen de traits légers, dont le caractère ne « s'éloigne jamais du sentiment de tendresse qui forme « le trait distinctif de l'idée principale. C'est la pein- « ture ravissante d'un bonheur innocent à peine « assombri par quelques rares accents de mélancolie. « Le *scherzo* est aussi franchement gai dans sa capri- « cieuse fantaisie que l'andante a été complètement « heureux et calme; car tout est riant dans cette sym- « phonie, les élans guerriers du premier *allegro* sont « eux-mêmes tout à fait exempts de violence; on n'y « saurait voir que l'ardeur juvénile d'un noble cœur, « dans lequel se sont conservées intactes les plus bel- « les illusions de la vie. L'auteur croit encore à la « gloire immortelle, à l'amour, au dévouement... « Aussi quel abandon dans la gaieté! Comme il est « spirituel! Quelles saillies!... »

Le 6 novembre, salle comble et assistance très élégante. M. Lamoureux ouvrait la séance avec l'ouverture de *Struensée*, qui devait faire, partie du programme de la représentation de l'Opéra en l'honneur du centenaire de Meyerbeer; puis, il nous donnait la Symphonie Reformation de Mendelssohn, dont l'allegro lui valait une double ovation. Grand succès pour le violoniste Albert Geloso, interprétant avec une rare maëstria l'adagio du célèbre concerto en *sol* mineur de Max Bruck; succès non moins vif pour cette délicieuse page épisodique de *Siegfried* de Wagner, qui s'appelle les « Murmures de la Forêt ». Le public s'est montré

plus froid pour la *Valse de Méphisto*, de Listz, qui est, en tout cas, une bien curieuse page instrumentale.

Le 15 novembre, M. Lamoureux nous faisait entendre, au Cirque des Champs-Elysées, un morceau symphonique, intitulé *Napoli*, de M. Charpentier, grand-prix de Rome de l'année 1887, qui ouvrait précédemment la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts. Cette composition colorée, très claire, tout en étant très moderne, et dont l'orchestration vibrante et fouillée révèle déjà l'expérience d'un maître, a obtenu le succès qu'elle méritait. Trois salves d'applaudissements, dont l'élan était chaudement donné par M. Massenet, ont consacré ce franc succès. *Napoli* est entré du premier coup au répertoire des concerts Lamoureux.

La *Symphonie pastorale* ouvrait le 29 novembre le programme de M. Lamoureux, sur lequel nous relèverons le poème symphonique de M. Richard Strauss, intitulé *Don Juan*, sympathiquement écouté par les auditeurs du Cirque des Champs-Elysées. Attendons, pour le juger, une seconde audition, et dussions-nous nous redire, adressons nos compliments à M. Lamoureux pour son impeccable exécution du prélude de *Tristan et Yseult*.

Le 14 décembre, M. Lamoureux nous offrait deux nouveautés, dont une au moins nous a paru intéressante, quoi qu'en pense notre spirituelle amie l'ouvreuse du Cirque d'été : *Patria*, de MM. Louis Gallet et W. Chaumet, et *Merlin enchanté*, de M. G. Marty. Deux choses sont à considérer dans l'œuvre de M. Chaumet : le système d'après lequel elle est conçue et la réalisation de cette conception. Nous avouons n'être guère partisan du système. Il consiste à employer alternativement la déclamation et le chant accompagnés par l'orchestre. Or, la simultanéité de la voix parlée et des sons musicaux ne nous semble pas satisfaisante pour l'oreille, qui, essayant de se prêter à la fois à l'audition des paroles et à celle des rythmes et des harmonies finit, déconcertée, par ne percevoir suffisamment ni

les unes ni les autres. L'effet produit nous paraît moins heureux encore si — c'est le cas actuel — le chant et la récitation se succèdent alternativement. Ces successions, fussent-elles toujours motivées par les besoins du poème (ce qui ne ressort pas absolument de la lecture de celui-ci), le résultat, pour être conforme à la logique, n'en serait pas, nous le craignons plus agréable pour l'auditeur. Cela dit, si, après avoir élevé ces objections, on examine l'œuvre de M. Chaumet, il sera juste d'en connaître la valeur réelle. La musique suit fidèlement les méandres du poème, elle est aisée, suffisamment colorée, l'orchestration en est soigneusement écrite, et plusieurs motifs s'en détachent avec un pittoresque relief. Nous aurions bien quelques petites critiques à formuler; mais elles ne portent, somme toute, que sur deux points secondaires. Nous préférons louer la jolie phrase : « La nappe au doux parfum de sauge et de lavande », ainsi que l'épisode instrumental qui accompagne l'arrivée de « la pâle Voyageuse », la Patrie, dont M. Gallet a célébré les droits en vers fort honorables. M. Lassalle, qui interprétait *Patrie* comme chanteur et comme déclamateur tout ensemble, a obtenu un succès mérité. Que dire des fragments de *Merlin*. Nous n'y avons pas compris grand' chose, et cet enchanteur ne nous a pas enchanté... Le début du prélude est pourtant joli, avec sa pédale supérieure de flûte sous laquelle court un chant de violoncelle et de clarinette basse; mais le reste est vague, incolore, monotone. Merlin, assis en face de l'Océan, rêve la tête penchée... Soit, mais à quoi peut-il bien rêver ? A des quintescences d'abstractions, sans doute. C'est bien difficile à exprimer en musique. Le rêve de Merlin n'est guère plus intelligible que sa rêverie. Le vague recommence. La fin a cependant une certaine allure. La phrase qu'exécutent les trombones est franche et bien rythmée. C'est l'anathème des dieux ; mais ces divinités ont véritablement l'anathème trop copieux. Ce thème repris plus tard cette fois avec l'obligeant con-

cours des trompettes, et obstinément accompagné par une persistante formule binaire des timbales et des contrebasses, devient importun. L'auteur aurait dû abréger la péroraison de ce morceau quitte à alléger le poids de la malédiction de ces dieux réellement trop vindicatifs. Nous ne parlerons que pour mémoire de la Symphonie en *si* bémol de Schumann, des ouvertures de ***Freyschütz*** et de ***Tannhauser*** qui figuraient aussi au programme. Ces œuvres admirables ont été exécutées avec la perfection à laquelle nous a accoutumés M. Lamoureux.

SPECTACLES DIVERS

On se tromperait fort si après avoir retracé l'historique de chacun de nos théâtres classés, on croyait avoir épuisé la liste des nouveautés dramatiques en l'an de grâce 1891. Depuis quelques années la production théâtrale s'est accrue dans des proportions inquiétantes. De tous côtés des scènes nouvelles sont ouvertes sous des titres pompeux, sous des étiquettes tentatrices, avec des programmes quelquefois révolutionnaires et favorisent un débordement de pièces inédites parmi lesquelles on chercherait vainement le chef-d'œuvre inconnu qui doit être le point de départ d'une révolution théâtrale depuis longtemps annoncée. Jusqu'ici il faut reconnaître que ce messie dramatique ne s'est pas présenté et que les directeurs du théâtre n'ont pas eu à regretter de n'avoir pas monté des ouvrages qui ont cherché un suprême refuge dans ces cénacles improvisés. Aussi bien ces représentations, d'un caractère privé, n'ont-elles pas

souvent d'autre but que celui de favoriser l'éclosion de pièces signées du nom de jeunes gens tout heureux d'entendre leur prose et leurs vers arriver jusqu'à un public restreint.

Cependant quelques-unes de ces tentatives sont intéressantes. Au théâtre d'Application notamment, créé d'abord pour être une sorte de pépinière de comédiens, des pièces inédites n'ont pas tardé à se substituer aux ouvrages classiques ou aux ouvrages contemporains classés, qui devaient seuls, dans l'idée du créateur de cette scène, figurer sur le programme de ces récréations dramatiques. C'est ainsi que cette année on y a donné, à l'approche des fêtes de Pâques, un mystère en vers de M. Edmond Haraucourt, *La Passion*, dont Mme Sarah-Bernhardt avait l'année précédente récité quelques fragments au Cirque d'hiver. M. Léon Gandillot y a fait représenter deux pièces de sa façon, l'une en 4 actes, *De fil en aiguille;* l'autre en un acte, *la Diva en tournée* que nous devions retrouver sur une autre scène, au Vaudeville, où elle accompagna une comédie du même auteur. *L'Infidèle*, une exquise fantaisie en vers de M. Georges de Porto-Riche, fut donnée au théâtre d'Application, avant de se jouer sur les théâtres de l'Odéon et du Vaudeville. Sur cette même scène, nous voyons défiler : *le Miracle de Saint-Nicolas*, mystère en 3 actes et 4 tableaux, de M. Gabriel Vicaire, musique de M. Ch. de Sivry ; *L'Enfant Jésus*, autre mystère ; celui-ci en 3 actes et en vers de M. Charles Grandmougin, musique de M. Francis Thomé; *A la lisière d'un bois*, comédie posthume en un acte, en vers, de Victor Hugo; *Le Chevalier Trumeau*, comédie de salon de M. Edouard Pailleron ; *Marguerite d'Ecosse*, drame en un acte, en vers, de M. Louis Tiercelin ; *Pierrot malade* pantomime en un acte de M. Paul Fournier, musique de M. Gaston Salez ; *Jean Trémontier* comédie en 3 actes de M. Henri Brisay ; *Madeleine*, drame en 3 actes de MM. Courtier et Docquier ; *Comme les autres* comédie en un acte, en vers, de M. Bozerian ; *Une femme de tête*, comédie en un acte

de M. Louis de Gramont ; *Tamara*, drame en 4 actes, de Mme Tola Dorian, etc. etc.

Cependant un théâtre est né sur les ruines de l'ancien concert de l'Alcazar. Il a pris le nom de Théâtre Moderne et y ajoutera bientôt l'ancien titre du lieu. En attendant, il a donné : *Robert Burat*, drame en 3 actes, de M. Georges Bertal ; *la Commandante*, comédie en un acte, de M. Paul Viteau ; *l'Union libre*, comédie en trois actes de M. Champert ; *Trop verts*, comédie en un acte de M. Marcel Ballot ; *Mon nom!* comédie en 3 actes de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot.

Il n'y a pas jusqu'aux cirques où l'on donnera maintenant des pantomimes, des revues et des pièces à spectacle. A l'Hippodrome, il faut signaler les deux grandes pantomimes équestres de *Jeanne d'Arc*, musique de M. Ch. M. Widor, et de *Néron*, musique de M. Charles Lalo. Au nouveau Cirque de la rue Saint-Honoré, où la piste transformée en piscine à la fin du spectacle, est à elle seule un vrai divertissement, on profite habilement de cette heureuse innovation, pour représenter des pièces où tous les personnages, au dénouement, tombent et pataugent dans l'eau, à la grande joie des spectateurs, grands et petits. Ainsi : *Gribouille* d'abord et *Dagobert* ensuite et à la fin de l'année, une revue : *Paris à fond de train.* Et des vaudevillistes connus sollicitent du directeur du cirque, l'honneur de tracer le scénario de ces pièces d'un genre tout nouveau et qui a dû créer dans Paris une attraction inconnue jusqu'ici. L'arène est devenue une véritable scène, et les clowns sont transformés en acteurs.

Au théâtre du Chat noir, ce sont des divertissements d'un autre ordre. Des ombres chinoises expliquées par le maître du lieu, dont la faconde fait la joie des spectateurs privilégiés qui assistent à ces représentations, exécutent de véritables pièces de théâtre, avec décors, musique et tous les accessoires. Ces pièces s'appellent : *Affaire d'honneur*, de M. Jules Jouy ; *le Carnaval de Venise* de M. Maurice Vaucaire ; *Ailleurs!* de M. Maurice Donnay. Une *Psyché*, de ce dernier

auteur, a amené tout Paris au Chat noir. Un oratorio en 3 actes, *Roland*, de M. Georges d'Esparbès, sur de la musique de M. Ch. de Sivry, a moins plu.

Aux Folies-Bergères ce sont à chaque instant de nouveaux ballets dont l'énumération serait trop longue. Le genre revue fleurit dans les cafés concerts. Citons : *Paris à la blague*, au Concert parisien, avec les vivantes imitations de Sarah Bernhardt par Mlle Yvette Guilbert; *Cherchez le titre*, autre revue à l'Eldorado, où on a joué également une parodie de *Lohengrin; les paris de Paris*, au concert de la Scala; *La revue de l'année de 1891*, et *Paris à l'ombre* à l'Eden-Concert ; *Sur la butte*, au concert de la Cigale, etc. ; nous n'en finirions pas d'énumérer.

Dans les cercles, c'est une revue du marquis de Massa, *Floréal*, au cercle de l'Union artistique ; et une autre revue, *Fructidor*, au cercle Pigalle. Au théâtre de l'avenir dramatique signalons *Un mâle*, drame en 4 actes, de M. Camille Lemonnier ; au théâtre des Batignolles, *les Cambrioleurs*, drame en 5 actes, de M. Moreau ; au théâtre Beaumarchais, *Les justes noces*, vaudeville en trois actes, dont l'auteur ne s'est pas fait connaître; au théâtre de la Villette, *Le Tartuffe du XIXe siècle*, drame en 5 actes, de M. Lemière ; au théâtre Montmartre, *le Secret de la reine*, drame historique en 5 actes et 8 tableaux de Mme Grand. Au théâtre de Belleville, *un Secret de famille*, drame en 5 actes, de M. E. Caslant.

C'est ensuite le cercle dramatique qui tient ses assises au théâtre d'Application et nous donne *La batte*, comédie en un acte, de M. Guy Ropartz; *l'héritage de Barbasson*, comédie en un acte de M. O. Pradels ; *Chant d'amour*, comédie en un acte avec de la musique de M. Thomé ; *La main gauche*, comédie en un acte, en vers de M. Maurice Magnier; *Château galant*, comédie en un acte, en vers, de M. Armand Renaudi, *Le mariage d'Anatole*, comédie en un acte de M. Paul Gaulot ; *Estelle au lansquenet*, comédie en un acte de M. Jules Lévy.

Des corporations dramatiques se sont formées avec des missions plus ou moins prétentieuses. Quelques-unes cependant sont sans façon. Ainsi, l'association générale des étudiants de Paris, qui donne un drame en 3 actes, en vers, de M. Marc. Legrand, *Camille Desmoulins*, et une comédie en un acte, *Le plumet*, de MM. Callias et Rémond. Le théâtre d'Art a des tendances plus ambitieuses. Son titre seul l'indique. Il a fait élection de domicile sur la scène du Vaudeville dans la journée et y donne un premier spectacle composé ainsi qu'il suit: *Le Geste du Roi* (chanson de Geste) traduction de Stuart Merrill, A. Retté, C. Mauclair, interprété par Mlles Camée, Page, MM. Emile Raymond Jacques Fénoux; *Les Aveugles*, un acte en prose, de Mæterlinck, interprété par Mlles Camée, Suzanne Gay, MM. Emile Raymond, Lugné Poé, R. Lagrange, Durtal, Baudoin, Château, etc.; *Théodat*, un acte en prose, de Rémy de Gourmont, interprété par Mlles Camée, Suzanne Gay, MM. Lugné Poé, A. Félix, A. Girault, G. Ragot, Dounet, Château; *Le Concile féerique*, un acte en vers, de Jules Laforgue, interprété par Mlle Suzanne Gay, MM. R. Lagrange, Baudoin, A. Félix; *Le Cantique des Cantiques*, de Salomon, adaptation et traduction de P.-N. Roinard, adaptations musicales de Flamen de Labrély, interprété par Mmes Renée de Pontry, Camée, MM. Emile Raymond, Jacques Fénoux; puis un dernier spectacle. *Les uns et les autres*, comédie en un acte, de M. Paul Verlaine; *Chérubin*, comédie en 3 actes, de M. Morice; *L'Intruse*, comédie en un acte de M. Mæterlinck.

Tout cela nous amène à parler du *Théâtre réaliste*, entreprise scandaleuse, et qui conduisit tout droit en police correctionnelle le directeur, M. de Chirac, qui du reste était en même temps l'auteur des pièces représentées et le premier comédien de sa troupe. Il suffira de citer les titres de quelques-unes de ses pièces : *La morte violée*, *La gueuse*, *L'avortement*, pour donner une idée du genre des spectacles qui s'étalaient dans un petit théâtre de la rue Rochechouart ou le Théâtre réa-

liste avait arboré son drapeau. Dans l'une de ces pièces l'auteur nous faisait assister à une « scène de possession à rideau levé ». C'était un défi au bon sens public. Il s'était cependant trouvé un assez grand nombre de spectateurs pour goûter les douceurs de cette littérature malsaine. La condamnation à quinze mois de prison de M. de Chirac, pour outrage à la morale publique, mit fin au Théâtre réaliste.

Mais ce n'est là qu'un petit côté de l'histoire théâtrale qui nous intéresse. Si nous avons clos sur cette énumération fastidieuse, le tableau du mouvement dramatique de cette année, c'est moins pour être complet que pour démontrer qu'en dehors des scènes classées, la production n'a pas présenté un intérêt réel et sur lequel il soit nécessaire de s'arrêter plus longtemps.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Silver, élève de M. Massenet. Second grand prix : M. Fournier, élève de M. Léo Delibes. Mention honorable : M. Andrès, élève de M. Ernest Guiraud.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : Mlle Jaeger, M. Büsser, élèves de M. Ernest Guiraud. Second prix : M. Briouse, élève de M. Dubois. Premier accessit : Mlle Riwinach, élève de M. Massenet. Deuxième accessit : M. Maurel, élève de M. Guiraud.

HARMONIE. — *Hommes.* Premiers prix : M. Malherbe, élève de M. Taudou ; MM. Delafosse et Jolly, élèves de M. Lavignac. Seconds prix : M. Caussade, élève de M. Taudou ; M. Schmitt, élève de M. Lavignac. Premier accessit : M. Hahn, élève de M. Lavignac. Seconds accessits : MM. Tournemire et Lebailly, élèves de M. Taudou.

Femmes. — Premier prix : Mlle Thouvenel, élève de M. Lenepveu. Seconds prix : Mlles Renié et Laville, élèves de M. Lenepveu. Premier accessit : Mlle Alexandre, élève de M. Lenepveu. Deuxième accessit : Mlle Robert, élève de M. Lenepveu.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Pas de pre-

mier prix. Seconds prix : M. Grimaud, élève de M. Warot; M. Bérard, élève de M. Duvernoy. Premiers accessits : M. Artus, élève de M. Crosti; M. Nivette, élève de M. Edmond Duvernoy. Seconds accessits : M. David, élève de M. Warot; M. Dufour, élève de M. Bax; M. Périer, élève de M. Bussine.

Concours des élèves femmes. — Premiers prix : Mlle Issaurat, élève de M. Edmond Duvernoy; Mlle Lemeignan, élève de M. Warot. Seconds prix : Mlles Wyns et Brelay, élèves de M. Crosti. Premiers accessits : Mlle Cléry, élève de M. Bussine ; Mlle Médart, élève de M. Barbot. Seconds accessits : Mlles Laisné et Morel, élèves de M. Boulanger; Mlle Michel, élève de M. Crosti; Mlle Vauthrin, élève de M. Barbot.

Opéra. — Professeur : M. Giraudet.

Hommes. — Premier prix : M. Grimaud. Pas de second prix. Premier accessit : M. Villa.

Femmes. — Premier prix : Mlle Issaurat. Pas de premier prix. Premier accessit : Mlle Lemeignan. Second accessit : Mlle Wyns.

Opéra-Comique. — *Hommes.* Pas de premier prix. Seconds prix : M. David, élève de M. Achard; MM. Ghasne et Périer, élèves de M. Taskin. Premier accessit : M. Bérard, élève de M. Achard. Second accessit : M. Petit, élève de M. Achard.

Femmes. — Pas de premier ni de second prix. Premier accessit : Mlle Morel, élève de M. Achard.

Tragédie. — *Hommes.* Premier prix : M. de Max, élève de M. Worms. Pas de second prix. Premier accessit : M. Fénoux, élève de M. Maubant. Second accessit : M. Gauley, élève de M. Got.

Femmes. — Premiers prix : Mlle Dufrène, élève de M. Worms ; Mlle Dux, élève de M. Got. Second prix : Mlle Haussmann, élève de M. Got. Premiers accessits : Mlle Hartmann, élève de M. Delaunay; Mlle Millot, élève de M. Worms.

Comédie. — Premier prix : M. de Max, élève de M. Worms. Seconds prix : M. Lugné-Poë, élève de M. Worms; M. Baron, élève de M. Got. Premier acces-

sit : M. Veyret, élève de M. Maubant. Seconds accessits : M. Fénoux, élève de M. Maubant ; M. Coste, élève de M. Delaunay.

Femmes. — Premier prix : Mlle Dux, élève de M. Got. Seconds prix : Mlle Thomsen, élève de M. Worms ; Mlle Piernold, élève de M. Got. Premiers accessits : Mlle Laurent-Ruault, élève de M. Maubant ; Mlle Vernon, élève de M. Worms. Seconds accessits : Mlles Chapelas et Suger, élèves de M. Maubant ; Mlle Béry, élève de M. Delaunay.

Piano. — *Hommes*. Premiers prix : MM. Quévremont et Pierret, élèves de M. Diémer. Pas de second prix. Premiers accessits : MM. Morpain, de Martini, Jolly, élèves de M. de Bériot. Seconds accessits : MM. Vinès et Wurmser, élèves de M. de Bériot.

Femmes. — Mlles Charmois, Quanté et Journault, élèves de M. Alphonse Duvernoy ; Buval et Long, élèves de M. Fissot ; Da Silva, élève de M. Delaborde. Seconds prix : Mlle Bonnard, élève de M. Delaborde, Mlle Eytmin, élève de M. Fissot.

Premiers accessits : Mlles Desmoulins et Roit, élèves de M. Fissot ; Mlle Maté, élève de M. Alp. Duvernoy ; Mlles Weingærtner et Dron, élèves de M. Delaborde. Deuxième accessit : Mlles Dox et Hurault de Gondrecourt de Ligny, élèves de M. Alp. Duvernoy ; Mlle Chambroux, élève de M. Delaborde.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : Mlles Hardy et Bressler. Seconds prix : M. Maignien et Mlle Achard.

Premier accessit : Mlle Rolland.

Violon. — Premiers prix : M. Quanté, Mlle Vormèse, élèves de M. Massart ; M. André, élève de M. Maurin. Seconds prix : M. Tracol, élève de M. Massart ; M. Boucherit, élève de M. Garcin ; M. Roillet, élève de M. Dancla. Premiers accessits : M. Lebreton, élève de M. Sauzay ; M. Lespine, élève de M. Dancla ; Mlle Arton, élève de M. Massart. Deuxièmes accessits : M. Willaume, élève de M. Garcin ; M. Bastien, élève de M. Dancla ; M. Aubert, élève de M. Sauzay.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : M. Carcassade, élève de M. Rabaud; M. Furet, élève de M. Delsart. Seconds prix : M. Touche, élève de M. Rabaud; M. Choinet, élève de M. Delsart. Premiers accessits : M. Hasselmans, élève de M. Delsart; M. Ghys, élève de M. Rabaud. Deuxièmes accessits : MM. Hérouard et Feuillard, élèves de M. Delsart.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Verrimst. Pas de premier ni de second prix. Premier accessit : M. Leduc. Second accessit : MM. Delahaigue et Nanny.

FLUTE. — Professeur : M. Altès.

Premiers prix : MM. Verroust et Balleron. Pas de second prix : Premier accessit : M. Maquarre.

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Barthel; Seconds prix : MM. Foucault et Derlique. Premier accessit : M. Duverger. Seconds accessits : MM. Malézieux et Bleuzet.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Premier prix : M. Pujol. Second prix : M. Stiévenard. Premier accessit : M. Beaudoin.

BASSON. — Professeur : M. Jancourt.

Premier prix : M. Cnudde. Pas de second prix. Premier accessit : MM. Bulteau et Bretenaker.

COR. — Professeur : M. Brémond. Premiers prix : MM. Legros et Brin.

Seconds prix : MM. Coyaux et Vialet.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet.

Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Grenaud et Lubineau. Premiers accessits : MM. Deprimoz et Courtade. Deuxième accessit : M. André.

TROMPETTE. — M. Cerclier. Pas de premier prix. Second prix : M. Lambert. Premier accessit : M. Baton.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Rose. Second prix : M. Delapard.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Louis Besson, Adrien Dézamy, Henri de Lapommeraye, Latour Saint-Ybars, Turpin de Sausay, Eugène Verconsin, Auguste Vitu, J. J. Weiss, Albert Wolff.

Compositeurs et artistes musiciens.

Giulio Alary, Auguste Bazille, Berbi (chef d'orchestre tzigane), Marius Boullard, Léo Delibes, Mme Vve François Delsarte, comte Gabrielli, Eugène Gentil (violoniste), Louis Grandjany, Pierre-René Hirsch, Henri Litolff, Albert Millet, Molır, Nargeot, Ferdinand Praeger, Villate, Gaston Vindet.

Artistes dramatiques et lyriques.

Agar (Mme Florence Léonide Charvin), Joseph Arnaud (chanteur comique), Bellevaut, Emile Blauwaert,

Rosine Bloch, Paul Deshayes, Adolphe Dupuis, Albertine Forgue, Alfred Jolly, Adolphe Maillart, Marais, Irma Marié, Mlle Nau, Charles Ponchard, Ponsard (ancienne basse de l'Opéra), Auguste Randoux, Joséphine de Reszké (baronne de Kronemberg), Georges Richard, Thiron, Valaire (Pourtalet), Walter (de l'Ambigu).

Divers.

Baugé (régisseur du Châtelet), Dervilles (directeur du théâtre), Dr Féréol (médecin consultant du Théâtre-Français), Gauthier (directeur du théâtre), William Hanlon (célèbre gymnaste), Lavastre (décorateur), Manicardi (prestidigitateur).

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1891 [1].

Autorité. — M. HENRY PRESSEQ (Valère); M. GUGENHEIM (Clitandre), Courrier des théâtres.

Annales politiques et littéraires. — M. ELY EDMOND GRIMARD, critique musical.

Art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Art musical. — M. ALPHONSE LEDUC; M. HETTICH (de Landely).

Cocarde. — M. EDMOND STOULLIG; M. HENRI JAHYER (des Grieux), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Constitutionnel. — M. GEORGES VANOR.

Courrier du soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. GOULET (Gutello), critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1891. — Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

XIXe siècle. — M. MARCEL FOUQUIER.

Éclair. — M. SABATIER; M. LUCIEN PUECH, Courrier des théâtres.

Echo de Paris. — M. HENRY BAUER ; M. MAXIME BOUCHERON (Bicoquet), Soirée parisienne; M. AUGUSTE GERMAIN (le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres; M. HENRY GAUTHIER-VILLARS (Willy), Les Lettres de l'Ouvreuse.

Entr'acte. — M. FERNAND BOURGEAT.

Estafette. — M. ADOLPHE BRISSON (L'Angély) ; M. JULES MARTIN, critique musical et courriériste des théâtres.

Évènement. — M. HENRY CÉARD, critique dramatique; M. EMILE PESSARD, critique musical ; M. ASTRUC (Mirandol), Soirée parisienne ; M. THÉODORE AVONDE (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. HENRY FOUQUIER, critique dramatique M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours), critique musical ; MM. EMILE BLAVET (Un Monsieur de l'Orchestre) ; et MAURICE LEFÈVRE, Soirée théâtrale ; M. GEORGES BOYER, Courrier des théâtres.

France. — MM. GILBERT MARTIN et THÉODORE MASSIAC, critiques dramatiques ; M. VICTOR ROGER, critique musical et courriériste des théâtres.

France nouvelle. — M. MAURICE DE KOENIGSWARTHER.

Gaulois. — M. HECTOR PESSARD, critique dramatique; M. LOUIS DE BOUSSÈS DE FOURCAUD, critique musical ; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), Soirée parisienne; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER, Courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. SIMON BOUBÉE.

Gil Blas. — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique; M. VICTOR WILDER, critique musical ; M. SAINT-GENIÈS (Monocle), Soirée parisienne; M. G. FONVILLE (Gaultier-Garguille), Courrier des théâtres.

Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg. — M. MONTFLEURY,

Guide musical. — M. GASTON PAULIN.

Illustration. — M. HENRI LAVOIX (Savigny).

Indépendance belge. — M. Frédéricks, critique dramatique ; M. Fétis, critique musical ; M. Gaston Bérardi, critique théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. Fourréau (Don Blasius) ; M. Georges Mathieu, Courrier des théâtres.

Jour. — M. Loiseau, critique dramatique ; M. André Corneau, critique musical.

Journal Des Débats. — M. Jules Lemaître, critique dramatique ; M. Ernest Reyer, critique musical ; M. Maurice Le Corbeiller, Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Charles Réty (Charles Darcours).

Justice. — M. Charles Demestre (Charles Martel).

Lanterne. — M. Tancrède Martel.

Liberté. — M. Paul Perret, critique dramatique ; M. Victorin Joncières, critique musical ; M. Théodore Avonde (Jennius), Courrier des théâtres.

Matin. — M. François Oswald, critique dramatique ; M. Henri des Houx, critique musical ; M. Maurice Ordonneau, Tablettes théâtrales.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Paul-Emile Chevalier.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique; M. Auguste Boisard, critique musical.

Moniteur universel. — M. René Doumic (Dorsel), critique dramatique ; M. Adolphe Jullien, critique musical ; M. René Benoist (Des Tournelles), Soirée parisienne ; M. Louis Depeyre (Ramsès), Courrier des théâtres.

Mot d'ordre. — M. Albert Dubrujeaud ; M. H. Duval, Courrier des théâtres.

Nation. — M. Adrien Bernheim, critique dramatique; M. Edmond Théry, critique musical ; M. Antoine Banès, Courrier des théâtres.

National. — M. Edmond Stoullig, et (Fracasse), Courrier des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. Marcel Fouquier, critique dramatique ; M. Louis Gallet, critique musical.

Observateur français. — M. Chassaigne de Néronde.

Paix. — M. Landrodie, critique dramatique; M. Alfred Ernest, critique musical ; M. Henry Gauthier-Villars (Willy), Soirée par isienne ; M. J. Martin, Courrier des théâtres.

Paris. — M. Jean Jullien, critique dramatique ; M. André Messager, critique musical ; M. Alfred Delilia, Soirée parisienne; M. Georges Rolle (Sigognac), Courrier des théâtres.

Parti national. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Albert Dayrolles, critique musical, M. Jules Martin, Courrier des théâtres.

Patrie. — M. Henri de Bornier, critique dramatique ; M. Lauzières de Thémines, critique musical; M. Georges Grisier (Dorante), Courrier des théâtres.

Patriote. — M. Maxime Vitu.

Petit Journal. — M. Léon Kerst ; M. Vaslin, Courrier des théâtres.

Petit National. — M. Edmond Stoullig (Fracasse).

Petit Parisien. — M. Paul Ginisty.

Petite Presse. — M. Maurice Bèleys (Siebel), critique dramatique ; M. Fournier (P. Marcelles), critique musical.

Petite République française. — M. Jéan Pauwels.

Presse. — M. Pierre Elzéard, critique dramatique ; M. Gaston Lemaire, critique musical.

Rappel. — M. Armand Gouzien ; M. Georges Bertal, Soirée parisienne.

République française. — M. Paul Ginisty, critique dramatique ; M. Alphonse Duvernoy, critique musical.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue d'art dramatique. — M. Albert Soubies, critique musical.

Revue des Deux Mondes. — M. Camille Bellaigue.

Revue bleue. — M. du Tillet, critique dramatique ; M. de Récy, critique musical.

Revue illustrée. — M. Auguste Germain (La Grande Duchesse).

Revue théâtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique; M. LÉON NIEL (Le Maréchal), critique musical.

Soir. — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique; M. ALBERT SOUBIES, critique musical.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique; M. J. WEBER, critique musical; M. ADOLPHE ADERER, Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ.

Univers illustré. — M. FERNAND BOUGEAT.

Voltaire. — M. L. SERIZIER, critique dramatique; M. DE DUBOR (Launay), critique musical; M. V. DE COTTENS (Scapin), Soirée parisienne; M. O. IZOUARD, Courrier des théâtres.

Vie parisienne. — M. JACQUES SAINT-CÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de l'Ouest, A. NÉZAN, Mayenne.

8995. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

